

Picture



LA COLLECTION
DES
PRIX NOBEL
DE
LITTÉRATURE

est éditée
sous le patronage
DE
L'ACADÉMIE SUÉDOISE
ET DE
LA FONDATION NOBEL

JUSTIFICATION DU TIRAGE



Le tirage de cette édition a été limité à :

Quatre-vingts exemplaires, imprimés sur pur fil du Marais, comprenant cinq dessins originaux par collection et une suite des illustrations en couleurs de chaque tome, numérotés de 1 à 80.

Deux mille cinq cents exemplaires, imprimés sur vélin de Lana, comprenant une suite des illustrations en couleurs, numérotés de 81 à 2.580.

Le reste du tirage a été imprimé sur vélin blanc du Moulin de Saint-Roch.



Cette édition de

MINNA

de

KARL GJELLERUP

lauréat 1917
(DANEMARK)

réalisée par

LES PRESSES DU COMPAGNONNAGE

est une sélection des

ÉDITIONS ROMBALDI

réservée à

LA GUILDE DES BIBLIOPHILES



LA
“ PETITE HISTOIRE ”
DE L'ATTRIBUTION
DU PRIX NOBEL

A
KARL GJELLERUP



PAR A. JOLIVET

Professeur honoraire
de langues et littérature scandinaves à la Sorbonne



FIN de l'année 1917 : presque tous les pays européens sont engagés dans une guerre dont on ne prévoit ni la fin ni l'issue. Les auteurs de ces pays, ceux du moins qui ne sont pas placés au-dessus de la mêlée, accomplissent leur devoir de citoyens, à leur poste et à leur rang. Aucun d'eux ne peut recevoir le Prix Nobel ; inutile d'expliquer ce qui est l'évidence même.

L'année précédente l'Académie avait couronné un auteur suédois, Verner von Heidenstam, le grand seigneur des lettres suédoises, qui avait publié en 1915 sa dernière, peut-être sa plus belle œuvre *Nya Dikter* : nouveaux poèmes, qui rappellent et parfois atteignent les réussites lyriques les plus parfaites de Gœthe. Le choix était excellent et personne n'a jamais pensé à le contester. Mais sur quel auteur allait se porter en 1917 le vote de l'Académie ? Des consultations auxquelles elle s'était livrée, comme le veut la tradition, des conseils dont certains avaient bien voulu la guider, deux candidats émergeaient, deux romanciers danois, Karl Gjellerup et Henrik Pontoppidan. Comment les départager ? « Chacun avait sa brigue et de puissants suffrages ». Le lauréat de l'année précédente, Verner von Heidenstam, penchait pour Gjellerup ; il ne pouvait pas, étant donné ses ten-

dances profondes, être pour son rival. Or les tendances, surtout profondes, obnubilent toujours l'objectivité. *Errare humanum est.*

Verner von Heidenstam était un aristocrate de vieille souche, un gentilhomme de grande allure, dont la tragédie était d'être né à une époque où les gens de sa caste étaient en train de perdre toute importance, toute influence dans la vie suédoise. Il avait toujours détesté le réalisme tel qu'on le pratiquait en Suède avant lui, ce « réalisme de cordonnier », écrivait-il avec mépris. Il ne conçoit pas d'œuvre d'art qui ne soit pénétrée d'idéalisme, qui ne s'écarte de la réalité journalière pour rejoindre les grands thèmes lyriques dans lesquels se subliment les mouvements de l'âme, ou les instants privilégiés de l'histoire, par lesquels l'âme d'une race ou l'héroïsme d'un peuple se manifestent. Or, comme on vous le dit dans la préface, Gjellerup, après avoir fait figure de révolutionnaire aux côtés de Georg Brandes, quitta le maître avec fracas pour chercher son inspiration en Allemagne, principalement dans les écrits de Schiller dont il adopte et met en œuvre l'idéalisme. Lui aussi remonte aux sources germaniques : il est féru de la musique de Wagner et se plaît à montrer comment le sujet et les personnages héroïques du cycle des Nibelungen sont pour les peuples germaniques une révélation de leur être profond, de leurs qualités propres, un guide vers une existence imprégnée de noblesse.

Heidenstam ne pouvait pas ne pas se sentir en sympathie avec l'œuvre de Gjellerup. Qu'importaient les faiblesses artistiques de cette œuvre ? Heidenstam avait été polémiste avec grandeur et avec succès au début de sa carrière. Il lui en restait des souvenirs et une disposition d'esprit. Or la polémique exclut la clairvoyance.

Il y avait alors à Copenhague un professeur d'histoire littéraire à qui de très beaux travaux, notamment sur le dix-huitième siècle danois, avaient acquis une grande notoriété, non seulement au Danemark, mais dans tous les pays nordiques, notamment en Suède. Il s'appelle Vilhelm Andersen. Ses avis étaient d'un grand poids auprès du Comité de Stockholm. Dès 1916 Vilhelm Andersen rêvait d'obtenir le Prix Nobel pour un auteur danois : ce fut comme on sait le poète suédois von Heidenstam qui l'emporta.

En 1917 Vilhelm Andersen renouvela ses efforts et, chose curieuse, il soutenait la candidature de Gjellerup, chose curieuse puisque cette même année 1917 il devait publier un fort beau livre sur Henrik Pontoppidan.

A l'Université de Copenhague, il y avait aussi un linguiste de grand renom, Otto Jespersen; il était connu en Suède, presque autant qu'au Danemark et son autorité pouvait contrebalancer celle de Vilhelm Andersen auprès des Académiciens. Or il s'était engagé à fond en faveur de Pontoppidan : le Comité du Prix Nobel était indécis. Pour sortir de l'impasse, Vilhelm Andersen, avisé comme le roi Salomon, proposa de couper en deux l'enfant, c'est-à-dire le Prix. C'est ce qui fut fait et l'opération achevée, Vilhelm Andersen triompha, déclarant que les deux candidats étaient vraiment à égalité. Aussi bien, n'étaient-ils pas l'un et l'autre fils de pasteurs ? Cette égalité, si elle fut jamais sanctionnée par l'opinion, ne le fut pas très longtemps. Un glissement se produisit, les éloignant de plus en plus l'un de l'autre. Gjellerup ne peut se mesurer avec Pontoppidan, un des maîtres du roman danois.

Dès 1917, beaucoup de Danois trouvaient un peu ridicule le personnage de Gjellerup. Il est piquant de trouver dans un roman de son rival Pontoppidan, *Veillée nocturne* (1894) un portrait peu flatté de Gjellerup. Il apparaît dans le roman sous le nom de Folehave : « Il a un énorme succès à Rome, surtout près des dames, parce qu'à la moindre invite il leur offre des exemplaires reliés en rouge de son Ahasverus ou de Richard Cœur de Lion ou de Robespierre, et autres extraits soigneusement élaborés de *l'Histoire universelle* de Kofod, qui ont fait de lui chez nous un grand auteur. Au reste on ne saurait dire que le succès l'ait rendu arrogant. Jamais de ma vie je n'ai vu moins prétentieux que ce petit bonhomme peu soigné dont le dos semble dévié par un trop grand nombre d'humbles révérences, qui n'ose traverser une pièce de peur de choquer quelqu'un, qui chuchote sans arrêt : « Pardon », « merci mille fois », « oh, ne vous donnez pas la peine », bref qui possède la parfaite élasticité d'échine et l'imperturbable gentillesse qui ont toujours été aussi nécessaires que le caractère et le talent pour être admis sur le Parnasse danois. »

Un autre roman, de 1925 celui-là, met également en scène Gjellerup sous le nom de Fritz Malling. C'est un roman de Sven Lange, intitulé *Les premiers Combats*. Il s'agit des combats livrés par Georg Brandes et ses amis contre le conformisme réactionnaire des Danois. Fritz Malling revient d'Allemagne : il porte un col à la Schiller, puisqu'il se considère à peu près comme une réincarnation du poète allemand ; il est essoufflé par la discussion, pâle avec un profil d'oiseau, les sourcils relevés jusqu'au milieu du front. Il est encore disciple ardent de Brandes, qu'il compare à saint Georges, et après des compliments exagérés décernés au portrait que Brandes a tracé de Madame de Krudener il ajoute : « Je me suis toujours intéressé particulièrement à ces natures-là, à ceux qui se convertissent, qui quittent le troupeau si l'on peut dire, à tous les grands et petits apostats de l'histoire. Sent-il donc en lui les dispositions qui font les apostats ? lui demande-t-on. Il proteste avec horreur, mais l'un des assistants lui déclare par deux fois : Tu ne devrais pas être si sûr de toi ! » La scène se passe aux environs de 1897. Gjellerup ne devait plus attendre bien longtemps avant de tourner casaque.

Ses romans, ses pièces de théâtre ne sont plus guère lus que par ceux dont c'est le métier de lire le plus grand nombre possible de livres. Ce sont ses récits de voyages qui sont encore susceptibles de retenir l'attention. Dans *Un Mois classique* (de 1884) on trouve des descriptions de la Grèce qui témoignent d'une compréhension véritable. Le début du livre contient à propos de Venise, où il s'embarque, un morceau de bravoure sur la musique des vagues de la lagune, et le chant des palais, surtout celui du palais Vendraminy, où mourut Wagner, qui fait penser par moments à la splendide *Epifania del fuoco* de Gabriele d'Annunzio.

Qu'il soit permis de donner ici deux extraits de ses poésies — car il fut poète aussi, de second ordre assurément.

L'une est un poème composé à Rome après la représentation en 1883 de *l'Anneau des Nibelungen*. On y trouve ces vers : « La chevauchée des Valkyries passe en tonnant sur le sommet boisé des montagnes, des étincelles jaillissent parmi une poussière de nuées sous les sabots de l'étalon ailé, du pommeau de la selle pendent des cadavres ensanglantés de héros, les juments

sauvages mêlent leurs hennissements aux cris des vierges du combat.

« Que fais-je ici, où aucune fibre de mon être ne trouve de réponse qui la satisfasse ? Je suis l'étranger, l'ennemi, le Germain, le Barbare. »

En juillet 1888 il écrivit un poème sur la mort de l'empereur Frédéric III. Il s'adresse à l'Europe, notre mère à tous, qui souffre tant d'être divisée. Le bon Européen qu'est Gjellerup trouve sans encombre la solution : « Lasse des despotes et des anarchistes, dit-il à l'Europe, tu as attaché ton regard, qui depuis longtemps cherchait un appui, sur ce trône érigé en ton centre, ... c'est cet Allemand viril qu'il te fallait, alors que la France acclame un tricheur bouffon et que la Russie est bâillonnée par le tsar silencieux. »

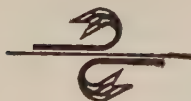
Ces quelques extraits ne donnent-ils pas une idée assez exacte de la position et des tendances de notre Prix Nobel ?

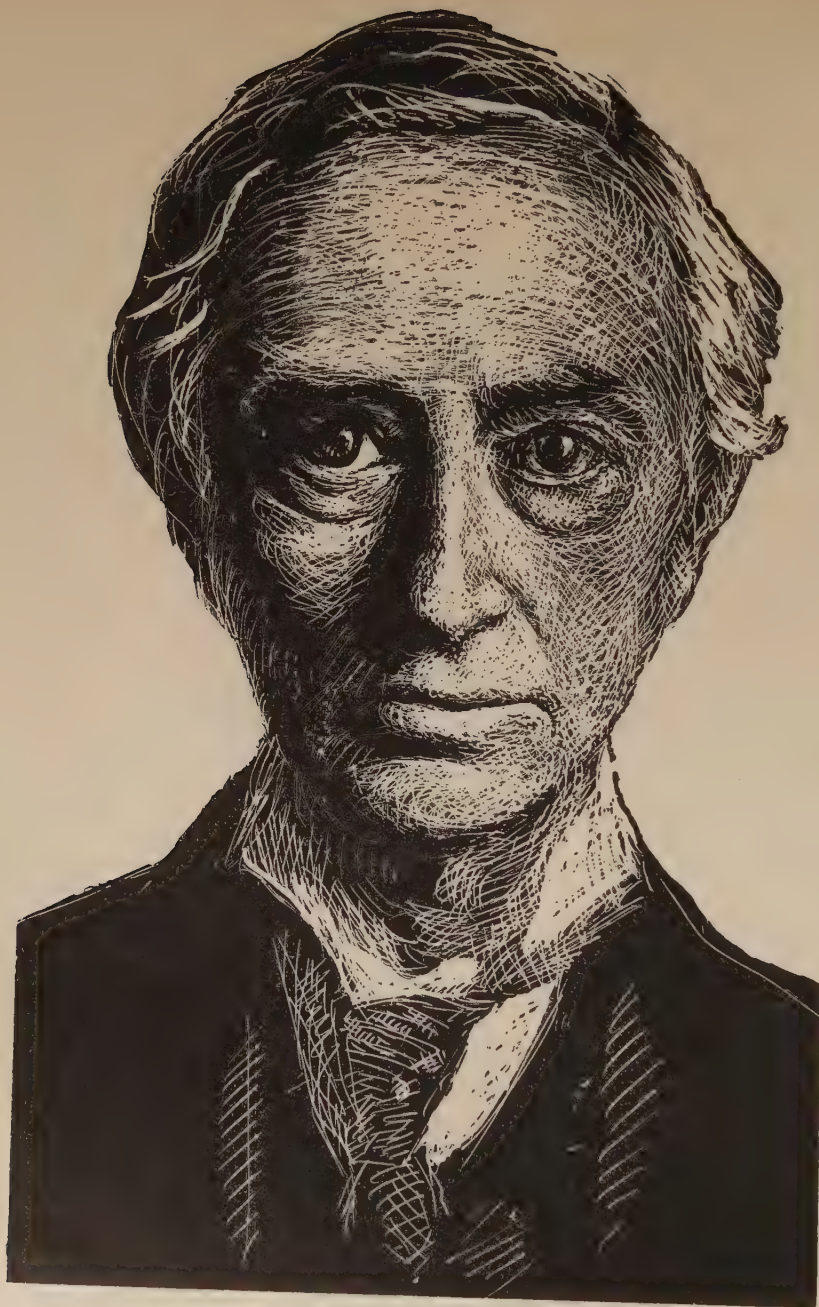
« Par suite de la première guerre mondiale et de la
» situation troublée qui a persisté, même après la
» fin des hostilités, la remise des Prix Nobel, durant
» la période 1916 à 1919, a eu lieu sans aucune
» cérémonie.

Note de l'Éditeur

LA VIE
ET L'ŒUVRE
DE
KARL GJELLERUP

PAR
F. J. BILLESKOV JANSEN
Professeur de littérature danoise
à l'Université de Copenhague





KARL GJELLERUP

LE premier grand roman de Gjellerup avait pour titre *Le Disciple des Germains*. Cette formule est valable pour l'œuvre entière de l'auteur. Gjellerup avait pour poète favori Schiller, et il était assez fier de la ressemblance qu'il avait remarquée entre sa physionomie et celle du grand classique allemand. Il est impossible de pénétrer dans l'univers poétique de Gjellerup sans connaître à fond la pensée germanique depuis Gœthe, Kant et Schiller, et ses prolongements au Danemark. L'œuvre de Gjellerup est l'aboutissement d'un mouvement philosophique et littéraire qui prend ses débuts aux environs de 1790. C'est à partir de cette date que l'Allemagne a droit au titre du *pays des poètes et des penseurs*. Alors l'universalité des sentiments et des idées gagna tous les grands esprits. « Soyez embrassés, vous les millions d'humains », chantait Schiller; Kant découvrit, au fond de l'âme humaine, l'« impératif moral »; et Gœthe déclara que « toute faute humaine est rachetée par la pure humanité ». Selon la doctrine allemande, l'homme qui sacrifie les multiples fantaisies et velléités de son aspiration individualiste afin de s'intégrer dans la totalité du genre humain, acquiert par là une harmonie nouvelle; l'individu, décrassé, devient une personnalité et, dans cette humanité purifiée, l'évolution du *cosmos* atteint son apogée.

La littérature danoise s'est inspirée du classicisme et du romantisme germaniques.

Ainsi le classicisme allemand est un idéalisme moral. Dans le domaine de la littérature, il se manifeste dans des figures de dimensions supérieures, idées ou principes sous des masques d'hommes ou de femmes : Faust, Iphigénie, Wallenstein.

S'inspirant à la fois du classicisme et du romantisme allemands, la littérature danoise revêtit un caractère d'universalité. Le chef de notre école romantique, Oehlenschläger, fit renaître dans un très beau drame, *Aladdin* (1805), le conte des *Mille et une Nuits*, ainsi que, dans plusieurs œuvres poétiques, les mythes et légendes de l'antiquité scandinave. A partir de 1835, Andersen utilisa le conte de fées populaire comme base narrative de contes nouveaux d'un art exquis et lourds de signification humaine. Vers le milieu du siècle, une critique sévère s'attaqua aux rêves romantiques. Dans la philosophie de Hegel, l'abnégation de l'individu était complète ; la vie du *cosmos* était la réalisation d'une idée éternelle dans laquelle la part de la personnalité était pour ainsi dire nulle. C'est alors que Kierkegaard vint instaurer à nouveau la responsabilité envers soi-même et envers le prochain. La doctrine de Kierkegaard était un idéalisme critique, qui coupa les racines à l'idéalisme romantique. Ce n'est que vers 1870 que le darwinisme, le positivisme et le naturalisme vinrent combattre l'idéalisme tout court. Le protagoniste de ce mouvement puissant fut Georg Brandes, né en 1842, critique littéraire de génie, orateur plein de feu et polémiste sans scrupule. Nous allons voir que Gjellerup, issu des grandes traditions idéalistes de l'Allemagne et du Danemark, atteint l'âge adulte au moment précis où le *brandésianisme* bat son plein.

Sous l'influence de Fibiger et de Georg Brandes.

Par ses ancêtres, tant du côté paternel que du côté maternel, Karl Gjellerup est lié au clergé luthérien danois. Il naquit le 2 juin 1857 dans un presbytère de campagne ; son père, le pasteur

Carl Adolph Gjellerup, mourut dès 1860; le petit Karl fut recueilli par un cousin de sa mère, qui était également pasteur, mais dans la capitale. Cet homme, Johannes Fibiger, eut une influence décisive sur la formation de l'esprit de son fils adoptif. Fibiger était un savant doublé d'un poète. Il était à la recherche des sources primitives de notre héritage spirituel. Philologue averti, il savait non seulement, comme tout théologien protestant, le grec et l'hébreu, mais encore le vieux norrois et l'égyptien; il lisait dans leurs langues originales les livres sacrés de la Perse et de l'Inde. De ses vastes lectures il tirait le sujet de plusieurs œuvres poétiques, dont un grand poème sur *Sisyphé*, symbole du monde grec, qui ne réussit jamais à faire passer le rocher par-dessus la montagne, et un autre, *Le Franciscain*, dont la leçon est que l'amour importe plus que la foi.

Le monde spirituel de Fibiger avait de vastes horizons. Au centre était le christianisme; tout autour se groupaient d'autres manifestations de la vie spirituelle; dans la maison du pasteur Fibiger l'idéalisme allemand était comme le pain quotidien. Son baccalauréat passé, en 1874, le jeune Gjellerup se voua tout naturellement aux études théologiques. Bientôt, cependant, les courants positivistes de l'époque influencèrent grandement l'esprit du jeune étudiant. L'exégèse historique et critique de la Bible avait fait de grands progrès, le problème de l'authenticité du quatrième évangile, par exemple, était à l'ordre du jour. Bientôt, avec l'enthousiasme de la jeunesse, Gjellerup se rangea du côté des critiques radicaux; et lorsqu'il passa son examen final (devenant *candidatus theologiae*), il avait perdu la foi. En accord avec cette tendance antichrétienne, Gjellerup épousa les opinions littéraires de Georg Brandes, dont il fut, pendant quelques années, un partisan et disciple enthousiaste. Dans un poème, *Avé*, il alla jusqu'à lui donner le titre de « notre chevalier du Saint-Esprit, notre Saint Georges ».

Romans d'un théologien défroqué.

Gjellerup avait depuis toujours composé des vers ; tout jeune, il avait pris un goût particulier pour Schiller et Heine ; un peu plus tard, des poètes anglais tels que Byron, Shelley et Swinburne venaient se joindre aux modèles allemands. Cependant, ce fut par des ouvrages en prose que Gjellerup allait faire ses débuts dans les lettres. Son ralliement à l'école brandésienne devait l'amener à traiter, sous forme de romans, des problèmes d'une actualité brûlante, et notre théologien défroqué s'attaqua aux siens. Dans son premier livre, intitulé *Un Idéaliste* (1878), le héros, un jeune érudit, vitupère contre la théologie, tout en croyant, quand même, qu'après la mort le corps de l'homme est rendu à la terre, son esprit à l'esprit du *cosmos*, son âme aux idées éternelles, dont nos pensées sont les manifestations. Ce philologue n'est pas un chrétien, il est, comme l'indique le titre, un idéaliste. Le second roman, *Le Jeune Danemark* (1879) est l'histoire d'un jeune écrivain, fils de pasteur, qui a fait scandale en publiant un livre irréligieux ; atteint d'une phtisie incurable, il agonise auprès de son père, qui lui demande s'il meurt en chrétien. « Non, répond le fils, je meurs dans la conviction où j'ai vécu ». Nous assistons ainsi un an avant la publication de *Niels Lyhne*, de Jacobsen, à l'agonie d'un athée convaincu. Dans son grand roman, *Le Dernier Athénien* (1859), le célèbre Suédois Victor Rydberg avait brossé un vigoureux tableau de la rencontre du monde grec et du monde chrétien, en insistant sur les bassesses du clergé chrétien. Brandes fit l'éloge de ce livre ; un autre écrivain du groupe le traduisit en danois (1874), et Gjellerup l'imita dans *Antigonos* (1880), roman qui se passe au deuxième siècle de notre ère ; les sectes chrétiennes se lancent l'anathème mutuellement, et les Romains jettent les chrétiens obstinés devant les lions ; un médecin grec, qui ne croit qu'en la science, maudit « les superstitions chrétiennes et païennes ».

Après ces coups d'essai, Gjellerup fit paraître, en 1882, son grand roman à thèse : *Le Disciple des Germains*. Niels Hjorth est né dans une famille paysanne de ce Slesvig que Bismarck, en 1864, avait brutalement enlevé au Danemark. Son cœur est plein de

haine contre l'Allemagne, mais, par une ironie du sort, ce sont les classiques allemands, et avant tout Schiller, qui lui donnent une vie spirituelle plus haute et plus personnelle. Au prix de gros efforts, Hjorth devient instituteur, puis, passant le baccalauréat, commence des études de théologie à l'Université de Copenhague. Or, l'idéalisme allemand étant un humanisme indépendant des dogmes chrétiens, il devient pour le jeune théologien un germe d'incrédulité: petit à petit, sa foi s'effrite, et le *Nathan le Sage* de Lessing lui montre le chemin qui conduit à la pensée libre. Ayant émis, à l'écrit de son baccalauréat de théologie, des doutes sur l'authenticité du quatrième évangile, la Faculté et le ministère des cultes lui refusent le droit de se présenter à l'oral. A la fois vaincu et vainqueur, il rentre dans son village au-delà de la frontière. Il trouve dans une jeune femme, nièce du pasteur allemand, une compagne pleine de grâce et d'esprit. Libéré alors de tous ses préjugés religieux et chauvinistes, il s'apprête à enseigner à ses compatriotes danois la leçon du renoncement moderne qui veut que nous endurions les maux de cette terre sans demander en revanche la félicité du ciel.

Sous le signe du réalisme slave.

Après le naturalisme combatif, la psychologie du réalisme slave fait alors son entrée dans l'œuvre de Gjellerup. Tout particulièrement, les romans de Tourguéniev ont laissé une forte empreinte sur deux petits ouvrages, *Sol majeur* et *Romulus*, tous deux de l'année 1883. Dans le premier, comme dans *Fumée* du romancier russe, la rencontre, après une séparation, d'un homme et d'une femme, ranime la flamme d'un amour qu'ils croyaient éteinte. Chez Tourguéniev, Hélène, dans le roman intitulé ainsi, est l'amie des animaux qui souffrent. Romulus, chez Gjellerup, est un cheval de belle race, indignement traité par un piqueur. S'en apercevant, un jour, la jeune héroïne, cavalière gracieuse, châtie, aussitôt, le brutal écuyer à coups de cravache. *Romulus* est l'histoire exquise d'un cheval, contant les délices du poulain, les grandeurs et misères de l'étalon, la mort d'une bête fidèle.

Romulus fut terminé à Venise; en 1882 et 1883 Gjellerup fit un long voyage, parcourant l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et la Grèce. Au cours de cette *Année de voyage* — c'est le titre du récit qu'il en publia en 1885 — Gjellerup retournait aux sources premières de sa culture. La beauté des temples grecs comme l'esprit idéaliste de Weimar le dégoûtent des laideurs de la littérature moderne. Le naturalisme, déclare-t-il maintenant, comprend toute la vie de l'esprit, non seulement les bassesses dans lesquelles les Français modernes se vautrent, mais aussi les aspirations les plus élevées de l'humanité. A partir de cette époque, deux grandes idées se fixent à jamais dans la pensée de Gjellerup: à la suite des classiques allemands, il exalte le libre arbitre et, par conséquent, la responsabilité morale de l'homme et, sous l'influence de Schopenhauer, il insiste sur la souffrance inhérente à la condition humaine.

Dans toute l'œuvre ultérieure de Gjellerup, se fait sentir la recherche de la grandeur d'âme. Ses drames antiques et modernes, de 1884 à 1895, nous montrent des hommes et des femmes de grande envergure, héros légendaires ou surhommes nietzschéens; dans deux romans, *Minna*, de 1889, et *Le Moulin*, de 1896, nous aurons sous le yeux des gens de tous les jours. Vers le tournant du siècle, le pessimisme de Gjellerup dominera toutes ses œuvres, quel que soit le genre adopté.

Dans le sillage de Wagner.

De bonne heure, Gjellerup était devenu un enthousiaste de Wagner. Au cours de son voyage, il avait admiré, à Leipzig, les *Maîtres chanteurs* et, surtout, à Rome, une représentation complète de la tétralogie: l'*Anneau du Nibelung*, qui fut pour lui la révélation d'un art à la fois grandiose et moderne. Encouragé par l'exemple du grand Allemand, il s'empare du même sujet, racontant les amours tragiques de Sigurd et de Brynhild — c'est ainsi que, suivant la tradition nordique, il nomma Siegfried et sa valkyrie Brunhilde. Dans un drame en vers, *Brynhild* (1884), Gjellerup évoque la fidélité des grands cœurs qui n'aiment qu'une seule fois,

et avant tout la force d'âme de cette héroïne qui, le bien-aimé assassiné, monte auprès de lui sur le bûcher, comme l'épouse auprès de son époux, et « meurt en riant ». C'est la personnalité héroïque et tragique qui se fait sa propre loi.

L'austérité des caractères et des événements est adoucie par l'enchantement des vers. Avec une étonnante souplesse, Gjellerup fait alterner les trimètres de la tragédie grecque et les vers propres à la chanson des Nibelungen; il y ajoute la versification allitérée de l'Edda scandinave et les vers blancs de Shakespeare. Par l'analyse des sentiments héroïques comme par le mélange des formes, cette tragédie, à la fois antique et moderne, vise à l'universalité. Par son inspiration comme par ses qualités poétiques, elle place Gjellerup dans la proximité de Hebbel et de Swinburne.

Le couple tragique de notre antiquité, les Tristan et Iseult du Nord, s'appelle Hagbard et Signe. Leur légende est conservée dans la *Chronique latine* de notre Saxo Grammaticus et dans une ballade du Moyen Age. Issus de deux familles royales ennemies, les deux amoureux ne peuvent s'unir par le mariage. Déguisé en femme, Hagbard s'introduit chez Signe; saisi dans le lit de sa bien-aimée, il va être pendu. Il fait d'abord monter son manteau à la potence; la jeune fille, qui le croit mort, met le feu à sa maison: aussitôt le héros demande que la pendaison soit effectuée — et trop tard le père de Signe regrette de s'être opposé à un amour si fort.

Dans *Hagbard et Signe*, tragédie où les vers alternent avec la prose, Gjellerup suit d'assez près les sources de son drame. Pourtant, il a transposé les événements de l'antiquité au Moyen Age afin de motiver chez les amoureux le sentiment de leur faute. Ils ont succombé aux tentations de l'amour, et ils meurent donc coupables, comme il sied, selon Gjellerup, aux héros de la tragédie. Aux transports de l'amour et de la mort se mêlent le repentir et l'espérance d'une félicité éternelle.

Problèmes de l'amour, du mariage et de la vocation.

La faute tragique d'une personnalité supérieure, tel est le ressort essentiel des drames de Gjellerup vers 1890. Il est intéressant de noter qu'à partir de 1891 notre poète a transformé sa tragédie des époques héroïques en un drame de son propre temps. Il a souvent combattu les pièces à thèse à la manière d'Ibsen et de ses imitateurs, mais, à la vérité, les trois drames modernes de Gjellerup posent des problèmes d'une haute actualité: les rapports, dans une âme élevée, de l'amour, du mariage et de la vocation. Le héros de *Herman Vandel* (1891) est un jeune professeur de lycée épris de la fière Sigrid, mais amant de Louise, femme d'une sensualité provocante. Comme il attend un enfant de Louise, il est sommé de l'épouser. Il refuse d'abord, mais finit par céder aux instances de tout son entourage. Or, en fléchissant ainsi, en épousant la femme qu'il n'aime pas, il a souillé le mariage, à ses yeux sacré; sacrilège, il se tue après la cérémonie.

Wuthhorn (1893) se passe près de la montagne qui a fourni le titre de la pièce. Oscar aime Inga, la femme de Thomas, homme abject qui, malgré sa propre infidélité, refuse de divorcer. Au cours d'une ascension, Oscar fait tomber, par la force hypnotique de son regard, son rival dans l'abîme. Des soupçons s'étant éveillés, Oscar fait connaître son acte à Inga qui n'osera pas l'épouser de peur d'être hantée par le souvenir de Thomas. Mais comme Oscar, qui ne se repent pas de son noble crime, s'en déclare coupable publiquement, Inga se dresse à ses côtés, réclamant sa part de la responsabilité. Voici donc deux êtres qui se sont choisis en amour. Si la vie en commun leur est interdite, ils sont prêts à mourir ensemble.

Son Excellence (1895), Herbert Roth, est ministre de la Justice. Avec les prérogatives du génie il a accepté, dans sa jeunesse, l'offre de sa bien-aimée de rester sa maîtresse pour qu'il puisse épouser une jeune fille riche dont la famille assurerait l'accomplissement de ses légitimes ambitions. Ayant un fils de sa maîtresse et une fille de sa femme, il a vécu ainsi pendant vingt ans dans deux mondes également ensoleillés par son amour et ses

soins. Au cours du drame le secret du ministre est révélé au grand public; contraint de renoncer à son rêve du pouvoir, il quitte son foyer légal pour revenir, le cœur lourd et léger à la fois, à la femme qu'il aime.

Une œuvre difficile à imposer.

Les drames de Gjellerup eurent beaucoup de mal à gagner la scène; refusés au Théâtre royal, *Herman Vandel* et *Son Excellence* furent représentés, une seule fois, au Théâtre libre de «*Studenter-samfundet*», c'est-à-dire l'Association des Étudiants radicaux-socialistes. Seul *Wuthhorn*, représenté au «*Dagmarteatret*» à partir de 1892, eut un succès réel à la scène. Aussi, mal reçu au théâtre et malmené par la critique littéraire, Gjellerup fit-il accompagner *Son Excellence* d'un intéressant *Post-scriptum à mes drames*. Il y expose, avec beaucoup de vigueur, sa conception de la tragédie et de l'amour. Le tragique naît du heurt entre l'individu et la société. Or, ce que l'individu possède de plus authentique, de plus personnel, c'est sa vie amoureuse. La différenciation sexuelle est la condition première et essentielle de la personnalité. C'est sur elle que vient se greffer tout autre trait du caractère. Un individu se distingue précisément par son choix en amour, la sélection instinctive et immédiate de son cœur. Il faut, par conséquent, que la tragédie moderne, à l'exemple de Wagner, expose des cas où l'amour absolu de deux êtres déborde ou démolit les cadres de la vie ordinaire.

Gjellerup se raconte quelque peu dans « Minna ».

Dans son existence personnelle, Gjellerup avait fait l'expérience du grand amour. Un jour de l'année 1880, il fut présenté à la femme du musicien Fritz Bendix, un cousin de Brandes. Née à Dresde, elle était la fille d'un professeur de lycée, Heusinger. Bientôt madame Eugenia Bendix fut l'amie et la confidente du poète et sa muse inspiratrice. Gjellerup put l'épouser en 1887. Il lui doit les poésies du *Livre de mon Amour* (1889), comme le roman

de *Minna*, de la même année. Cette œuvre est dans une large mesure l'histoire de sa triste enfance et de son premier mariage, qui avait mal tourné. A la façon des naturalistes français, Gjellerup nous fait connaître les conditions sordides dans lesquelles la jeune Minna a été élevée et aussi les humiliations qu'elle essuie dans son mariage avec un peintre danois, buveur et paillard. Cependant comme le naturalisme ne doit pas se contenter de la réalité hideuse, mais embrasser l'existence entière, le roman débute en nous relatant la naissance, dans le cadre ravissant de la Suisse allemande, de l'amour de Minna, encore jeune fille, et d'un autre Danois, un ingénieur faisant ses études à l'École Polytechnique de Dresde. Ils se fiancent. Par excès de scrupule, Minna fait part de ses fiançailles à ce peintre danois qu'elle avait espéré épouser autrefois et qui l'avait quittée sans demander autre chose que de rester en correspondance avec elle. La nouvelle fait naître la jalousie dans le cœur volage du peintre, qui arrive à Dresde, où il persuade bientôt Minna que, artiste de faible caractère, il ne pourra se passer d'elle. Minna croit alors obéir à la volonté du destin lorsqu'elle entre dans un mariage qui, par la suite, lui réservera les plus amers déboires.

Le drame du Moulin.

Sept ans après *Minna*, Gjellerup publia son second grand roman, *Le Moulin* (1896). Cette fois, le réalisme le plus méthodique s'unit à un idéalisme fort prononcé. L'effet en est des plus saisissants. Nul naturaliste n'a mieux su adapter le cadre à l'action. Nous nous trouvons dans un grand moulin à vent au milieu d'une île danoise. Avec les personnages du roman nous en montons et descendons les six étages; bientôt le bruit des ailes et des rouages nous est familier, nous sentons la poudre de farine qui s'insinue dans nos cheveux, dans nos vêtements. Dans la maison du meunier un drame se prépare en sourdine. La meunière est agonisante. La servante des lieux escompte déjà la mort de sa patronne. C'est une fille de tête, de basse extraction, qui entend devenir la maîtresse de la maison. Déjà son charme sensuel a envoûté les hommes du moulin: meunier, garçon et apprenti ne rêvent que

d'elle. Après la mort de sa femme, le meunier hésite entre la sensualité de Lise et les attraits fins et modestes de Hanne, qui serait une excellente mère pour son fils. Par son frère, qui est braconnier, Lise fait tuer une biche très chère à Hanne; le triomphe rend Lise irrésistible: le meunier demande sa main et part aussitôt pour régler les formalités. Fort contente d'elle-même, Lise fait le tour de son nouveau domaine. Elle monte au moulin: un jour elle a promis ses faveurs au garçon meunier; les deux jeunes gens cèdent à leur ardeur sensuelle; tout en haut, sous la calotte du moulin, ils s'unissent. Le meunier, qui est rentré avant l'heure, cherche Lise; il grimpe, d'étage en étage, les escaliers du moulin, qui semble tourner à vide. Un sinistre soupçon, un accès de jalousie rageuse lui inspirent une manœuvre criminelle: l'arbre du pressoir entraîne le couple enlacé qu'il broie. Il n'existe pas de preuves contre le meunier. Pourtant les remords rongent son esprit. Il se fiance à la pieuse Hanne, mais, indirectement, c'est elle, avec sa famille, qui suggère au meunier l'idée qu'un crime peut être préétabli par Dieu pour mener le criminel aux pieds du Sauveur. Lorsque le moulin brûle, le meunier y voit un nouveau signe de Dieu, et il va se livrer aux mains de la justice. C'est ainsi, avec beaucoup d'habileté que le romancier utilise la foi populaire dans les voies de la Providence pour exprimer sa doctrine de justice universelle.

Sur une hypothèse de Schopenhauer.

Les deux chefs-d'œuvre de Gjellerup sont naturalistes par leur méthode et idéalistes par leur philosophie. On peut admirer la façon discrète dont Gjellerup établit les bases métaphysiques de l'action. L'ingénieur taquine quelque peu Minna pour ses convictions fatalistes; au tournant décisif de sa vie, elle se croit destinée à suivre son artiste. Minna et le meunier se sentent *guidés*. C'est au moyen d'un roman plus récent que nous pouvons préciser le sens que Gjellerup prêtait au terme de Providence. *Rudolph Sten, médecin de campagne* (1913) nous raconte l'histoire d'un jeune docteur qui, fier de sa science médicale et de son incrédulité, loin des milieux modernistes de la capitale, fait

l'expérience d'une vie de l'esprit. Il s'éprend d'une jeune fille poitrinaire, dont il essaye en vain de sauver la vie; son oncle, conservateur des forêts, qui est un vieux sage, disciple fervent de Schopenhauer, fait comprendre au docteur que la mort est une délivrance. Introduit au sein de cette famille, Sten voit se confirmer le sens de cette mystérieuse Providence, de ce plan prévu pour la vie de tout individu, qui fait l'objet « d'une des études les plus pénétrantes de Schopenhauer ». L'article en question, qui se trouve dans les *Parerga et Paralipomena* (de 1851), porte le titre suivant: *Transcendente Spekulation über die anscheinende Absichtlichkeit im Schicksale des Einzelnen*. Sous la forme d'une hypothèse, qu'il déclare invérifiable, le philosophe y expose en effet des vues très profondes sur la valeur des oracles et des songes, sur le caractère téléologique des lois de la nature, sur les rapports entre la volonté de vivre, qui est le fondement du monde, et l'affranchissement de l'individu par la mort. L'hypothèse du philosophe allemand est devenue une vérité pour le romancier danois.

En marge du bouddhisme.

L'article de Schopenhauer met comme un trait d'union entre *Minna* et *Le Moulin*, d'un côté, et, de l'autre, les *légendes* de Gjellerup qui, pour la plupart, sont d'inspiration indienne. Déjà, dans un curieux petit roman de 1894, *Le Pasteur Mors*, l'auteur se moque d'un professeur de théologie protestante qui s'accroche à l'espoir que dans l'éternité il survivra tel qu'il est. Combien plus logique, plus humaine est la doctrine de Bouddha annonçant la suppression totale des douleurs par le nirvanâ. A l'intérieur du bouddhisme, des étapes de sainteté sont reconnaissables. Dans le drame légendaire des *Feux du Sacrifice* (1903) nous passons d'un culte des rites à une religion du pur esprit. *La Femme du Parfait* (1907), autre drame légendaire, fait voir l'épouse d'un homme qui devient bouddha: elle le croit déjà mort et dans le nirvanâ et, se considérant comme veuve, elle s'apprête à monter sur le bûcher, lorsqu'elle apprend que le bouddha est toujours en vie. Sa résolution de mourir l'a purifiée: de son plein gré, elle renonce au mariage pour vivre une vie de sainteté. Dans deux romans, *Le Pèlerin Kamanita* (1906) et

Les Voyageurs du Monde (1910), le passé et le présent des personnages s'interpénètrent; dans le premier, deux amoureux, qu'une existence terrestre a séparés, se retrouveront après la mort et vivront ensemble d'éternité en éternité jusqu'au moment où, toujours unis, ils entreront dans le nirvanâ. Dans le second roman, une jeune Allemande et un colonel anglais qui se rencontrent aux Indes s'unissent par amour, parce qu'ils trouvent, dans une vieille légende manuscrite, tous les détails de leur histoire commune. En ce pays, est-il dit, tout le monde s'accorde à croire que le véritable amour est un amour retrouvé et continué; les vrais amants sont ceux qui se reconnaissent de leurs existences antérieures.

Gjellerup n'était certainement pas bouddhiste, bien que, comme le dit le conservateur des forêts, la métempsychose soit un excellent schéma ou plan d'orientation dans ces contrées obscures. Il était plutôt, comme ce même porte-parole, teinté de gnosticisme. Dieu, s'il faut le nommer, n'est pas le créateur de ce monde impur, mais le libérateur qui, tel un aimant secret, tire le noble fer de la vase. L'homme de bien est celui qui aspire à sortir de sa nature, le vulgaire s'en contente, dit-il, dans *Les Amis de Dieu* (1916), roman inspiré du grand mystique allemand du Moyen Age, maître Eckart.

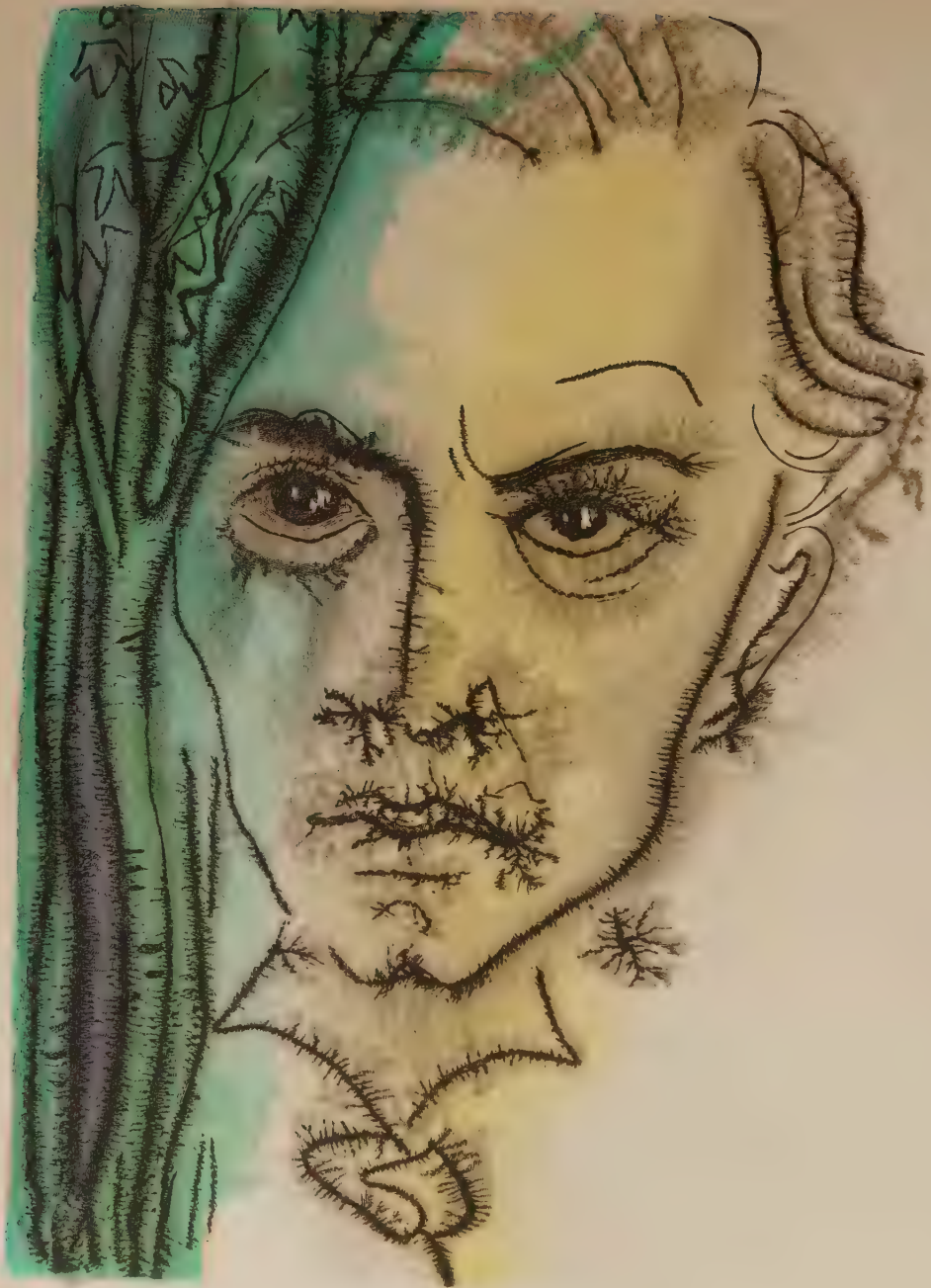
A partir de 1892, Karl Gjellerup vécut en Allemagne, à Dresde, et c'est là qu'il mourut le 11 octobre 1919. De plus en plus l'Allemagne devenait pour lui sa patrie d'élection. Il écrivait ses œuvres en allemand comme en danois, et il en est qui n'existent qu'en allemand. Lorsque, en 1917, il se vit attribuer le Prix Nobel, l'Allemagne pouvait à juste titre revendiquer une part de sa gloire. Il était resté l'élève des Allemands: Schiller, Wagner et Schopenhauer avaient formé, successivement, son esprit, et c'est le dernier de ces trois qui, bien entendu, le conduisit aux sources du bouddhisme.

Dans son pessimisme héroïque, Gjellerup méprisait le commun des hommes, inaccessibles à la grandeur de l'art et de la pensée. A l'égard de sa femme, le poète du nirvanâ conservait une immense gratitude. Il a témoigné qu'auprès d'elle il avait trouvé une paix éternelle, antérieure à toute expérience de la vie.

MINNA

TRADUIT DU DANOIS PAR PIERRE BARKAN

*Copyright by Charlotte Bottger pour l'œuvre de
Karl Gjellerup publiée dans ce tome. Tous droits
réservés aux Presses du Compagnonnage pour les
annexes littéraires. Le dessin de Picasso reproduit
sur la reliure est la propriété de Monsieur Lionel
Préjger.*



KARL GJELLERUP

MINNA



Illustrations originales
de
MAY NEAMA

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

LE semestre à l'Institut Polytechnique avait été assez pénible, et il commençait à faire une chaleur intolérable à Dresde où j'habitais, circonstance aggravante, dans une des plus petites rues de la vieille ville, qui, pour être propre et coquette, n'était pas précisément très aérée. Je ressentais souvent un désir nostalgique pour le Sund danois. Quoique les soirées au bord de l'Elbe fussent belles, elles n'apportaient cependant qu'un faible rafraîchissement, et quand je pouvais enfin me traîner, entre neuf et dix heures, jusqu'à la terrasse du *Café Brühl* en cherchant un souffle d'air, le thermomètre marquait encore ses vingt-cinq ou vingt-six degrés Réaumur. Il était consolant, jusqu'à un certain point, de constater qu'on avait le droit de transpirer, et que c'était une extravagance pardonnable de s'offrir une glace à la terrasse du *Café Tornianti*, où il était agréable de s'asseoir entre les colonnes, en écoutant les flonflons du concert donné au *Wienergarten*, de l'autre côté du fleuve.

C'est par une soirée semblable que je pris la décision de me reposer à la campagne aux prochaines grandes vacances. Cette décision me parut quelque peu téméraire, car j'avais l'habitude, par nécessité, de vivre très modestement. D'emblée, j'entrevis clairement que c'était en Suisse saxonne que j'irais et, la dernière

bouchée de glace n'était pas encore fondue dans ma bouche, que j'avais opté pour la petite localité de Rathen qui m'avait laissé une impression idyllique, bien que je ne l'eusse vue, comme la plupart des voyageurs, qu'en passant et, de plus, au crépuscule, depuis la route qui descend du Bastion.

Quelques jours plus tard, j'arrivai, sur le coup de midi, à la petite station et descendis à travers les vergers vers le bac. L'Elbe serpente ici autour de champs fertiles qui insensiblement se transforment en collines régulières, alourdis de forêts de sapins, surplombées par des blocs de rochers. Ici s'étend Rathen-le-Haut avec des fermes prospères dispersées à l'entour, et une trame peu serrée d'arbres fruitiers émergeant de champs de blé et de prairies vertes. La rive opposée forme une grande courbe montagneuse avec une seule rupture au milieu : la petite vallée, où le modeste village de Rathen-le-Bas est niché, uniquement représenté pour ainsi dire par ses deux auberges, la nouvelle dénudée, et l'ancienne noyée dans la verdure, chacune sur une rive du ruisseau qui court en brillant au soleil jusqu'au grand fleuve. Sur la rive gauche de cette vallée, s'élèvent à pic les rochers gris-bleu du Bastion qui, vers le bas, sont recouverts d'une forêt de sapins et de hêtres. Au-delà étincellent des carrières de grès — le plus beau de tout le pays — murailles plates, jaunâtres, qui atteignent parfois plusieurs centaines de pieds de haut. De l'autre côté, vers Rathen, s'étend la chaîne ininterrompue des collines, et tout en haut, au-dessus d'un moutonnement de forêts, Lilienstein semble flotter comme un gigantesque cuirassé.

Le ferry-boat arriva cauteusement, en tous points semblable à un chien, à travers le courant qui le poussait en avant. Il était fixé à une chaîne, un tonneau faisant office de flotteur en son milieu, dont l'extrémité était ancrée loin en amont du courant. Pour obtenir le mouvement dans la direction souhaitée, le passeur n'avait qu'à tendre une fois ou deux la chaîne de relais qui passait par une poulie sur le petit mât. La force d'attraction du courant agissant sur le flanc du bateau, faisait tout le travail. Malgré cela, l'homme épongeait sans cesse, avec la manche de sa chemise, un visage si tanné par le soleil qu'il me parut plus rouge que celui des Indiens vus, la veille, au Jardin zoologique. Mais ici, dans son domaine, personne n'aurait pu s'étonner de son aspect,

car l'eau miroitante alentour semblait plutôt dispenser de la chaleur que de la fraîcheur, et toute la rive incurvée de la rivière, avec ses murailles rocheuses tournées vers le sud, ressemblait à un miroir dont le foyer aurait été situé en face de Rathen. Le passeur et moi-même convînmes que je n'avais pas choisi un endroit frais. Mais les pentes ombragées de forêts n'étaient pas loin; d'autre part, je ne change pas facilement d'idée quand celle-ci est arrêtée une bonne fois dans mon esprit. Heureusement, en l'occurrence, le doigt du destin se manifesta. L'événement en tout cas s'avéra assez important pour qu'on y pût voir son intervention. A tout le moins, si je devais par la suite regretter de ne pas m'être résigné à fuir, ce ne fut pas à cause de la chaleur. Mais l'ai-je jamais regretté? Aujourd'hui même, il y a maintenant cinq ans de cela, je suis incapable de répondre à cette question.

Certain auteur — je dirais même qu'il est illustre — a déclaré que, dans les moments de peine, rien n'est plus affligeant que le souvenir des jours heureux. Evidemment, je ne pouvais avoir la témérité de discuter la valeur de cette affirmation si souvent répétée qu'elle est devenue proverbiale; d'ailleurs, si j'avais eu cette pensée, en de telles heures, c'eût été encore plus désespérant que si aucun moment heureux n'avait jamais existé. Ceci dit, j'évoquerai donc, du mieux que je pourrai, les jours passés à Rathen et ceux qui suivirent.

Trouver un logement fut la première difficulté qui se présenta. Seules les pièces les moins confortables étaient libres dans les deux auberges et à des conditions plutôt onéreuses. Je dus frapper de porte en porte, traverser maintes fois le petit ruisseau et gravir les marches de bois, depuis le cordonnier d'un côté, jusqu'au boulanger en face, revenir ensuite vers l'horloger, puis, à nouveau, vers l'épicier; mais ou bien le logement était déjà loué ou bien il fallait retenir deux pièces ensemble et payer pour celles-ci un prix qui dépassait mes possibilités. Finalement, la maison de l'école qui était située loin en arrière, sur la lisière d'un bois de pins, représenta mon ultime espoir.

Comme ce n'était pas l'heure des cours, je frappai hardiment à la porte des appartements privés du maître d'école. Un petit garçon répondit. « Je ne sais pas, me dit-il, si l'instituteur est chez lui », et il s'élança dans l'escalier pour réapparaître presque

aussitôt, avec des chaussures à la main; puis il se précipita à nouveau pour revenir triomphalement avec une redingote. Un instant après, le maître d'école apparut, habillé et chaussé, avec un sourire endormi, un peu comique, sur un visage ouvert et bienveillant. C'était exact, il avait bien deux pièces à louer, mais pas l'une sans l'autre, et pour le prix mensuel de cinquante marks. Je m'excusai de l'avoir dérangé inutilement, et il me réconforta en me donnant l'espoir que je pourrais trouver une seule pièce dans la nouvelle Pension-Villa, tout près de là.

La maison, dont j'approchais maintenant, paraissait très élégante. Les volets verts étaient ouverts, des plantes grimpantes couraient sur les murs, et la véranda était ombragée de feuillage. La villa se dressait sur une hauteur et le jardin, où j'avais pénétré, était formé par une suite de terrasses réunies par des allées de gravier bordées d'arbustes fleuris. Mais, bien que les charmes de l'endroit eussent quelque chose d'inquiétant pour un étudiant de l'Institut Polytechnique, je me résolus à accepter la plus petite des mansardes sans marchander, au cas où ce palais consentirait à m'accepter; car j'étais profondément écoeuré de courir à droite et à gauche, comme je venais de le faire, et de frapper à toutes les portes.

Cependant, un groupe d'hommes et de femmes venait d'apparaître dans la véranda, et la maison me semblait de moins en moins avoir l'apparence d'une pension. En vérité, je fus soulagé quand une servante, après m'avoir presque heurté à un tournant du sentier, me tira de mon embarras, d'un ton railleur et dédaigneux, en me disant: « Non, nous ne louons pas de chambres, la maison que vous cherchez est celle que l'on voit tout en haut de la colline. » Jusqu'alors la villa m'avait caché cette maison et je ne fus guère enchanté lorsque je la découvris, car elle se dressait sur le ciel bleu dans une insolente nudité, avec à peine un arbre pour l'abriter. Elle paraissait en outre tellement neuve que j'eus aussitôt la conviction qu'elle n'avait jamais dû être habitée.

Je dus, une fois de plus, descendre dans la vallée, retraverser le ruisseau, et gravir en cent cinquante pas une succession de sentiers et d'escaliers de pierre jusqu'au sommet de la colline. De près, la maison ne semblait pas davantage habitable; des amas de gravier, des blocs de pierre et des tas de planches étaient

rassemblés alentour, et la plupart des fenêtres manquaient encore. En pénétrant je me trouvai dans un horrible courant d'air, la porte battit avec violence, et, venant du rez-de-chaussée, j'entendis une voix de femme, grossière, hurlant tous les blasphèmes et jurons employés en allemand vulgaire. Un homme était en train de passer les marches de pierre à l'argile blanche, évidemment pour la première fois. Une jeune fille, qui brossait le parquet à l'eau dans un couloir, tourna la tête à mon entrée et montra un joli visage pâle, avec une tache rouge sur chaque joue, comme si elle venait de recevoir une gifle cuisante. Lorsque j'eus demandé le tenancier ou la tenancière, elle s'en alla en courant à toute vitesse et disparut au rez-de-chaussée, laissant les traces de ses pieds nus dans la sciure qui couvrait le plancher. Peu après, elle revint suivie d'une femme à l'aspect imposant, dont la large bouche avait évidemment donné l'envol aux jurons que j'avais entendus, et dont les mains rudes qu'elle essuyait sur son tablier, avaient été, je le soupçonnais, en contact étroit avec les joues de la fille. Sa jupe relevée laissait voir des jambes nues, arquées et flasques, et de larges pieds.

— Vous voulez une chambre, monsieur? dit-elle. Eh bien! vous arrivez juste à temps s'il s'agit d'une seule. « Va-t'en, avec ta brosse à laver, jeune souillon. Ce n'est pas toi qui dois faire visiter au Monsieur, n'est-ce pas? » Puis s'adressant à moi: « C'est au deuxième étage, je vous prie. » Nous pénétrâmes dans une pièce plutôt spacieuse, suffisamment claire et aérée, car jusqu'ici aucune vitre n'avait été placée aux fenêtres — même les encadrements n'étaient pas peints — et les murs, quoique recouverts de papier gris, montraient encore des taches d'humidité. En dépit de l'aération, je trouvai que l'endroit sentait fortement le moisi.

Mais avant que j'eusse pu faire la moindre remarque à ce sujet, elle commença à vanter les agréments de la chambre, parlant de la satisfaction des précédents locataires, bien que l'un comme l'autre sachions parfaitement que la maison n'avait jamais été habitée. Je m'enquis du loyer, qui dépassait d'une dizaine de marks la somme que j'avais l'intention de donner. Elle jura ses grands dieux que c'était un prix ridicule, et que la chambre était à la fois plus confortable et moins chère qu'aucune

autre. Ici l'on évitait la proximité de la vallée dont le brouillard est bien gênant. A une telle altitude je respirerais l'air pur de la Suisse et j'aurais la plus belle vue du village; enfin, les splendides promenades ombragées, dépendant de la maison, où les locataires pouvaient se promener lorsqu'ils désiraient ne pas s'éloigner, seraient à ma portée. Elle revenait sans cesse sur ces « promenades », étendant ses bras malpropres pour indiquer leur étendue, répétant sans cesse les mots: « *Da'rim und dort'rim* » (ici et là).

Finalement, nous coupâmes la poire en deux et elle me promit que tout serait fin prêt dans une semaine lorsque mes vacances commenceraient. Je lui donnai un thaler d'arrhes et m'en allai très heureux d'avoir obtenu un résultat.

Comme je m'éloignais de la maison, je dus admettre que les louanges de la patronne sur le paysage étaient justifiées. A droite, on découvrait une grande vallée très boisée entourée de montagnes; juste en face se trouvait un raccourci conduisant de la villa à une pittoresque scierie, à l'entrée du vallon du Merle (le Val Merle), dont les verts sapins et les rochers gris cachaient l'eau claire. A gauche, la courbe de la vallée de l'Elbe se déployait au-dessous des rochers grillés par le soleil, qui se reflétaient dans la rivière. De nombreux trains de bois et quelques bateaux noirs à grandes voiles descendaient lentement le courant. Au-dessous de moi s'étagaient les villas, construites en bois, ou tout au moins avec une charpente apparente et des toits couverts de tuiles. La plupart étaient presque entièrement tapissées de vigne vierge. Heureusement il n'y avait qu'une seule autre villa visible à côté des deux autres déjà citées, et elle se dissimulait dans le lointain. Une fumée bleue s'élevait en volutes des cheminées, formant un léger voile barrant la vallée, à travers laquelle le ruisseau étincelait entre des peupliers argentés et des aulnes sombres. Comme tout cela était idyllique et bien allemand! Je me sentis tellement heureux à la pensée de pouvoir vivre un mois entier au sein de cette splendide nature qu'inconsciemment je me mis à chanter *Guten Morgen, schöne Müllerin* (Bonjour, belle meunière).

Avec la même inconscience, je me tus afin de pouvoir respirer à longs traits cet air frais et parfumé, cet « air suisse » ainsi que la femme l'avait appelé; ensuite je me mis à rire en

pensant aux « merveilleuses promenades ombragées », car, de l'endroit où je me tenais, je ne pouvais voir que des arbres fruitiers dispersés à travers les champs recouvrant les hauteurs et là-bas, sur le versant, quelques bouleaux, dont les feuillages frissonnants luisaient au soleil.

Après avoir pris un léger repas à l'*Erbgericht*, sur la terrasse dominant l'Elbe, je cherchai le garçon et le découvris en conversation avec ma vieille connaissance, l'instituteur. Ce dernier était en train de fumer une pipe ornée de gros glands et d'une couple d'empaumures de cerf (de toute évidence son orgueil) et dont aucun étudiant n'aurait fait fi. Le tabac embaumait — c'était, comme il me le dit par la suite, du véritable vieux Altstädter — et il buvait de la bière de Munich; tout cela témoignait d'un homme aux goûts et aux habitudes raffinés. D'abord il me salua et me félicita d'avoir trouvé un logement. Je n'aurais pu, dit-il, choisir un meilleur endroit que Rathen dans toute la Suisse saxonne; il y avait une foule de promenades peu connues à faire, et je n'avais qu'à m'adresser à lui pour obtenir tous les renseignements. Il me demanda alors à quel pays j'appartenais et, quand il sut que j'étais Danois, il me fit remarquer que lui aussi avait séjourné au Danemark en 1864, de toute évidence sans aucune intention de se rendre désagréable, mais seulement dans le but de trouver un sujet d'intérêt commun, en quoi il réussit, car je connaissais très bien la région de Kolding où il avait assez longtemps cantonné. Il s'anima alors, me demandant si je me souvenais de telle ferme, de telle maison, de telle forêt ou de telles collines, et, avec l'embout de sa pipe, il désignait sur la nappe de couleur de la table, la position des différents endroits. Il était très désireux de savoir si le gros Ole Larsen était toujours en possession de sa ferme, avec ses dépendances et sa barrière verte, ou si Hans, son fils, lui avait succédé — car lui-même et le fils s'étaient trouvés ensemble à l'hôpital de Flensburg. Il parla ensuite de la bataille au cours de laquelle il avait été blessé. Je ne saurais dire si cette conversation me fut tout à fait agréable ou vraiment pénible, mais il y avait quelque chose d'attrayant dans la franchise avec laquelle cet Allemand parlait des jours passés. Il était agréable de sentir combien peu d'animosité une telle guerre avait laissé, et pourtant j'avais l'impression que tout n'était pas pour le mieux dans le meilleur des mondes.

C'est pourquoi je profitai d'un court silence pour demander à qui appartenait la jolie villa, dans les jardins de laquelle je m'étais fourvoyé. — « Elle appartient au chambellan von Zedlitz. Il y séjourne chaque été, lorsqu'il n'accompagne pas le roi à Pillnitz. Une famille distinguée qui vit d'une manière plutôt retirée, mais qui donne des sommes importantes pour la caisse de l'école. Oui, on peut le dire... Et ils ont une petite gouvernante — eh bien, vous pourrez le constater par vous-même — qui est une bien jolie fille! Nous sommes un peu parents... Malgré cela je sais peu de chose sur elle. En fait, elle est très réservée et je souhaiterais seulement qu'elle le fût moins ».

A ce moment précis, la sirène du bateau retentit. Je pris congé du maître d'école et descendis en hâte vers l'embarcadère.

CHAPITRE II

UNE semaine plus tard, à huit heures du matin, je partis. Comme à l'accoutumée, j'arrivai à bord à la dernière minute et nous avions déjà atteint le pont Albert, lorsque, après m'être débarrassé de mes bagages, je commençai à regarder autour de moi. La ville profilait sa silhouette si caractéristique; les tours magnifiques, la terrasse de Brühl se détachaient distinctement sur le ciel clair, tandis qu'au-dessus de nous il était brumeux et, devant nous, tout à fait sombre. L'air était frais, aussi tirai-je mon plaid de voyage sur mes épaules. Comme les cheminées crachaient de la fumée, les trois châteaux de la ville ne pouvaient s'apercevoir qu'avec peine et, en atteignant Loschwitz, la pluie commença à tomber. C'est-à-dire, ce n'était pas tout à fait la pluie, mais...

— Eh bien! il bruine un peu, dit un gros *Dräsener* ⁽¹⁾ à sa moitié qui passait la tête par la porte de la cabine avec un regard interrogateur.

Lorsque nous stoppâmes presque en face, à Blasewitz, les nouveaux venus descendirent tout de suite au salon et les dames disparurent du pont trempé, les hommes aussi l'abandonnèrent,

(1) En dialecte saxon: un habitant de Dresde. N.d.T.

les uns après les autres. La triste vérité ne pouvait être cachée plus longtemps: il pleuvait à verse!

J'allumai un cigare, et je me rendis au fumoir, qui était bondé et rempli de fumée.

Le temps était l'unique sujet de conversation. Un professeur aux longs cheveux, qui prenait son *Frühschoppen*, expliquait à l'assistance que, lorsque après une telle chaleur la pluie commençait à tomber en cette période de l'année, il ferait vilain temps jusqu'en septembre. Pendant ce temps, la pluie tambourinait sur le toit et bientôt ce léger bruit se transforma en clapotis. Le temps devint si sombre qu'il était presque impossible de distinguer quoi que ce soit. A travers les vitres de la cabine, sur lesquelles la pluie ruisselait, on pouvait à peine distinguer les vignobles en terrasses et les jardins situés sur les rives.

Mon cigare fini, j'allai au salon, où aucun siège n'était disponible, mais l'atmosphère était si étouffante que je me sentis peu enclin à y apporter un pliant, et je sortis dans le hall où se trouvaient les escaliers conduisant au pont. Une jeune femme, avec deux petites filles, s'était assise là. Je pris un pliant dans le tas et, bien enveloppé dans mon plaid, je m'assis face aux escaliers.

L'air frais et humide qui descendait était agréable, cependant il apportait souvent une giclée de pluie, et les gouttes restaient attachées à l'étoffe laineuse. L'eau s'égouttait des marches supérieures; une flaque s'était formée dans le creux d'une bâche noire étendue sur un bagage et une fontaine en miniature en jaillissait.

La jeune femme, assise de l'autre côté de la porte du salon, sortit un petit livre de son sac et, bientôt, elle s'isola totalement dans sa lecture.

Elle ne devait pas cependant jouir longtemps de cette paix, car le plus jeune enfant, une petite fille, d'une élégance exagérée, avec des boucles blondes, se mit à pleurer et, bien que, dans une certaine mesure, cela convînt à la situation, la gouvernante dut la calmer.

— Lisbeth veut entendre encore des histoires, disait la plus grande des petites filles, et la plus jeune confirmait cette déclaration en disant, tout en larmes: Encore sur « Peter »! encore sur « Peter »!

— Oh, quelle honte de vous tenir ainsi devant le monsieur étranger, Lisbeth, chuchota la jeune femme. Pensez-vous que *lui* se soucie de Peter ?

La petite fille renifla, suça son index et me regarda avec de grands yeux mécontents. Ce regard qui signifiait clairement : « Pourquoi ne s'en va-t-il pas ? » me gêna beaucoup. Je me sentis un intrus, et craignis de rendre difficile la tâche de la jeune gouvernante qui, selon toute vraisemblance, souhaitait être seule avec ses élèves.

Je venais juste de me décider à partir, lorsqu'elle m'envoya un regard des plus significatifs à un point, je pense, qu'elle ne soupçonnait pas elle-même — un regard qui voulait dire clairement que ma compagnie lui était agréable, quoique le motif n'eût rien de flatteur pour moi : elle ne voulait pas parler de Peter. Je souris un peu à retardement de façon à lui faire comprendre que j'avais saisi la situation. Dès lors je me sentis plus à mon aise et supportai avec un grand calme les yeux furieux de la petite fille déçue. Il m'était agréable de rendre un service à ma jolie voisine avec autant de facilité.

Certes, elle était jolie et même belle, ainsi que j'eus le loisir de m'en rendre compte ; son visage appartenait au type « carré », ses lignes étaient pures et, comme elle était brune, au premier abord, elle semblait être du Midi. Mais son nez était tout à fait allemand, court, droit, effacé ; ses lèvres possédaient un charme rare, car leurs contours et leur coloration — celle-ci naturelle évidemment — s'harmonisaient parfaitement. Il arrive souvent en effet que la forme et la couleur des lèvres soient en discordance et, par conséquent, se nuisent mutuellement. C'était ici tout le contraire. Quant au petit menton rond et à la courbe de la joue, je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi délicatement modelé.

Elle me parut être de taille moyenne et plutôt mince. Sa robe n'était pas de la dernière mode, ce qui me plut ; mais ce qui enflamma tout particulièrement mon imagination c'était sa coiffure. D'affreux chapeaux, hauts et pointus, ornés de fleurs artificielles étaient en vogue cette année-là et, dans le salon, j'avais déjà pu constater des exemples de ce manque de goût. Elle, au contraire, portait une petite toque en paille, attachée par un ruban de velours bleu et une voilette gris argent.

Porter une jolie toilette à une époque où elles sont passées de mode, c'est toujours faire preuve de goût de la part d'une femme, et du désir, bien légitime, de plaire. Je ne peux concevoir « l'adorée » sans voilette, ce joyeux fanion voguant sur les vagues de la vie, qui montre toujours la direction à suivre, et fait sans cesse battre le cœur, bien que parfois il vous égare. Eh bien ! voilà que je parle comme si j'étais déjà tombé amoureux, ce qui n'était pas le cas alors, mais qui ne serait susceptible de le devenir ? Le monde des femmes est divisé pour nous en deux catégories : celle dont il est plus ou moins possible de tomber amoureux, et l'autre, avec laquelle on a l'impression d'être en compagnie masculine. En l'occurrence, sans aucun doute, j'avais affaire à la première catégorie.

Nous avons déjà parcouru un certain trajet avant d'en arriver à cette conclusion, car je n'osais la regarder que de temps à autre. Néanmoins, je la dévisageais peut-être plus fréquemment que la bienséance l'eût voulu, car je remarquai qu'elle rougissait violemment et se penchait encore plus sur son livre qui n'était absolument pas d'un format à la dissimuler. Ce livre petit, mais épais, excitait ma curiosité, cette curiosité propre au voyageur, qui naît à la moindre occasion et particulièrement les jours de pluie. Les vieilles traductions allemandes de F. Cooper et Walter Scott sont habituellement d'un format similaire, et j'en avais déjà conclu que son livre appartenait à cette respectable catégorie d'ouvrages lorsqu'un mouvement soudain des feuillets me révéla qu'il s'agissait de quelque chose d'autrement sérieux : c'était un dictionnaire de poche !

Cette découverte accrut d'autant plus mon intérêt pour la jeune fille, et je la considérai avec une certaine émotion, me représentant à quel point les nécessités de la vie l'avait contrainte à accepter une de ces pénibles situations de gouvernante qui requièrent plus de qualités qu'on n'en trouve généralement réunies dans une seule personne et qui, peut-être, l'obligeait à profiter de ses moindres loisirs pour accroître ses connaissances de la manière la plus rapide et la plus aride, à avaler quotidiennement, mixture amère mais fortifiante, une dose de vocabulaire *in natura*.

Quand un être aussi jeune se trouve aux prises avec les difficultés de la vie, il ne peut qu'en tirer plus d'éclat et de relief.

Une jeune femme gâtée et à la mode qui passe son temps à lire les habituels romans ne m'aurait pas intéressé à ce point.

Bien que cet intérêt n'eût pas dû être un motif suffisant pour la déranger, je ne pus m'empêcher de chercher à engager la conversation. J'ai honte d'avouer que je ne pus réaliser mon projet autrement qu'en montant par deux fois l'escalier de la cabine, dans l'espoir qu'elle demanderait si le temps se dégageait, ce qui n'était nullement le cas. Toutefois elle ne prononça pas une seule parole et je restai à court d'idées.

J'avais déjà pensé, puis renoncé, à plusieurs modes d'entrée en matière, lorsque la plus jeune des petites filles se mit à se plaindre du froid. La pauvre gouvernante ne put faire autrement que de l'envelopper dans son propre châle. Étant moi-même sensible au froid, je ne pus que compatir à ce dépouillement partiel, d'autant plus que j'avais remarqué combien elle paraissait heureuse de serrer ce châle protecteur autour de ses épaules et de glisser son petit menton dans ses plis douilleux. Je sentis que mon heure était venue et, avec courtoisie, j'offris mon plaid. Comme je m'y attendais, elle refusa poliment.

— Vous en avez besoin, vous aussi, dit-elle, et vous pourriez prendre froid.

Il me fut impossible de le nier, car j'étais déjà gêné par un rhume de cerveau qui m'avait fait éternuer si violemment que la petite fille en avait été effrayée et que la grande avait dû se retenir pour ne pas rire. Aussi n'y eut-il pour moi d'autre solution que de dire que j'allais au fumoir et que je n'aurais pas besoin du plaid. Alors la gouvernante exprima l'espoir qu'elle ne m'empêchait pas de fumer, à quoi je répliquai que je ne voulais absolument pas l'incommoder. Je restai inflexible sur ce point, montrant ainsi des égards qui n'étaient pas dans mes habitudes. J'ajoutai que j'avais besoin de mouvement, car l'air était devenu plutôt frais, et c'est ainsi que je réussis à me retirer comme — sans vouloir établir de comparaison — *Joseph avait laissé sa tunique* (1).

Assis de nouveau sur la banquette de moleskine du petit fumoir étouffant où j'allumai mon cigare et commandai un verre

(1) En français dans le texte.

de bière, je ne pus me dissimuler que mon premier essai pour une entrée en matière n'avait pas été très réussi, puisque j'avais été contraint de me retirer. Si j'avais été plus hardi, j'aurais mis la petite fille près de moi et je l'aurais couverte de mon propre plaid. Bref, j'avais agi comme un sot, et c'était moi le plus ennuyé, car la place que j'avais abandonnée était beaucoup plus agréable et je commençais déjà à ressentir le début d'un mal de tête. Le bateau subit alors une secousse, puis s'immobilisa. Au-dessus de nos têtes, on traînait des caisses et des malles. Nous venions d'atteindre Pirna. Je regardais avec indifférence les petites maisons de la ville, nichées dans la verdure, et les toits pointus de son église altièr, mais avec plus d'intérêt son *burg*, Sonnenstein, ancienne forteresse maintenant transformée en asile d'aliénés. Le pinceau du Canaletto avait souvent magnifié cette image, mais toujours dans une meilleure lumière. Et voilà que, avec la complicité de la nature, un rayon de soleil tomba sur les tourelles du château. Aujourd'hui lorsque je me rappelle cette scène, j'ai l'impression que c'était le doigt de Dieu qui désignait ainsi cet édifice à mon attention et suscitait en mon cœur le pressentiment des émotions auxquelles il serait associé par la suite. A l'instant même où j'écris ces lignes, je le revois par la pensée, mes yeux se remplissent de larmes et je suis forcé de poser ma plume. Mais, ce jour-là, je n'éprouvai rien d'autre que la satisfaction de constater que le temps se dégageait. Peu à peu la lumière devenait plus éclatante, à tel point que les murs et les tourelles semblaient s'animer et glisser lentement vers la droite; j'entrevis même une faible trouée de ciel bleu et, avant que le toit de l'église, située dans le bas de la ville, eût entièrement disparu, je pus voir une teinte triste et plombée envahir ses pentes raides. Puis, de nouveau, la pluie ruissela sur la fenêtre.

Au fur et à mesure que nous pénétrâmes dans la région des grès, la pluie se calma. Les fumeurs disparurent l'un après l'autre et nous les entendions piétiner au-dessus de nos têtes.

Je montai moi aussi. Il pleuvait encore assez fort, les gouttes brillant comme des perles dans la clarté nébuleuse, mais, comme les nuages commençaient à disparaître, on se demandait pourquoi la pluie continuait.

Les murs des vieilles carrières, qui sont ici d'un brun rou-

geâtre, semblaient vernissés et, sur la rive sinueuse, à droite, la cime des arbres d'une forêt, d'un ton vert pâle, brillait à travers un rideau de pluie. Celle-ci, qui avait cessé un moment, reprenait de la force, bien qu'un peu de ciel bleu fût visible entre les nuages.

Je redescendis l'escalier de la cabine et trouvai mon petit groupe là où je l'avais laissé. La gouvernante ne lisait plus et ne racontait plus d'histoires, car son petit tyran dormait paisiblement. Cette fois, je n'attendis pas la question : « Fait-il meilleur ? » mais je dis tout de suite qu'il faisait presque beau. En réponse, elle sourit gaiement et me remercia pour le plaid qu'elle commença à plier soigneusement. Comme il était très grand, je dus l'aider et je parvins à la faire rire de ma gaucherie. La pièce était tout juste assez longue pour l'étendre dans toute sa longueur. Nous manœuvrâmes ensuite l'un vers l'autre selon la méthode habituelle jusqu'à ce que nos mains se rencontrassent. Avant que j'aie pu dire un mot, elle avait, avec un merci rapide, grimpé les escaliers, laissant à la plus âgée des enfants le soin de réveiller la petite. Le pont humide et brillant, où il n'était plus possible de s'asseoir sur les bancs, fut bientôt encombré de passagers. Quelques gouttes seulement tombaient dans l'air brumeux et chaud. Au-dessus, le ciel était bleu, la vallée était encore emplie d'une légère humidité, et les bois, sur les terrasses rocheuses, fumaient comme si, au sommet de chaque pin, il y avait eu une petite cheminée d'où sortait une volute de fumée bleue qui allait se dissoudre dans un rayon de soleil.

Devant nous, l'éclat de la rivière était presque aveuglant. Au pied des falaises rocheuses du Bastion, quelques maisons de Rathen apparaissaient déjà et, en arrière, un étrange chaos de rocs sauvagement déchiquetés, le Rocher de Gamrig, que j'avais remarqué de ma fenêtre.

Je m'occupai de mon petit bagage, et constatai qu'il avait été bien protégé par une bâche. Ce faisant, je n'eus guère le temps de me soucier de ma belle compagne, car l'avertissement : « *Rathen, am Steuer absteigen* » avait retenti, et j'étais occupé à m'ouvrir un passage en jouant des coudes vers l'arrière du bateau. Mais, lorsque j'y fus parvenu, je vis, à ma grande joie, la voilette grise flottant au premier rang dans la foule et, bientôt après, la gouvernante franchissait la passerelle avec ses petites élèves. Cependant, avant que j'aie pu appeler un porteur, elle et les enfants avaient disparu.

CHAPITRE III

S_I, je pouvais formuler un vœu, je demanderais l'érection d'un monument à la honte de l'homme qui donna à cette région le nom de Suisse allemande. Il serait construit à l'endroit le plus élevé. Les visiteurs y viendraient ensuite apportant avec eux le souvenir de la Suisse et se trouvant déçus, par comparaison, de constater l'exiguïté d'un pays qu'ils avaient imaginé bien plus grandiose — illusion dont ce pauvre petit pays ne pouvait être tenu pour responsable.

Par contre, si quelqu'un vient sans idées préconçues et accepte le pays tel qu'il est, en essayant surtout de ne pas s'y comporter en touriste, c'est-à-dire en s'y installant tranquillement pour y vivre et en jouir, alors la nature lui prodigue toutes ses beautés faites de contrastes saisissants et d'un charme rustique propre à combler les vœux d'une âme idyllique! Aridité et végétation luxuriante, pentes escarpées et plateaux cultivés se succèdent en s'étaguant, et d'une chaleur éclatante et brûlante on passe sans transition à une ombre froide et humide. Où donc les poumons se dilateraient-ils mieux? Où trouver un air plus frais et plus tonifiant sinon sur ces hauteurs boisées et au fond de ces vallées rocheuses?

Pour bien comprendre la nature particulière de ce pays, il faut savoir qu'il ne s'agit pas d'une région de montagne, mais d'un haut plateau qui, sous l'action de l'érosion, a été crevassé, miné, arasé, la pierre étant mise à nu, tantôt sur le versant des failles, tantôt au fond des crevasses où les rochers s'amoncelaient en

éboulis. Aussi est-on surpris, de prime abord, de trouver un tel déploiement de verdure envahissant la surface raboteuse d'un rocher escarpé, comme sur un éléphant un palanquin de velours, et encore plus stupéfait lorsque, ayant traversé des champs de seigle onduleux, on découvre brusquement à ses pieds un de ces chaos sauvages d'âpres rochers déchiquetés, hérissés de pointes et figurant des tourelles ou des colonnes de grès de cent pieds de haut.

Tout d'abord, ces contrastes sont presque irritants, puis on finit par s'y habituer. Au sommet de ce plateau, avec le terrain accidenté en contrebas, on retrouve encore ces rochers isolés en forme de tours qui donnent au pays sa physionomie caractéristique, laquelle est, pour employer une comparaison peu esthétique, plutôt verruqueuse. Car, vues à quelque distance, ces pierres, qu'elles se nomment Pierre du roi, Pierre du pape, Pierre de lis, ou autrement, ressemblent davantage à de gigantesques verrues qu'à autre chose, sans excepter le Schneeberg, avec ses deux mille pieds de haut et sa crête lointaine. Certaines, comme les montagnes d'Hiver, diffèrent de ce type, mais sont situées à la frontière, et, lorsque l'on va en Bohême, on retrouve l'aspect habituel des pays montagneux. A vrai dire, le Schneeberg est situé en Bohême, mais la discrimination morphologique des montagnes ne se fait pas avec autant de précision que la discrimination entre les qualités du café. Celui-ci est si délicieux dans n'importe quel hameau bohémien que l'on se croirait déjà à Carlsbad; tandis que dans la dernière localité saxonne on peut boire le fameux *Bliemchenkafee*, une décoction qui tire son nom du fait qu'elle laisse voir les petites fleurs peintes au fond de la tasse.

Je venais juste de prendre, après le déjeuner, ma ration habituelle de ce breuvage, qui n'est absolument pas dangereux pour le cœur. La veille, j'avais goûté au café bohémien à Prebischthor et, deux jours auparavant, je m'étais promené longuement aux environs; aussi ne me sentais-je pas disposé à une plus longue excursion. J'étais assis, sommeillant, près de ma fenêtre, me demandant si j'aurais le courage de descendre jusqu'à Val Merle. Il faisait très chaud, un grand calme régnait. Les nuages légers, qui semblaient à demi absorbés par le ciel gris

perle, avaient une teinte rosée. Les prairies et les feuillages ne brillaient pas au soleil, mais le vert en était d'une intensité inaccoutumée. Les ombres entre les rochers n'étaient pas transparentes, et celles projetées n'avaient pas de contours précis. Du vallon, on entendait monter les deux notes du coucou, et ce chant monotone qui durait depuis des heures ajoutait grandement à l'impression d'assoupissement que donnait la nature tout entière. Je me sentais incapable d'une longue promenade. Je ne pouvais dormir, je n'avais pas envie de lire, et écrire une lettre était hors de question. Dans cet état d'indécision « les promenades ombragées » me revinrent en mémoire. Jusqu'alors je ne m'en étais pas soucié, mais maintenant je souhaitais qu'elles fussent autre chose qu'un simple motif de publicité pour la tenancière. A ce moment précis, mes regards tombèrent sur une petite allée de jeunes bouleaux, face à ma fenêtre. A quelque cinquante pas de là, cette allée tournait brusquement et disparaissait derrière les buissons couvrant les pentes de la colline, au penchant d'une petite vallée en forme de cuvette. J'avais imaginé que l'allée de bouleaux appartenait à l'élégante villa voisine, mais alors il me vint soudainement à l'esprit que rien ne la séparait des terrains où s'élevait la maison que j'habitais. Ces terrains étaient utilisés en partie pour faire pousser des pommes de terre, des laitues, quelques rangées de pois, et comportaient une pelouse. Cette pelouse coupait l'avenue à une extrémité et s'étendait au-delà, jusqu'aux buissons de la colline, sans qu'il y ait de haies ou de barrières. Il était cependant tout à fait possible que le début de la pente appartînt à ma tenancière, et que l'allée interrompue attendît son achèvement grâce à quoi, lorsque le terrain serait tout à fait dessiné, elle joindrait le sentier conduisant à la maison; par conséquent, j'en déduisis que les « promenades ombragées » pouvaient se trouver en descendant la pente.

Mentalement je fis des excuses à la bonne femme pour m'être moqué d'elle, et je décidai sur-le-champ de faire usage de mon haut privilège de locataire afin de me promener à ma fantaisie.

Je ne me dirigeai pas vers l'allée de bouleaux, mais à travers le petit bois apparemment formé de noisetiers et d'aubépines. L'herbe, pleine de marguerites et de boutons d'or, tapissait les intervalles entre les buissons éparpillés, jusqu'à un sentier cail-

louteux. De l'autre côté de ce sentier, la pente herbeuse descendait, assez rapidement, vers une petite vallée tapissée d'une jeune forêt de conifères et de bouleaux, tandis qu'à droite, le sentier de cailloux se transformait bientôt en une modeste piste qui se perdait à travers les sapins. Je tournai à gauche afin de pouvoir me rendre compte des lieux. J'avais fait à peine une vingtaine de pas, lorsque je me trouvai devant une petite grotte ou plutôt une sorte de renfoncement dans le rocher. Là la pierre du sous-sol était apparente, alors que dans la plus grande partie de cette colline on ne voyait que terre et sable; le rocher était en surplomb comme s'il avait jailli du sol, et ses arêtes faisaient saillie, comme deux épaules, de sorte qu'il constituait, presque toute la journée, un abri naturel contre le soleil. On y avait apporté une table et deux bancs de jardin et, au milieu de la paroi, était inscrit: *Sophien Ruhe* (Le Repos de Sophie).

Pendant quelques instants je restai saisi: je n'aurais jamais cru que Madame Richter avait un tel atout en réserve. Je m'assis sur l'un des sièges confortables, mais je ne me sentais pas tout à fait à l'aise, car je doutais de plus en plus d'avoir le droit d'être là. Pendant que cette pensée me troublait, j'aperçus un petit livre déposé sur le siège. Je le pris et, en le feuilletant, découvris à ma stupéfaction que c'était un dictionnaire allemand-danois. A ma connaissance, aucun compatriote ne se trouvait à la Pension ainsi que cette villa-caserne se dénommait, bien qu'elle fût tout juste susceptible de recevoir des locataires. Qui pouvait bien, en ces lieux, s'intéresser au danois? Chose si rare en Allemagne. La couverture usagée me rappelait quelque chose. Le gravier crissa sous des pas légers et rapides. Quand je relevai la tête, une jeune fille s'avavançait dans le sentier, et c'était la belle gouvernante du bateau!

Depuis mon arrivée, j'avais été si occupé à parcourir le pays que je n'avais pas eu le temps de chercher à la rencontrer et, à vrai dire, je n'avais pas du tout pensé à elle. A présent, je me souvenais brusquement que le maître d'école m'avait parlé d'une jolie petite gouvernante habitant dans l'élégante villa du chambellan. Elle ne s'attendait évidemment pas à trouver quelqu'un en cet endroit, car, involontairement, elle poussa un léger cri. Je m'étais naturellement levé et me hâtai de m'excuser, expliquant

que ma logeuse, en me parlant de « promenades ombragées », m'avait donné l'idée de venir ici... J'ajoutai que je craignais d'avoir franchi fortuitement les limites de la propriété et que je le regrettais d'autant plus qu'il me semblait l'avoir effrayée.

Elle sourit timidement.

— Votre erreur est tout à fait compréhensible, dit-elle, aussi n'avez-vous pas à vous en excuser ni à le regretter en ce qui me concerne.

Son regard tomba alors sur le petit livre que, dans ma confusion, je tournais entre mes doigts. Elle rougit.

— Peut-être est-ce votre livre?

— Je venais justement le chercher.

— Alors je dois m'excuser à nouveau d'avoir été assez audacieux pour le feuilleter. Je n'ai pas été peu surpris, car il se trouve que je suis Danois.

— Je m'en doutais, dit-elle. Je m'en suis aperçu dès les premiers mots que vous avez prononcés en me parlant, sur le bateau.

Cette remarque de sa part n'était pas très flatteuse pour moi, car j'espérais en mon for intérieur que ma prononciation était assez bonne pour qu'un Allemand authentique pût me prendre pour un compatriote d'une autre région.

— Vous avez fréquenté pas mal de Danois? demandai-je.

— J'en ai connu quelques-uns, dit-elle, et subitement sa gaieté disparut.

— Et ces relations vous ont incitée à apprendre une langue aussi peu usitée?

— Oui, dit-elle avec hésitation, et elle parut vouloir rompre la conversation.

— Peut-être pourrais-je vous être utile?

— Non, merci, dit-elle malheureusement. A vrai dire il était question que j'aïlle comme gouvernante dans une famille danoise, mais ce projet a été abandonné.

Ces détails sur des choses qui ne me regardaient pas m'étonnèrent un peu et je m'attendais à la voir poursuivre la conversation, lorsqu'elle me dit sur un ton réservé:

— Je serais navrée de vous chasser de ce siège confortable. Vous n'êtes pas obligé de partir. Je connais les coutumes de la

maison, personne ne vient jamais dans les potagers ni au jardin à cette heure-ci. C'est pourquoi j'ai été si effrayée lorsque j'ai vu quelqu'un ici. Je suis assez nerveuse. Au revoir !

J'allais justement essayer de la persuader de rester, puisque j'avais appris que nous ne pouvions être dérangés, quand je m'aperçus que des larmes brillaient dans ses yeux, ce qui lui fit détourner la tête. Et ceci joint aux tremblements des commissures de ses lèvres, me prouva qu'elle était sur le point de fondre en larmes — découverte qui me rendit extrêmement confus. Je balbutiai de vagues paroles au sujet de sa grande amabilité dont je ne voulais pas abuser ; tout au plus, trouvai-je le courage d'ajouter que si ma société ne devait pas... mais elle avait déjà disparu.

Désorienté par cette rencontre inattendue, je restai assis quelque temps encore, et essayai de conserver l'image de la jeune fille qui, en cette seconde occasion, avait fait sur moi une impression encore plus profonde. Il était clair pour moi maintenant que c'était la plus jolie fille que j'eusse jamais vue. Elle portait un chapeau de jardin qui encadrait son visage comme une capote ancienne, ce qui m'avait donné le loisir de constater qu'elle avait un front étonnamment haut, et admirablement modelé. Mais c'étaient surtout les yeux, un peu enfoncés sous l'arcade sourcilière, qui m'avaient frappé. Quand elle les ouvrait tout grands, les cils et les sourcils se touchaient presque, et leur mobilité avait particulièrement sollicité ma curiosité. Plus séduisants par leur éclat que par leur dimension, ils étaient capables de glisser rapidement un regard vers un endroit ou un autre d'une façon très particulière. Leur iris, dans lequel le jaune et le vert se mêlaient au brun, donnait l'impression de regarder par la trouée d'un bois ombreux, le fond d'un ruisseau où se jouent de doux rayons de soleil, et leur expression changeait aussi rapidement que l'eau courante sous les feuillages et les nuages mouvants.

Je sentis qu'ils étaient gravés à jamais dans ma mémoire. Le dictionnaire danois constituait une coïncidence frappante. Elle m'apparut comme un présage, comme un signe du Destin, bref comme comportant une signification et appelant une suite. Je n'accordais qu'une créance relative à son affirmation d'avoir failli partir comme gouvernante au Danemark ; mais alors,

pourquoi l'avait-elle dit? Et, surtout, pourquoi aurait-elle été sur le point de pleurer sans raison apparente?

Tout cela continua à me trotter dans la tête, tandis que je me perdais dans la vallée en traversant le grand bois de sapins, tout droit jusqu'à Polenzgrund où je dînai au moulin de Walthersdorf. L'intense chaleur avait fait place à la plus agréable des soirées.

Je profitais encore des beautés de la nature, non pas toutefois avec mon calme habituel, mais avec une exaltation analogue à celle qu'on éprouve après avoir bu du vin jusqu'à satiété. Cette sensation n'est pas désagréable du tout, car en aiguisant vos sens plus perméables aux influences extérieures, elle vous fait voir les choses moins distinctement et il est plus facile pour cette « douce pensée languide » de se mêler à d'autres impressions.

Si je regardais couler la Polenz, tantôt rapide, tantôt lente, son éclat vert et brun dans les rayons dorés du soleil de l'après-midi me rappelaient ses yeux étranges. Découvrais-je quelques belles fleurs qu'aussitôt je pensais: « Si seulement mes rapports avec elle étaient assez poussés pour lui faire accepter un bouquet. » Quand j'étais étendu sur une pente abrupte, écoutant le soupir du vent dans les sapins, je me disais: « Si j'étais poète, cet instant m'inspirerait certainement un poème qui éveillerait son admiration et grâce auquel mes sentiments pourraient s'exprimer ». Eh oui! je trouvais même un sujet. La jeune fille constituait pour moi une énigme qui me tracassait sans cesse et « il me semblait » — je trouvais cette expression très poétique — que si je parvenais à en découvrir la solution, je pourrais trouver « le trésor de la vie ». Cependant, je ne pus faire rimer mes mots, ni trouver aucune liaison rythmique. Comme j'arrivai à Rathen, la nuit tomba. Seul, un croissant de lune apparaissait faiblement sur la colline où se trouvait la villa. Entre les buissons et le jardin, et dans les broussailles près du ruisseau, les lucioles bourdonnaient. Les petites étincelles flottaient paisiblement çà et là, montant et descendant, comme si elles avaient été de minuscules lampes portées par des elfes invisibles. Parfois quelques feuilles d'un buisson étaient éclairées par une luciole cachée; de temps à autre l'une d'elles montait si haut vers le ciel qu'elle semblait être une étoile animée. Aucune autre étoile cependant n'apparaissait; le temps était de nouveau lourd et l'atmosphère calme.

Le soir précédent j'avais profité également de ce subtil érotisme que la nature semble distiller parfois, mais, cette nuit-là, il me toucha d'une façon toute différente et me mit dans le plus indescriptible des états d'âme. D'ailleurs, pour être honnête, quel sens y a-t-il à ces perpétuelles introspections que les auteurs modernes se croient obligés de pratiquer ? Comme si, par exemple, quelqu'un pouvait se représenter de l'eau en apprenant qu'elle se compose d'hydrogène et d'oxygène dans la proportion de un pour deux. Tout ce que je peux dire, c'est que mon cœur battait très fort tandis que je gravissais la colline, et que, souvent, je m'arrêtais pour plonger mes regards dans la vallée où de petites lumières se déplaçaient et où, çà et là, une petite fenêtre brillante éclairait le feuillage environnant tandis qu'autour de moi je sentais, plutôt que je ne voyais, les masses de rochers escarpés qui me paraissaient être tous à la même distance.

Sur les marches de pierre conduisant à la porte, je vis une petite étincelle isolée, diffusant sa lueur phosphorescente. J'allumai une cigarette, et je découvris une petite boule grise, poilue, qui redevint une étincelle dès que l'allumette fut éteinte. Cependant, je craignis de le déranger, car je ressentais une étrange sympathie pour ce ver luisant, que, depuis trois nuits, je voyais à la même place, dans une anfractuosité de la marche, près du soupirail de la cave, et j'avais la certitude qu'il n'était pas là durant le jour. Que pouvait-il bien se passer dans cet être minuscule pour que, nuit après nuit, il fût capable de retrouver son chemin jusqu'à ce rendez-vous d'amour ? Avait-il par hasard été déçu chaque fois, et revenait-il patiemment, avec sa lanterne érotique de Diogène, cherchant, non l'être humain qu'il avait trouvé maintenant, mais une compagne ? Et restait-il ici avec l'espoir que la flamme de son amour, à cette place bien en vue, attirerait cette compagne ? Une passion secrète et constante, comme celle-ci, a peut-être une force irrésistible en nous aussi, quoique cachée, tandis que pour le ver luisant, on peut dire vraiment qu'on voit son cœur brûler à travers sa poitrine. On voit que j'avais un besoin particulier d'un pouvoir aussi extraordinaire car, tandis que je me tournais et me retournais dans mon lit, je pensais sans cesse au cher petit luminaire et, autant que je m'en souviens, il jouait un rôle important dans mes rêves quelque peu emmêlés.

CHAPITRE IV

LORSQUE je sortis, le matin suivant, j'examinai soigneusement non seulement les marches de pierre, mais aussi le petit recoin de la fenêtre. Mais le ver luisant était parti. Je me promis que s'il était encore là le soir, j'en déduirais un heureux présage sur un rapprochement plus étroit entre ma belle voisine et moi. J'allai tout droit chez le maître d'école, son parent éloigné, qui m'avait proposé d'aller le voir afin de me conseiller utilement sur les promenades qui en valaient la peine. C'était la période des vacances, et je le trouvai travaillant dans le jardin potager, devant la maison, coiffé d'un grand chapeau de paille déchiré. Il sembla content de me voir. Après avoir échangé les considérations habituelles sur le temps, qui paraissait fixé au beau, il me demanda où j'avais été me promener et me cita bientôt une promenade qui m'était inconnue et que je ne pouvais faire seul. C'est pourquoi j'acceptai volontiers son offre de m'accompagner tout de suite après le déjeuner.

En chemin, il se comporta comme un vrai boute-en-train (*Kreuzfidel*, pour employer une excellente expression germanique). Il m'apparut qu'il avait fait de longues études — davantage dans les cabarets qu'au collège et que les souvenirs de ce temps-là étaient l'orgueil de sa vie. Il chanta, l'une après l'autre, les ballades

du répertoire estudiantin; beaucoup de ses chansons étaient remarquablement dépourvues de sens, comme par exemple:

*Sur le mur,
A l'affût,
S'assoit une vieille punaise.
Regardez donc cette punaise,
Regardez-la comme elle danse.*

Plus tard, il lui prit fantaisie de chanter quelques chansons datant de la guerre. Lorsque, d'un pied plus léger que lui, je montais rapidement les côtes et le laissais en arrière, il ne manquait pas de réciter en ronchonnant les vers satiriques saxons de 1813:

*Toujours lentement en avant,
Toujours lentement en avant,
Pour que la territoriale autrichienne
Puisse suivre!*

Mais si je flânais, il disait:

*Toi, Hannemann,
Va devant,
Tu as de si grandes bottes...*

Que le souvenir de 1864, et particulièrement le mot Hannemann puisse être désagréable à une oreille danoise, l'Allemand à la peau épaisse ne s'en souciait guère, mais, en même temps, il paraissait si bon enfant que, en dépit de mes scrupules patriotiques, je ne pouvais lui en témoigner rigueur. Lorsque nous nous reposions, il racontait, à son habitude, des histoires de son temps d'étudiant ou de guerre, ces dernières étaient d'ailleurs plutôt d'un genre apaisant.

— Oui, vous avez entièrement raison, c'est un tabac excellent, disait-il, tandis qu'il allumait sa pipe après le souper. Eh bien! je vais vous raconter une histoire amusante qui m'est arrivée à propos de ce tabac. Mais dans ce temps-là, il était bien meilleur qu'à présent; il était réputé à travers presque toute l'Allemagne,

le tabac en plaques d'Altstadt. Eh bien ! c'était à l'époque dont je crois vous avoir déjà parlé, où je me trouvais à l'hôpital militaire de Flensburg, après avoir reçu une balle dans l'épaule, et, comme j'allais mieux, on m'avait autorisé à fumer, mais juste une petite pipe. Avant de continuer, il faut bien vous dire que je suis né à Altstadt, que ma mère y vivait et m'envoyait souvent de bonnes choses. La poste était gratuite et elle mettait toujours un paquet de cet excellent tabac dans le colis. Pour en revenir à mon histoire, j'allumai ma pipe, et à peine le tabac avait-il commencé à brûler devant mon voisin (c'était un Danois fait prisonnier à Düpel, où il s'était trop approché d'une baïonnette) que l'homme leva sa tête de l'oreiller en reniflant, et je compris parfaitement que l'odeur ne lui était pas désagréable, car il la respirait avec délices. Je lançai de toutes mes forces des bouffées de fumée. Il continua à renifler et à aspirer. « Que Diable ! dit-il — Pourquoi, dis-je, « cela sent peut-être le soufre ? — Mais non, dit-il en assez bon « allemand, je veux bien être pendu si ce n'est pas du tabac en « plaques d'Altstadt que tu fumes là — Eh bien, tu ne seras pas « pendu cette fois-ci, lui dis-je. Mais dis donc, comment se fait-il « que tu connaisses le tabac d'Altstadt ? — Tu penses si je le « connais ! J'ai été deux ans à Altstadt quand je voyageais pour ma « profession. Je suis horloger. Depuis lors, je n'ai plus goûté à ce « tabac et, à présent, lorsque je le sens de nouveau, c'est exacte- « ment comme si j'étais encore au coin du marché aux Oies et « de la rue du Forgeron, chez mon cher maître Storch. — Ah ça, « par exemple, dis-je, en laissant presque échapper ma pipe. — « Tu peux me croire sur parole, répondit-il. — Mais alors, tu as « travaillé sous les ordres de mon père. » Qu'est-ce que vous dites de cela ? Et, lorsque nous eûmes rassemblé nos esprits, je fus capable de me souvenir de lui, quoiqu'il se fût laissé pousser une grande barbe de Hannemann. A la fin, je lui donnai un paquet de tabac, mais il aurait mieux valu pour lui que je lui donnasse une balle brûlante à la place.

Quand cette histoire fut terminée, je saisis l'occasion — si l'on peut dire qu'il y en eût une — de l'interroger sur ses parents et, après avoir subi quelques pages d'histoire familiale ennuyeuse et embrouillée, je fus enfin récompensé en entendant le nom de Minna Jagemann. « Cette jolie petite gouvernante qui vit chez le



chambellan et que vous avez bien dû voir déjà. » Au début, les renseignements la concernant présentaient un caractère très banal et dénué d'intérêt. Elle était la fille d'un honorable professeur de lycée, mort l'année précédente. Sa mère avait pris des pensionnaires et la jeune fille gagnait un peu d'argent en donnant des leçons d'allemand à des étrangers, des cours de conversation, etc... Actuellement, elle avait, contrairement à son habitude, accepté cette situation de gouvernante, qui était bien payée; en temps normal, elle vivait avec sa mère dans une des petites rues de Dresde. Tout ceci me parut d'autant plus banal que j'avais bâti tout un roman autour d'elle.

— En tout cas, il n'est pas toujours bon pour une pauvre jeune fille inexpérimentée de fréquenter ces étrangers, remarquait-il, en tassant son tabac.

— Pourquoi? demandai-je avec intérêt; que voulez-vous dire?

— Eh bien! on ne sait jamais à qui l'on peut avoir affaire, et cela peut conduire à des choses qui n'ont rien d'agréable.

— Mlle Jagemann a-t-elle eu une expérience de ce genre?

— Oui, elle l'a eue. Il y avait là un jeune peintre, un de vos compatriotes, une sorte de bohème. Il l'a abandonnée et elle ne l'avait certainement pas mérité.

— Vraiment? Alors ils étaient fiancés?

— Je ne peux le dire au juste. Je ne suis pas assez renseigné là-dessus, mais je l'ai su par la tante Sophie; peut-être vous souvenez-vous de m'avoir entendu parler d'elle? Qui aurait pu se comporter mieux qu'elle? En tout cas, il y a eu une histoire d'amour entre eux. Chacun pensait qu'ils allaient se marier; mais il est parti et il n'a plus donné signe de vie. Je n'en suis pas du tout surpris, car il avait pris des leçons de peinture à Paris, qui est une vraie Sodome. Ce n'est pas que Dresde soit tout à fait... enfin! Je pense que vous avez déjà remarqué cela vous-même. Mais Paris, Dieu vous garde! C'est affreux tout ce que l'on peut lire là-dessus, et nous sommes si détestés là-bas qu'un Allemand peut à peine y vivre. Malgré cela, il faut qu'ils importent notre bière; ils ne peuvent même pas l'imiter autant qu'ils le voudraient. L'autre jour, les Français ont de nouveau fermé un restaurant près de la frontière parce qu'il appartenait à un Allemand. Ça va très mal! Et, vous le voyez bien, il ne faudra pas attendre long-

temps avant que nous ayons à y retourner. Souvenez-vous de mes paroles. Avez-vous remarqué ce que Bismarck a dit l'autre jour ?

Et il se mit alors à se plonger dans la politique étrangère.

A vrai dire, en cet instant, j'étais beaucoup plus anxieux d'entendre ce qui était arrivé à la jolie petite demoiselle et à son peintre danois, que d'apprendre le jour et l'heure où les Allemands entreraient à Paris. Mais c'est en vain que je lui demandai s'il pouvait se souvenir du nom du peintre.

Je demeurai plutôt silencieux au cours de notre retour à la maison, car j'étais très troublé par ce que le maître d'école m'avait dit. Dans un sens, j'étais content d'avoir satisfait ma curiosité et de voir mes soupçons confirmés, mais dans un autre, je n'aimais pas cette histoire, bien qu'elle ne me concernât pas le moins du monde, — et pourtant!... Je repensais à l'étrange incident du dictionnaire de poche qui paraissait être la lecture favorite de Mlle Jagemann et qui semblait l'accompagner dans ses voyages et dans ses promenades. Je supposais que c'était un « postillon d'amour » qui conduisait ce petit véhicule linguistique, où les mots les plus nobles comme les plus simples se trouvaient côte à côte. S'accrochait-elle fidèlement au cher souvenir en apprenant des mots de la langue qui était celle de ce peintre, ou n'avait-elle pas abandonné l'espoir que cette langue un jour pourrait devenir la sienne par adoption ? Peut-être ne le savait-elle pas elle-même....

Je pensais au petit ver luisant montant sa garde fidèle, soir après soir, à la même place et lançant son appel lumineux dans la nuit, à la recherche d'une compagne.

Quand j'arrivai près de l'escalier, son étincelle jaillit au coin des marches de pierre....

P OUR qui aime la musique allemande — et qui ne l'aimerait? — ces vallons boisés, où l'eau court partout, possèdent un charme envoûtant qui ne peut se traduire que par elle. Des chœurs d'hommes de Schumann semblent s'élever des sous-bois de sapins lorsque le soir tombe paisiblement sur les montagnes. Le clair ruisseau du moulin, où la truite pullule, gazouille une mélodie de Schubert et la trompe de chasse de Weber réveille les échos endormis dans le labyrinthe des rochers sauvages depuis les Gorges du Loup jusqu'aux Aires de l'Autour, décors rêvés pour le *Freischütz*. Quant à Wagner, il a besoin de la mise en scène plus grandiose du pays rhénan. Cependant, par une belle journée, je m'arrêtai devant une petite grotte devant laquelle se trouvait un banc primitif, composé d'une planche de la largeur d'un empan posée sur deux minces poteaux, et, sur la paroi rocheuse, je trouvai peint ce nom imposant : « Au repos de Wotan ». Cette inscription était-elle le fait d'un wagnérien trop naïf ou d'un antiwagnérien malicieux? C'était à M^{lle} Jagemann en personne que je posais cette question.

Elle n'était pas assise sur le banc, où, en fait, aucun être humain n'aurait pu s'asseoir, mais qui aurait pu convenir à un dieu, fait, je suppose, d'une substance plus légère que nous. La

jeune fille avait choisi un siège, plus solide : un gros bloc de rocher, en surplomb au-dessus du ruisseau impétueux et bouillonnant de l'autre côté du sentier. Entre ce bloc et le sentier, il y avait une étroite fissure, de sorte qu'il formait presque une petite île, et, comme un buisson le cachait, j'aurais pu facilement passer sans la voir, d'autant plus que je lui tournais le dos quand je regardais l'inscription.

Mais ce fut elle qui révéla sa présence, volontairement ou non, en mêlant son rire frais et plein de jeunesse à mon exclamation involontaire.

Cela n'a pas d'importance, dit-elle, de toute façon, il méritait bien que l'on se moquât de lui.

Elle était assise sur l'herbe, s'appuyant sur son bras, tandis que l'autre reposait sur ses genoux, et elle avait à la main un bouquet de ces jolies fleurs dont tant de variétés poussent dans ce vallon.

Les manches de sa robe rose matinale étaient relevées au-dessus de ses coudes, soit par commodité, soit pour avoir moins chaud. Le bras posé sur ses genoux paraissait d'une blancheur laiteuse, tandis que l'autre, posé sur l'herbe épaisse et verte, semblait bruni et recouvert d'un fin duvet qui brillait aux rayons du soleil, sa forme doucement potelée donnant cette impression d'enfance si touchante chez une femme.

Les deux petites filles, assises près d'elle, tressaient de la paille ; le jus des airelles goûtées en cours de route barbouillait leurs figures. Les lèvres de M^{lle} Jagemann étaient aussi bleuies et, lorsqu'elle riait, ses dents ne brillaient pas avec autant d'éclat que d'habitude.

— Vous êtes bien imprudente de parler ainsi, mademoiselle, répondis-je, vous ne pouvez savoir si je suis antiwagnérien.

— Dans ce cas, il vous est indifférent d'être raillé par une jeune fille. En outre, vous êtes Danois et, là-bas, on ne connaît pas grand-chose de Wagner, m'a-t-on dit.

Comme elle parlait, son expression joyeuse disparut et je crus deviner quelle pensée traversait son esprit et assombrissait son visage. Cette pensée secrète, qu'elle ne pouvait me soupçonner d'avoir pénétrée, me causa un abattement soudain et je devins aussi silencieux qu'elle.

Soudain, je m'aperçus qu'elle me considérait avec un regard étonné qui disait clairement : « Pourquoi se tait-il aussi, et pourquoi a-t-il l'air si maussade et désagréable ? » Et, en même temps, je sentis que mes lèvres se crispaient en un sourire qui traduisait l'ennui ou la moquerie. Ce fut en vérité cette attitude que je viens de décrire qui me fit prendre conscience de mon propre état d'âme ; il me surprit grandement et je ne pus me dissimuler qu'il était provoqué par la jalousie. Or rien ne pouvait être plus stupide que d'être jaloux à cause d'une jeune fille avec laquelle j'avais à peine échangé quelques mots, et que je n'aurais probablement jamais l'occasion de fréquenter davantage. Tout en réfléchissant, j'avais retrouvé ma faconde. Je lui dis avoir séjourné assez longtemps à Dresde pour acquérir quelques connaissances des dernières œuvres de Wagner, et que celles-ci présentaient un intérêt particulier pour un Danois, car dans l'*Anneau des Niebelungen* il avait traité un sujet tiré de notre vieux poème.

J'en vins alors à la littérature danoise et je me hâtai de lui demander si elle avait été assez loin dans l'étude de la langue pour avoir pu lire quelques-uns de nos poètes.

— Oui, j'ai lu *Aladdin*, de Ehlenschläger. J'ai fait mes premières armes alors que je connaissais seulement quelques mots et un peu de grammaire.

— Alors je pense que vous n'avez pas dû en tirer grand profit.

— Mais si ; je l'ai relu plusieurs fois complètement, en particulier les passages que je trouvais vraiment beaux. Mais, à la fin, j'étais plutôt agacée, car ce fainéant, toujours favorisé par la chance, n'offre guère d'intérêt.

Je fis quelques remarques à propos des personnages d'*Aladdin* et de *Faust*, et sur les caractéristiques nationales danoises et allemandes ; j'en empruntai une partie à des lectures faites il y avait des années, dans des magazines ; mais l'autre partie me vint sous l'inspiration du moment et elle n'avait guère de valeur.

— Ce que vous venez de dire, remarqua-t-elle, n'est pas très flatteur pour vos compatriotes.

Je la regardai avec surprise, car je ne pensais absolument pas que mes paroles aient pu ainsi avoir une telle signification.

— Eh bien, pour être tout à fait impartial, trouvez-vous vraiment que Faust soit si sympathique? J'entends, si on le considère avec l'œil serein d'un moraliste? Vendre son âme au diable, séduire une jeune fille innocente, tuer son frère dans un duel des plus contestables...

— Je sais, mais cela n'y fait rien... Vous êtes bien protestant? demanda-t-elle soudain avec un sourire de triomphe, comme si elle venait de trouver quelque chose de décisif.

— Oui. Et alors?

— Alors vous devez savoir que les êtres ne sont pas jugés seulement d'après leurs actes.

— D'après quoi, alors? Je ne peux vraiment pas considérer Faust comme un champion de la foi, bien qu'il ait traduit la Bible.

— Vous avez peut-être raison, mais Faust vaut tout de même mieux que ce « Monsieur Aladdin », dit-elle, très satisfaite d'avoir glissé le comique « Monsieur » au lieu d'un argument — bien qu'aucun argument ne fût nécessaire puisque au fond de mon cœur je partageais sa manière de voir.

— De la même façon que Marguerite vaut mieux que Gulnare, observai-je.

Evidemment, en parlant de Marguerite je pensais à *elle*, quoiqu'en apparence, cependant, elle ne répondît point à la notion traditionnelle qu'on se fait de la jeune fille allemande, encore moins à celle conçue par un étranger. Je ne pus m'empêcher de sourire lorsque je repensais à ce petit Français de l'Institut Polytechnique, qui, chaque fois que nous passions près d'une fille blonde, avait coutume de me donner un coup de coude en disant « *Gretchen!* » sans avoir l'air de remarquer qu'elle était un petit souillon ou un grand épouvantail, une garce éhontée ou une jeune fille bien mise et sûre d'elle. C'était toujours « *Voilà Gretchen* » ⁽¹⁾, prononcé avec un *ch* écorché ⁽²⁾.

Si elle ne ressemblait pas à Marguerite, je ne pouvais le

(1) En français dans le texte. N.d.T.

(2) *Gretchen* est le diminutif allemand de *Margarete*, prénom très répandu en Allemagne. De là est venue la coutume française de désigner par ce nom la femme allemande par excellence. Le héros du roman qui se pique de bien parler l'allemand, ne manque pas de souligner en passant que le Français ne sait pas prononcer le son *ich*, spécial à cette langue, qui se trouve justement dans ce mot. N.d.T.

moins du monde être comparé à Faust — ce que je reconnus d'emblée par mon manque de courage à m'offrir à lui servir d'escorte. Pour sa part, elle ne songeait pas à s'en aller, mais la situation était délicate, car parler sur des sujets aussi élevés par-dessus un fossé touchait au comique et je ne pouvais me résoudre à la rejoindre dans son refuge. En fait, l'éventualité d'une pareille proposition devint impossible, car la plus jeune des fillettes s'exclama : « Pourquoi donc ne vient-il pas ici, puisqu'il a tant envie de te parler ? » Après cette remarque, il apparut qu'il n'y avait rien d'autre à faire que de prétendre qu'il était temps pour moi de rentrer à la maison. Aussi lui souhaitai-je une agréable promenade, et me consolai-je avec l'espoir d'avoir bientôt une autre occasion de la rencontrer.

Cet espoir, cependant, ne se réalisa point. Jour après jour, j'errai aux aguets, tel un chasseur, retournant sans cesse au « Repos de Wotan ». Mais en vain. Je demandai aussi, inutilement, à mon pauvre cerveau de trouver une excuse, un moyen en tout cas — peu importait lequel — pour établir un lien entre nous. Impossible ! Autant vouloir écrire un roman.

CHAPITRE VI

LORSQUE je ne partais pas pour une longue promenade, je prenais mon déjeuner chaque jour vers une heure à l'*Erbgericht*, sur une merveilleuse terrasse donnant sur le fleuve, ombragée par de splendides érables. Leurs frondaisons, coupées bas, formaient une voûte verte d'où filtrait une lumière agréable, et de petites taches de soleil jouaient sur la nappe et sur les couvercles d'étain des chopes. Un jour, j'arrivai un peu en retard et toutes les places me parurent occupées. Je regardais autour de moi, indécis, quand, à ma grande surprise, j'entendis prononcer mon nom. Un vieux couple, qui occupait une petite table à lui seul, me faisait signe. Ils étaient des rares personnes amies que j'eusse connues à Dresde, et parmi les préférées. Je fus très heureux de résoudre ce petit problème d'une façon aussi agréable, et je me trouvai bientôt assis auprès de ce couple sympathique, provisoirement nanti d'un couvert et d'un verre de bière.

Au premier regard on voyait que le vieil homme était Juif. La forme de son nez très crochu ne pouvait laisser de doute et sa moustache ainsi que sa barbe, blanches, rares et plutôt hérissées, ne parvenaient pas à cacher ses lèvres trop épaisses, dont celle du bas, complètement pendante, donnait l'impression, quand il parlait, qu'il était en train de sucer quelque chose. Cela semblait

aussi affecter son élocution qui était lente et zézayante. Sous les yeux ombragés par de grands sourcils gris, pendaient des poches ridées — leur expression était vivante, claire et d'une inhabituelle bienveillance. Sa femme était une vieille dame de belle prestance, laissant supposer un type plus méridional que juif. Son visage frais, qui souriait sans cesse, de ce sourire que l'on voit sur les portraits de l'époque impériale, était encadré de boucles grises, à l'ancienne mode, et si serrées qu'elles ressemblaient à des copeaux d'acier. J'avais connu ce couple respectable par l'intermédiaire de leur fils, auquel je m'étais attaché à l'Institut Polytechnique, quoiqu'il fût mon aîné de plusieurs années. Il avait maintenant une situation dans une usine à Leipzig. J'avais conquis d'emblée les bonnes grâces du vieil homme en lui montrant l'intérêt, d'ailleurs réel, que je portais à ses trouvailles. Il était bibliophile, mais sa plus grande passion était celle des autographes d'hommes célèbres, dont il possédait une collection imposante depuis Luther jusqu'à nos contemporains. Je pense que si Hermann le Chérusque⁽¹⁾ avait laissé quelques écrits, M. Hertz aurait sûrement mis la main dessus. Les documents étaient classés dans des portefeuilles; chaque pièce était numérotée et chaque portefeuille muni d'un inventaire sur papier à la forme, écrit à la plume d'oie avec une encre préparée spécialement pour la postérité. Chacun contenait des certificats d'authenticité, aussi bien que des références à des biographies et à des collections d'autographes, références auxquelles venaient s'ajouter ses propres notes. Cet homme précis ne se contentait pas seulement de collectionner; lorsqu'il avait mis la main sur un petit manuscrit, il n'avait de cesse de trouver à quelle époque il appartenait; dans le cas où ce problème avait déjà été résolu, il y avait encore à écrire des commentaires sur les personnes citées, les événements mentionnés et, finalement, à mettre sous forme de tableaux toutes les conclusions qu'il avait pu tirer de ses recherches. De cette façon, sa passion, qui était née d'un amour vrai pour la littérature et pour l'histoire, revenait à ses sources. Pour satisfaire cette passion, un fonds solide de connaissances était nécessaire, mais ce fonds une fois acquis, rapportait un

(1) Connu sous le nom d'Arminius chez les Romains. N.d.T.

excellent taux d'intérêt. Chez lui, il ne s'agissait pas d'une manie improductrice — comme le sont souvent les manies — il s'agissait plutôt de l'expression vivante de son moi intime, par laquelle il atteignait ses buts spirituels les plus élevés, et satisfaisait en même temps son sens inné des affaires. Le vieux Hertz avait pris sa retraite il y avait dix ans ou plus, et vivait à présent à Dresde, dans le « quartier des rentiers », ainsi qu'on le nomme à juste titre. Il avait été commerçant à Königsberg, sa ville natale, et appartenait si l'on peut dire, à l'aristocratie du commerce. Cette petite patrie avait laissé une empreinte indélébile dans sa nature et influé sur son évolution. Königsberg est une ville de négoce qui doit son caractère particulier au génie d'un seul grand homme — heureuse circonstance qui peut survenir quelquefois dans les petites villes où peu de célébrités voient le jour, car ainsi les gens qui ont coutume de concentrer leur attention sur des choses de peu de valeur peuvent s'accrocher avec fierté à la mémoire de l'homme qui rendit leur ville célèbre. Ce qu'Érasme est pour Rotterdam, Kant l'est encore plus pour Königsberg; d'une part en raison de sa très grande personnalité, d'autre part parce que les plus vieux habitants de Königsberg, actuellement vivants, sont les enfants de ceux que Kant, plus proche de nous, avait l'habitude de fréquenter. C'était justement le cas de Hertz. Le grand philosophe entretenait volontiers des relations avec les représentants des grandes maisons de commerce de sa ville natale. Ceux-ci gardaient comme un précieux héritage les souvenirs spirituels et littéraires qu'il avait greffés sur le tronc puissant du libéralisme qui caractérise la classe commerçante et qui lui offrait un bon soutien dans les sombres jours du piétisme. Il s'ensuivit naturellement que Kant, plus que quiconque, était devenu le dieu du vieil homme. Dans quelle mesure avait-il approfondi la philosophie de Kant, je ne pouvais pas en juger; mais il prenait un ton touchant de profond respect chaque fois qu'il prononçait le nom de son illustre concitoyen.

Il avait choisi Dresde comme le lieu idéal pour y vivre sa vieillesse, en partie à cause des liens familiaux et des amis qu'il y possédait, en partie aussi en raison de l'Institut Polytechnique bien connu où son fils devait étudier, et enfin je suppose, parce que c'était la plus belle ville d'Allemagne. Mais son climat spirituel

ne lui plaisait nullement. En sa double qualité de commerçant et d'homme lettré, il méprisait cette cité résidentielle, peu scientifique et peu dynamique, où régnait une aristocratie médiocre. Il faisait souvent la remarque que Schiller avait déjà appelé Dresde « un désert spirituel », et pourtant à cette époque, Körner y résidait — mais maintenant ? Cependant, l'ancien citoyen de Königsberg vivait dans un grand isolement et fréquentait surtout Gustav Kühne, déjà affaibli par l'âge, un vétérinaire de la « jeune Allemagne » dont Hertz avait connu presque tous les coryphées. Ce fut à peu près tout ce que j'appris de ce vieil homme singulier, qui me saluait maintenant avec cordialité. Un trait sympathique de ce couple était leur amour pour la jeunesse. Je remarquai également que les jeunes des deux sexes leur manifestaient spontanément plus de respect que cette génération n'en témoigne habituellement aux personnes d'un certain âge. Peut-être cela venait-il de la simplicité de leurs manières qui semblaient même trahir quelque crainte d'être un trouble ou une gêne pour les autres.

Ils n'étaient pas en excursion à Rathen, comme je le pensais, mais avaient loué pour un mois et demi une petite maison près de l'Elbe, où ils se trouvaient déjà depuis trois jours. Soit que j'eusse excursionné ou pris mes repas à une heure différente, je n'avais pas eu encore l'occasion de les rencontrer. Finalement il fut convenu que j'irais leur rendre visite et prendre le café avec eux ce même jour.

— Et vous ne trouverez pas les heures pesantes avec la seule société de deux vieilles gens ?

— Vous ne trouverez pas le temps trop long ?

— Mais vous ne devez pas parler ainsi.

— Non vraiment, nous ne voudrions pas abuser de votre temps, d'autant plus qu'il y a tant à faire pour vos jeunes jambes. Mais une jeune femme doit venir et il nous plaira peut-être de lui offrir une société plus jeune que la nôtre.

— Vous ne refuserez pas de faire sa connaissance, du moins, je ne le pense pas. Ces derniers mots, la vieille dame les prononça avec un regard malicieux.

— D'ici ? laissèrent échapper mes lèvres.

Madame Hertz fit semblant de ne pas comprendre ma question et rit.

— Ne craignez pas d'avoir affaire à une campagnarde trop aïve. Elle n'est pas de Rathen.

— Et pas non plus de Kœnigsberg.

— Peut-être connaît-elle fort peu Kant ? Dites-moi, M. Hertz, pensez-vous réellement que toutes les dames de Kœnigsberg ont lu la *Critique de la Raison pure* ?

— Malheureusement, mon jeune ami, elles n'ont même pas lu la *Critique du Jugement* qui leur serait si profitable. Puisque nous sommes sur ce sujet, j'ai fait en son temps des conférences pour un auditoire féminin...

Je n'avais posé cette question secondaire un peu ironique, que par affectation et indifférence à la proposition faite, et aussi pour gagner du temps car, dans un certain sens, je craignais de voir s'évanouir trop vite l'espoir né en moi. Mais la vieille dame me perça à jour.

— Soyez franc, M. Fenger, et avouez que vous brûlez de curiosité et préféreriez de beaucoup apprendre quelque chose sur la jeune femme plutôt que sur les conférences de mon mari.

Le vieux monsieur se mit à rire :

— Regardez-le. Vous devenez tout rouge ! oui, ma femme connaît bien la nature humaine ; un vrai Lavater !

Pour cacher ma confusion, je vidai ma chope de bière.

— Eh bien, est-elle jolie ? demandai-je.

— Jolie ! Mon cher garçon, c'est une beauté ! Oui, mais pas exactement ce que l'on a l'habitude d'entendre par beauté. Comprenez-moi bien, c'est une Thekla tout à fait bourgeoise, une Lotte, une Frédérique Brion, et cependant pas tout à fait cela ; ce n'est pas la fille d'un pasteur de campagne, pour autant idyllique que cela puisse être. De toute évidence une Kätchen.

— Mais, cher mari, as-tu besoin d'appeler tous les poètes allemands pour t'aider ? Ce faisant tu vas faire naître des images exagérées.

— Au contraire ! La poésie allemande même ne suffit pas ! Il n'y a qu'une chose qui surpasse encore la poésie allemande.

— La *Critique* de Kant, sans doute ?

— Non, je veux dire les femmes allemandes, elles sont de qualité. Mais, plaisanterie à part, c'est une fille remarquable.

— Eh bien ! vous jugerez par vous-même. C'est une de

mes parentes, assez éloignée. Je crois vous avoir dit être de Dresde.

Ces derniers mots firent s'envoler tout l'intérêt que je portais à la conversation. M^{lle} Jagemann ne pouvait être celle dont ils me parlaient. D'abord, elle n'avait pas l'apparence juive, et, d'après ce que le maître d'école m'avait dit de ses origines, j'étais convaincu qu'elle n'en pouvait être une. J'écoutai donc avec un sourire poli, mais dépourvu d'attention, Mme Hertz me réciter sa généalogie. Soudain, comme en un rêve, je l'entendis dire :

— Mais j'oubliais complètement que vous l'avez probablement déjà vue, car, d'après ce que vous m'avez dit, elle doit être votre voisine. Elle est actuellement gouvernante...

Paradoxalement, le choc dû à cette conviction nouvelle, au lieu de me faire tressaillir de joie, me fit frissonner. Ainsi cela devait être ! Dans mon trouble, je répondis que je ne pensais pas l'avoir rencontrée, estimant que c'était de meilleure diplomatie. Mais, à peine les mots s'étaient échappés de mes lèvres que je réalisai ma bêtise. Ce mensonge serait sûrement découvert et me mettrait dans une position ridicule et plutôt suspecte. Je souhaitai rattraper mes paroles, mais je ne pus y parvenir et cela me rendit si distrait que je me mépris complètement sur une question de M. Hertz. Heureusement le garçon arrivait avec l'addition, et, dans mon trouble, je lui donnai vingt-cinq pfennig de pourboire, ce qui m'attira une courbette obséquieuse, et un paternel reproche de M. Hertz qui me conseilla d'être plus économe.

CHAPITRE VII

QUE fallait-il faire? Avouer ma maladresse à M^{lle} Jagemann et lui demander de feindre de ne point me connaître? Cette idée me parut d'abord irréalisable, puis, peu à peu, elle prit corps en moi pour devenir finalement si attrayante que je ne regrettai plus ma sottise.

Il me fut très facile de la rencontrer sur la route, et, en la saluant, je lui fis remarquer que nous nous rendions sans doute au même endroit. En apprenant que j'étais invité chez les Hertz, elle dit gaiement:

— Ah, enfin, nous allons être présentés l'un à l'autre.

— Oui, répondis-je, et c'est justement pour cela que j'ai une faveur plutôt singulière à vous demander. Pourrez-vous affecter de ne point me connaître? Autrement dit, voudriez-vous vous comporter comme si nous ne nous étions pas encore rencontrés?

— Je puis le faire aisément, mais pourquoi?

Je lui racontai ce qui s'était passé, et elle rit.

— Êtes-vous toujours aussi distrait?

— Pas toujours. Mais j'ai été très troublé lorsque j'ai appris que c'était vous que j'allais rencontrer.

Elle me considéra avec un air d'incrédulité, puis soudain

rougit et baissa les yeux, ce qui combla mes vœux au-delà de toute expression.

— Au revoir donc. Il faut que je retourne là-haut chercher mes clefs, car il ne conviendrait pas d'arriver ensemble, dis-je.

Sur les trois maisons construites près des rochers le long de l'Elbe, le vieux couple avait choisi celle du milieu. Lorsque je commençai à gravir les nombreuses petites marches de pierre qui partent de la rive, je vis le groupe assis à l'abri de la tonnelle qui, comme la majeure partie de la maison aux murs chaulés, était recouverte d'une vigne vierge. Le soleil d'un bel après-midi dardait sur elle ses rayons, mais les arbres fruitiers la protégeaient, créant une ombre dense où la nappe blanche et la bouilloire constituaient le centre brillant du petit groupe. Minna s'apprêtait à faire le café.

Nous subîmes le cérémonial des présentations avec une froideur de bon ton; mais, en m'offrant une tasse de café, son sourire à demi réprimé me fit comprendre que, tout comme moi, elle prenait plaisir au tour inoffensif que nous avions joué aux deux aimables vieillards. Ce petit secret entre nous m'apparut à moi, et peut-être à elle aussi, d'une importance sans doute exagérée; il semblait contenir une promesse, celle que nous serions capables de garder un secret plus grand et plus doux que celui de notre première rencontre, dissimulée à nos amis, et l'espoir que l'avenir nous réserverait d'autres épreuves de discrétion.

— Mais, au fait, tu sais un peu de danois. Tu pourrais le pratiquer maintenant, dit Mme Hertz.

J'accueillis cette nouvelle avec autant d'étonnement que je pouvais en témoigner sur le moment.

Minna répéta son histoire de la famille danoise dans laquelle « il avait été question » pour elle d'aller comme gouvernante. Mais sa gaité se teinta soudain de nervosité, et cela confirma mon soupçon qu'elle dissimulait quelque chose. En même temps je compris que Mme Hertz était au courant de toute l'affaire.

— Peut-être, M^{lle} Jagemann s'est-elle familiarisée avec notre littérature? demandai-je.

Elle répliqua à cette question sans aucune hésitation, et nous reproduisîmes alors — presque mot pour mot — toute

notre conversation du « Repos de Wotan » sur Faust et Aladdin. Tout au plus se déroula-t-elle avec plus d'aisance, telle une scène bien étudiée, présentée et soutenue par un courant discret de jeune gaîté qui, de temps à autre, faisait jaillir une nouvelle et heureuse idée. L'improvisation à laquelle chacun de nous se livrait était un stimulant immédiat pour l'autre qui, désireux de ne pas se montrer inférieur, « répondait du tac au tac » avec un sourire. Ainsi la question prit un nouvel aspect et la discussion prit un tour plus approfondi, bien que le sujet nous fût à présent indifférent et devenu un simple prétexte à parader. Cependant nous produisions sur notre auditoire une telle impression que M. Hertz me dit : « Comme vous avez rendu bavarder la petite Minna ! d'habitude elle n'est pas si communicative. » Et, par la suite, Minna elle-même devait m'avouer que Mme Hertz lui avait dit : « Là, maintenant vous avez trouvé quelqu'un avec qui parler. »

Ces réflexions semblaient empreintes d'une réelle satisfaction et je pense que ces vieilles gens, après cet entretien, avaient dû en arriver à cette conclusion hâtive que nous étions bien faits l'un pour l'autre. Nous portant tous deux dans leur cœur ils désiraient tout naturellement nous rapprocher l'un de l'autre d'autant plus que Minna, pensaient-ils, avait besoin de chasser un souvenir à la fois doux et douloureux, grâce à l'éveil d'un intérêt. Cette idée qui m'avait déjà effleuré sur le moment, me fut confirmée par la suite. Et c'est ainsi que nous pûmes nous rencontrer plusieurs fois par semaine dans la petite maison au bord de l'Elbe. Minna pouvait se libérer sans difficulté de ses obligations dans la soirée, et, quant à moi, je n'avais évidemment jamais « rien de mieux à faire » que de me trouver dans le lieu où je pouvais la rencontrer.

Mais, bien que Minna et moi devenions chaque jour plus intimes, chacune de ces rencontres était à peu près semblable à la première ; le décor seul variait, car l'un des vallons nous attirait parfois pour sa fraîcheur. Le plus souvent nous nous tenions donc près du fleuve, ce qui était plus agréable pour nos vieux amis. Le soleil en pénétrant dans la tonnelle donnait le signal de la promenade. Les ombres du plateau de Lilienstein s'allongeaient progressivement et la crête des rochers, découpée nette-

ment sur le ciel, projetait des traînées lumineuses sur le fleuve. En bas, sur les longues dalles jaunes des carrières, les fentes et les crevasses apparaissaient violettes et pourpres, pareilles à une inscription cunéiforme. Le reflet dans la rivière devenait plus clair et plus net. En son milieu, de longs trains de bois glissaient parfois en zigzaguant, suivant les courbes de la rivière, tandis que les rames, par files de quatre ou cinq à la fois, de la proue à la poupe, s'élevaient et s'abaissaient dans un étincellement de gouttes d'eau. Parfois aussi, un couple de *Ziller*, péniches lourdement chargées, de la taille d'une goélette, descendaient le courant, leurs coques noircies par le charbon ressemblant à d'énormes scarabées; parfois encore une voile déployée brillait au loin sur les champs, longtemps après que le bateau lui-même eut été perdu de vue. Il arrivait également qu'un remorqueur surgît en soufflant, crachant sa fumée et tirant une douzaine de péniches contre le courant; la chaîne immergée qui les reliait entre elles produisant un grincement qui, à cette distance, devenait un son plutôt agréable.

Quand venait le crépuscule, les trains de bois étaient munis de petits feux éclatants qui semblaient flotter sur l'eau, éclairant parfois un visage barbu ou une forme robuste qui, penchée en avant, appuyait solidement contre son épaule la perche oblique. A la nuit noire, la flotille produisait une longue traînée lumineuse qui enlaçait étroitement les rochers obscurs du Bastion. On eût dit une procession de mâts surmontés de grosses boules, deux d'entre eux, l'un de rubis, l'autre d'émeraude, indiquant le sens du trajet.

La rive opposée était aussi animée, un train passait de temps à autre, dans chaque sens, s'arrêtant et sifflant à la petite gare. Il en allait ainsi jusqu'à 21 h 30, heure à laquelle l'express de Prague et de Vienne, filait, lumière fugitive, à travers les arbres, sans ralentir son allure, et nous avertissait qu'il était temps de rentrer à la maison. Nous avions bien besoin de ce signal pour nous rappeler l'heure car, ainsi que l'Écriture le dit, « L'heure n'existe pas pour les gens heureux ». Certes je n'étais pas le seul à être heureux. La mélancolie qui, au début, avait assombri Minna, avait disparu graduellement pour faire place à une gaîté juvénile. Le soupçon de chagrin qui persistait encore dans les profondeurs de son être se devinait seulement par une ombre

légère qui, de temps en temps, assombrissait sa brillante humeur. Je peux sans être trop prétentieux attribuer à mon influence personnelle ce changement. La bonté du vieux couple envers nous faisait aussi du bien à Minna; elle prouvait cette chaude sympathie par laquelle on encourage le convalescent à jouir de la vie. Pour moi, cela m'irritait presque un peu, mais elle paraissait y trouver un grand réconfort.

Et nous suivions du regard le grand fleuve, avec sa vie particulière, de même que, dans les jours heureux on laisse l'existence s'écouler sans autres désirs. Il alimentait aussi nos conversations. Minna me parlait de la vie des conducteurs de radeaux, surtout là-haut dans les rivières de montagnes où les hommes doivent soutenir un combat incessant contre les tourbillons au point qu'ils n'ont même pas le temps d'avaler un repas avant de revenir à terre, le soir. En retour je lui faisais, de mon mieux, une description des grands bateaux, de l'activité intense d'un port de mer, ou de la vie paisible des pêcheurs dans les villages de la côte. Puis les carrières, qui, sur les deux rives, se reflétaient dans l'eau, et dont les blocs constituaient le chargement des bateaux naviguant vers l'amont, évoquaient pour nous ce que la ville de grès, Dresde, devait à cette petite région rocheuse. Il me paraissait logique que la pierre taillée, employée pour la construction de ses magnifiques édifices, leur conférât certaines caractéristiques de leur vie propre de rocher, de sorte que la ville rococo était en harmonie avec ce pays de grès, de même que l'architecture grecque s'harmonisait avec les montagnes de marbre aux lignes sobres, et les temples colossaux de l'Égypte avec ses vastes déserts et ses rochers en puissantes terrasses.

Ces considérations étaient évidemment nouvelles pour elle, car sa connaissance de l'architecture était plutôt sommaire, alors que j'avais toujours été attiré particulièrement par cet art auquel probablement je me serais consacré si les circonstances l'avaient permis.

UN jour que nous étions assis sous la tonnelle, après le café, Minna me tendit un carnet et me demanda de lui dessiner les chapiteaux des colonnes doriques et ioniques, avec l'entablement correspondant, et d'écrire en regard les principales désignations. Pendant que je taillais un crayon, le vent tourna la page et je vis sur la page précédente, un essai timide de ce qu'elle venait de me demander.

— Non, c'est défendu ! dit-elle, le visage empourpré et le regard suppliant, en m'arrachant le carnet des mains ; vous ne pourriez que vous moquer de moi ! Je vérifierai moi-même si j'ai dessiné correctement. Naturellement, j'ai dû me tromper, je ne peux absolument pas me souvenir des noms.

Je promis de ne pas regarder son essai et je commençai le mien, qui, assurai-je, semblerait assez défectueux aux yeux d'un architecte. Il ne fallut pas longtemps pour que je fusse embarrassé car il est peut-être simple de savoir ce que signifie architrave, triglyphe et métope, mais, lorsqu'il s'agit pour la première fois de s'exprimer sur le papier, bien des difficultés de détail surgissent qui ne sont pas faciles à surmonter. Aussi la demande de Mme Hertz à Minna de l'aider à débarrasser la table et laver les tasses, fut-elle la bienvenue. Elle était assise près de moi

évidemment en attente, et n'avait pas supposé qu'elle puisse être appelée avant l'achèvement du dessin. Elle hésita un instant à accéder à la prière de Mme Hertz et, avant de s'éloigner, elle parut plusieurs fois retenir au bord de ses lèvres quelque chose qu'elle n'osait dire. Son regard anxieux me suppliait clairement de ne pas regarder le carnet mystérieux dont la simple couverture de toile portait inscrit, en lettres dorées très grossières, le titre : *Poésies*. Je la rassurai d'un sourire.

Je restai seul, mordillant mon crayon, me demandant si l'architrave dans le dorique comportait ou non une division, quand le courant d'air tourna les pages et, cette fois, plus loin jusqu'à des pages manuscrites. Il y avait à la fois de la prose et de la poésie. Je n'imaginai pas un moment que Minna pût en être l'auteur, mais cela me fit souhaiter vivement voir les phrases préférées et les passages qu'elle avait désiré garder, pensant avoir ainsi un aperçu de son caractère et de sa culture. Deux fois je résistai à la tentation, mais un passage plus important restait offert à mon regard, si bien que je ne pus m'empêcher de lire ces lignes qui excitaient par trop ma curiosité.

Je m'assurai que je n'étais pas observé et je lus en allemand le paragraphe suivant, calligraphié en écriture gothique, fine et un peu penchée :

« Entre deux jeunes gens qui, par nature, sont en harmonie l'un avec l'autre, rien ne peut rendre plus agréables leurs relations, que le désir de la jeune fille de s'instruire et la volonté du jeune homme d'enseigner. Il s'ensuit entre eux des relations aussi profondes que charmantes. Elle voit en lui l'animateur de sa vie spirituelle, et lui, en elle, une création qui doit sa perfection non à la nature, à un hasard ou à une volonté unique, mais à l'union de deux volontés ; et cette action réciproque est si belle que de la rencontre de ces deux êtres, jaillissent les passions les plus fortes, aussi riches en bonheur qu'en malheur. Nous ne pouvons nous en étonner, il en a été toujours ainsi depuis la célèbre histoire d'Abélard. »

Comme je lisais les derniers mots, j'entendis une porte se fermer au premier et des pas descendre. Je tournai hâtivement les feuillets, et je dessinaï résolument une architrave à une seule division, avec les triglyphes au-dessus ; car ma main tremblait...

mais je ne saurais dire si les battements de mon cœur venaient de ma lecture, ou de la crainte d'avoir été surpris.

Minna s'assit près de moi avec son ouvrage et sembla très satisfaite de voir mon dessin si avancé. Le temps avait été très orageux toute la journée et les nuages s'étaient amoncelés. J'avais à peine terminé mes deux croquis que nous entendîmes un grondement de tonnerre et de grosses gouttes étoilèrent les marches de pierre. J'aidai Minna à plier la nappe et, ensuite, nous montâmes rejoindre nos vieux amis. Nous occupions rarement leur salon avant l'heure du thé; car, exposé au sud-ouest avec deux fenêtres de chaque côté, il était intolérable par les après-midi ensoleillés. Entre deux de ces fenêtres se trouvait un petit divan, dur et bombé; entre les deux autres fenêtres, une table. Au-dessus de celle-ci un chromo banal du Kaiser et du Prince héritier et, en dessous, Hertz avait suspendu un de ses trésors particuliers, qui le suivaient partout comme pour perpétuer la tradition des dieux; c'était un petit portrait de Kant à Königsberg, une gravure légèrement coloriée et d'époque. On y voyait le philosophe debout, près d'un haut bureau, et si voûté et bossu qu'on aurait cru qu'une main invisible écrasait son visage sur le papier, tandis que de la petite perruque grise sortait un tronçon de queue, au-dessus du col brun de son habit. Cette image bizarre à l'ancienne mode, avec ses taches d'humidité et son cadre plat en acajou, donnait à la pièce basse un certain agrément encore accru par les vitres des petites fenêtres et par un énorme poêle en faïence, en saillie, qui occupait, je pense, un huitième de la pièce. Près de ce dernier, Minna s'assit bientôt, le dos tourné à la fenêtre, de manière à ne pas voir les éclairs qui illuminaient constamment les rives couleur ocre du fleuve. Quand la lueur fulgurante pénétrait dans la pièce, où que le tonnerre roulait si furieusement qu'il semblait secouer la maison et faisait vibrer les vitres, elle tressaillait et parfois même laissait échapper un léger cri, bien qu'elle essayât manifestement de se dominer. Mme Hertz se leva du divan, la rassura avec une maternelle douceur et Minna sourit aussi courageusement qu'elle put, quoique la crainte du prochain roulement se lût sur son pâle visage. Le vieux Hertz la regardait avec sympathie, par-dessus son journal, car la lueur bleu jaunâtre des éclairs l'empêchait

presque de lire. Quant à moi, j'étais assis près de la petite fenêtre, le long de laquelle la pluie ruisselait comme une douche.

Ma pensée était concentrée sur ce que j'avais lu dans le carnet de poésie. Je ne connaissais pas ce texte, mais le style me rappelait Goethe. En relisant ces temps-ci *Aus meinem Leben* (ses « Mémoires »), je suis tombé sur le passage bien connu d'un épisode charmant avec Gretchen. De quelle tempête de sentiments mon âme ne fut-elle pas alors assaillie ! Je n'allai pas plus loin dans *Dichtung und Wahrheit*, qui fait partie de ces « Mémoires », et j'essayai alors de calmer mon émotion, à la fois douloureuse et douce, en écrivant ces souvenirs qui peuvent seulement se réclamer du second mot de ce titre fameux.

La qualité de leur auteur ne me tourmenta pas beaucoup ce jour-là, mais l'application du livre à mon cas particulier beaucoup plus. J'avais remarqué que Minna, dans nos conversations, révélait des connaissances artistiques qu'elle ne pouvait avoir acquises ni à l'école ou au collège, ni par elle-même. D'autre part, je savais à quoi m'en tenir sur leur source. Ces réflexions avaient-elles été écrites maintenant ou alors ? Elles n'étaient pas datées et elles étaient séparées du début par un grand nombre de pages, sur l'une desquelles on m'avait demandé de dessiner, mais il ne m'avait pas échappé que ce morceau de prose était écrit d'une encre plus fraîche que l'extrait précédent, daté de deux années auparavant. Ceci, je pense, devait être favorable, mais je pouvais me tromper. Lorsque l'orage fut passé, il était presque l'heure du thé. Alors, Minna qui, par réaction nerveuse, était devenue toute gaie, prit un pot de terre gris et descendit chercher de l'eau. Je la suivis. L'approvisionnement en eau dans ce lieu avait un caractère très romantique ; il n'y avait ni puits ni pompe, et toute l'eau devait être puisée à la source, près des berges de l'Elbe, au bas de la propriété.

Juste là où la prairie finissait, seulement séparée du fleuve par trois ou quatre mètres d'un terrain pierreux, se trouvait le petit bassin dont l'eau claire surgissait sans cesse en bouillonnant d'un fond de graviers et de sable ; elle était agitée comme si elle avait été peuplée de petits êtres vivants. Nous l'avions appelée en plaisantant la Fontaine de jeunesse, nous souvenant d'un conte de fées que le vieux Hertz nous avait raconté un soir.

La brise qui soufflait était fraîche et pure, il s'y mêlait un parfum salubre de terre humide, l'odeur des feuillages et de l'herbe trempée ainsi que le parfum exalté des fleurs, particulièrement du chevrefeuille; un air que les poumons aspiraient profondément tout comme on savoure un vin de qualité. Les nuages lourds s'étaient dispersés; ils s'en allaient au loin, masses de fumée sombre, puis se diluaient en vapeurs plus claires ou s'évanouissaient comme un brouillard épais. Au-dessus de nos têtes, le ciel transparaissait d'un bleu lilas; plus loin, ce bleu tournait au vert pâle et, à l'horizon, des bandes dorées apparaissaient vers l'ouest. Entre les nuages bas, de teinte plombée ou rougeâtre, on pouvait en apercevoir de plus élevés détachant leur crête embrasée ou cernée de rose. Du côté de Lilienstein la courbe irisée d'un arc-en-ciel s'accusa rapidement. Tout au bout du long plateau un petit nuage isolé restait suspendu au ras des sapins, telle une fumée de tabac soufflée sur les boucles d'un enfant. Seul un morne rayon de soleil éclairait les collines au-dessus des longues carrières et tous les rochers escarpés d'alentour étaient baignés d'une brume bleuâtre. La courbe de la rivière s'y insérait, d'abord d'une teinte brune opaque, mais plus loin retrouvant sa transparence et son éclat. De temps à autre, de faibles éclairs luisaient du côté de la plaine et des roulements prolongés de tonnerre réveillaient les échos dans les montagnes.

— Regardez, s'exclama Minna, quelle coloration! C'est un vrai Poussin.

Ces paroles me percèrent le cœur. Mon Dieu! quelle jeune fille connaît Poussin et, plus encore, est capable de le citer ainsi d'emblée? Du reste, la comparaison était parfaitement juste. Passe encore si elle avait dit: « Cela ressemble à un tableau de Poussin du musée ». Mais l'exclamation: « C'est un vrai Poussin! » me rendit furieux. J'eus grande envie de la saisir, comme Karl Moor saisit Roller, et de lui crier: « Qui t'a soufflé cette *parole*? Ce n'est pas ton âme humaine qui l'a trouvée, mais celle d'un *peintre* ». Mais elle avait déjà franchi en courant la longue allée dont les cailloux brillaient d'humidité. Soit que mon visage eût trahi mes sentiments, soit qu'elle ait ressenti de la honte d'avoir emprunté sa phrase à quelqu'un d'autre, elle s'enfuit, abandonnant son Poussin.

Elle ne se mit pas aussitôt à puiser l'eau, mais elle plaça le pot de grès sur la dernière marche près de la source et se tourna vers un joli petit garçon d'une douzaine d'années qui était assis à quelques pas de là. C'était le fils du propriétaire qui avait des actions dans l'une des grandes carrières dont les galeries commençaient sous les rochers du Bastion pour remonter vers la surface. La plus éloignée et la plus vaste des carrières se profilait sur l'horizon, brillant tel un promontoire fendu en son milieu d'où une rangée de sapins, courbés par le vent, semblait frôler le bord cuivré des nuages bas.

Le garçon était très absorbé par un jouet ingénieux : un moulin à eau, qu'il avait construit au déversoir de la fontaine. Il avait piqué un bâtonnet en guise d'axe à travers une petite pomme verte, et tout autour de celle-ci il avait fixé, dans un cercle incisé, de grandes palettes taillées dans du bois. Il avait endigué le cours de l'eau afin que se formât un minuscule réservoir donnant une chute suffisante ; et la roue tournait facilement, sans cependant accomplir aucun travail. Sous la tonnelle et depuis la fenêtre, j'avais vu l'amusant petit moulin tournant sans arrêt. Le puissant orage avait percé la digue et le garçon était en train d'essayer de la réparer, mais il avait beaucoup de peine à obtenir que l'axe demeurât fixé comme auparavant.

— Je voudrais bien le faire fonctionner avant que papa ne rentre du travail, dit le garçon en regardant Minna sérieusement, car papa est toujours content que je trouve des choses de ce genre, et je voudrais bien qu'il soit de bonne humeur ce soir, car alors je lui demanderais la permission d'aller voir le coup de mine demain.

— Êtes-vous sur le point de provoquer une explosion dans la carrière ?

— Mais oui ! Tout un pan de mur.

— Pensez-vous qu'il nous serait permis de la voir ? demanda Minna.

— Il faudra demander à papa.

— Demain me conviendrait admirablement, car mes élèves vont avec leur mère voir une tante à Pirna. Aimeriez-vous aussi assister à cet événement ?

Évidemment je n'avais rien à dire contre une telle proposition.

Un grand « Oh ! » poussé soudain par le petit garçon nous fit quitter du regard les carrières et nous retourner. La courbe de l'arc-en-ciel était devenue parfaite et une seconde courbe était juste en train de se former, dont seule la partie inférieure était nette, tandis que l'arc lui-même était très pâle et brisé par places. Bientôt après, ce dernier se soudait complètement au premier et tous deux constituèrent la bordure brillante, du bas au sommet, d'une large bande violette. Sous ce pont aérien, la partie du ciel encerclée était plus sombre que celle au-dessus où l'azur brilla bientôt ; au centre de la région sombre, sous l'arc glorieux et éclairé par le soleil dont les rayons filtraient sous les nuages et caressaient la vallée, se trouvait Lilienstein, pareil à un autel de pierre environné d'encens, avec un petit nuage immuable au-dessus. Cette image en éveilla une autre dans l'imagination du petit garçon, car plongé dans l'émerveillement, il dit : « C'est tout à fait comme dans la Bible illustrée du maître, quand Noé fait son sacrifice ». En parfaite harmonie avec cette ambiance patriarcale, Minna prit la cruche de grès qui, par sa forme primitive, n'eût été nullement déplacée entre les mains de Rebecca sur un ancien tableau allemand. Mais sa jupe bleue, qu'elle relevait de la main gauche, n'aurait sans doute pas convenu pour le costume de cette noble dame nomade, puisqu'elle n'était ni drapée, ni ornée. En se penchant sur la fontaine pour y enfoncer la cruche qui se refusait à pénétrer dans l'eau, Minna glissa sur les pierres humides, d'un talon, qui n'avait rien de nomade, et elle aurait pris un bain froid si je ne l'avais prise par la taille et maintenue solidement. Elle lâcha la cruche qui flotta sur l'eau, le miroir du bassin renvoya un sourire de son visage qui me parut plus espiègle que mécontent, mais, au même instant, la cruche s'était remplie et, en coulant au fond, elle créa un tourbillon qui brouilla son image sur l'eau. Minna avait à présent retrouvé son équilibre, mais j'avais trop souci de sa personne, comme si le petit bassin eût été un précipice, pour me hâter de la lâcher ; certes j'avais bien senti qu'à cet instant favorable j'aurais pu me permettre plus que cette pression hésitante, ce qui eût été très excusable si les environs eussent été plus retirés. Mais, à quelques mètres de nous, se trouvait un jeune spectateur et les fenêtres n'étaient pas loin.

— Merci, je ne tomberai plus maintenant, dit-elle, et elle sauta sur le sentier.

Au fait et l'eau ?

Je sortis la cruche pleine de la fontaine et la portais en suivant Minna. Lorsque, après le thé, nous entendîmes la voix du propriétaire, nous descendîmes pour nous renseigner sur le coup de mine. Il devait avoir lieu le lendemain, très probablement, et nous serions les bienvenus au cas où nous souhaiterions venir. En conséquence nous demandâmes que le petit Hans, dont la requête avait été acceptée, nous conduisît aux carrières.

La lune s'était levée au-dessus des hauteurs boisées, de l'autre côté du fleuve. Elle se reflétait au milieu du courant et entre les rochers qui bordaient les rives. Le ciel était presque clair, sauf derrière Lilienstein, à peine visible à cause du brouillard qui le recouvrait. De l'autre côté, le contour des rochers se dessinait sur le ciel pâle et, à cet instant, leurs masses semblaient s'animer; les saillies ressortaient tandis que les fissures étaient plongées dans une ombre profonde et l'étendue des carrières faiblement éclairée. Sur la terrasse de l'*Erbgericht* de nombreuses lampes brillaient à travers le feuillage et, au sommet du Bastion, brûlait un feu de Bengale aux couleurs changeantes, tandis que les notes d'une valse viennoise descendaient des hauteurs.

La beauté de la soirée incita bientôt M. et Mme Hertz à descendre, quoique l'herbe fût trop humide pour qu'on pût y marcher. Nous restâmes donc sur les marches devant la maison et bavardâmes avec le propriétaire. Sa belle femme, de large carrure, berçait un bébé dans ses bras; Hans était assis sur l'une des marches et taillait de nouvelles palettes pour son moulin; le propriétaire, entre-temps, à cheval sur la rampe, tirait des bouffées de sa pipe, enchanté que l'orage eût apporté de la fraîcheur. Ils avaient bien besoin de fraîcheur, là-haut, dans les carrières, où, malgré un soleil qui, vers midi, faisait monter le thermomètre à 44° Réaumur, le pénible travail devait se poursuivre. Le vieux Hertz s'enquit des bénéfices et des prix. La propriétaire parla des difficultés provoquées par les crues du printemps, la rivière atteignant presque, certaines années, la base de l'escalier.

Soudain, un sifflement, qui se répercuta à travers la vallée et une lumière mouvante à travers les arbres, sur l'autre rive,

donnèrent le signal de la séparation. J'accompagnai Minna, comme toujours, chez elle.

Pour dire la vérité, pendant toute la soirée, j'avais attendu cette petite promenade au clair de lune avec une certaine nervosité. Il me semblait que, depuis l'incident de la fontaine, quelque chose m'était dû, mais que l'heure décisive n'avait pas encore sonné. Malgré la lune, le ruisseau bordé de touffes d'aulnes, la vallée montagneuse, la solitude « à deux », toutes choses constituant indiscutablement une ambiance romantique, rien ne semblait disposer Minna à une humeur sentimentale. Si seulement elle s'était tue ! Mais elle bavardait de la plus aimable façon sur beaucoup de choses qui n'avaient absolument aucun rapport avec l'amour. Elle ne comprenait rien ! Je fis une légère allusion à la scène du puits, mais cela n'eut pour effet que de l'amener à parler des difficultés rencontrées par les gens du pays lorsque la rivière débordait au printemps et à se demander quel serait l'endroit le plus proche où chercher de l'eau.

— Très probablement à l'*Erbgericht* ; mais peut-être existe-t-il une fontaine plus haut, à l'auberge *Zum Rosengarten* il doit sûrement y en avoir une !

Bref, nous parlâmes, et nous nous séparâmes avec autant de sérieux que si les marches glissantes de la Fontaine de jouvence n'eussent jamais existé.

CHAPITRE IX

APRÈS beaucoup de recommandations de prudence, nous partîmes l'après-midi suivant, vers deux heures, guidés par Hans, gai comme un pinson, qui portait notre panier à provisions.

Le sentier suivait l'Elbe et, bientôt, sur la droite, nous trouvâmes de longues pentes d'éboulis qui, tel un bastion d'une hauteur de cinquante pieds au moins, s'élevaient vers le plateau de la carrière, bordées au bas d'un mur de hauteur d'homme. Ça et là, devant chaque carrière, des rails de bois conduisaient du chantier haut perché à la rive. Sur ces rails, glissaient des sortes de traîneaux chargés des pierres taillées.

Aux abords de l'un de ces lieux de chargement, se tenait une péniche déjà à demi pleine de sa lourde cargaison. Quelques hommes de peine, fortement charpentés, déchargeaient un wagonnet, tandis que le suivant était prêt à s'engager sur les rails, près du treuil.

Je pense que nous avons marché depuis plus d'un kilomètre quand Hans s'arrêta près d'une échelle posée contre le mur. Nous grimpâmes jusqu'au pied de la pente sans difficultés. Là, cependant, nous nous arrê tâmes, examinant avec des yeux méfiants le sentier qui devait nous conduire plus haut et que nous ne pouvions apercevoir qu'à peine comme une ligne plus claire zigzaguant

sur la surface grisâtre de la pente rapide. En y regardant plus attentivement, on découvrirait des sortes de marches, faites de pierres en saillie, ou simplement taillées d'un seul coup de bêche, mais celles-ci semblaient prêtes à céder sous un poids quelconque. Hans, qui avait déjà pas mal grimpé, se retourna, étonné, vers nous, se demandant pourquoi nous ne le suivions pas.

— Mais, vous devez ouvrir la marche, dit Minna, en devenant toute rouge.

— Non, mademoiselle Jagemann, sûrement pas. Si vous glissiez en un tel lieu, il n'y aurait absolument rien pour vous retenir. Moi, je peux m'arranger pour me maintenir et vous soutenir si vous trébuchiez; ne craignez pas de me faire tomber, et, en tout cas...

— Si seulement vous vouliez continuer maintenant, interrompit-elle.

— Mon Dieu, cessons de montrer une susceptibilité aussi ridicule. Voudriez-vous risquer de vous rompre le cou à cause de telles bêtises? Par le diable! il doit bien y avoir un autre chemin pour grimper. Quelles gens stupides! En tout cas, si vous faites ce que je vous dis, il n'y a pas de danger. Je vous en prie, ne faites donc pas tant de manières!

En disant ces mots, je me faisais beaucoup plus impatient et plus irritable que je ne l'étais réellement, et je le fis à dessein. Cela me donnait le plaisir délicieux de jouer le rôle d'un protecteur, d'un chevalier servant et de la tyranniser pour son bien.

— Je sais que vous avez raison, et c'est pourquoi je ne m'offusquerai pas de votre ton péremptoire, dit-elle en me regardant sérieusement. En vérité, vous seriez tout à fait dans le vrai s'il s'agissait de prétention ou d'affectation de ma part. Malheureusement, j'ai le sentiment que mes mouvements, dans une certaine mesure, seraient gênés comme ceux des poupées à la mode d'autrefois dont les chaussures étaient reliées entre elles par des chaînes et, en fin de compte, nous ferions la culbute jusqu'en bas de la pente qui semble admirablement convenir à ce genre d'exercice. Pourtant si vous allez devant et me laissez me débrouiller seule et grimper aussi gauchement que cela est nécessaire, alors je vous promets que le pire accident qui puisse arriver sera une égratignure aux genoux. Et maintenant, si vous trouvez que je

suis un être obstiné, consolez-vous alors en pensant que je ne serai pas différente en arrivant au sommet.

Le ton décidé, empreint d'un plaisant humour, avec lequel elle prononça ces paroles, me fit soudain descendre de mon piédestal et, pour dire la vérité, me fit si bien sentir ma petitesse que j'aurais voulu rentrer dans un trou de souris. A défaut de pouvoir le faire, je gravis la pente en rampant, avec l'appréhension mortelle qu'un accident survînt à ma compagne en juste punition.

Cependant nous parvînmes tous deux indemnes au sommet.

La surface blanche qui s'étendait devant nous jusqu'aux rochers arrachés par l'explosion me fit penser à un champ de fouilles archéologiques. Des meules s'étendaient en longues files comme des fragments énormes de colonnes écroulées. Nous vîmes aussi des blocs de pierre taillés régulièrement et des dalles dont l'ensemble suggérait des fondations ébauchées. Des amas de sable, des fragments de rocs et de grosses pierres brisées avaient çà et là formé des buttes; quelques-unes d'entre elles étaient couvertes de forêts en miniature composées de sureau américain dont les baies rouges flamboyaient sur la blancheur éclatante des pierres. Non loin surgissait un toit de tuiles dont la cheminée fumait; c'était la forge, indispensable à l'exploitation d'une carrière.

Après avoir franchi l'une de ces buttes de pierres, nous nous trouvâmes dans la partie postérieure de la carrière, juste en face de la paroi rocheuse. Là se tenaient le propriétaire et deux ouvriers. Notre hôte retira sa pipe en bois de sa bouche, leva sa casquette et nous accueillit en nous disant que nous venions juste à point nommé; ils étaient fin prêts. Un homme de haute stature, en pantalon à carreaux assez propre et vêtu d'une chemise impeccable, se tenait courbé vers la paroi rocheuse où il semblait examiner quelque chose; il tourna un instant vers nous son visage à barbe rousse, faisant un signe de tête familier, tandis qu'un homme plus petit, semblable à un gnome et vêtu de nippes, nous regardait en dessous, furtivement, en rangeant quelques outils. A une dizaine de pas de là, deux ouvriers faisaient entrer à coups de marteau des coins en fer dans une grosse pierre qui devait être fendue. Plus loin encore, on entendait un bruit de pioche et des voix.

L'homme au pantalon à carreaux se recula; alors nous remarquâmes une corde épaisse, pendant comme la queue d'un animal qui se serait caché dans un trou. Son extrémité arrivait à peu près à quatre pieds du sol et elle partait d'une saillie du rocher qui devait sauter, à quelque vingt pieds de haut. L'explosion avait déjà, en provoquant une étroite fissure, ébranlé le mur de pierre. Cette muraille se dressait à quelque cent pieds et plus, dans sa nudité d'une teinte ocre pâle. Des rochers sombres et raboteux apparaissaient couverts d'arbrisseaux et de pins sur les saillies et dans chaque fissure, donnant à la montagne l'apparence d'un arbre gigantesque couvert de mousse, qui aurait été dépouillé de son écorce et fendu à la base.

Le propriétaire nous recommanda de monter jusqu'au banc de pierre le plus proche, au voisinage de la zone d'explosion. Il fit signe à un homme qui sortit de la forge avec deux pioches sur l'épaule et, mettant les mains en cornet devant sa bouche, il cria: « Attention! ». Il fit ensuite tomber les cendres de sa pipe, lançant des bouffées avec vigueur. En même temps il allait vers la pierre. Là, il mit l'extrémité de la mèche à retardement dans le fourneau de sa pipe, sans retirer celle-ci de sa bouche, puis il revint nonchalamment vers nous, fumant toujours et les mains cachées sous son grand tablier de cuir. Le rougeoiement de la mèche disparut et fit place à une mince fumée s'échappant de la pierre; Minna et moi-même nous regardâmes l'un l'autre avec un étrange sourire d'anxiété nerveuse, dans l'attente d'une explosion grandiose. Enfin, nous entendîmes une détonation plutôt faible et assourdie; des morceaux de pierre furent projetés, un petit nuage de poussière et de fumée s'éleva; la masse solide tenait encore debout, quoique profondément sapée. Le propriétaire jura, l'homme au pantalon à carreaux détacha quelques morceaux avec son pic. Dans l'entaille faite à la pierre blessée, je pus voir la trace noire de la mine.

— Il va falloir recommencer, cria-t-il au patron.

Tandis que nous examinions les choses de plus près et que les hommes cherchaient la meilleure place pour forer, j'avais pris une pioche et écaillait l'un des morceaux de pierre qui avait été arraché par l'explosion et qui se clivait aisément en éclats réguliers et plats sous mes coups. Soudain, je me sentis pris et lié

par un morceau de filasse qu'ils utilisent comme bourre tandis qu'un rire puissant claquait à mes oreilles et qu'un visage orné d'une barbe rousse se penchait par-dessus mon épaule. Je ris aussi, évidemment, mais avec une certaine contrainte dénotant que je ne goûtais pas tout à fait la plaisanterie. Mon joyeux ravisseur, il est vrai, dut bien donner un semblant d'explication, tout en imaginant que j'avais parfaitement saisi de quoi il retournait, mais il parlait un dialecte saxon si grossier que je n'y compris rien.

Minna se mit à rire de tout son cœur en me voyant dans les bras du géant, et plus encore, je pense, de la drôle d'expression qu'avait prise mon visage qui signifiait clairement : « Je voudrais bien être à la page, mais je n'y suis pas ». A la fin elle domina une gaieté qui m'avait assez contrarié.

— Il demande que vous payiez une rançon pour votre liberté, et il a le droit d'agir ainsi, dit-elle. C'est une de nos coutumes : si quelqu'un pénètre sur le chantier d'un ouvrier, ce dernier a le droit de le garrotter comme vous l'avez été.

Elle avait dit cela en danois, lentement et avec un accent défectueux, employant parfois une tournure allemande. C'était la première fois que je l'entendais parler ma langue maternelle, et j'étais à la fois surpris et flatté, car nous autres Danois, sommes toujours agréablement surpris quand un étranger peut se faire comprendre dans ce langage si peu usité. En outre, je me doutais qu'elle l'avait spécialement étudié depuis peu, bien qu'elle ne m'en ait rien dit.

Je payai volontiers ma rançon avec les intérêts, car, outre le droit fixé par le barbu, j'ajoutai un pourboire pour les autres, mais il n'est pas impossible que la présence de Minna ait été pour quelque chose dans ma générosité. Alors mon ravisseur humoriste, après avoir empoché son argent avec un « merci » poli, me délivra, et, ainsi encouragé, il se mit en devoir d'effectuer le nouveau forage, tandis que le pauvre gnome, dont les loques, comme c'était à craindre, risquaient de tomber complètement à tout instant, enfonçait sa barre de fer dans la pierre, à l'aide d'une lourde masse.

Comme cela semblait devoir durer longtemps, nous fîmes le tour de la carrière pour regarder les traces des explosions précédentes et pour admirer ces pierres friables si bien taillées par

d'habiles ouvriers. Ensuite, nous entreprîmes comme le moins sérieux des passe-temps, la cueillette des belles fleurs qui poussaient entre les blocs; mais étant tombée en arrêt devant des cailloux colorés, presque transparents, Minna ne vit plus rien d'autre et, dans son enthousiasme, s'assit par terre pensant qu'elle avait trouvé une mine de trésors. J'allumai un cigare et pris place sur une pierre voisine à l'ombre parcimonieuse de quelques buissons.

— Ne sont-ils pas charmants? dit Minna, en me tendant un caillou vert glauque et lilas, tandis qu'éblouie par la blanche réverbération de la carrière, elle me regardait en clignant des yeux.

— En effet, ils sont vraiment jolis. Mais qu'allez-vous en faire?

— Oh, je les donnerai à la petite Amélie. Cependant, pour être tout à fait sincère, je préférerais les garder pour moi... Ne me trouvez-vous pas un peu puérile? Eh bien! c'est justement parce qu'ils me rappellent mon enfance, bien qu'il n'y ait pas grand-chose d'elle qui soit digne d'être évoqué. Et j'aime encore m'en souvenir. C'est vraiment curieux, mais le temps adoucit toute chose, et même ce qui n'est pas encore très éloigné de nous semble embelli. N'est-ce pas un réconfort qu'à partir d'un certain moment tous les souvenirs soient auréolés de beauté?

— Oui, répliquai-je, vous avez raison. Et ce moment même que nous vivons actuellement, un jour viendra peut-être où l'on pourra lui trouver une beauté presque douloureuse et se reprocher de ne pas l'avoir suffisamment apprécié alors; encore que, en ce qui me concerne, cela soit inexact.

Minna pencha davantage encore son visage, et ajouta quelques nouveaux cailloux à sa collection, dans son mouchoir.

— Étant enfant, j'adorais ces pierres claires; j'en avais beaucoup et m'imaginai être une princesse comblée de bijoux. J'ai dit que je voudrais les donner à la petite Amélie, mais il se pourrait fort bien qu'elle soit offensée par un tel cadeau, et son père assez stupide pour les remplacer par de véritables pierres de valeur.

— Ce ne doit pas être une tâche facile pour vous d'être la gouvernante d'enfants aussi gâtés. J'oserais dire que vous avez eu une éducation plus raisonnable.

— « A tout Seigneur, tout honneur », dit-elle avec quelque amertume, et elle secoua la tête pour chasser quelques cheveux tombés sur ses yeux. La raison n'est pas en cause là-dedans.

— Votre foyer était-il très modeste ?

— S'il n'avait été que modeste, cela ne m'aurait pas affectée, mais il manquait de gaieté et d'intimité. Bien sûr nous étions pauvres, mais ce n'était pas là le motif essentiel du malaise. Croiriez-vous qu'il m'a fallu attendre l'âge de quatorze ans pour aller à Loschwitz ? Évidemment nous allions de temps à autre sur la terrasse. C'était un jour de gala pour mon frère et pour moi lorsque père nous emmenait à Plauen, où il prenait parfois un verre de bière. A cette époque, la plupart des usines actuelles n'avaient pas encore été construites ; la petite vallée près de Weisseritz était adorable, et nous nous amusions à escalader les rochers. C'est là justement que je trouvais d'aussi beaux cailloux que ceux-ci. L'après-midi, mon père emmenait parfois mère avec lui à la brasserie, c'était un souvenir de leurs premiers temps de mariage. Et, lorsque vous reviendrez en cette ville, si vous allez au *Zur Katze*, dans la rue du Château, vers huit heures, vous y verrez dans l'arrière-salle une vieille femme, que certains disent me ressembler, assise là devant son verre de bière. Si elle est avec une amie, elle s'étendra sentimentalement sur les nombreuses heures agréables qu'elle a passées là dans cette même pièce, avec son défunt de mari. Si le souvenir du confort domestique va se loger au *Zur Katze*, je vous laisse à penser ce qui nous restait, à mon frère et à moi ! Nous allions dans de bonnes écoles, mais c'était là toute notre éducation. Père ne s'occupait jamais de nous, et c'était grand dommage, car c'était un homme non seulement instruit — il enseignait le latin — mais au jugement sain et très intègre. De cela, pourtant, je ne me suis rendu compte qu'en grandissant ; c'est tout à fait de façon fragmentaire que j'ai réussi à comprendre quelque chose de lui, car il était des plus réservés. Il ne parlait jamais à ma mère que de la pluie et du beau temps et, parfois, après avoir lu le journal, ils se chamaillaient un peu au sujet de la politique. Père était impérialiste, mère, elle, était du côté saxon et haïssait les Prussiens ; elle ne parvenait pas à comprendre le bien qu'on retirait de l'unification de l'Allemagne et soulignait que celle-ci n'avait fait que provoquer

une augmentation des impôts. A part cela, ils n'avaient aucun sujet de conversation, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Avec le temps, j'ai mieux compris comment ils se comportaient l'un envers l'autre, et je suis convaincue qu'avec une autre femme il aurait été un autre homme et, partant, un meilleur père. Dans un certain sens, ce furent justement ses plus grandes qualités qui, pendant les années qu'il vécut avec mère, le poussèrent à devenir de plus en plus réservé et finalement en firent un original. Original, il l'était vraiment au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, et ses manies retombaient surtout sur nous autres enfants. Si un chien ou un chat étranger s'égarait dans notre jardin, et s'il l'apercevait de la fenêtre, père se précipitait en bas et matraquait la pauvre bête dès qu'elle était à portée de sa main. Il m'était, à cette époque, impossible de recevoir une amie quand il était à la maison. Un jour, c'était mon onzième anniversaire, ma mère m'avait permis d'organiser une petite réunion, en bas, dans le jardin, à une heure où nous savions que mon père donnait des leçons. Pour une raison quelconque, ce jour-là, l'école était fermée. Mère, qui le vit descendre la rue, ne fit qu'un saut jusqu'à nous, le visage terrifié, et tout le groupe enfantin dut se disperser dans les jardins avoisinants. Vous comprendrez que, agissant ainsi, il devint presque pour nous un véritable bourreau et que nous prîmes le parti de notre mère, qui nous témoignait vraiment plus de sensibilité. Malheureusement cet état de choses nous a conduits à haïr et à tenir pour suspect tout ce qui le concernait, et, avec l'assentiment de notre mère, nous lui cachâmes beaucoup de choses que sa réprobation nous aurait empêchés de faire, réprobation qui nous paraissait une preuve supplémentaire de son mauvais caractère auquel nous devions nous soustraire. Mais pourquoi suis-je en train de vous fatiguer avec ces souvenirs ?

— Vous me les racontez, j'en suis sûr, parce que vous savez que cela ne m'importune nullement et que, actuellement, rien n'a plus d'intérêt pour moi. Je vous en suis très reconnaissant. J'ai eu personnellement une enfance heureuse, et je sais peut-être ainsi d'autant plus profondément ressentir avec vous ce que vous avez perdu. Mais il faudra vous rattraper en profitant des meilleures choses de la vie et je suis persuadé que vous n'en laisserez pas passer l'occasion.

Minna ne répondit point, mais elle examinait soigneusement un nouveau tas de cailloux qu'elle avait amassé.

— Vous avez mentionné un frère. Je n'en avais jamais entendu parler avant. Il a peut-être quitté Dresde?

— Il est mort il y a deux ans.

— Seigneur Dieu! Vous avez dû aussi subir ce chagrin! Quel coup cela a dû être pour vous!

Minna secoua la tête.

— Non, je ne me suis jamais beaucoup souciée de lui. Lorsqu'il était encore enfant, il n'était pas bon pour moi, et rendit mon enfance pire encore; et, plus tard, lorsqu'il fut devenu un homme, eh bien! je pense qu'il était avide de prendre sa revanche et de jouir de la facilité de vie qui lui avait manqué. Nous n'avons guère eu de joies avec lui.

Elle me regarda avec une expression de défi comme si elle avait voulu dire: « J'imagine que vous me jugez dure de cœur! Eh bien! à votre aise! Devais-je l'aimer uniquement parce qu'il était mon frère, alors qu'il n'en était pas digne à d'autres égards? D'ailleurs, n'allez pas vous imaginer que je suis si bonne que cela. »

— N'y a-t-il eu dans votre vie aucune autre personne susceptible de vous aider? demandai-je, afin de m'éloigner de ce sujet pénible.

— J'ai eu une grand-tante qui était ma marraine et qui, pour cette raison, se fit un devoir de veiller sur moi. Elle prit même soin de moi à sa manière, mais je suis navrée de dire que cette manière était très désagréable et me rebutait. Elle était sans cesse en train de grogner et de se plaindre de tout, même de la façon dont j'arrangeais mes cheveux. En ce temps-là, elle m'obligeait à porter des tas de boucles, car elle voulait avoir raison en cela comme dans beaucoup de choses. Il en allait pour moi avec elle de la même manière qu'avec mon père, à cela près qu'elle se consacrait bien davantage à moi. Ce n'est que beaucoup plus tard que je compris la valeur de ses intentions, qui, chez elle, se dissimulaient sous la sévérité, et chez mon père, sous l'indifférence. C'était une originale, autant que lui — qu'elle aimait beaucoup —, mais elle regardait avec mépris ma mère et, de ce fait, considérait avec suspicion tout ce qui, en moi, pouvait la lui rappeler.

Lorsqu'elle me faisait un cadeau, c'était en général avec une menace; par exemple, elle me permettait de m'abonner à une collection classique et me donnait à l'avance l'argent pour les faire relier, car elle ne faisait jamais rien à moitié. Il s'agissait d'une petite bibliothèque d'environ une centaine de volumes et, quand elle me fit ce cadeau, elle ajouta: « Si même, te trouvant dans le plus grand besoin tu te sépares un jour de tes classiques, bien que morte, je reviendrai te tourmenter », et je suis absolument certaine qu'elle aurait tenu parole. Je n'ai cependant aucun motif de crainte, car j'ai conservé les livres sur leurs rayons; rien que pour ce présent j'ai de bonnes raisons de lui être reconnaissante. J'avais ainsi de la bonne lecture sous la main et, comme je n'avais pas autant de distractions que les autres jeunes filles, — et même pas du tout, — je lisais beaucoup pour occuper mon temps. En vérité, je lus quelques livres que j'aurais mieux fait de réserver pour plus tard. Il est assez plaisant de constater que cela ne frappa jamais ma tante, qui, à certains égards, se flattait d'être pédagogue, et que les bons classiques contenaient certaines choses qui ne sont pas toujours bonnes à lire pour une fille de quatorze ans. Je n'étais pas plus vieille lorsque l'abonnement commença, mais la mémoire littéraire de ma tante était peut-être un peu en défaut, ou bien le titre « Classiques allemands » représentait pour elle quelque chose de si élevé qu'une telle idée ne lui était pas venue. À cet âge, je lisais Oberon. Mais, c'est vrai, vous ne l'avez vraisemblablement pas lu. Après tout, je ne pense pas que cette lecture m'ait tellement nui. Et, ces soirées-là, passées à lire les grands auteurs, tard après que ma mère eut été se coucher, représentent les premières heures heureuses que je vécus. Heureuses, mais un peu amères aussi, car en même temps qu'elles me dévoilaient de multiples et belles visions, elles m'entraînaient dans les sombres voies de la connaissance de soi. Je découvris là un monde entièrement différent, une tout autre manière de juger les valeurs. Je ne veux pas dire le monde des faits extérieurs, mais celui des pensées et des sentiments. Ce monde avait été obscurci par la toile que ma mère avait tissée autour de moi, faite de règles douteuses et élastiques, auxquelles s'ajoutaient nombre de phrases spécieuses et sentimentales qui, apparemment ne servaient qu'à jeter une sorte de voile sur elles.

« Peut-être serez-vous surpris qu'il m'ait fallu acquérir cette expérience à travers les poètes, bien qu'ayant reçu un enseignement chrétien. A vrai dire ce n'était pas de préceptes dont j'avais besoin, mais de la vie elle-même, laquelle dans notre cercle restreint n'avait rien qui puisse être qualifié, je ne dirai pas d'élevé, mais de noble et de pur. Évidemment, nous ne voyions que les parents de ma mère, des sœurs, des tantes et des cousins, et elle était la meilleure d'entre eux; ils étaient à peine tolérés par mon père et ne venaient que lorsqu'il était absent, à moins qu'ils ne se fauflassent dans la cuisine où ils tenaient leurs commérages peu édifiants. Oh! comme cela me déplait de penser à tout cela! Le fait est que le prêtre qui m'a confirmée, et aux sermons duquel ma mère pleurait, n'avait pas une réputation meilleure. Goethe et Schiller ont dû prêcher pour moi et ils n'ont pas été les plus mauvais prophètes. Mais cela produisit en moi, évidemment, un bouleversement violent accompagné de lutttes et de doutes qui m'affectèrent profondément. Comme je devais me lever de bonne heure pour aider aux travaux ménagers, cette lecture du soir, qui souvent se prolongeait fort avant dans la nuit, était épuisante. A cela venait s'ajouter le fait que nous vivions trop frugalement et de façon malsaine; de sorte que, sans le savoir, j'en ai pâti pendant toutes les années de ma croissance. Je souffrais d'anémie et de nervosité, et ces deux facteurs combinés eurent pour résultat que, pendant cette période, je ne me sentis jamais vraiment bien. Quand je marchais dans la rue, j'étais prise de brusques vertiges, et j'étais fréquemment affligée d'une anxiété sans cause. Parfois il me semblait que je n'étais bonne à rien et j'ai craint souvent de perdre la raison. En ce qui concerne mon évolution spirituelle, je sentais que j'aurais pu recevoir une aide de mon père, mais la réserve était devenue sa seconde nature et, à l'époque, une infirmité avait créé entre nous une nouvelle barrière. Il est mort il y a environ un an, sans que je sois allée auprès de lui; et je suppose que la faute m'en incombe pour une bonne part. Le fait qu'il ne se soit jamais inquiété de ma vie intérieure me rendit orgueilleuse, et je sentis qu'en me repliant sur moi-même, je me détachais de lui. Souvent je tentais de me rapprocher de lui avec confiance et affection, mais, lorsque l'occasion était sur le point de se présenter, j'éprouvais de l'amer-

tume en pensant qu'il pourrait y avoir quelque difficulté et qu'un tel effort était nécessaire entre un père et une fille. Alors je restais silencieuse en cet instant critique. La dernière fois que j'allais le voir, il m'embrassa et me dit : « Sois toujours une brave fille ». En donnant libre cours aux sentiments du moment, je fus sur le point d'éclater en sanglots, mais la vieille voix intérieure me murmura : « Qu'as-tu fait pour que j'en sois une ? Et comment sais-tu que j'en suis une malgré tout ? » L'entretien se termina par une promesse conventionnelle et un froid embrassement. Quand je revins de donner des leçons, quelques heures plus tard, mon père était mort ».

Minna resta longtemps silencieuse, les yeux baissés ; les commissures de ses lèvres tremblaient et je m'attendais à chaque instant à la voir fondre en larmes. Soudain, elle leva les yeux et me considéra d'un regard sec, mais singulièrement sérieux et perçant, comme si elle se demandait quel effet avait produit sur moi son récit. Elle devait sûrement se dire : « Il n'y a pas de doute, vous devez me croire à présent très méchante. Je désirerais sincèrement être meilleure, mais, de toutes façons, je n'ai pas voulu me faire meilleure que je ne suis ». Son visage était très soucieux, et j'étais convaincu que c'était bien plus cette pensée que le rappel pénible de ses souvenirs qui provoquait son trouble.

J'étais moi-même étrangement ému et j'aurais souhaité lui presser la main, geste qui mieux que de vaines paroles lui aurait fait comprendre la profondeur de mes sentiments. Mais nous étions assis à quelques pas l'un de l'autre et les ouvriers n'étaient pas loin de nous. Je lui dis que, depuis longtemps, je soupçonnais quelque chose de triste dans son passé et pesant lourdement sur elle, mais que je ne pensais pas que cela pût remonter aussi loin dans son enfance.

A cette remarque, son visage prit une expression particulière de doute et presque d'ironie, que je connaissais bien.

— Mais tout cela n'est que le mauvais côté de votre vie, dis-je pour changer de sujet. Comment se fait-il que vous n'ayez pas parlé de M. et Mme Hertz ? Ils étaient déjà à Dresde à cette époque, je suppose ?

— Oui, mais je n'ai fait leur connaissance qu'au moment des funérailles de mon père... La parenté avec tante Thea était

si lointaine, pratiquement inexistante... tant mieux, peut-être. Leur maison devint un autre foyer pour moi... non, je ne devrais pas l'appeler « foyer », c'était quelque chose de mieux, mais cela vous le savez... Et, après ce que je vous ai dit, vous pouvez mieux comprendre ce que ces excellentes gens ont été pour moi...

Elle prononça ces mots lentement, comme si elle eût été distraite, ou peut-être fatiguée de parler, et peut-être aussi regrettait-elle d'en avoir tant dit.

Notre propriétaire vint alors nous interrompre pour nous demander de bien vouloir retourner à nos places précédentes à l'abri, car tout était prêt pour une nouvelle explosion.

J'avais presque oublié où nous étions et pourquoi. Quelques-unes de ses paroles, avec leur ton mélancolique et parfois amer, continuaient à résonner à mes oreilles, comme elles le font encore maintenant. En ce qui concerne le récit, il s'est évidemment fondu dans ma mémoire sous une forme plus condensée qu'au moment où il sortit de ses lèvres et il est très possible que certains détails n'aient été indiqués par elle qu'au cours des jours suivants; mais de telles inexactitudes ne modifient en rien l'impression générale. Ce qui me frappa tout particulièrement fut la manière réfléchie et la clarté avec lesquelles elle parlait de sa vie et la jugeait; il était évident qu'elle avait dû souvent penser à l'enchaînement de ces petits événements et à leurs rapports de cause à effet. Je vis là la preuve d'une nature plus mélancolique que je ne l'aurais cru. Car je m'étais laissé prendre à sa gaieté juvénile qui éclatait si souvent.

La nouvelle explosion se passa exactement comme la précédente: la masse de pierres resta en place, bien qu'à présent elle fût presque complètement sapée et comme en encorbellement. L'ouvrier à barbe rousse s'approcha avec précaution et enleva avec son pic les morceaux détachés par l'explosion. Vers les coins, dans le fond, quelques blocs à demi fendus servaient encore de cales. Tandis que le patron et l'ouvrier dépenaillé avaient l'œil fixé sur la masse de pierres pour donner l'alarme au moindre éboulement, l'homme, avec un indéniable courage, frappait de grands coups sur ces blocs. Au début, il s'arrêtait après chaque tentative, prêt à se retirer d'un bond, mais, peu à peu, le zèle prit le pas sur la prudence. Le pic s'enfonçait de plus en plus,

un coup n'attendant pas l'autre, et de petits morceaux tombaient sur lui, mais il semblait saisi de folie contre cet adversaire obstiné. Tout cela paraissait terriblement dangereux. Nos yeux, fatigués de fixer cette surface aveuglante et de guetter l'instant où basculerait le bord de ce bloc colossal, osaient à peine clignoter. L'alarme fut donnée par deux fois, et, après chaque déception, l'attaque recommençait plus furieusement, sous la menace croissante de l'accident. Minna était toute pâle et serrait les lèvres. Pour ma part, un peu blasé par cette longue attente, je m'approchai de quelques pas, pour mieux voir l'effet de ces coups gigantesques. Elle bondit alors vers moi et, me saisissant vigoureusement le bras, me tira en arrière. En même temps on entendit un cri : je vis au-dessus de moi, et un peu sur les côtés, une énorme masse lumineuse en mouvement, et entendis un coup sourd. Toute la muraille se trouvait transportée à quelques toises de distance et un bloc détaché était tombé à quelques mètres au-delà. Mon premier regard alla vers l'habile ouvrier ; il se tenait sain et sauf à côté du monstre de pierre qu'il avait vaincu et hochait la tête dans notre direction, semblant dire avec un sourire : « J'ai été rasé de près ! » Je soutins Minna qui tremblait de tous ses membres et la fit asseoir sur une pierre.

CHAPITRE X

LE soleil de l'après-midi brillait de tout son éclat sur les rochers, mais, au-dessus des crêtes s'amoncelaient des nuages noirs, et une pluie d'orage se mit soudain à tomber. Nous fûmes contraints de nous hâter à travers la pierraille et les buissons jusqu'à la forge de la carrière. Cet effort rendit des forces à Minna qui, une minute plus tôt, pouvait à peine se tenir debout. Elle fit les derniers pas en courant, à travers un rideau de pluie, comme si elle n'avait subi aucun ébranlement nerveux.

Quel contraste, après l'aveuglement produit par la réverbération du soleil sur les rochers, de se trouver dans l'obscurité et l'atmosphère poussiéreuse d'une petite pièce, bientôt bourrée d'ouvriers, éclairée seulement par des étincelles rougeâtres. Un jeune homme d'une frappante beauté se tenait près de la forge; il étendit son bras musclé, prit un bout de câble, et tira sur la longue perche recourbée qui actionnait les soufflets. Le charbon rougeoya; il le tisonna, jeta dessus une autre pelletée, y introduisit un pic à la pointe émoussée, en retira un autre dont l'extrémité était d'un rouge cerise; alors, ayant craché sur ses doigts avec lesquels il effleura le métal brûlant, il plongea celui-ci dans une auge pleine d'eau, ce qui produisit un crépitement et un dégagement de vapeur blanche. Minna rit.

— Nous venons de voir Siegfried luttant avec le dragon et, ici, nous le voyons en action dans la forge de la forêt.

Elle s'était de nouveau adressée à moi en danois, et les ouvriers nous regardaient avec étonnement, surpris par ce jargon. Le forgeron ne parut pas y prêter attention; à ce moment précis, il posa sur l'enclume le pic chauffé qui virait au gris et le travailla au marteau, faisant jaillir des étincelles à l'entour tandis que nous reculions de quelques mètres, hors de portée. Minna le regarda avec une admiration qui me déplut.

— Ne trouvez-vous pas que c'est un bel homme? demanda-t-elle. Quand il est à son travail, on ne peut rien concevoir de plus pittoresque. Si seulement Gudehus ⁽¹⁾ lui ressemblait!

— Certes, il a bel aspect, mais vous allez le troubler en l'admirant si visiblement. Il va en concevoir tant de vanité que les pauvres petites villageoises ne lui plairont plus jamais.

— Il est occupé à son travail, il ne le remarque sûrement pas.

— Alors les autres le lui diront.

— Mais c'est tellement merveilleux de voir quelque chose d'absolument parfait!

Pour aussi légitime que cela pût être, je ne goûtais pas cette admiration.

— Je me demande s'il est Saxon? dit-elle au bout d'un moment.

— Non, Mademoiselle, je suis du Schleswig, répondit posément l'ouvrier en danois, en jetant le pic de côté et en s'occupant à actionner les soufflets.

On aurait pu croire que c'était lui qui avait soufflé la flamme aux joues de Minna, tant elle rougit. Les ouvriers, autour de nous, étouffèrent quelques rires, semblant avoir saisi la situation. Tout d'abord je me réjouis de sa confusion, comme d'une juste punition, mais bientôt je la pris en pitié, car elle ne semblait pas avoir le courage de lever les yeux. Par chance, la pluie avait presque cessé. Nous prîmes congé de notre aimable propriétaire et du géant barbu; le gnome, dans un coin, nous regarda d'un air farouche et l'Adonis de la forge nous lança un gai « *Farvel* » ⁽²⁾.

(1) Fameux chanteur wagnérien (dans le rôle de Siegfried), à Dresde.

(2) « Adieu! » en danois. N.d.T.

Nous ne voulions pas nous risquer, évidemment, à redescendre par le chemin où nous avions grimpé. Le petit Hans reçut l'ordre de nous montrer le chemin à travers les carrières voisines, mais je fis bientôt comprendre à notre jeune guide que je pourrais me débrouiller tout seul et je réussis à lui échapper définitivement.

La plupart des carrières étaient désertées par les ouvriers. On voyait partout le même sol et les mêmes murs blancs, des talus couverts de buissons, des files de pierres taillées, des masses cyclopéennes de blocs bruts semblables à des ruines, et, çà et là, des débris de rochers tombés par-dessus, vestiges des grandes explosions de l'hiver. En nous tenant le plus près possible de la paroi rocheuse, nous n'avions pas grand mal à trouver un passage excellent, les carrières étaient séparées les unes des autres par de vastes pierriers dont les cailloux se dérobaient sous nos pas, ce qui me donna maintes occasions de soutenir Minna qui poussait des cris et riait de ce sol mouvant, tendant les bras vers moi, soit pour chercher un appui, soit lorsqu'elle pensait me voir glisser. Les tristes souvenirs sur lesquels elle s'était apesantie, son excitation nerveuse tandis que l'on abattait le pan de rocher, et, en dernier, sa confusion dans la forge, tout ce qui semblait avoir éteint jusqu'alors sa gaieté éclatait maintenant avec d'autant plus de force. Une fois, nous tombâmes tous deux, elle par-dessus moi — heureusement je fus seul à subir tout le mal; Minna se releva en riant et m'aida sans la moindre timidité. Sans doute, alors, aurait-elle même oublié de m'envoyer devant si nous avions dû grimper sur la montagne; elle semblait réellement tout à fait imprégnée d'une humeur exubérante, peut-être à cause de moi, peut-être aussi à cause du gazouillis des oiseaux et des senteurs de la forêt dans laquelle nous venions de pénétrer.

La pluie avait tempéré le parfum fort, semblable à celui de l'encens, que le soleil avait distillé sur les pentes; et, enivrés par cette douceur, les oiseaux chantaient comme au printemps. Le soleil de l'après-midi dardait ses rayons entre les sapins dont les branches recourbées et ourlées de lumière brillaient comme si elles eussent été constellées d'étoiles. Vers le bas, entre les troncs, on voyait la rivière, telle une traînée lumineuse et, au-dessus de nos têtes, les cimes des arbres, dodelinant doucement, dominées par des rocs fissurés, couleur d'écorce, eux-mêmes aigrettés par

une file bleuâtre de sapins rabougris, montant à l'assaut vers un ciel sans nuage.

De temps à autre, quand le soupir du vent venait, telle une vague à notre rencontre, de grosses gouttes tombaient sur nous et la jupe de Minna voltigeait à l'entour. Elle était faite d'un tissu beige pâle, et tombait en larges plis de sa ceinture de cuir noir, toilette qui la faisait paraître plus mince et plus grande qu'elle n'était. Elle marchait avec précaution sur le sol en pente qui, partout où il était resté sec, était rendu très glissant par les aiguilles et les écailles de pommes de pin; souvent elle glissait, étendant le bras droit avec un petit cri, de telle sorte que la manche se relevait au-dessus de la fossette du coude, tandis que l'autre bras, avec sa main dégantée, brunie par le soleil, s'agrippait à la mousse.

Soudain j'éclatai de rire et, comme elle se retournait avec un sourire interrogateur, je désignai son ombre qui, grossièrement déformée, se projetait sur la surface verticale de la pierre, à côté d'elle; elle se mit à son tour à rire de bon cœur et me désigna la mienne qui, avec des jambes plus longues que des pattes de cigogne, s'étalait en hauteur. Pendant un bon moment nous ne pûmes nous arracher de ce lieu, car, au moindre mouvement, nos deux ombres prenaient un aspect encore plus ridicule. Enfin nous parvînmes à un endroit où la pente devenait moins raide et où la forêt avait pu s'étendre. Nos ombres recommencèrent à nous jouer de bons tours, nous montrant tantôt couchés sur le vert gazon, tantôt sautant d'un tronc à l'autre et bondissant dans la profondeur des feuillages.

— Savez-vous, me dit Minna, quelle chance vous avez de ne pas être Peter Schlemihl, car à présent vous seriez découvert!

— Sans doute le serais-je, et alors?

— Alors... Eh bien! En tout cas cela ne me plairait pas du tout!

Ses petites oreilles étaient devenues toutes rouges, ce qui ne pouvait être dû à leur transparence, car le soleil était derrière nous. Mon cœur bondissait de joie, car je ne pouvais douter qu'elle avait pensé au passage de ce livre immortel où le pauvre homme privé de son ombre, Schlemihl, se promène nuitamment au jardin avec sa bien-aimée et se trouve soudain à un endroit où la lune brille et où seule son ombre à *elle* s'étend à leurs pieds.

Elle aussi avait compris sur-le-champ que mon très banal — banal en apparence — « et alors ? » était plus audacieux que stupide, car elle m'avait prêté elle-même, récemment, le livre en question, un volume de cette collection classique dont elle m'avait parlé.

Certes, je suppose que si mon ombre n'avait pas été visible, elle se serait alors trouvée mal, et j'aurais dû la quitter pour toujours ; mais pour l'instant étant parfaitement en vie et jouant à cache-cache avec son ombre dans la forêt baignée par l'ardeur vespérale, quel obstacle avais-je à redouter sur mon chemin ? Bien sûr, je n'avais pas en poche une bourse inépuisable, mais mon ombre était bien entière. Ne se trouvait-elle pas, juste à cet instant, sur une surface de pierre brute, noir sur blanc, comme preuve indiscutable de mon existence réelle ? Et le petit lobe de ses oreilles, d'un rose si éclatant, ne me disait-il pas qu'il appartenait à une femme qui m'aimait déjà un peu ? Alors pourquoi mon cœur n'aurait-il pas bondi de joie ?

— Dites-moi donc, avez-vous aussi soif que moi ? demanda soudain Minna.

— Je n'en sais rien, mais j'ai très soif.

— Bien, partout je vois des quantités d'airelles, et je ne sais pas pourquoi nous les laisserions inutilement sécher sur pied.

J'étais bien de son avis, et nous nous mîmes à piller les petits buissons aussi vite que nous le pouvions. Comme c'était très inconfortable de rester longtemps debout sur cette pente, nous nous agenouillâmes et rampâmes de buisson en buisson à quatre pattes. Bientôt nous trouvâmes trop fatigant de cueillir les baies une à une, aussi détachions-nous les tiges et les enfournions dans notre bouche. Notre soif une fois apaisée, nous réalisâmes combien elle avait été grande. Minna pouvait à peine contenir sa joie ; elle commença même à émettre une sorte de ronronnement comme un petit animal satisfait. Voyant que cela m'amusait, elle poussa la plaisanterie plus loin et se mit à happer les baies sur les buissons eux-mêmes avec ses lèvres, sans se servir de ses mains, qui restaient posées sur le sol comme deux pattes. Alors elle me lança un coup d'œil avec une expression très malicieuse, ronronnant et secouant en même temps son front où voltigeaient quelques petites boucles. Ses lèvres étaient devenues bleu foncé et son sourire montrait une

rangée de dents bleuâtres. Serait-ce ce négligé champêtre qui rendait Minna moins respectable qu'auparavant, ou bien est-ce cette couleur de ses lèvres qui, tel un signe de notre humeur puérile, vint au secours de ma timidité naturelle, je ne sais; mais il est certain que cela me donna une irrésistible envie de l'embrasser. A ce moment nous découvrîmes une baie aussi grosse qu'une petite cerise, et nos têtes se heurtèrent. Tandis que je riaais encore et me frottais le front, elle goba la baie; aussitôt après, mes lèvres joignaient les siennes en un long baiser et mon regard plongea dans ses yeux à demi fermés qui, dans leur profondeur, avaient l'éclat des derniers rayons du soleil. Seules nos lèvres se rencontrèrent, nos bras reposant sur le sol comme des pattes antérieures, et, au moment précis où je me disposai à en faire un usage plus humain, et à les mettre autour de ses épaules, tandis que j'étais à demi inconscient et enivré par la sensation divine de ce premier baiser, elle sauta sur ses pieds et descendit en courant jusqu'au sentier. Avant que j'eusse pu la rejoindre, elle avait déjà atteint un endroit où je ne pouvais marcher à côté d'elle, car le sentier n'avait qu'un pied de largeur et la pente était raide. Consciente de ce détail, elle marchait tranquillement.

— Minna! appellei-je doucement et timidement. Elle fit semblant de ne pas m'avoir entendu.

— N'avez-vous pas réussi à trouver mon ombre, demandai-je, essayant de plaisanter, pour vous être enfuie aussi vite de moi? Regardez donc derrière et vous verrez que je l'ai toujours, quoiqu'elle soit devenue plus pâle, — tout comme la vôtre d'ailleurs.

Toujours pas de réponse.

— Êtes-vous fâchée contre moi? M'en voulez-vous?

Elle secoua la tête, mais ne s'arrêta ni ne se retourna. La façon dont elle avait répondu m'avait cependant apaisé; je ne savais que dire et ne voulais pas non plus l'importuner, quoique cette marche silencieuse, l'un derrière l'autre, me fût fort pénible. Enfin nous atteignîmes l'endroit où l'étroit sentier montagnard, entre les derniers sapins, descend vers la plaine à proximité de la rivière, à quelques minutes de Rathen. Là, au moins, je pourrai voir l'expression de son visage. Comme un cerf aux abois, elle me fit face.

— Je vais vous dire au revoir maintenant. Nous sommes près de la maison et vous ne devez pas aller plus loin avec moi.

— Mais pourquoi pas ? Que voulez-vous dire ?

— Laissez-moi seule ! Je vous en prie, laissez-moi maintenant aller seule, c'est tout ce que je vous demande, parce que je vous ai laissé... parce que vous avez pris l'autorisation...

— Mais, au moins, dites-moi...

— Au revoir, au revoir !

Elle descendit les derniers mètres en courant plutôt qu'en marchant et s'éloigna à travers la prairie, où ses pas se firent silencieux. Seule sa ceinture de cuir, qui avait craqué tandis qu'elle rampait parmi les aïrelles, faisait un léger bruit au rythme de sa marche. Je devins profondément triste lorsque ce son s'éteignit complètement. Je restai là, sur place, la regardant aussi longtemps que je pus apercevoir sa jupe claire.

LIVRE II

P ERDU dans mes rêves, j'errai près de la berge du fleuve pendant un long moment. Une seule pensée hantait sans cesse mon esprit, m'exaltant d'une joie croissante: non seulement elle était libre, mais, apparemment, l'avait toujours été et peut-être n'en savait-elle pas plus que moi en fait de peines de cœur. Il était absurde de ma part d'avoir été jaloux du bel ouvrier de la forge, mais encore plus absurde de m'être laissé entraîner à ce sentiment à l'égard d'un personnage imaginaire appelé « le peintre danois ». Il n'y avait aucun doute, toute cette histoire n'était qu'un commérage familial recueilli auprès d'une vieille tante qui, aux dires du maître d'école, « n'était pas tout à fait ce qu'elle aurait dû être ». En outre, Minna elle-même avait souvent parlé de ses tantes et de leur bavardage saugrenu.

Elle devait être à moi. Ne l'était-elle pas déjà? Je sentais encore son baiser sur mes lèvres. Mais pourquoi m'avait-elle abandonné si soudainement? Pourquoi ne m'avait-elle pas autorisé à la reconduire chez elle? Des fantaisies de jeune fille! Qui peut les comprendre? Et ne font-elles pas partie d'un jeu indispensable?

La nuit tombait déjà. La clarté réfléchie par le ciel, au couchant, éblouissait l'œil à tel point que l'on pouvait à peine

évaluer les distances. Sur les hauteurs, un faible rayon de lumière touchait encore le bord des rochers et il semblait qu'une toile d'araignée grise s'étendait sur les vertes prairies, de l'autre côté de l'eau.

J'entendis des voix devant moi et vis un homme accompagné d'un garçon venir à ma rencontre. Le propriétaire et son fils rentraient de la carrière. Quand nous fûmes près les uns des autres, le garçon courut à moi, tenant quelque chose de blanc à la main.

— Voici votre lettre, cria-t-il.

— Ma lettre ?

— Oui, je pense que c'en est une que vous vouliez poster, dit le propriétaire de la carrière, puisqu'elle est adressée au Danemark.

— Je l'ai trouvée là où vous vous êtes assis si longtemps pendant qu'on préparait la mine, dit Hans.

Avec un sentiment de gêne, je pris la lettre. A la faible lueur du crépuscule j'eus quelque difficulté à découvrir que l'adresse, dont l'encre était brouillée par l'humidité, portait le nom de « Monsieur Axel Stephensen, Artiste peintre ». Je voulus vérifier une fois encore si mes soupçons sur l'écriture étaient fondés, mais les caractères dansaient devant mes yeux.

— Oui, c'est bien cela, merci. Au revoir.

Le nom du « peintre danois » était là. Si un fantôme m'était apparu subitement, je n'aurais pas ressenti dans le dos un frisson plus glacial. Axel Stephensen, par exemple ! Bien sûr, je le connaissais. Qui ne connaît nos jeunes artistes, même les moins célèbres ! C'était du moins une petite consolation pour moi. Je n'avais pas à lutter avec un génie. Je le connaissais, c'est-à-dire, je l'avais rencontré dans un café ; je me souvenais aussi avoir vu de lui, à l'Académie, un assez joli tableau de genre ; et j'avais aussi entendu parler de lui de temps à autre, d'ailleurs pas toujours dans les termes les plus flatteurs, car il était considéré comme assez libertin. Mais ce qui me frappait le plus, comme une étrange coïncidence, c'est que j'avais reçu, le jour même, une lettre dans laquelle un de mes cousins faisait quelques allusions grivoises au sujet d'Axel Stephensen lui-même. Ce dandy parisien faisait le joli cœur auprès d'une jeune femme de notre connaissance dont la bourse était plus attirante que le visage et dont il avait fait un

portrait si flatteur que son modèle, aussi bien que la famille de celui-ci, était enchanté. Malheureusement pour le peintre celui qui fut le plus satisfait encore, ce fut celui à qui le portrait était destiné — un officier de marine fraîchement émoulu, dont l'examen couronné de succès allait être récompensé par l'annonce des fiançailles.

Ainsi Stephensen était l'homme qui avait joué un rôle non négligeable dans la vie de Minna! D'après ce qu'avait dit le maître d'école, j'en avais déduit que deux ans avaient dû s'écouler depuis que Minna avait fait sa connaissance à Dresde, et cependant ils continuaient encore à s'écrire. Qu'est-ce que cela pouvait signifier si ce n'est une sorte d'amour, une entente secrète ou quelque chose de ce genre? Mais, d'autre part, sa confiance en moi, sa coquetterie, ce baiser qu'elle m'avait assez volontairement laissé lui dérober, comment pouvait-on concilier tout cela avec une telle intimité, sauf chez une fille de nature frivole? Plus je pensais à ces contradictions, moins j'en découvrais l'explication.

Ma rêverie fut finalement interrompue par la cloche d'un remorqueur tirant sur sa chaîne. Il faisait complètement nuit. On entrevoyait la lune derrière les cimes des sapins, sur une hauteur, de l'autre côté du fleuve; sa lumière n'atteignait pas encore la surface de l'eau, et l'on ne pouvait apercevoir les bateaux, mais seulement la ligne des fanaux et leur long reflet dans l'eau légèrement agitée, vision évoquant une procession de hampes dorées, conduite par l'une d'elles, ornée de rubis et d'émeraude.

Ce spectacle qui me rappelait si vivement nos bons moments au bord de la rivière me déprima davantage encore.

Je rentrai lentement chez moi en tenant à la main la lettre fatale.

Dès que j'eus allumé la lampe, je me mis à la regarder de plus près. L'humidité avait tellement délayé la colle que l'enveloppe ne tenait plus qu'en un seul endroit.

Il eût été aisé de l'ouvrir et de la refermer sans être découvert.

Cette pensée me fit à la fois rougir et frissonner. Pris de terreur, je la jetai sur la table et me mis à marcher autour de la pièce, sans la quitter des yeux.

Brusquement je la pris et grattai l'endroit clos avec l'ongle; mais, comme si j'eusse agi dans un moment d'inattention, je retournai rapidement la lettre et examinai avidement l'adresse.

Si j'avais eu quelques doutes sur l'authenticité de l'écriture de Minna, ceux-ci s'évanouirent instantanément. Mais un fait évident s'imposait à moi : l'adresse et le morceau en prose de Goethe dans le carnet poétique avaient été écrits de la même encre rougeâtre et un peu boueuse qui avait dû probablement être achetée chez l'épicier de Rathen.

S'il en était ainsi, j'étais sans doute la cause de l'insertion de ce passage amoureux, et cette pensée me fit considérer cette lettre désagréable plus calmement.

Je pris une feuille de bloc-note et écrivis à Minna que cette lettre, évidemment perdue par elle, avait été trouvée et m'avait été apportée, mais que je ne voulais pas la poster sans son autorisation, car l'adresse paraissait avoir pas mal souffert de l'humidité et était devenue si illisible que je pensais qu'elle préférerait en envoyer une autre,

Je glissai le tout dans une grande enveloppe, y inscrivis l'adresse et sortis aussitôt pour la porter à la boîte, à l'*Erbgericht*. Ainsi étais-je débarrassé à la fois de la tentation et de l'ennui.

Une lune claire brillait sur les hauteurs dominant le hameau endormi, dont les toits de quelques maisons seulement étaient assez élevés pour que les rayons lunaires pussent éclairer les petites vitres des fenêtres. Au-delà se haussait la crête de rochers à pic qui semblait plus proche et se fondre, plus que de coutume, en formes vagues et obscures. Les carrières brillaient dans le lointain, au-delà de la courbe du fleuve, et je pus repérer l'endroit où nous venions de passer ensemble cette journée.

La beauté du paysage et la fraîcheur me calmèrent, mais une mortelle fatigue me saisit soudain lorsque je me remis à gravir la route de mon logis montagnard. Je me couchai donc aussitôt dans l'attente des « choses qui devaient venir ».

LE lendemain matin, je courus chez l'épicier, et rapportai une bouteille d'encre, probablement le *corpus delicti*. Mon examen m'apporta le résultat escompté : la lettre et la copie du carnet de poésie avaient été écrites avec cet *instrumento* et, bien vite, je me mis à envisager l'avenir sous un angle plus favorable.

Minna devait avoir reçu maintenant mon message et je ne doutais pas qu'une explication suivrait de sa part. Il me sembla plus probable qu'elle choisirait de répondre par écrit. Me ferait-elle porter une réponse ? Mais cela pourrait faire jaser. Peut-être, d'ailleurs, n'aurait-elle pas le temps d'écrire assez tôt dans la journée pour utiliser ce mode de transmission, et la poste apporterait alors la lettre aussi vite. Cette journée allait être pour moi une épreuve de patience.

Comment allais-je la subir ? D'abord je pensai entreprendre une longue excursion, mais je tremblai à l'idée de laisser mes propres pensées prendre le dessus et d'être condamné à tourner et à retourner sans cesse la même question dans mon esprit. Je préfèrai donc m'adonner à la lecture d'un roman allemand du genre familier, aux intentions pures et traitant de sujets que le temps avait miséricordieusement effacés de ma mémoire. Puis je donnai l'ordre qu'on apportât mon repas.

Peu à peu la chaleur augmentait et aucun souffle d'air n'entrait par la fenêtre ouverte. J'ôtai l'un après l'autre mes vêtements jusqu'à me retrouver en chemise sur mon lit, ce qui contrastait singulièrement avec les personnages dépeints dans le roman, lesquels étaient des modèles de bienséance. Je ne pensais pas qu'il pût y avoir quelque risque de recevoir des visites, les vieux Hertz ne pouvant absolument pas s'aventurer si haut en montagne. Soudain une idée germa en moi. Et si elle-même venait me voir ! La chose paraissait impossible, mais en pareille circonstance on doit être prêt à toute éventualité.

Aussitôt je commencai à m'habiller avec le plus grand soin ; je me serais même rasé, si le soleil n'avait pas été aussi aveuglant. Quand mes yeux se portèrent sur la petite allée de bouleaux, une nouvelle idée me saisit : la grotte *Sophien Ruhe* ! Elle avait dit qu'en cette période de l'année les gens de la maison n'y allaient jamais ; comme si, en se fiant à ma mémoire et à ma sagacité, elle espérait me voir là ! Sûrement elle agirait ainsi. Ce fut un trait de lumière pour moi et je me précipitai.

A quelques mètres de l'endroit en question, je m'arrêtai afin de mettre un peu d'ordre dans mes sentiments, mais, au même instant, un monsieur de haute taille, portant moustache et barbe à la *Kaiser Wilhelm*, sortit de la grotte avec un air offensé.

— Je vous demande pardon, balbutiai-je ; je crains... peut-être ce terrain est-il privé ?

— Strictement privé, monsieur, répondit le gentleman à la barbe de Kaiser du ton le plus majestueux qui soit. Je disparus aussitôt de sa vue.

Je n'étais pas d'excellente humeur quand je retournai chez moi et je me plongeai dans le deuxième volume du roman. Arrivé au passage le plus pathétique, une autre idée me vint. Elle pourrait bien être chez les Hertz, pourquoi n'y avais-je pas songé plus tôt ? Non, elle avait dit hier qu'elle en serait empêchée. A nouveau les vagues du Léthé déferlèrent sur mon cerveau enfiévré par l'action romanesque et, quand la chandelle eut brûlé jusqu'à la bobèche, le sommeil m'emporta loin des nobles comtes et des filles du pasteur, plus nobles encore.

L'heure du courrier arriva le lendemain matin et passa.



*La poste ne t'apporte pas de lettre,
Mon cœur, mon cœur. (1)*

J'attaquai le troisième volume du roman, qui, à l'égal des précédents, comportait cinq cents pages. Lorsqu'il fut terminé et que le soleil eut déjà dépassé le cadre de la fenêtre, je me hâtai de me raser, considérant que la correction est un devoir quand on s'apprête à jouer une scène d'un genre délicat. Au moment du second et dernier courrier, je ne pris pas la peine de considérer ce que je ferais en cas de déception; et pourtant je m'y attendais. J'avais dégagé le champ embroussaillé de ma joue droite, quand ma main trembla si fort que je dus poser mon rasoir. Je venais d'apercevoir, gravissant le chemin en lacets de la colline, le facteur, long et mince, qui, avec sa veste d'uniforme et son képi militaire, ressemblait à des dessins médiocres de Moltke. Je restai à la fenêtre dans une impatience mortelle et, après l'avoir vu disparaître au coin de la maison, j'écoutai ses pas dans l'escalier, puis je le revis descendant la pente escarpée.

Un terrible désappointement m'envahit et, avec irritation, je me jetai sur le lit. Des pas de pieds nus s'entendirent alors dans le couloir, et l'on frappa à ma porte, fermée à cause de la tenue négligée que j'avais adoptée pendant la lecture du roman. Dès que j'eus ouvert, une grosse main humide me tendit une épaisse enveloppe.

(1) Schubert, *Die Post*.

CHAPITRE III

C'ÉTAIT bien d'elle ! J'ouvris l'enveloppe en la déchirant et en retirai plusieurs feuillets de bloc-note, couverts d'écriture, desquels s'échappa une lettre plus petite — celle adressée à M. Stephensen — dans une enveloppe ouverte. Cette confiance me stupéfia, mais me parut de bon augure.

Sa lettre qui, selon une coutume féminine, n'était pas datée, disait ce qui suit :

« Cher Monsieur Fenger.

« Je me demande ce que vous devez penser de moi, à moins que, très probablement, vous ne deviez pas savoir quoi penser. J'ai parfaitement compris que vous n'aviez pas posté ma lettre, non parce qu'elle était mouillée, mais parce que vous vouliez me demander : « Qu'est-ce que cela signifie ? » Je pense que vous avez le droit d'exiger une telle explication, ou en tout cas de l'attendre. Même sans cet incident, j'aurais saisi la première occasion favorable pour vous faire connaître, dans une certaine mesure, la plupart des choses contenues dans cette lettre. Je me suis demandé s'il ne vaudrait pas mieux vous parler — il y a des tas de promenades tranquilles —, mais les enfants doivent toujours être avec nous. Puis, après tout, j'ai pensé qu'il valait mieux me confesser à vous par écrit, car il s'agit vraiment d'une sorte

de confession. Quand elle sera achevée, vous ne penserez pas autant de bien de moi que jusqu'à maintenant. Mais, précisément pour cette raison, il est nécessaire que vous parveniez à me connaître, quelque tristesse qu'il y ait à détruire d'agréables illusions.

« C'est par un heureux hasard que j'ai été amenée à vous faire une description assez détaillée de mon foyer et de mon éducation. Pas tout à fait un hasard cependant, car j'avais déjà décidé, depuis quelque temps, de vous éclairer sur mon passé, et mes confidences précédentes devaient en former l'introduction. Je vous demanderai donc de faire appel à votre mémoire. Les principaux points abordés vous avaient donné, je suppose, une impression différente, malgré la confusion de mon récit, et cela pourrait vous inciter à me juger plus durement que je ne le mérite peut-être.

« Laissez-moi donc commencer. Ah! je voudrais que vous soyez assis en face de moi, c'est si difficile d'écrire sur un tel sujet!

« Je ne sais si je vous ai dit que ma mère avait six sœurs. Elles étaient les filles d'un riche aubergiste dont l'hôtel était surtout fréquenté par des gens de la campagne. Elles eurent toutes à participer aux travaux ménagers et par conséquent ne reçurent pas beaucoup d'instruction. De vie de famille il n'y en avait pour ainsi dire pas, car la mère était occupée à tenir la maison et le père à ses affaires. Parfois il fouettait ses filles avec une badine, c'était là toute leur éducation, et cela ne devait rien amener de bon. (Je suis contente *d'écrire* à présent). Cinq d'entre elles eurent des enfants avant d'être mariées, ma mère et sa plus jeune sœur, elles, pensaient que tout était permis tant que l'on ne commettait pas cette erreur.

« C'est par une telle mère que j'ai été élevée et je lui vouai un grand amour; par moment, seulement dans ma toute petite enfance, j'étais sa confidente et je partageais ses soucis, tandis que mon père ne me parlait jamais. Devenue une petite fille, je l'entendais raconter ses histoires d'amour et je grandis avec l'idée qu'une fille s'élève aux yeux des autres en proportion du nombre d'admirateurs qu'elle a eus.

« Peu de temps après ma confirmation, je renouai avec une ancienne camarade d'école, de quelques années plus âgée que moi.

Nos jardins se touchaient et elle m'appelait souvent pour que j'aille la rejoindre. Je remarquai bientôt, quand nous allions nous promener, qu'Émilie lançait des regards en tapinois vers la maison voisine, et, peu après, elle devait me confier que « son chéri » habitait là, mais que je ne devais pas le dire à sa mère. Un jour, deux messieurs regardaient par la fenêtre, le « chéri » et un de ses amis, et je pus à peine en croire mes yeux quand l'ami me fit un signe de tête. Je contai le tout à ma mère qui trouva l'histoire très amusante. Comment les choses se passèrent, je ne m'en souviens plus maintenant, mais une rencontre fut organisée à laquelle ma mère assistait, et je me rappelle encore les sentiments mêlés de dégoût et d'orgueil qui emplissaient mon esprit tandis que je marchais à côté de cet étranger. Après cela il vint nous voir ; je n'avais pas plus de quatorze ans à l'époque. Il s'asseyait à côté de moi, et m'embrassait. Nous nous promenions aussi ensemble. Oh ! Cher ami, c'était affreux ! Songez donc que tout cela me semblait parfaitement correct et pourtant cet individu m'était profondément antipathique. Il partit et nous nous écrivîmes de temps à autre — Dieu sait quoi ! Je vivais malgré tout avec le vague sentiment que toutes ces choses n'étaient pas tout à fait normales, d'autant plus que cette présentation avait toujours été dissimulée à mon père.

« Peu de temps après, un jeune musicien vint habiter chez nous, je devais le servir comme j'avais servi les autres locataires. Il était plus familier avec nous qu'aucun des autres et, malheureusement, je devins très éprise de lui, mais je dois vous demander, cher monsieur Fenger, de me faire entière confiance — de façon innocente. Lorsque à travers la porte j'entendais qu'il se préparait pour sortir, je mettais vite mon chapeau et ma veste, prétextant une commission pour ma mère, mais, en fait, dans l'espoir de descendre la rue avec lui. Un jour un pique-nique fut organisé par mes cousins et je demandai à ce que le musicien soit des nôtres, mais les autres ayant objecté que c'était un étranger, je restai à la maison. Il m'invita alors à aller seule avec lui à Loschwitz, ce à quoi ma mère ne fit nulle objection, et, comme de coutume, on fit un mensonge à mon père.

« Par la suite, un après-midi, nous jouâmes aux gages, et il fut désigné pour m'embrasser, ce que je refusai formellement de

lui accorder. Il se retira dans sa chambre, et ma mère, au moyen d'une ruse quelconque, m'envoya vers lui. Il me demanda le baiser avec insistance, l'obtint et, à dater de ce jour, je tombai tellement amoureuse de lui qu'avec mes idées de quinze ans, je m'imaginai que je ne pourrais jamais aimer quelqu'un d'autre. Mon premier amoureux commença alors à m'ennuyer terriblement et je ne voyais pas comment me sortir de cette situation. Sur ces entrefaites la correspondance prit fin.

« Le jeune musicien demanda ma main à ma mère, mais elle lui répondit que j'étais beaucoup trop jeune pour penser à un engagement sérieux. Peu après, j'appris qu'il était sur le point de se fiancer à quelqu'un d'autre — information qui, cependant, s'avéra fausse par la suite — et mon désespoir fut alors à son comble. De toute façon il nous quitta et, quinze jours plus tard, M. Stephensen prenait la chambre. Le jour où le musicien partit, je m'agenouillai sur le plancher, arrachai quelques branches mortes à une guirlande qu'il avait gagnée à un concours de tir et les conservai en souvenir.

« M. Stephensen vint alors. Par la suite il m'affirma qu'il n'avait retenu le logement qu'à cause de moi, mais qu'en réalité il n'en avait pas besoin. Il était alors attiré par moi, et, ainsi qu'il me le dit plus tard, me considérait comme un être supérieur et inaccessible. Pour l'honneur de ces deux hommes, je dois admettre qu'ils ne me manquèrent jamais de respect.

« Je puis donc comprendre la passion de Mignon si parfaitement innocente elle aussi.

« Lorsque M. Stephensen eut vécu une quinzaine de jours avec nous, le musicien vint, un soir, nous dire au revoir. Je l'accompagnai jusqu'à la porte. Il me demanda alors de l'embrasser, ce que je fis. Le jaloux Stephensen (le début de son prénom Axel, était ici barré) guettait derrière la porte. Par la suite il m'assura que, de cet instant, il me considéra comme semblable aux autres filles et chercha à me former selon ses propres conceptions.

« Oh ! Cher ami, comme il était décevant d'apprendre cela au moment où j'étais si peu consciente de faire quelque chose de mal. J'avais perdu le respect et l'amour d'un homme et m'étais abaissée à ses yeux au niveau d'une femme quelconque. Je

n'oublierai jamais les sentiments qui me submergèrent quand je parvins à réaliser à quel point je m'étais ravalée aux yeux de quelqu'un qui, bien que m'ayant connue si jeune, avait une si grande estime pour moi et dont je m'épris par la suite ! Des milliers de fois je versai des larmes d'amertume et de désespoir. Ma seule consolation était de me sentir innocente. Souvent, après avoir médité sur ces choses, il me semblait que, lorsqu'un homme s'est créé une image si pure et si belle, en somme intuitive, il ne doit pas, à la suite d'une circonstance fortuite, changer d'opinion au point de penser le contraire, mais doit attendre d'avoir retrouvé son calme pour être capable de juger sans passion.

« Je crois qu'un véritable amoureux n'aurait pas dû rejeter, mais pardonner une imprudence puérile, considérant qu'après tout mes défauts étaient dus à mon éducation et à l'exemple de mon entourage, et penser qu'il serait capable de me protéger du mal et de me hausser jusqu'à l'idéal qu'il s'était formé. Mais peut-être était-ce trop demander, et c'est très probablement par ignorance des sentiments humains que je raisonnais ainsi. Il est possible qu'en lisant ces lignes vous compreniez M. Stephensen mieux que vous ne me comprenez et pensiez qu'à sa place vous eussiez raisonné de la même façon.

« C'est ce souvenir qui m'a saisie si violemment après vous avoir permis de m'embrasser. Si vous aviez su qui vous aviez embrassé et que ce baiser était loin — oh, si loin — d'être le premier ! Et ce baiser n'était-il pas la preuve même qu'il (Stephensen) avait eu raison de me considérer comme frivole ? Peut-être, vous aussi, l'aviez-vous découvert et en avez-vous profité ? Mais non, je ne dois pas penser *cela* de vous après nos innocentes relations. Un tel baiser n'aurait pas été à l'unisson de nos âmes ; peut-être était-ce un baiser puéril, irréfléchi ou pour jouer, mais certainement pas un baiser de Judas. Pourtant, je ne vous ai pas plus compris que moi-même et j'ai eu peur pour nous deux. Arrivée chez moi, je me suis mise à pleurer comme si mon cœur allait se briser sans savoir vraiment pourquoi.

« Mais il me faut revenir en arrière. M. Stephensen eut de longues conversations avec moi au sujet de ce que je viens de vous dire, me montrant combien tout était faux, corrigeant des idées blâmables dans lesquelles ma mère m'avait élevée, m'ouvrant peu

à peu les yeux sur bien des choses devant lesquelles j'étais restée aveugle jusque-là.

« Il parlait aussi de son art avec moi, et trouvait que j'avais un certain goût inné (le peintre Jagemann de la période de Weimar, ami de Schiller, dont vous avez peut-être entendu parler, était de notre famille, et mon père lui-même avait peint un peu dans sa jeunesse). J'allais souvent avec M. Stephensen faire le tour de notre célèbre Galerie ⁽¹⁾ où il exposait deux tableaux. A cette époque il devint de plus en plus entreprenant, mais je lui résistai énergiquement, lui pardonnant seulement parce que j'étais très éprise de lui. En outre, j'avais l'espoir qu'il m'épouserait, mais il essayait toujours de m'en dissuader. Il n'avait pas de moyens suffisants et son art, disait-il, souffrirait des tracas domestiques. Lorsque je lui promis d'être une femme d'intérieur si parfaite que cela ne lui coûterait pas plus cher que lorsqu'il était célibataire, il répondit qu'un tel lien n'était pas bon pour un artiste qui devait se déplacer et se consacrer entièrement à son œuvre et à ses idées. Il continua à tenter de me convaincre que l'idée d'une attache plus étroite était pure idée de Philistin et une preuve d'égoïsme de ma part, et que de libres rapports entre un homme et une femme, dans de semblables circonstances, étaient tout à fait valables, que dis-je ? constituaient même les relations idéales. Je n'ai jamais pu lui donner mon accord sur ce point et, tandis que lui, pour de bonnes raisons, s'était mis à trouver mon éducation morale très insatisfaisante, je finis par trouver sa propre morale assez relâchée. Peut-être eus-je tort, mais, quoi qu'il en soit, je ne pus partager ses vues. Pour autant que je le sache, il n'y avait ni calcul ni sagesse en moi, mais seulement un sentiment insurmontable, auquel s'ajoutait le fait pénible que son amour pour moi était loin d'être aussi tendre que le mien pour lui ; bien sûr, il avait en plus son art, tandis que moi, je n'avais que mon amour.

« Lorsque son séjour à Dresde eut pris fin, nous nous séparâmes en convenant de rester bons amis et de nous écrire l'un l'autre. J'allais essayer de me marier et je lui raconterais mes expériences, afin de ne pas faire un nouveau faux pas.

(1) Le Zwinger. N.d.T.

« Telle était ma position. Pouvez-vous imaginer à quel point j'étais seule ? Pour ma mère je ressentais de l'aversion. L'être le plus cher au monde, l'être unique avec qui j'aurais pu m'entretenir, m'avait abandonnée et je n'avais même pas le droit de le désirer. J'essayai de me remettre au piano, mais chaque mélodie me rendait si indescriptiblement triste que je dus y renoncer.

« C'est à ce moment que mon père mourut (je crois vous en avoir déjà parlé) et que je fis la connaissance de M. et Mme Hertz chez lesquels je trouvai une atmosphère aussi totalement différente de celle de mon foyer que de celle créée par un artiste comme votre compatriote ; et cette atmosphère contribua à me rendre la paix. Mais je ne pourrai jamais oublier que c'est M. Stephensen qui, par sa sympathie et son intérêt pour moi, a éveillé, le tout-premier, ma fierté et m'a soustraite à l'ambiance malsaine qui, à coup sûr, promettait de m'anéantir.

« Quant à notre correspondance, nous l'avons toujours poursuivie depuis un an et demi, avec des interruptions plus ou moins longues. Il a toujours répondu à mes lettres assez vite, me demandant de lui écrire à nouveau le plus tôt possible ; parfois il m'envoyait une feuille de son carnet d'esquisses et, au dernier Noël, une belle peinture. Afin de vous donner une idée du genre de notre correspondance, je vous prie de lire la lettre ci-jointe qui a déjà été entre vos mains. Ce n'est pas que je craigne que vous doutiez de mon innocence, mais, au moins, vous ne vous méprendrez pas sur mon intention, même si vous ne la comprenez pas. Il est possible que je ne la comprenne pas moi-même, mais que je souhaite seulement vous la faire connaître ; certes les circonstances vous ont donné une sorte de droit d'agir ainsi, mais le simple fait d'avoir déchiré une enveloppe vous l'aurait enlevé. Quant à l'envoyer, je ne le veux pas, car, ainsi que vous le verrez par la date, elle remonte à une quinzaine de jours ; je croyais l'avoir postée et m'attendais plutôt à l'inverse, c'est-à-dire à ce que la poste m'apportât une lettre de lui. Et maintenant, au revoir ! J'ai passé la moitié de la nuit à écrire et suis terriblement fatiguée. Mon espoir est que vous ne me jugiez pas trop durement après cette explication. En tout cas, vous devez me dire tout à fait sincèrement quelle impression cette lettre a faite sur vous, et ne pas me ménager par gentillesse.

« Si cette confiance n'est pas franchement garantie, comment pourrais-je en tirer profit ? Vous savez déjà que j'apprécie votre jugement et vous le verrez aussi par ma lettre à M. S.

« Votre amie
« Minna Jagemann. »

Troublé comme je l'étais par les mouvements contradictoires que la lecture de cette lettre avait provoqués en moi, je n'essayai pas, tout d'abord, d'arriver à une claire compréhension de son contenu, mais ouvris tout de suite la lettre que deux jours auparavant j'avais été tenté de violer. Je me doutais qu'elle devait contenir des observations me concernant.

Je parcourus rapidement les formules d'introduction avec les habituelles excuses de ne pas avoir écrit depuis si longtemps et des remarques sur le temps et la campagne. Un peu plus de soin était consacré à une courte description, pas très flatteuse, de l'honorable famille dans laquelle elle vivait, et je remarquai qu'elle n'essayait pas de jouer les romancières à succès, jeu auquel les jeunes épistolières — surtout les gouvernantes — sont capables de se livrer en de telles occasions. Après quoi je lus, le cœur battant, les lignes suivantes :

« J'ai fait la connaissance d'un jeune étudiant de l'Institut Polytechnique nommé Fenger, un de vos compatriotes. Cette circonstance, comme vous le comprendrez, me rapprocha aussitôt de lui et abrégé les préliminaires. Je le rencontrai souvent chez les Hertz. On ne peut pas dire qu'il soit vraiment beau garçon, mais il possède un de ces visages ouverts qui plaisent, surtout lorsqu'il sourit. Il est très grand, mais il se voûte un peu et, parfois, il me semble qu'il est un peu délicat de la poitrine. J'en serais très peinée si c'était réellement le cas. Il m'a témoigné tant d'intérêt que je ne peux me dissimuler qu'il m'apprécie. L'avenir dira s'il s'agit là de quelque chose de plus qu'un caprice fugitif de vacances. Il est encore très jeune, il n'a que vingt-quatre ans, mais en réalité paraît beaucoup plus jeune, comme s'il n'avait pas encore été touché par la vie. En ce qui me concerne, j'hésite sur la position à adopter au cas où les choses prendraient une tournure sérieuse et je ne veux pas m'apesantir là-dessus, ni

prendre une attitude appropriée, ce qui serait contraire à ma nature. Evidemment, lorsqu'une femme peut être accusée d'avoir « encouragé » un jeune homme — je crois que c'est là l'expression — ou même d'avoir « flirté » avec lui, ce qui souvent signifie simplement avoir montré une gaieté naturelle, et, d'autre part, lorsqu'elle doit faire machine arrière, autrement dit ne pas consentir à le suivre au bout du monde, alors on a le droit de qualifier cette personne de « créature ». Pour ma part, je pense qu'il serait tout à fait stupide que deux êtres n'osent faire autre chose que d'échanger des regards, sous prétexte que leur intimité pourrait se transformer en un amour le quel, après tout, n'est pas fatalement malheureux. Je le répète, une amitié pure peut exister entre un homme et une femme, et les plus grands bienfaits peuvent découler d'une telle camaraderie. Non, si j'obéissais à de telles considérations, je me sentirais toujours à la fois vaniteuse et sotte. En bref, ce M. Fenger me plaît beaucoup, et parler avec lui est à la fois agréable et instructif de bien des manières. Mais peut-être vas-tu penser maintenant que je suis, sinon en train de faire un faux pas, du moins sur une voie dangereuse ? » Les formules finales venaient ensuite et la signature « Ton amie », sans salutations évidemment.

JE repris la lettre de Minna afin de la lire attentivement, mot à mot. A la première lecture, j'avais été envahi par la terrible angoisse d'apprendre, comme elle m'en avait averti, quelque chose qui fût susceptible de diminuer mon estime à son égard et cette angoisse me hantait de ligne en ligne, mes yeux allant plus vite que mon esprit. Cette crainte diminuait au fur et à mesure que j'avançais; son repentir, presque exagéré, à cause de ses innocentes erreurs, me fit même sourire avec un peu de compassion et, quand mes sourcils se froncèrent, ce fut d'indignation contre ce Stephen; et encore ne pus-je m'empêcher de ressentir une espèce de gratitude envers lui pour l'avoir laissée libre.

En même temps, une joie débordante grandissait en moi, avec la certitude que, par cette lettre, elle remettait son sort entre mes mains. Tout cela donnait l'impression que nous étions en face d'une décision importante à prendre, avec le désir honnête que rien du passé ne restât dans l'ombre. Elle voulait pouvoir se dire: « Je lui ai tout dit », avant de laisser les choses aller plus loin...

Et si maintenant je disais — et je sentais profondément que je pouvais et devais le dire: « Bien, après avoir été exactement informé, je pense comme auparavant, si ce n'est que vous m'êtes

plus précieuse, parce que je vous connais et vous comprends mieux », comment pourrait-elle alors faire machine arrière ? Cette confiance n'était-elle pas une autorisation à tenir un langage amoureux ? La lettre à Stephensen prouvait qu'elle-même avait songé à une union entre nous, quoique les termes employés à cet égard ne fussent pas tout à fait satisfaisants. Mais ce n'avait été qu'au cours des deux dernières semaines que nous étions devenus, jour après jour, plus intimes et, en tenant compte de l'ancienneté de cette lettre qui datait déjà de quinze jours, je déniai toute valeur à ces remarques.

Je voulus lui écrire tout de suite. J'eus cependant la sagesse de prendre le temps de me raser la joue gauche sur laquelle la mousse de savon avait complètement séché, car le soleil frappait encore la vitre et allait bientôt rendre cette opération tout à fait impossible. Ce faisant, je rassemblai mes idées et je pus écrire au courant de la plume la lettre suivante :

« Rathen, 14 août 188...

« Très chère amie,

« Dans quelle mesure votre charmante lettre m'a ému et à quel point elle a pu, par sa confiance, achever d'approfondir la belle image que je m'étais déjà faite de vous, je n'ai qu'un moyen de vous en convaincre.

« Vous dites que vous allez envoyer une nouvelle lettre à M. S. Eh bien ! je propose que vous recopiez l'ancienne, sauf le passage où vous craignez que je sois faible de la poitrine, car je peux vous affirmer que cela est sans fondement.

« Après quoi, vous pourriez alors — à mon sens — continuer « ainsi : Il m'a déjà témoigné un tel intérêt que je ne puis absolument pas douter de ses sentiments à mon égard. Aussi cela « n'a-t-il pas été une surprise lorsque aujourd'hui il a demandé « ma main. Pour le moment, il n'a pas de revenus personnels, « mais aura certainement dans quelques années un revenu « satisfaisant, très probablement en Angleterre où un oncle lui « apportera son appui. Je ne doute pas un instant que je puisse « unir mon sort au sien, etc... etc... »

« Si vous êtes capable d'envoyer une telle lettre, alors, venez chez les Hertz aujourd'hui à l'heure habituelle. Si je ne vous y vois pas, j'y verrai le signe que je vous perds pour toujours et que mon amitié, au lieu d'être le commencement d'un bonheur éternel, n'aura été qu'un rêve passager mais béni.

« Dans ce cas, adieu, et puissiez-vous être heureuse!

« Votre affectionné

« Harald Fenger. »

Je plaçai cette lettre avec celle destinée à M. Stephensen, dans une enveloppe, et l'envoyai porter à la villa par un petit garçon.

CHAPITRE V

L'APRÈS-MIDI était délicieusement paisible et chaud et l'heure s'avancait. Je descendis la colline en courant plutôt qu'en marchant sur le sentier bordé de maisonnettes et de haies et traversai la petite allée qui débouchait sur la vallée resplendissante de l'Elbe. Mais, comme chaque pas me rapprochait du dénouement, mon allure se ralentit et j'en vins même à m'arrêter complètement lorsque je vis l'escalier de pierre conduisant de la prairie vers la maison. Le moindre mouvement m'aurait maintenant permis de voir l'angle de celle-ci avec sa tonnelle en saillie qu'on entrevoyait à travers le feuillage d'un arbre fruitier du jardin voisin. Il me semblait que quelqu'un me tenait à la gorge et que mes jambes se dérobaient sous moi. J'apercevais le mur chaulé, inondé de soleil sous les tuiles brillantes et tapissé de vigne vierge. L'ombre projetée par l'arbre enveloppait la tonnelle où un rayon de soleil mettait une traînée d'or sur la nappe gris-vert. Je regardai longtemps ce rayon afin de retarder l'instant critique. Quelques feuilles de l'arbre fruitier cachait l'angle de la nappe et, au-dessus, flottait la vapeur de la cafetière. J'avais déjà entrevu un homme à barbe blanche, et, à présent, la vieille dame, mais personne d'autre n'était là.

Je continuai à regarder fixement ce tableau dans l'espoir que

j'arriverais malgré tout à *la voir*. Malgré la chaleur intense, je grelottais comme si je m'étais enveloppé d'un brouillard nocturne, puis je redevins à nouveau maître de moi, ce qui n'avait pas été le cas jusque-là. Ma première idée avait été de m'enfuir, car je ne doutais pas que, si elle avait voulu venir, elle aurait déjà été là. Mais peut-être était-elle montée pour chercher quelque objet concernant le service du café ou avait-elle été empêchée de venir; peut-être un message m'attendait-il. Ces différentes explications de son absence, je me les fournissais et les rejetais tour à tour comme une faiblesse de mon esprit qui n'osait pas regarder les choses en face.

Une pierre qui roulait ou l'impression que quelque chose bougeait me fit regarder dans la direction opposée en bas, vers le fleuve. Là, près du petit puits, à peine à cinquante mètres de moi, une forme venait d'apparaître... C'était Minna.

Je voulus courir à sa rencontre, mais Hertz m'avait déjà découvert et me criait « M. Fenger, dépêchez-vous, dépêchez-vous donc! » Je vis alors qu'il agitait la main et, bien que ne comprenant pas la cause de toute cette impatience, j'obéis volontiers. Lorsque j'eus gravi quatre à quatre les marches menant à la tonnelle, je me heurtai presque à une femme grande et osseuse qui sortit précipitamment par la porte avec une valise et une couverture de voyage sur le bras.

— Enfin! Vous avez bien fait de venir! dit M. Hertz. Nous allions vous envoyer chercher, mais Minna affirmait que vous alliez sûrement venir.

« Figurez-vous que nous partons ce soir pour Prague. Oui, dans un instant!

« Mais nous n'allons pas vous chasser pour autant. Au contraire, nous espérons que vous nous accompagnerez un petit bout de chemin. L'express ne s'arrête pas ici, aussi sommes-nous forcés d'aller jusqu'à Schandau, et nous le ferons en bateau. Le temps est magnifique maintenant, aussi bien pourriez-vous faire cette excursion avec nous. Il y a un train dans l'autre sens à neuf heures. Minna a déjà promis de venir. »

Naturellement je m'empressai d'accepter également.

Mon imagination, fertile et torturée, m'avait suggéré un instant l'hypothèse que ma lettre n'avait pas été remise, que la

présence de Minna n'avait pas de signification et que tout pouvait encore se terminer par une déception. Mais la remarque de M. Hertz au sujet de l'insistance de Minna sur ma venue certaine m'apaisa.

Elle gravissait maintenant les marches, vêtue de la même robe beige claire qu'elle portait au cours de notre expédition à la carrière. En me donnant une poignée de main plus prolongée et plus ferme que de coutume — elle avait une manière franche, bien à elle, de serrer la main — elle sourit, mais seulement avec les yeux qui me regardèrent droit dans l'âme, avec une expression aussi différente que le « tu » peut l'être du « vous ». Tout mon sang afflua à mon cerveau et, lorsqu'elle lâcha ma main, celle-ci tremblait et mes genoux s'entrechoquaient. Maintenant que j'avais enfin pour la première fois une certitude et que je me sentais pleinement calme et heureux, je pouvais mesurer physiquement à quel point cette terrible tension et cette angoisse m'avaient affecté.

Minna l'avait senti et ne pouvait s'empêcher de sourire secrètement d'un air plutôt flatté, tandis qu'elle versait à M. Hertz le verre d'eau froide qu'il prenait toujours avec son café. Et, tandis qu'il sirotait d'abord le café, puis l'eau, il parlait avec une grande animation :

— Maintenant, il faut vous mettre au courant, car cela vous intéressera sûrement, et peut-être serez-vous tenté de nous suivre à Prague. Non ? Vous ne voulez pas ? Mais, au fait, cela vaut mieux, car ainsi Minna aura un compagnon au retour et c'est à vous que nous osons la confier. Eh bien, on a trouvé à Prague un manuscrit de *Faust*, de *FAUST*, mon cher garçon. Il s'agit de fragments des premières scènes, qui diffèrent seulement par des détails évidemment, mais tout de même, c'est là que réside l'intérêt de la découverte.

« On pense que cette version est plus corsée et qu'elle est très probablement l'une des premières esquisses. Un vieil original, un colonel retraité, l'a héritée, Dieu sait depuis quand, d'une grand-tante ou de quelqu'un de ce genre, qui, à la cour de Weimar, fut — eh bien ! si intime avec Goethe que je ne peux absolument pas le dire ! Mais cela n'a vraiment pas d'importance. D'ailleurs, soit dit en passant, vous avez là notre moderne Alle-

magne militariste ! Cet officier a hérité un coffre de lettres et de papiers dans lequel, s'il n'avait pas été si ignare, il aurait pu deviner que se trouvaient des souvenirs de Goethe ; mais le mépris pour tout ce qui est littéraire l'a dissuadé même d'ouvrir ce coffre. Il a besoin d'argent, c'est un panier percé évidemment, et il doit se jeter dans les bras des usuriers, alors qu'il a toujours eu un trésor dans son grenier, avec lequel il aurait pu acheter une petite principauté. Et ce n'est pas qu'une suggestion lui ait fait défaut, car nous avons dans l'idée que quelque chose pourrait s'y trouver, peut-être pas un manuscrit, mais des lettres et des renseignements. Je lui ai écrit moi-même. Mais non, des papiers de famille, des secrets diffamatoires peut-être... il voulait veiller à ce que ceux-ci ne tombassent point entre les mains de ces damnés gens de lettres ! C'est ainsi qu'il devait raisonner. Aussi se contentait-il d'avoir du Johannisberger-Dorf dans sa cave, car il est notoire qu'il était bon connaisseur en vins. Et, pendant ce temps-là, une principauté dans son grenier ! C'est une Némésis ! Oh ! ce que cet individu a pu nous tourmenter ! Eh bien, maintenant il est mort, Dieu merci, et le manuscrit a été retrouvé. Que n'ai-je été là ! Mais aujourd'hui, cher ami, j'ai reçu une lettre me désignant, en quelque sorte, comme expert, et vous pouvez vous figurer... »

De même qu'aucun sourire de Minna ne m'échappait, non plus qu'aucun de ses mouvements, de même pas un mot du récit de Hertz ne fut perdu pour moi. Je ressentais une plénitude et une souplesse d'esprit grâce à laquelle je me croyais capable de retenir simultanément toutes sortes d'impressions, tant elles étaient agréables et pures. Le vieil homme n'avait jamais eu un auditeur plus attentif et, à la vérité, une part de son enthousiasme finissait même par me gagner. Mon ivresse légère ressemblait à celle de l'opium qui rend les sons musicaux plus merveilleux encore. Tandis que je le félicitais de ce voyage intéressant qui lui conférait tant d'honneur, l'interrogeant et répondant à ses transports, je buvais la tasse de café que Minna m'avait servie. Mais, loin de trouver incomparable le « brun nectar » préparé par les mains aimées, je décidais dans mon esprit que Minna, fidèle à ses origines saxonnes, avait fait du « café aux fleurettes » et qu'un temps viendrait où elle devrait s'habituer à être moins économe.

Je ne pense pas, cependant, que j'aurais eu le cœur à refuser

une seconde tasse, si je n'avais entendu, venant de la rivière, le bruit sourd produit par les machines du vapeur. Les autres affirmèrent qu'il était trop tôt, mais, peu après, nous vîmes la cheminée du bateau au-dessus des cultures, tige noire avançant sur le fond blanc des pentes dénudées, au-dessous des carrières.

Nous fûmes bientôt assis sur le pont, sous la tente, et nous vîmes la maison glisser devant nous, tandis que la nappe verdâtre brillait encore dans l'ombre de la tonnelle. Nous faisons route vers Lilienstein et sa sœur jumelle Kœnigstein, qui bientôt apparurent l'une en face de l'autre, avec leurs murailles et leurs petites tourelles se chauffant au soleil.

Le reflet des carrières ocre tremblait dans l'eau où chaque point rouge, chaque ligne ombrée de violet, se changeait en une longue traînée ondulante. Le long des rives, les champs et les arbres fruitiers se reflétaient aussi dans le fleuve. De longues vagues glissaient sur les flancs de la proue fendant l'eau et, quand elles déferlaient sur la rive, les reflets chatoyants suivaient leurs sillons brillants, s'allongeaient en forme de torsade jusqu'à ce que tout soit confondu en un vibrant mélange de spirales et de couleurs, le tout lumineux et transparent comme du verre.

Le vieux Hertz était très animé et parlait inlassablement des beautés de Prague, de la curieuse église de Teyn où mon illustre compatriote Tycho Brahe était enterré, du quartier juif, sordide, avec sa sombre synagogue et son immense cimetière où les pierres tombales, de pur style oriental, obliques et appuyées les unes aux autres, étaient si serrées qu'elles avaient l'air de se bousculer mutuellement. Il parlait aussi de Hradchin, l'Acropole bohémienne, et de ses jardins-palais, en forme de terrasses, escaladant la pente rocheuse, et de toutes les merveilles que je pourrais admirer le lendemain si j'arrivais à me persuader de les accompagner ce soir. Car il feignait tout le temps d'espérer que je céderais en définitive et prenait plaisir à écouter d'un air bon enfant les faibles excuses que j'alléguais à ses invitations réitérées.

Mais toujours il concluait en disant : « Oui, oui il est bon également que Minna ait de la compagnie, quoique je sois bien certain qu'elle n'aurait pas peur de rentrer seule. » Alors, évidemment, elle nous affirmait qu'elle était toute disposée à accomplir cet acte audacieux et que je ne devais « en aucun cas renoncer à

cause d'elle à cette agréable excursion, alors qu'une heureuse occasion se présentait de la faire avec d'aimables compagnons ». Tandis qu'elle m'agaçait de la sorte, elle riait, fermant à demi les yeux, si bien qu'à la fin je ne savais que répondre. Au fond, nous nous amusions de ce que le brave homme, en voulant se moquer de nous, était en réalité déçu lui-même, car il ne pouvait imaginer à quel point, ce soir-là, il m'était vraiment impossible de la quitter. Mme Hertz, cependant, assise sur le banc en face de nous, secouait parfois ses boucles grises et souriait en nous regardant, comme si ce bavardage la fatiguait, mais son air interrogateur disait assez qu'elle cherchait le secret qui se cachait sous ce jeu verbal.

A Schandau, nous eûmes à peine le temps de dîner dans le jardin d'un hôtel, près du fleuve. L'obscurité devint rapidement totale. Hertz nous rappela le voyage de retour. Mais Minna nous affirma que le vapeur, assurant la correspondance avec le train, partait régulièrement un quart d'heure avant le départ de ce dernier, ce qui pouvait d'ailleurs se vérifier dans l'indicateur.

Comme la gare se trouve de l'autre côté du fleuve et à près d'un kilomètre du centre de la ville et de l'embarcadère, la communication est assurée au moyen d'un petit vapeur. Ce concours de circonstances mettait le vieux Hertz mal à l'aise; il devint fébrile et, à tout moment, tirait sa montre en or à double boîtier.

Minna reconnut enfin qu'il était temps de partir.

Aucun bateau n'était en vue au petit débarcadère. L'eau noire, faiblement éclairée par des lanternes, coulait devant les piliers de l'apontement désert sur lequel on ne voyait qu'une valise.

— Nous avons dû sûrement nous tromper d'embarcadère, dit Mme Hertz.

— Pas du tout, nous sommes seulement trop en avance, répondit Minna, et elle semblait un peu offensée de cette défiance.

Nous déambulâmes çà et là pendant quelques minutes, sans voir âme qui vive. Hertz entra dans l'abri ouvert qui servait de salle d'attente et s'assit. Dans un coin, un homme dormait, le bord de son chapeau rabattu sur le front, car la lampe à huile fumante donnait juste assez de lumière pour vous éblouir. Hertz

se leva après avoir consulté sa montre deux ou trois fois, s'approcha de l'étranger, tourna autour de lui, toussa et finalement lui demanda avec précaution s'il attendait aussi la barque à vapeur assurant la correspondance du train de Dresde.

— A Prague! murmura machinalement l'étranger sans lever les yeux et en continuant à somnoler.

Un faible espoir se fit jour en moi. Sur ces entrefaites, je vis un commissionnaire descendre pesamment vers le pont; j'allai à sa rencontre et m'informai: « La barque à vapeur pour le train de Dresde est partie il y a dix minutes » me répondit-il. Inondé de joie intérieure, mais feignant extérieurement la plus vive contrariété, je me dirigeai vers ces dames, nanti de la nouvelle. Elles se tenaient près de la petite lampe, et je pus constater que la contrariété de Minna devant la preuve de son erreur ne pesait guère à côté d'une joie, qui, heureusement n'était pas incompréhensible pour moi. Elle paraissait éviter intentionnellement mon regard.

— Nous avons largement le temps, le bateau va sûrement arriver, cet homme n'est pas bien renseigné... Regardez, n'est-ce pas lui, là-bas?

Un fanal rouge approchait, de l'autre côté du fleuve, près de l'endroit où se trouvait la gare. Les câbles se distinguaient déjà faiblement et la vapeur entraînée par le vent au-delà de la barque qui, lentement, remontait à contre-courant, flottait en l'air comme un petit nuage rose. On pouvait entendre le bruit de la machine.

Je me sentis assez mortifié et regardai avec agacement le vieux Hertz qui prononça un profond « Dieu merci » et se hâta de descendre les marches comme s'il n'y avait pas de temps à perdre et comme si lui-même allait à Dresde.

Le bateau sortit de l'obscurité, le sifflet retentit, le commissionnaire répondit à un cri parti de la barque, puis, au-delà de la lanterne de l'apontement, un lasso voltigea qui atteignit presque le bon Hertz et s'accrocha à quelques mètres derrière lui. Le petit vapeur se trouvait rangé le long de l'apontement avec sa cheminée barbouillée de charbon; la cloison basse et sale de la cabine était éclairée par la lueur venant de la chambre des machines où le lent teuf-teuf continuait encore et des vapeurs

nauséabondes d'huile et de suie se diluaient dans l'air frais de la nuit.

— C'est pour le train de Dresde?

— Non, pour l'express de Vienne. Il y a bien le temps, car nous restons ici près d'une demi-heure.

— Oui, mais le train pour Dresde?

— Nous venons juste de faire passer les gens qui le prennent.

— Mais, il y a encore assez de temps. Ne pouvez-vous trouver un bateau pour nous faire passer?

— Je ne pense pas que vous trouviez aucun bateau à cette heure. Dis donc, Heinrich, peut-on avoir un bateau?

— Non, bien sûr on ne peut pas avoir de bateau, répondit le commissionnaire, et il cracha dans l'eau. Les gens n'ont qu'à être ici à l'heure pour prendre le vapeur.

Je me sentis soulagé d'un grand poids et il me sembla que Minna aussi respirait plus librement. Mais Hertz avait l'air complètement affolé; il s'estimait évidemment seul responsable de nous avoir mis dans cet embarras et s'alarmait d'être obligé de nous y laisser.

— Aussi c'est de votre faute, Minna! Pourquoi étiez-vous si affirmative? On ne devrait jamais se fier à sa mémoire en pareil cas et d'ailleurs l'indicateur peut changer d'une année à l'autre. J'aurais dû y penser moi-même. C'est vraiment très ennuyeux.

— Oh non, cher! dit Mme Hertz doucement, après tout, ce n'est pas si terrible que cela. Vous serez forcés de rester ici pour la nuit, mais il ne manque pas d'hôtels à Schandau; la ville en est pleine.

Cette remarque pratique le calma.

— Heureusement qu'il y a un train demain de bonne heure. Mais peut-être remarquera-t-on votre absence, dit Hertz à Minna.

— Oh! je serai de retour avant que quelqu'un soit levé, répondit-elle.

Nous marchâmes de long en large pendant quelques minutes, puis M. Hertz me prit à part.

— Dites-moi, cher M. Fenger, vous avez pris part à cette expédition sans y être préparé, et, en outre, vous ne pensiez pas passer la nuit ici, — je veux dire, avez-vous, par hasard, assez d'argent sur vous?

Je me hâtais de le rassurer, car, vraiment « par hasard », j'avais plus qu'il ne me fallait sur moi.

Le vieil homme me regarda avec étonnement et remit avec hésitation le portemonnaie qu'il avait déjà sorti de sa poche profonde, tandis que sa lèvre inférieure remuait comme s'il allait parler.

— Ces messieurs dames seront obligés de passer la nuit ici, cria le matelot du vapeur, il n'y a plus de train en direction du nord.

— Non, mais nous allons vers le sud. Nous sommes en route pour Prague.

— Mais vous demandiez pour le train de Dresde?

M. Hertz commença à expliquer la situation. Un sifflet de locomotive résonna sur l'autre rive du fleuve et, pareil à un mille-pattes brillant, le train passa dans un fracas métallique. C'était celui qui nous aurait ramenés à Rathen. Je me tenais seul, près de Minna et, comme je supposais que personne ne nous remarquait, je donnai libre cours à ma gaieté et fis une grimace au train qui passait. Minna éclata de rire et un autre rire un peu vulgaire, non loin de nous, lui fit écho. Je me retournai, un peu inquiet, et aperçus le commissionnaire qui paraissait avoir compris la situation.

— Mais qu'est-ce qui vous fait rire de la sorte? demanda Mme Hertz.

Hertz s'affairait à présent pour monter à bord, comme s'il y avait quelque risque que la barque les laissât. Ils demeurèrent près de la rembarde et, pendant un quart d'heure, nous entretenîmes une conversation décousue, cherchant quelque chose à dire, tous fatigués d'attendre. Hertz recommanda un hôtel qui était bien « raisonnable ». A la fin la cloche du départ tinta. Hertz rappela la présence de l'homme dans la salle d'attente.

— Qu'il vienne s'il en a envie, dit le pilote.

Mais le vieil homme s'énervait. Je courus réveiller l'étranger flegmatique qui me suivit d'un air maussade. Dès qu'il eut franchi la passerelle, celle-ci fut retirée, puis le vapeur s'éloigna, tournant lentement, et disparut dans l'obscurité. Minna continuait à agiter son mouchoir.

Je fus sur le point de l'embrasser, lorsque je me souvins que peut-être nous pouvions être encore aperçus du bateau. D'ailleurs le commissionnaire était assis à quelques mètres de là, à cheval sur le parapet.

CHAPITRE VI

Nous revînmes lentement. Au coin de l'abri se trouvait une grande boîte aux lettres bleue. Minna sourit, sortit une lettre de sa poche, et la tint devant moi afin que je puisse en lire l'adresse, qui était, ainsi que je l'avais deviné, celle de Stephensen. Puis, après m'avoir regardé d'un air interrogateur qui signifiait : « Dois-je ? » elle introduisit la main sous le couvercle et la lettre tomba avec un bruit sourd dans la boîte vide. Ce bruit, bien que je m'y attendisse, éveilla en moi une vague sensation de malaise, comme un mauvais présage. Cette sensation passagère et en apparence non motivée, je me la rappelle encore nettement, bien qu'à aucun moment je ne l'aie admise. Car j'avais attiré Minna à moi et, bientôt, je sentis mon étreinte payée de retour avec une ferveur qui n'avait pas tant le caractère de la passion que celui d'une tendresse profonde. Ses solides bras de jeune fille, en s'accrochant ainsi à moi, semblaient chercher à nous lier si étroitement ensemble que rien ne pourrait nous séparer quand elle remarqua que le souffle me manquait ; elle me lâcha brusquement.

— Je t'ai fait mal ? Je suis brutale ?

Elle avait l'air si terrifiée, comme si je m'étais brisé en morceaux dans ses bras, qu'involontairement j'éclatai de rire et couvris son visage de baisers, jusqu'à ce qu'elle me fît taire d'un

regard encore effrayé, mais néanmoins espiègle, et en posant son doigt sur ses lèvres mi-closes. Mais personne n'était à proximité et l'angle de l'abri nous cachait de son ombre triangulaire.

A la fin nous partîmes. Je voulais la conduire plus loin, le long du fleuve, mais elle n'aimait pas l'obscurité et désirait aller vers la ville. « Nous pouvons être raisonnables maintenant », dit-elle. Mais nos paroles n'étaient pas tant une conversation qu'un échange de caresses.

Bras dessus, bras dessous, nous marchions lentement sur le large quai, vers les lumières de la ville, qui, sur la gauche, pareilles à des étincelles éparses, se haussaient jusqu'aux étoiles et, à quelque distance devant nous, vers le coude du fleuve, formaient une sorte de frise dorée, cloisonnée d'émail vert par les jardins de l'hôtel. De l'autre rive, on ne voyait rien, sauf deux lampions de couleur, et la masse sombre des rochers apparaissait comme un morceau de ciel sans étoiles.

Un express passa en tourbillon sur l'autre rive du fleuve, et nous fit nous souvenir du bateau manqué. Mais, à cet instant précis, une lumière nacrée brilla devant nous à la faveur de laquelle le contour sombre d'une montagne apparut. Les mâts d'une couple de radeaux sur l'Elbe se détachèrent sur le ciel. La lueur devint rapidement plus rouge, comme celle d'un incendie; si l'on avait été sur le Rhin, on aurait pu s'imaginer que le rocher de Brunehaut était en feu, profilant son dôme embrasé sur les pentes boisées du Winterberg. Quelques minutes plus tard la lune flottait, libre, peu à peu moins dorée et plus cristalline, au-dessus du site formé par la montagne et la courbe du fleuve. Le tableau paraissait naître du chaos de la nuit et trouvait peu à peu son point de perfection.

Le spectacle était trop beau pour que nous songions à nous en aller. Nous continuâmes à déambuler le long du fleuve, depuis la petite salle d'attente solitaire jusqu'aux abords du jardin du premier hôtel où nous pouvions apercevoir les hommes en habits noirs et les femmes coiffées de chapeaux bariolés se mouvoir sous le feuillage.

Seuls en cet endroit inconnu, nous avions l'air d'un couple de jeunes mariés en voyage de noces, et je bénissais l'heureux incident qui nous avait obligés à passer la nuit ici.

— En réalité j'ai d'abord été ravie, dit Minna, mais ensuite je me suis sentie inquiète, car, dans un sens, c'est moi la responsable. Je n'aurais pas dû être si affirmative. Je n'avais moi-même que quelques marks en poche. Si tu n'en avais pas eu davantage, ma légèreté nous aurait mis dans de beaux draps ! Je fus un peu soulagée quand je te vis parler à M. Hertz et lorsque j'eus compris que tu n'avais pas besoin de lui emprunter quelque chose ; j'étais déjà aux cent coups... Oh ! l'argent, Harald ! Peut-être était-ce un avertissement qu'il faut toujours y penser quand on entreprend quelque chose.

Nous nous plongeâmes bientôt dans des projets d'avenir et dans des calculs sur la façon de vivre avec de faibles moyens, grâce à une sage économie ; c'était là, en apparence, un sujet bien prosaïque, mais qui, pour un jeune couple (aussi pauvre qu'amoureux) offrait en réalité un plus grand attrait que tout ce que pouvait suggérer le romantisme le plus sublime. Malgré notre enthousiasme, je doute que l'or déversé par la lune sur le fleuve obscur nous ait paru plus poétique que celui qui serait nécessaire à notre future existence commune. Et je dois reconnaître que l'un était tout aussi irréel et hypothétique que l'autre.

IL fallut bien, à la fin, nous décider à chercher notre hôtel. Il n'était pas de ceux qui donnent sur le fleuve, mais de ceux qui regardent la place à laquelle les autres, plus nobles, tournent le dos : une place en longueur, dominée par l'église. Douze coups venaient de sonner à son clocher dont les tuiles brillaient comme des écailles mouillées.

Le vestibule était éclairé faiblement par une lanterne et l'escalier restait dans l'obscurité. Un garçon, aux oreilles en éventail et au visage boutonneux, nous regarda de travers, semblant attendre à la fois un pourboire et nos bagages, ces derniers faisant évidemment complètement défaut. Puis il fourragea dans ses cheveux couleur carotte et dit, avec un clignement d'œil particulièrement impertinent :

— Deux chambres ? Et, bien sûr, avec une porte de communication ? Eh bien ! je ne suis pas tout à fait sûr...

— Alors assurez-vous-en, à différents étages, cela n'a pas d'importance ; mais faites vite, il ne manque pas d'autres hôtels à Schandau, dis-je brutalement en réprimant une violente envie de lui tirer les oreilles. Minna était devenue cramoisie devant tant de grossièreté et semblait effrayée.

Un visage de femme, dans un clair-obscur à la Rembrandt, se

penchait au-dessus du palier du premier étage et nous l'entendîmes crier plusieurs numéros au garçon; l'homme prit alors une attitude plus diplomatique et nous invita d'un gracieux geste de la main à gravir l'escalier recouvert d'une natte archi-usée en fibre de coco, puis il nous conduisit vers le bon génie féminin à la lumière d'une chandelle qui laissait tomber de grosses larmes de suif sur la manche de sa redingote, tandis que d'une voix gutturale il annonçait les numéros des deux chambres choisies pour nous. Après avoir donné péremptoirement l'ordre de nous éveiller à temps pour prendre le premier train du matin, nous obéîmes à son invitation.

Les chambres en effet communiquaient entre elles et, quoique j'eusse déclaré un peu vite qu'elles pouvaient se trouver à des étages différents, je dois reconnaître que je fus très satisfait d'être le voisin immédiat de Minna. Je ne sais si ce fut par pure coïncidence que nous mîmes en même temps nos chaussures dans le couloir, vide et sombre, qu'éclairait seulement une lampe lointaine. En silence nous nous glissâmes vers la zone obscure et nous nous souhaitâmes bonne nuit par un long baiser.

De retour dans ma chambre, et tandis que je retirai ma veste et mon gilet, je remarquai que la clef était sur la porte de mon côté. Cette découverte me mit aussitôt dans un plaisant état d'agitation, mais me rappela en même temps la colère que j'avais ressentie devant le clignement d'œil égrillard du garçon.

Je me souvins alors de la rougeur intense qui avait envahi les joues de Minna à ce moment, de son expression offensée et de sa frayeur, image qui me causa d'ailleurs une joie profonde.

Je me pris à rêver, mon gilet sur le bras, et continuai à fixer ce trou de serrure plein de signification. La clef était-elle tournée ou non? M'approchant à pas de loup de la porte, je touchai la poignée, mais je n'osai pas la tourner de crainte de l'effrayer.

Je revins au milieu de la chambre et continuai à me déshabiller; cependant je lorgnai encore la serrure un peu comme j'avais lorgné la lettre deux jours auparavant. Mais je l'avais laissée intacte et, le même jour je l'avais reçue ouverte avec le droit de la lire. Une preuve aussi évidente de la vertu récompensée fortifia ma conscience. Cette barrière aussi tombera un jour, si

j'ai seulement la patience d'attendre et nous n'aurons alors rien à nous reprocher l'un à l'autre.

Juste comme je venais d'éteindre la lumière et de poser ma tête sur l'oreiller, un coup léger me fit tressaillir. Je fus sur le point de sauter hors du lit, lorsque je remarquai que ce petit coup avait été frappé sur la cloison tout près de ma tête, et je me souvins que son lit se trouvait près du même mur. Je répondis rapidement et elle fit de même, alternant les coups légers et forts avec les doigts et la paume de la main. Au rythme du langage télégraphique, se poursuivit cette conversation muette entre deux « esprits frappeurs », laquelle exprimait, plus clairement qu'aucune parole ne l'eût fait, notre bonheur de nous sentir si proches, notre vif désir et notre espérance. J'en ressentis un apaisement heureux.

J'avais conscience que, des deux côtés de cette cloison, les mêmes sentiments, les mêmes pensées prenaient leur essor, même s'ils n'avaient pris encore chez elle un caractère aussi décisif. Cette heure me parut nous avoir rapprochés l'un de l'autre de façon mystérieuse et, tandis que ma joie, jusque-là, se limitait à la permission de l'aimer, elle s'augmentait maintenant de la sensation divine d'être aimé, d'être moi-même l'objet d'un vif et secret désir de la part d'un autre être.

CHAPITRE VIII

JE trouvai Minna en train de m'attendre dans la petite salle à manger de l'hôtel. Elle versait le café et nous nous assîmes à table tout à fait comme un couple de jeunes mariés pour lequel les croissants délicats de Karlsbad posés sur le plateau eussent symbolisé la lune de miel. La pièce était assez sombre, car le brouillard, tel un store, voilait les fenêtres. L'heure exceptionnellement matinale à laquelle j'avais dû me lever m'avait donné une lourdeur de tête et me rendait quelque peu fébrile.

En sortant, il me fut impossible d'apercevoir l'église, et les maisons, de l'autre côté de la place, formaient une masse indistincte. Le pavé était gras; Minna glissait et prit mon bras. Deux balayeurs s'agitaient grotesquement dans l'atmosphère laiteuse. Sous l'enseigne du barbier qui ressemblait à une lune flottant librement, une porte vitrée tinta qui fut ouverte d'un coup de pied. Près de l'épicerie, au coin, une odeur faite de divers mélanges, et assez aromatique, imprégnait l'air dans un certain rayon.

Nous arrivâmes à temps pour prendre le vapeur.

A peine avait-il quitté la rive que le pont avait disparu, et nous pouvions facilement nous croire sur l'océan. Nous ne voyions que des petites vagues briller comme des écailles près de nous, frôlées par le brouillard. La fumée de charbon, sortant

de la cheminée, se rabattait sur le pont, le sifflet fonctionnait en permanence, tantôt avec de longues modulations, tantôt avec un son strident comme un gémissement bref. Parfois un autre sifflet ou un grand cri répondait à nos avertissements et une grosse forme sombre glissait contre nous, tel un fantôme.

Minna s'approcha de moi et me pressa le bras.

— J'espère qu'une collision n'aura pas lieu.

— Sûrement pas ! lui assurai-je.

« Mais pourquoi, me demandai-je, ce petit vapeur ne coulerait-il pas ? On se noie aussi facilement au milieu de l'Elbe que de l'Atlantique. »

Cette sensation de danger nous rapprochait plus encore que tous les rêves d'avenir. Mais le même brouillard, générateur de risques, se dissipa bientôt en nous glaçant jusqu'aux os. La peur de la bronchite remplaça la terreur romantique et l'espoir d'être réunis dans une mort soudaine.

Cette traversée avait été si déconcertante dans ce brouillard et nous avait tellement désorientés que, lorsqu'une cloche annonça que nous avions abordé, nous crûmes être revenus à Schandau.

Quand nous fûmes sur le quai et que le train de Dresde entra en gare en soufflant, nous pensâmes que c'était celui de Bodenbach. Cependant, nous découvrîmes promptement que c'était bien le nôtre et, grâce à un pourboire opportun, nous étions bientôt seuls dans un compartiment de seconde classe. Sur la vitre embuée couraient les ombres grises des feuillages tandis que des gouttelettes d'eau glissaient lentement, une à une.

Le train nous secouait tellement que nos épaules se heurtaient constamment, mais Minna répondait à peine à la pression de ma main et parlait très peu. Je voulus l'attirer à moi, mais elle se recula et désigna d'un regard timide la porte où s'encadrait la silhouette d'un contrôleur.

Quand nos billets eurent été contrôlés et qu'après avoir fermé la porte vitrée je me retournai, satisfait à l'idée que nous ne serions plus dérangés désormais, Minna se leva. Une secousse soudaine du train me projeta sur la banquette et aussitôt Minna fut agenouillée à mes pieds. En riant je voulus la relever, mais je fus arrêté dans mon élan par l'expression effrayée et suppliante de son visage.

— Harald! Il y a quelque chose que je dois te dire. Mais promets-moi de ne pas te fâcher... Non, non, tu n'as rien à promettre; peut-être que tu n'y pourras rien.

— Mais, Minna, que signifie tout cela? Je t'en prie, lève-toi!

— Non, non, il faut d'abord que tu écoutes. J'ai été si vilaine hier. Je vous ai tous trompés et je t'ai dit des mensonges à toi!

— Mais que veux-tu dire? Quand donc?

— Tu ne devines donc pas?

— Non, je t'assure.

— Tu vois bien! continua-t-elle, avec une expression désespérée, tu ne peux pas te figurer à quel point je suis fausse. Et ce que tu vas entendre te fera craindre peut-être que je sois toujours ainsi.

— Mais, qu'est-ce donc? Jusque-là tu ne m'as rien dit!

— Eh bien! c'était hier soir. C'est ma faute si nous sommes arrivés trop tard pour la correspondance du train. Je savais parfaitement que le vapeur partait plus tôt que je ne l'ai dit et que je ne l'affirmais...

— Est-ce là tout? interrompis-je en riant.

— Tu te moques de moi! Il vaudrait mieux que tu me frappes. Est-ce bien d'avoir une femme qui peut mentir et te décevoir à ce point? Ne te semble-t-il pas que c'est affreux? Ah, mon Dieu! Et ce bon vieux Hertz qui était si inquiet, évidemment la responsabilité de nous avoir entraînés dans cette aventure lui pesait. J'avais aussi oublié que, sans y être autorisée, je disposais de ta bourse, que peut-être tu n'avais pas assez d'argent et ce fait allait nous mettre dans la plus fâcheuse des situations. Tout cela était très laid. Mais le pire est que, au moment où tu fis allusion à cette heureuse méprise, je n'eus pas le courage d'avouer et continuai à dire des mensonges à mon bien cher ami. J'étais alors tout à fait dégoûtée de moi-même.

— Mais pourquoi n'as-tu pas osé « avouer », comme tu dis?

— A ce moment, je n'avais pas la possibilité d'agir ainsi, mais maintenant je ne peux rien faire d'autre, bien que je me fusse promis de ne jamais le dire, ou tout au moins beaucoup, beaucoup plus tard... Oh, peut-être que tu ne peux pas comprendre! Cependant n'est-il pas vrai que nous avons profité de notre solitude

à deux — car jusque-là nous n'avions jamais vraiment pu parler en tête à tête — bien plus que si nous avions pris un bateau envahi de passagers et un vilain train toujours bondé? C'est affreux, n'est-ce pas?

« Et puis — sa voix devint presque un murmure et elle posa sa tête sur mes genoux — n'était-ce pas un peu — juste un peu — agréable d'être si près l'un de l'autre dans la nuit? »

Je me penchai vers elle.

— Et lorsque tu as tapé au mur?

— Chut! s'exclama-t-elle en posant un doigt sur ses lèvres et en me regardant d'un air étrange et quelque peu effrayé. Soudain son expression devint presque morose. Mais tu avais dit tranquillement que cela n'avait pas d'importance si les chambres étaient au même étage ou non.

— Devant le domestique, très chère.

— Oui, oui, je comprends.

Elle se remit sur ses pieds et me donna un ardent baiser.

— Alors tu n'es plus fâché?

Je l'attirai sur le siège à côté de moi.

— Plus fâché? Mais je puis t'affirmer, Minna, que je n'ai jamais été fâché.

— Mais tu aurais vraiment pu l'être, oui, tu aurais dû l'être.

— Oh, c'est absurde! Je trouve seulement cela beaucoup plus agréable maintenant que je sais que c'est toi et non le hasard qui l'a voulu.

— On ne peut rien tirer de toi, tu tiens absolument à me gêner et que va-t-il en résulter! s'exclama Minna en me pressant tendrement contre elle. Mais regarde comme le temps se dégage. Nous aurons quand même une belle journée.

Au-dehors, à travers la nappe de brouillard apparaissaient des silhouettes d'arbres fruitiers, des cimes pointues de sapins et le bord d'un toit avec un reflet brillant de ciel. Tout devenait plus vague au ras du sol, telles des images d'une lanterne magique qui commencent à prendre forme.

Dominant le tout, apparut une masse sombre; c'était le plateau rocheux de Lilienstein, flottant comme une île dans l'atmosphère et sur les contreforts duquel le brouillard glissait,

s'accrochant aux fissures rougeâtres et aux cimes des sapins pointant vers un ciel, de teinte opaline et brillante.

— Et que ferons-nous aujourd'hui? demandai-je. Demain après-midi nous devons nous rencontrer chez les Hertz, mais il faut absolument que je te voie avant.

— Oui, en vérité, il faut que nous profitons du temps. Les beaux jours d'Aranjuez... (1) je ne cite pas plus loin, sinon cela va devenir dangereux, comme chacun sait...

Ainsi, tu pars vraiment après-demain?

— Oui, ma chère et douce Minna, c'est mieux ainsi. Les vacances sont terminées et ma logeuse a reloué ma chambre.

— Bien, dans une semaine, moi aussi je serai libre comme un oiseau. Attends, j'emmènerai les enfants en promenade. Tu peux — si tes nombreuses affaires ne t'en empêchent pas — m'attendre dans le chemin forestier qui part vers la gauche aussitôt derrière l'école. Je m'y promènerai jusqu'à ce que je te rencontre.

Le train siffla et s'arrêta. C'était déjà Rathen. Quand nous descendîmes vers le bac, le brouillard était réduit à quelques lambeaux flottant comme des toiles d'araignée sur l'herbe humide qui brillait au soleil.

(1) Schiller, *Don Carlos*, Acte I, Scène 1. Au début même de la pièce, la suite est... « sont arrivés à leur fin ». N.d.T.

P OINT n'est besoin de dire que je me trouvais très en avance à l'endroit fixé.

C'était mon premier rendez-vous. Je ne sais si mon plaisir était plus grand que mon étonnement en songeant que, à peine quatre semaines auparavant, je flânais par ici et sur d'autres sentiers avec le vain espoir de rencontrer Minna. Et maintenant ! Pourtant, ces jours-là, le soleil avait resplendi, les ombrages m'avaient rafraîchi, les bois étaient remplis de fragrances, le chant des oiseaux égayait la nature et une brise légère faisait frémir les cimes des arbres. Mais, à présent, avec combien plus de force cette même nature, plus brillante et plus estivale que jamais, exaltait tous mes sens ! Je lançai mon chapeau en l'air ; j'aurais voulu le lancer jusqu'au ciel en guise de salut, mais il atteignit à peine la plus basse branche d'un des gigantesques sapins. Je criai hardiment à un petit rouge-gorge qui gazouillait sur un rameau séché : « Ah, ah ! mon petit, tu attends aussi quelqu'un ? Moi, j'attends ma bien-aimée, ma chérie, ma petite Minna ».

Sur ce, je regardai autour de moi, craignant que mon enfantillage ait pû être surpris par un témoin. Au même instant, Minna apparut au détour du sentier avec ses petites élèves et, avec autant de calme que je pus en montrer, je me hâtai à sa rencontre.

— Me voici avec mes chaperons, dit Minna. Et elle ajouta rapidement : Souviens-toi de m'appeler Mlle Jagemann, et, si tu as envie de dire quelque chose qu'elles ne doivent pas entendre, alors parle danois ; je m'efforcerai de comprendre.

— Les petites cruches ont aussi des oreilles, remarquai-je.

Minna rit de tout son cœur, et désigna, devant elle, l'aînée des petites filles. Or la nature l'avait dotée de grandes oreilles en éventail que le soleil empourprait par transparence.

Comme Minna était gaie et pleine d'entrain ! Quoiqu'elle parût d'ordinaire plus âgée que son âge réel, elle avait l'air maintenant si puéril que je ne pus m'empêcher de penser : « Est-ce possible que ce soit là la fille qui m'aime comme aime une femme, et qui, malheureusement, a déjà aimé ? » Elle portait la capeline de jardin en paille noire que j'avais vue au « Repos de Sophie », coiffure pratique qui protégeait son visage jusqu'au milieu des joues. Au milieu de cette ombre que le voisinage de la forêt nuançait de vert, les yeux clairs, légèrement enfoncés, contemplaient tranquillement la nature et moi-même. Sa robe était faite d'un tissu léger, aux rayures bleues et blanches, tombant en longs plis de sa taille serrée par un ruban de soie bleu pâle au lieu de l'habituelle ceinture de cuir.

Je m'étais déjà exprimé depuis plusieurs minutes en danois sur divers sujets, quand la catastrophe prévue par elle arriva. J'étais tellement enivré d'amour que je m'exclamai : « Oh, Minna comme cette robe te va bien, comme tu es adorable ainsi ! » Comme j'avais pris l'habitude d'exprimer mes sentiments en allemand, ce petit trait de Cupidon, partant de mes lèvres, avait pris sa forme linguistique accoutumée. Je ne m'en aperçus que lorsque Minna m'eut saisi violemment le bras et montré que l'une des oreilles en éventail, devant nous, avait disparu tandis que l'autre était tournée dans notre direction. Minna se mordit la lèvre. En même temps, la plus jeune fille se retourna et tendit sa poupée vers elle :

— Mademoiselle, serons-nous bientôt à l'ombre ? Sinon Caroline va attraper des taches de rousseur.

Nous ne fûmes que trop heureux de cette occasion pour rire, mais l'enfant nous regarda, profondément offensée.

— Alors je dirai que c'est ta faute, et mère devra donner de son eau de toilette à Caroline.

Un « Bonjour, cousine Minna » retentit soudain derrière nous.

— Vraiment, quel plaisir ! Bonjour, Monsieur — Monsieur Fenger !

Le maître d'école, en manches de chemise, sa redingote suspendue à un bâton qu'il portait sur l'épaule, nous avait rejoints par-derrière.

Minna répondit un peu sèchement à son salut.

— Ah, c'est vous, Monsieur Storch ! m'exclamai-je, me sentant comme pris au piège.

— Oui, c'est moi, répondit-il avec un hochement de tête qui signifiait clairement : « Ainsi vous l'avez découverte, la petite gouvernante, ma jolie cousine Minna ! Je vous l'avais bien dit ».

— Beau temps, mais chaud — ouf ! C'est le dernier jour de mes vacances, ajouta-t-il avec un soupir.

— Où allez-vous ?

— Je suis en route pour Hohenstein ; voulez-vous venir avec moi ?

— Merci, pas pour cette fois.

— Ne vous occupez pas de moi, M. Fenger, commença Minna.

— Mon Dieu ! Une invitation est une invitation et « le meilleur est le meilleur ». Moi non plus, à votre place, je n'irais pas. « *Warum in der Ferne schweifen, sieh' das Gute liegt so nah !* » (Pourquoi chercher au loin ce qui est près de soi ?) ⁽¹⁾ Dieu merci, on connaît ses classiques. Tant qu'on peut citer Goethe, boire de la bière de Munich, fumer du tabac en plaques d'Altstadt, escalader les montagnes et autre chose encore que je n'ose pas dire devant cousine Minna, il n'y a pas péril en la demeure, même si l'on doit bourrer de rudiments les têtes de jeunes imbéciles pendant six heures par jour, ou, pour employer une tournure plus élégante, se mettre au service du peuple pour son éducation. Bien ! Au revoir !

(1) En allemand dans le texte. N.d.T.

Il disparut rapidement en fredonnant une chanson gaie :

*Nous vivons ainsi,
Nous vivons ainsi,
Nous vivons ainsi tous les jours.*

— Quel type ! s'exclama la plus jeune des filles, et il vous a appelée cousine !

— Tinka, la fille du boulanger, dit qu'il leur donne tout le temps des gifles, ajouta l'aînée. Un joli cousin, vraiment ! Quelle liquette sale il portait !

— Mère nous dit toujours qu'il faut dire chemise ⁽¹⁾.

— Pas pour celles de ce genre-là, Fifi !

Minna lança un regard, non des plus tendres, vers les manches du vêtement en question, dont la tache claire apparaissait encore entre les troncs d'arbres, et demanda avec un léger ennui :

— Comment se fait-il que vous soyez en aussi bons termes avec mon estimable parent ?

Je lui racontai de quelle façon nous avions fait connaissance, la raison pour laquelle je m'étais promené avec lui et comment mes espérances avaient été récompensées.

— Alors, déjà à cette époque vous preniez des renseignements sur moi, dit-elle, me menaçant du doigt et souriant en même temps avec une franche gaieté.

— Si seulement je l'avais su !

— Quoi donc ?

Ayant abaissé son ombrelle, Minna désigna de celle-ci un chemin ombragé qui semblait exhaler un peu de fraîcheur.

— Allons de ce côté ! ainsi Caroline évitera les taches de rousseur et nous, très probablement, les touristes.

Le chemin était tellement envahi d'herbes hautes que les ornières étaient comblées. Une jolie mousse, faite de minuscules étoiles vertes sur lesquelles brillaient encore des gouttes de rosée matinale, tapissait les fossés, et des fougères de différentes espèces, légèrement inclinées, formaient une haie.

(1) En français dans le texte. N.d.T.

— Regarde donc comme c'est joli! s'exclama Minna en désignant quelques fougères formées seulement d'une simple tige et de feuilles en fer de lance. La plupart n'avaient pas plus d'un empan de haut, mais quelques-unes atteignaient un pied. Je voudrais bien cueillir une ou deux de celles-ci, avec des racines et de la terre. J'ai déjà trouvé plusieurs fougères de ce genre. Ici, aussi, il y en a une bien belle.

Elle ôta ses gants et s'agenouilla. Entre-temps, j'avais réussi à sauter de l'autre côté.

— Si seulement nous pouvions les arracher proprement! As-tu un couteau?

— Non, mais nous disons en danois: « Cinq doigts valent bien une gaffe! »

Elle rit et rejeta en arrière des mèches de cheveux tombés sur sa figure. Nous nous mîmes alors à creuser et à gratter la terre. Finalement nous pûmes extraire les fougères du sol et, en retraversant le fossé, je réussis à me mouiller un pied. Minna entoura soigneusement les plantes avec son mouchoir afin de ne rien perdre de la terre qui adhérerait aux racines. Nous nous montrâmes nos mains barbouillées de terre et nous nous mîmes à rire comme deux enfants tandis que nous nous hâtions de rejoindre les petites filles qui étaient presque hors de notre vue et commençaient à nous appeler.

Au-dessus de la cime sombre des sapins, la voûte du ciel était d'un bleu mêlé de reflets rougeâtres. Entre les troncs gris, des rayons de soleil pénétraient l'ombre en biais comme des lances d'or, tandis que de faibles lueurs argentées glissaient sur les fougères géantes qui ressemblaient aux ailes déployées d'un grand oiseau; et les lichens, d'un jaune vif comme du soufre, brillaient au bord d'un gros rocher, posé entre les arbres comme une maisonnette entourée d'un jardin de fougères avec de jeunes hêtres sur son toit plat légèrement en pente. L'air sentait le sapin et le champignon.

Je ne me souviens pas du sujet que j'abordai, mais, même si le thème offrait un intérêt, en tout cas, j'eus le souffle coupé, car j'avais remarqué que Minna me regardait constamment avec un sourire étrange et un air distrait qui avait presque quelque chose d'agaçant en soi et qui allait s'accroissant.

— Pourquoi ris-tu ? demandai-je, un peu mortifié. Ne penses-tu pas ainsi ?

— Quoi ?

— Oh ! évidemment !...

— Je ne sais pas. Je n'ai rien entendu. Je n'ai pas la moindre idée de ce que tu as dit, et je n'y prête aucune attention (les mots furent dits rapidement), mais continue, je t'en prie. J'écoute ta voix, ta voix seulement. Je ne cherche pas à comprendre ; je regarde ta bouche et ton profil. Sais-tu, Harald, que tu as un joli profil ? Et ta bouche est si drôle quand tu parles ! Ta lèvre inférieure avance — comme ceci — à chaque temps d'arrêt. Mais ça te va, et ta fossette au menton se creuse davantage, et ton nez s'incline *juste quand il le faut*, et c'est le plus charmant de tout. Tu as un nez à la Schiller, et tu es un idéaliste comme lui. Oh si !

Regardant rapidement en avant, pour voir si les enfants étaient hors de vue, elle m'embrassa avec impétuosité.

— Mais, Minna, tu ne penses pas ce que tu dis ?

J'étais complètement enivré par cette douce flatterie. C'était la première fois de ma vie que ma vanité avait été chatouillée à propos de mon physique. Jusqu'ici, au contraire, j'avais toujours souffert de mon « nez crochu » et du fait d'être un peu voûté — légèrement en réalité, me semblait-il. Mais à présent... ! Que cette jolie fille ait pu trouver en moi quelque chose d'attirant, et précisément ces particularités, cela tenait du conte de fées. J'étais transporté au septième ciel et Dieu seul sait comme je me serais follement comporté, si les enfants n'étaient pas arrivées en courant nous dire qu'on trouvait de belles framboises mûres dans ce septième ciel.

Une carrière s'ouvrait dans la forêt, parsemée de buissons bas et de grosses pierres moussues. Le chemin que nous avions suivi se réduisait à présent à un sentier sur le bord duquel nous nous arrêtàmes à l'ombre d'un petit rocher, tandis que les enfants folâtraient dans les buissons. Minna retira son chapeau, se coucha sur le dos et regarda le ciel profond. Soudain, elle éclata en une brève hilarité.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle se souleva à demi, en s'appuyant sur un bras, et dit :

— Te souviens-tu, Harald, il y a sur le Zwinger de tout-



petits enfants, bien dodus — je crois qu'on les appelle des faunes — avec des pieds de chèvre et, aussi, une petite queue ?

— Eh bien ?

— Il m'est venu à l'esprit que si un petit être de ce genre arrivait en sautillant, ce serait charmant. Je le prendrais sur mes genoux et le dorloterais.

— Oui, j'aimerais voir cela. Que tu es amusante !

— Je le suis, moi ? demanda-t-elle avec un petit accent comique sur le « moi ».

Au même instant quelque chose de vivant bougea avec de grands bonds dans les buissons. La plus petite se mit à crier et la bonne tête d'un chien d'arrêt apparut, la langue pendante hors de sa gueule. L'instant d'après un garde forestier barbu, avec un fusil en bandoulière, s'arrêtait sur le sentier à quelques pas de nous et nous examinait avec un regard extrêmement revêche. Cet homme devait être sûrement dépourvu de tout sentiment humain pour regarder Minna d'une façon aussi menaçante, alors qu'elle était assise, la poitrine tendue par le geste des bras à demi dénudés qu'elle levait pour arranger ses cheveux et son chapeau. Un véritable troll de la forêt !

— Que faites-vous ici ? demanda-t-il sévèrement. Ce n'est pas une route pour les touristes.

— Ah bien ! Excusez-nous, mais, à l'entrée, il n'y avait pas d'écriteau avec « Chemin interdit ».

— Comme si vous n'aviez pas pu voir que ceci n'était qu'un chemin forestier ! Bon sang, il y a assez de sentiers pour le public !

— Alors on n'a pas le droit de faire un pas hors des sentiers tracés ? Ma parole, c'est un peu fort ! criai-je, commençant à perdre mon sang-froid.

— Non, sacrébleu, vous n'en avez pas le droit ! hurla-t-il, le visage congestionné.

— Vraiment nous ne savions pas, sinon nous ne serions pas venus ici, dit Minna poliment, mais avec fermeté. Mais je ne sache pas que nous ayons fait quelque dégât.

— Alors ce n'est pas votre faute, grogna-t-il, un peu radouci. Quelques mètres plus loin, il y a une pépinière de petits sapins de la taille d'un clou et, de toute façon, les gosses ne savent pas où ils marchent. Vous aussi, je suppose, avez autre chose à penser.

Puis, regrettant de s'être laissé amadouer au point de s'abaisser à une explication, il ajouta : « Eh bien ! maintenant vous savez ce qui vous reste à faire. »

Il siffla alors son chien, cracha avec mépris, et s'éloigna par un sentier latéral dans la forêt, regardant parfois par-dessus son épaule pour voir si nous nous en allions.

Nous obtempérâmes, avec ce sentiment de défaite, qu'on éprouve toujours après une telle admonestation, fût-elle justifiée ou non :

— C'est un délicieux dieu Pan qui est venu nous chasser, au lieu du petit faune auquel tu avais rêvé.

— Quel ours ! dit-elle d'un ton boudeur en imitant par moquerie sa grosse voix de basse.

Les enfants rirent bruyamment.

— Bon, après tout je suppose qu'il avait le droit de nous faire une observation, quoiqu'un écriteau eût dû être apposé, dit-elle. Si j'étais un garde forestier, je serais peut-être aussi contrariée de voir tous ces gens vagabonder à travers les bois. Mais tu devrais vraiment ressentir cela mieux que moi, en tant que fils d'un garde forestier. Est-ce que ton père lui ressemblait, Harald ?

— Mon père était inspecteur royal des Eaux et Forêts, celui-ci n'est qu'un laquais mal dégrossi.

— Aristocrate !

— Eh bien ! toi non plus tu ne parles pas tout à fait comme une démocrate des gens qui errent dans les bois.

— C'est tout à fait différent.

— Non, pas du tout.

Nous nous chipotâmes et plaisantâmes ainsi tout le reste du chemin. Nous finîmes même par jouer à chat perché avec les enfants et arrivâmes à la maison, échauffés et hors d'haleine, mais de la meilleure humeur qui soit.

LE jour suivant, comme Mme Hertz dressait la petite table sous la tonnelle, et que son mari venait s'y asseoir avec son journal, nous apparûmes, bras-dessus bras-dessous, dévoilant ainsi notre secret au grand jour.

Cette nouvelle n'aurait pas été accueillie avec plus de joie si Minna avait été leur propre fille, et moi un millionnaire. Une bouteille de vin du Rhin fut commandée à l'hôtel et l'on but à notre santé, sous la petite tonnelle où le soleil vespéral pénétrait à travers le feuillage et faisait étinceler comme de l'or les verres de couleur.

Hertz parla beaucoup de l'intéressant manuscrit de *Faust* dont il ne mettait pas en doute l'authenticité; les variantes, cependant, étaient moins nombreuses et moins importantes qu'il s'y attendait. Cela nous conduisit naturellement à discuter la légitimité de publier cette première version qui, d'après l'auteur lui-même, n'était qu'une esquisse inachevée de cette composition célèbre; et le vieil homme sortit de bons arguments contre ceux qui, au nom d'un grand sentiment de vénération envers les œuvres parfaites, s'efforcent de faire disparaître les sources dont elles émanent lesquelles sont, après tout, d'un profond intérêt humain et d'une grande valeur pour tout ce qui touche la psychologie de l'art.

Mais il parlait plus lentement et avec plus d'effort que de coutume, souvent interrompu par une toux pénible qui manifestement faisait le désespoir de sa femme. Le brouillard, qui avait été exceptionnellement dense près de l'Elbe, au point de ressembler à la fameuse brume du Rhin, n'avait pas épargné non plus la vallée de la Moldau et, dans la ville de Prague, si resserrée, il avait persisté même pendant la journée, imprégnant toute chose de son humidité glacée. En outre, Hertz avait passé des heures dans un grenier où un terrible courant d'air s'ajoutait à cette humidité.

Personne n'avait pris la précaution de faire transporter le contenu de ce coffre extraordinaire dans des pièces plus habitables et, de plus, de nombreux casiers de livres n'avaient laissé aucun repos à Hertz qui avait également réussi à découvrir parmi ceux-ci diverses choses : des notes de Charles-Auguste et de l'archiduchesse Amélie, des exemplaires originaux d'ouvrages de Wieland et de Herder avec des dédicaces, des programmes de théâtre, etc. Il avait pu faire en sorte d'acquérir quelques-uns de ces documents et il nous les montra avec un vif plaisir lorsqu'un peu avant le coucher du soleil nous rentrâmes dans la maison. Mais nous ne pouvions entendre cette toux, qui interrompait constamment ses joyeuses réflexions, sans concevoir la crainte qu'il n'ait payé trop cher ces trésors.

Sur le chemin du retour, Minna donna libre cours à son inquiétude.

— Hertz est faible et il ne peut pas rester longtemps debout.

— C'est bien possible, mais ce n'est pas une raison pour redouter le pire.

— Eh bien ! je suis comme cela, Harald, et ton optimisme sera mis à rude épreuve avec moi. Je vais toujours au-devant des ennuis et il ne semble pas que cela raccourcisse le chemin. Regarde-moi, je suis maintenant vraiment attristée comme si ce cher vieil homme était déjà parti.

— En vérité, ce serait une rude épreuve, non seulement pour sa bonne compagne, mais aussi pour mon ami Emmanuel. Je n'ai jamais vu intimité plus charmante entre père et fils. Cela me fait penser à l'époque patriarcale.

— Ah oui! Cela pourrait bien m'émouvoir, car c'est si différent de ce que j'ai enduré dans mon propre foyer!

— Aimes-tu Emmanuel? C'est vraiment un chic type.

— Oui, vraiment, très chic.

Cela m'étonnait toujours qu'elle ne s'étendît jamais beaucoup sur le fils Hertz, tout comme je m'étonnais aussi que lui non plus ne m'eût jamais parlé de Minna, et que je ne l'eusse jamais vue, quand je lui rendais visite. Très probablement, à cette époque, elle venait moins fréquemment, où à des heures fixes, dans la journée. En fait ce n'était que vers la fin de l'année, avant son départ pour Leipzig, que nos relations étaient devenues plus étroites.

J'aurais volontiers continué sur ce sujet, mais Minna l'avait déjà écarté.

— Au fait, quand tu iras en ville, tu rendras visite à ma mère. Je lui ai écrit. Et, je t'en prie, ne la juge pas trop durement.

— Mais, chère amie, comment peux-tu craindre...

— Bien, bien, *je n'ai moi-même rien fait pour que tu puisses la surestimer*, mais il y a du bon en elle; vraiment elle ne cherche à nuire à personne, et elle m'aime tellement!

— Cette dernière affirmation me suffit.

— Sais-tu, Harald, il y a quelque chose qui me plaît.

— Et quoi donc?

— Il ne faut pas trop t'en réjouir, car ce n'est pas bien de ma part et très égoïste. Sais-tu que je suis très contente que tes parents ne soient plus en vie?

— Oh, pourquoi? Ils t'auraient tant aimée.

— Non, non, s'exclama-t-elle sur un ton presque alarmé. Comment se seraient-ils comportés? Ils se seraient attendus à une belle-fille tout à fait différente, et ils auraient eu raison. Mais maintenant, il n'y a personne d'autre que toi qui ait des droits sur moi, si tu m'acceptes telle que je suis.

— Ma femme bien-aimée! Mais tu pleures? m'écriai-je comme mes lèvres sentaient des larmes sur ses joues.

— Aucune importance! Mais cela était si doux à entendre. Je t'en prie, redis-le!

— Ma propre femme! Ma femme aimée!

Nous avions déjà fait le chemin plusieurs fois dans les deux

sens, à travers le petit village. La nuit était d'un noir d'encre. Les lumières des fenêtres, dispersées sur les deux pentes de la vallée obscure, ajoutaient encore à l'intimité de l'endroit. Au-dessus des crêtes rocheuses, les étoiles scintillaient avec vivacité et, de temps en temps, une étoile filante fuyait au-dessus de nos têtes. A part le bruit de nos propres pas, nous n'entendions que le babil du petit ruisseau entre les pierres et, parfois, un mouvement furtif, dans les saules, comme si un animal énorme s'ébrouait soudain.

Comme, pour la troisième fois, nous approchions des lumières qui nous faisaient signe depuis la villa du chambellan, nos pas se ralentirent progressivement.

— Tu soupîres ? dit Minna lorsque, presque inconsciemment, nous eûmes finalement cessé d'avancer.

— J'ai comme un pressentiment, je n'y peux rien. C'est si triste pour moi de quitter Rathen ! je me sens déprimée. Je crains sans doute quelque chose.

— Nous avons été si heureux ici ! Mais c'est vers ma ville bien-aimée que tu vas, et je me réjouis par avance d'y aller avec toi.

— C'est bien cela. Notre amour est pareil à une plante qui s'est développée ici, et qui doit maintenant être transplantée.

Minna rit d'un rire contenu et grave.

— Non, il doit seulement être déplacé. Car c'est une plante dont la racine se trouve dans notre cœur et non pas dans un endroit déterminé.

Après un long, long baiser, elle se dégagea et disparut dans l'obscurité, tandis que le gravier du sentier crissait encore sous ses pas. Soudain le bruit cessa.

— *Gute Nacht* ⁽¹⁾, amour ! cria-t-elle de sa voix haute et claire, étonnamment proche.

— *Gute Nacht*, petite âme !

Puis, de nouveau, le même souhait se répéta, mais, cette fois, de plus loin et résonna en moi comme une voix intérieure.

— *Gute Nacht* !

(1) « Bonne nuit ». En allemand dans le texte.

LIVRE III

LE lendemain, à cinq heures de l'après-midi, j'étais à Dresde. Dès que j'eus défait mes affaires et dîné dans mon restaurant habituel, je songeai à aller voir ma future belle-mère, non pas tant par politesse ou par curiosité, que parce qu'ainsi je me rapprocherais indirectement de Minna.

Il ne fallait que quelques minutes pour aller à la *Röhrhofsgasse* où Mme Jagemann habitait. La maison était exactement semblable à celles qui lui étaient voisines ou lui faisaient face. Par une porte cochère ouverte on pénétrait dans un couloir voûté, aux murs passés à la chaux, qui conduisait au jardin, et, au centre, se trouvait le classique escalier de pierre en colimaçon, blanchi à l'argile de Cologne. Au premier palier, je m'arrêtai devant une fenêtre ouverte et je regardai au-dehors. L'intérieur m'avait déjà séduit par son aspect intime et la vue, qui me rappelait certains lieux où j'avais vécu et habité des maisons amies, me plut également. Bref c'était la maison type de petits bourgeois l'on trouve en série à Dresde.

Le jardin était mitoyen de trois autres jardins, et ceux-ci à leur tour l'étaient de plusieurs autres, formant ainsi un grand quadrilatère de verdure entouré de maisons assez basses à deux étages. Les habitants de Dresde bénéficiaient ainsi d'air et de

lumière jusque dans les quartiers resserrés et anciens de la ville. Le soleil, en cette fin d'après-midi, illuminait les feuillages des arbres, près de leur cime, tandis que les allées et les pelouses demeuraient dans l'ombre. Dans un jardin voisin, des gamins s'amusaient à courir; dans un autre jouait un groupe de petites filles; dans un autre encore, quelques vêtements, en train de sécher, se balançaient doucement. Le petit jardin, en-dessous, était vide. Dans un parterre, devant une tonnelle couverte de vigne vierge, des roses fleurissaient, un acacia et un joli cerisier couvraient un large espace de leurs branches et le sureau était là aussi, *der Holunder*, en l'absence duquel, depuis Kleist, il est impossible d'imaginer les scènes d'amour germaniques, que sa présence, par contre, évoque irrésistiblement. Il est vrai que l'arbre n'était pas en fleur, mais fin août on ne pouvait guère lui en vouloir.

Au premier étage, une carte de visite défraîchie, dans un petit cadre, indiquait que le professeur de lycée Jagemann habitait là. Je sonnai plusieurs fois de suite, vainement. Comme je ne pouvais me décider à quitter le seul endroit de cette ville qui me rappelât Minna, je me rendis au jardin et m'assis sous la tonnelle.

Le calme était presque aussi profond qu'à la campagne et, seul, de temps à autre, le roulement lourd d'une voiture me rappelait que j'étais en ville. Du jardin où jouaient les petites filles, on entendait des voix chanter :

*Nous voulons un jour aller nous promener
D'une ville à l'autre,
Ri, Ra, Roche,
Pour partir avec le coche.*

Ces jeux d'enfants me firent penser à ces jardins, dix ans auparavant. Une de ces voix était celle de Minna, et c'était sa robe rose que je voyais tourbillonner comme une toupie à travers les buissons, chaque fois qu'elle criait *Roche*. Elle rendait visite à une de ses amies, car ici, à cause de son père, elle n'osait pas jouer avec les autres enfants. Mais, une fois, il avait failli la prendre sur le fait, et je me mis à supputer dans lequel des

deux jardins voisins elle avait bien pu s'enfuir. Derrière moi se trouvait une barrière en bois. Cette voie était donc exclue; à gauche il y avait une haie d'épine derrière une palissade, mais elle ne semblait pas assez ancienne; en face de moi la palissade était un peu plus haute, mais, dans la cour, le sol s'élevait de telle sorte qu'il était plus facile de l'escalader, et cet endroit était en même temps le plus caché pour quelqu'un arrivant par la porte d'entrée. J'examinai tout cela avec autant de soin qu'un historien aurait apporté à examiner la topographie de Pharsale pour se faire une idée nette du plan de bataille de César: il ne m'en coûta pas moins pour repérer la maison voisine et la fenêtre de laquelle le chéri de son amie et l'ami de celui-ci, son premier admirateur, les avaient salués.

A la fin, le sureau retint toute mon attention. Il se trouvait dans un coin, vers le jardin voisin. Il ombrageait un petit banc fait de deux ou trois planches et semblait très ancien. Je troquai ma place de la tonnelle pour celle-ci. Ce n'était pas à vrai dire un siège confortable pour un homme d'âge qui aurait désiré faire un somme pendant la grosse chaleur, mais il convenait parfaitement à un jeune couple insoucieux du confort. Et puis ce sureau romantique! Actuellement il n'était pas en fleur, mais il avait fleuri — pour lui! Tout comme l'ombre de ce buisson, celle de la jalousie remplissait mon âme, cette jalousie que mon bonheur et la présence de Minna avaient tenu à l'écart jusque-là. Je désirai l'avoir tout entière, j'aurais aimé l'avoir vue étant enfant; en imagination je pouvais me la représenter quittant ses camarades de jeu pour venir mettre ses petits bras dodus autour de mon cou. Si elle avait eu une existence antérieure, celle-ci aussi eût été mienne. Mais même sa toute première jeunesse ne m'avait pas appartenu! Un autre avait possédé cette merveilleuse parcelle de sa vie et l'avait gardée comme un joyau pour en orner sa vanité. Finalement c'était moi qui avais conquis le trésor alors qu'il avait dû se contenter de quelques brouilles. Cette pensée fut pour moi la plus consolante, car elle flattait ma vanité.

Je me levai et me rendis dans la rue. Le soir venait. D'un côté, les feuillages dépassant le mur d'un jardin se doraient au soleil couchant, de l'autre, l'ombre régnait totalement entre les

maisons dont les fenêtres supérieures étincelaient comme de l'or, tandis que les réverbères s'allumaient à leurs pieds. N'ayant pas de but précis j'allai vers le côté éclairé.

Au coin se trouvait évidemment l'inévitable brasserie.

Une petite vieille qui, malgré la chaleur, était emmitouflée dans un épais châle de laine, y entrait en trotinant. Cela me fit penser à la mère de Minna qui, m'avait dit celle-ci, allait boire son verre de bière chaque soir au *Zur Katze*. Je connaissais bien l'emplacement de ce restaurant, car j'avais toujours remarqué son enseigne très humoristique. C'est pourquoi je dirigeai mes pas vers le centre de la ville et atteignis bientôt la rue du Château brillamment illuminée et grouillant de monde. Plusieurs personnes âgées étaient assises au restaurant qui, je le constatai aussitôt, vivait surtout d'une clientèle d'habitues. L'un de ceux-ci, encombré d'une quantité de journaux, me regarda d'un air furieux, pareil à un chien qui grogne lorsqu'on approche trop près de son os. Un monsieur bien conservé, rasé de frais, était assis dans un coin et entretenait, à voix assez haute, un couple de petits bourgeois, avachis du dernier scandale au théâtre de la Cour.

Une porte ouverte donnait sur une salle plus petite. J'y jetai un coup d'œil et vis une vieille femme assise près de la porte; juste en face d'elle, dans la grande salle, était suspendu, au-dessus d'une console, un miroir à l'ancienne mode. Comme je désirais ne pas être dérangé pendant que je regardais son image dans la glace, je me reculai rapidement, et, de nouveau, inquiétai sérieusement le lecteur de journaux en m'asseyant près de lui. Pour me donner une contenance, je pris le journal qu'il avait reposé à l'écart; mais ce geste même provoqua chez lui un murmure de mécontentement. Le garçon posa un verre de bière devant moi.

Je ne pouvais cependant pas croire que la bonne dame dans la petite salle pouvait être ma future belle-mère. Minna m'avait dit qu'il y avait une certaine ressemblance entre elles et il m'était impossible d'en trouver le moindre soupçon. Le front était bas, mais fortement bombé, les yeux n'étaient pas enfoncés dans les orbites et les lèvres étaient épaisses et mal dessinées, comme d'ailleurs le reste de son visage dont le teint tirait sur le gris.

Celui-ci, bouffi et flasque, faisait un peu songer à une éponge imbibée d'eau et c'était peut-être pour cela que toute ressemblance avec un visage si jeune avait pu être effacée.

J'appelai le garçon pour le payer et lui demandai s'il connaissait une veuve du nom de Jagemann qui, paraît-il, venait souvent ici. « Elle est assise dans la petite salle », répondit-il. Je me levai aussitôt et me dirigeai vers elle. Elle s'agita sur son coin de banquette, montrant une certaine gêne et, lorsque je me fus incliné devant elle, elle parut si apeurée qu'on aurait vraiment pu croire qu'elle était seule avec moi dans un compartiment de chemin de fer.

Je me nommai et émis l'hypothèse qu'elle avait dû, par une lettre...

— Mais, oui, bien sûr. Minna a écrit, la chère enfant, ah, mon Dieu!... eh bien, je suis contente, infiniment... Vous êtes aussi venu en ville, Monsieur Tenger.

— Fenger.

— Ah! certainement — Fenger — évidemment, veuillez m'excuser. C'était dans une lettre et les majuscules se ressemblent tellement, mes yeux aussi ne sont plus très bons et Minna écrit de façon assez peu lisible... ne trouvez-vous pas? Mon défunt mari avait une si belle écriture, il donnait aussi des leçons de calligraphie, vous savez, autrement c'était le latin et le grec. Oh! mon Dieu, oui, il était vraiment très instruit. Minna aussi a été bien élevée, c'était tout à fait différent de mon temps, mais les jeunes, de nos jours ... Vous ne vous asseyez pas? Il faut vous asseoir.

Je plaçai une chaise près de la table et, quand je vis qu'elle s'apprêtait à m'offrir une consommation, je me hâtai de la devancer.

— Vous êtes vraiment trop aimable. En vérité, je ne sais pas ... peut-être pour vous tenir compagnie, mais seulement un petit verre, s'il vous plaît. Je pense que vous pouvez bien boire plusieurs verres, vous autres jeunes! Ce cher Jagemann était aussi un grand buveur de bière ... une habitude de son temps d'étudiant, vous savez. Buvez-vous beaucoup de bière au Danemark?

J'essayai en vain d'amorcer une conversation sérieuse tandis

que nous buvions notre bière. Parfois elle était dans la lune et me fixait stupidement, ne répondant rien d'autre que « Oh, mon Dieu, oui! » Puis, aussitôt après, elle se mettait à débiter des sornettes, non pas pour le plaisir de parler, mais par nervosité et surtout par crainte d'être obligée de parler de nos rapports entre Minna et moi-même. Il m'apparut qu'elle n'avait pas dû nous faire grande confiance à ce sujet, jugeant très probablement sa fille d'après sa propre jeunesse volage. Entre-temps, quand elle pensait ne pas être vue, elle m'observait avec attention, semblant se dire: « Quel est ce type que Minna a dégoté là? » Et, lorsque je la regardais, elle portait aussitôt son verre à ses lèvres et l'inclinait au point que des gouttes de bière roulaient sur son châle noir, qui semblait teint.

Lorsque nous nous séparâmes, je voulus l'accompagner chez elle, mais en aucun cas — me dit-elle — je ne devais me retarder; en outre elle avait quelques emplettes à faire en cours de route. Elle disparut dans la première ruelle obscure, non sans que je lui eusse auparavant fait la promesse ou la menace — je ne sais comment elle concevait la chose — de lui rendre visite le lendemain.

J'y allai tout droit en sortant de l'Institut Polytechnique. Comme je sonnais pour la deuxième fois, je remarquai qu'à une petite fenêtre, à côté de la porte, le coin d'un rideau remuait légèrement et qu'un œil m'observait dans l'ombre, après quoi le rideau reprit sa position normale. Après avoir encore attendu un bon moment, j'entendis des pas traînants et Mme Jagemann ouvrit enfin la porte. Son visage reflétait une expression aussi effrayée que si j'avais été le percepteur et, pour un peu, je lui aurais dit: « Mon Dieu, qu'avez-vous donc? », quand je m'avisai que c'était vraisemblablement moi le responsable. Il était visible qu'elle avait complètement oublié que je devais lui rendre visite, ou bien elle avait pris ma promesse pour une simple formule de politesse. Le châle teint en noir que j'avais vu la veille l'enveloppait, paraissant cacher une tenue négligée. En s'excusant avec vivacité elle me fit entrer dans le logement, puis disparut pendant une demi-heure « pour m'offrir une tasse de café ».

La pièce, plutôt petite, était amicale et claire, car elle donnait sur le jardin et était ensoleillée. Mais le mobilier n'était pas

seulement modeste et mal entretenu, tout l'intérieur témoignait d'une habitude de désordre extrême. Le couvercle du piano noir était gris de poussière; sur la pile des partitions qui s'y entassaient était posée une assiette où restait un demi-hareng fumé. Je me suis toujours demandé comment il avait bien pu arriver là, car je devais bientôt découvrir que Mme Jagemann ne se tenait jamais dans cette pièce, mais se blotissait toute la journée dans la cuisine à peu près obscure où elle préparait ses repas, mangeait, dormait et lisait des *Dresdener Nachrichten*. Dans un coin on apercevait un rayonnage presque entièrement garni de volumes verts dans lesquels je reconnus aussitôt le « Trésor des classiques » de Minna, cadeau de la fameuse tante bourrue qui devait venir hanter la maison si jamais Minna s'en séparait.

Au milieu d'un mur se trouvait une porte dissimulée sous un rideau vert. Devant était placé un divan. Sur le rideau servant de toile de fond était accrochée une peinture à l'huile. Elle représentait un village de pêcheurs au pied de petites dunes, au fond d'une baie. A l'arrière-plan, quelques jeunes filles étaient assises et réparaient des filets tandis qu'un godelureau de la ville leur faisait la cour. Ce dernier se distinguait par une boîte d'artiste peintre et offrait une ressemblance indéniable avec Stephensen. Son doigt tendu et le regard rieur des jeunes filles indiquaient que ce travail sur les filets avait une signification plus profonde. Tandis que les personnages étaient platement conçus et peints de façon conventionnelle, la plage et l'éclairage des dunes ne manquaient pas de fraîcheur et d'une certaine finesse d'observation. Avec ses teintes vives et claires, le tableau brillait dans la petite pièce avec laquelle il formait un contraste frappant. On se demandait malgré soi: comment cette toile est-elle venue ici? Quant à moi, qui possédais déjà la réponse à cette question, elle me parlait de façon arrogante de tout ce que j'aurais souhaité oublier. A coup sûr il avait dû apprécier Minna et leur amitié, puisque après bien des années, il lui avait envoyé un tableau aussi achevé. Mais, d'autre part, quel manque de délicatesse de se représenter lui-même en train de faire la cour à des jeunes filles, dans un cadeau adressé à *elle*! Quels sentiments cela pouvait-il éveiller chez une jeune Allemande dont le cœur débordait d'amour pour le peintre danois et dont l'imagination

était pleine des vers de Heine! Cette toile avait dû évoquer pour elle *Du schönes Fischermädchen* et *Das Meer erglänzte weit hinaus*, éveillant en elle à la fois un intense désir pour le charme romantique inconnu de sa patrie et créant une perpétuelle inquiétude jalouse. Une suffisance raffinée et un stupide manque de cœur semblaient avoir dessiné le pompeux monogramme sur la pierre où le gandin posait sa bottine — une bottine d'ailleurs si reluisante qu'elle n'avait pas dû faire une vingtaine de pas sur le chemin poussiéreux.

Outre ce tableau, il y en avait encore deux autres du même auteur dans la pièce. Ils étaient accrochés l'un au-dessous de l'autre entre la fenêtre et le secrétaire cylindrique : un portrait de Minna au pastel et un dessin au crayon représentant un homme entre deux âges, au front haut, au nez droit et fin, aux lèvres pincées, auquel des sourcils obliques et de petits yeux enfoncés dans les orbites conféraient une expression contrariée et amère. Le cheveu était rare et de longs favoris encadraient un menton petit, mais fermement dessiné et ridé. Avec ce menton et ce front la ressemblance avec Minna était particulièrement frappante. Et lorsqu'on y regardait de plus près, la forme des lèvres était aussi la même. Mais le nez de Minna était un peu plus court et plus large. Ce dessin avait été exécuté habilement et témoignait d'une formation poussée.

Mais je ne pouvais absolument pas me réconcilier avec le portrait au pastel. C'était un buste dont la dimension correspondait aux trois quarts de l'original. Minna était vêtue d'une robe noire sans la moindre teinte claire, ce qui rendait plus frappante encore sa pâleur excessive, et le tout flottait dans un brouillard bleu si bien qu'on pouvait croire qu'il s'agissait d'une jeune femme en train de fumer et noyée dans sa propre fumée, à cela près que celle-ci ne semblait pas sortir de ses lèvres exangues et crispées, mais plutôt de ses yeux sans expression. Ce genre de tableau brumeux était alors une mode toute récente et c'est ainsi que cet homme avait peint sa bien-aimée! Était-ce là de l'amour? L'amour qui entre dans tous les détails et qui, avec un soin jaloux, conserve jusqu'aux plus infimes d'entre eux? L'amour qui voit derrière eux ce qu'il y a de plus noble? L'amour qui est l'oubli de soi-même en face de l'objet aimé et ce réalisme

dans lequel il n'y a place que pour un idéalisme qui, loin de masquer la personnalité d'un être, ne désire rien tant que de la placer dans la lumière la plus éclatante et la plus vraie? Rien de tout cela ne se révélait ici; tout n'était qu'esquissé et l'ensemble exécuté avec une sorte de négligence, dans le but évident d'obéir à la mode du moment et de produire un « effet » artistique plutôt que de rendre l'expression d'un visage. Plus je regardais ce portrait, plus fortes devenaient ma haine et ma fureur contre cet homme qui avait peint Minna de cette façon, contre cet artiste qui avait si effrontément exécuté un portrait selon la dernière recette, qui avait pris sa bien-aimée comme « modèle » et avait escamoté toutes les difficultés et, à vrai dire, tout ce qui aurait dû au contraire être mis en évidence. Il me semblait que, s'il était entré dans la pièce, je l'aurais saisi au collet, traîné devant cette œuvre criminelle, secoué d'importance et lui aurais crié à l'oreille: « Au fond, tu n'es qu'un fantoche écœurant et corrompu par ton art! Regarde, chevalier de la palette, quel désagréable épouvantail tu as réalisé grâce au mensonge des couleurs et cela devant la plus ravissante créature de Dieu offerte à tes yeux, sinon à ton cœur — à t'en croire du moins! » Et je l'entendais me répondre: « Et *toi*, quelle sorte de type es-tu, et qu'est-ce que tu prétends savoir faire, *toi*? *Moi*, au moins, j'ai été capable de peindre un portrait d'elle, qui a au moins le mérite d'être ressemblant, où chacun peut voir qu'il représente une jolie fille et dans lequel un artiste reconnaîtra un talent... *Maintenant à vous, monsieur* ⁽¹⁾. Prenez les couleurs et la toile et installez-vous, avec votre « abnégation », votre oubli de vous-même dans l'objet, « votre réalisme de l'amour », et ensuite voyez quelle belle horreur vous en tirerez. Mais qu'importe! essayez tout de même: ce sont d'agréables heures, croyez m'en! La jolie fille est assise devant vous et vous pouvez vous rassasier de la regarder: elle rougira, il vous faudra donc tempérer un peu la couleur. Je vous recommande de donner aux ombres un peu plus de fraîcheur qu'on ne le fait d'ordinaire... » J'étais arrivé à un tel degré d'excitation jalouse que j'aurais très probablement saisi le tableau et l'aurais précipité sur le parquet si Mme Jagemann

(1) En français dans le texte, N.d.T.

n'était enfin apparue avec le café. Cela dut l'effrayer fortement de me trouver ainsi debout, allant et venant, car elle se hâta de me faire asseoir sur le petit divan, derrière la table en acajou passablement délabrée sur laquelle elle servit la boisson saxonne. Un changement important s'était produit en elle: elle avait à présent l'air tout à fait digne d'une matrone avec sa robe bleu foncé à pois blancs et un grand bonnet garni de rubans lilas. Elle était assise au bord d'une chaise, juste en face de moi, et sirotait son café lentement, en plongeant le nez dans sa tasse. Il y avait un certain temps déjà que j'avais remarqué une odeur douce et écœurante de plus en plus forte, et je compris que, de l'autre côté de cette porte masquée par une tenture, on fumait du tabac très ordinaire. Mme Jagemann parut deviner mes pensées et se mit alors à tousser.

— Oh, mon Dieu, oui ... c'est cette fumée de tabac qui vient toujours par ici. C'est là qu'habite notre locataire, un très brave garçon, mais qui fume tout le temps. Fumez-vous aussi? Ne vous gênez pas, on dit que c'est si bon avec le café. Oui, nous avons des locataires, sans quoi nous ne pourrions pas conserver ce logement... Vous comprenez — et quand on est habitué au confort ... mais cela a aussi ses inconvénients, par exemple cette odeur de tabac! Bien sûr, on peut trouver des locataires qui fument moins et qui ne sont pas si souvent à la maison, il y en a même qui ne fument pas du tout, mais qui ont d'autres désagréments. Ah, mon Dieu, oui, M. Fenger, il y a beaucoup de mauvaises gens! Ainsi, par exemple, ce locataire sur lequel il n'y a pourtant rien à redire. Il paie toujours, mais souvent avec un mois de retard, et que dire? Il y en a aussi qui ne paient pas du tout. J'en ai eu beaucoup de ce genre qui déménagent sans crier gare, en promettant, évidemment, qu'ils reviendront payer. Ah, mon Dieu, pour sûr, de mauvaises gens, Monsieur Fenger...

J'avais recommencé à fixer le portrait irritant et reprenais en pensée mes invectives: « Au fond, tu n'es qu'un fantoche écœurant », etc...: Mme Jagemann suivit mon regard et s'empressa poliment d'enchaîner: « Oui, c'est un portrait de ma Minna, comme vous le voyez... il lui ressemble presque comme une photographie! Ah, mon Dieu, oui. Quel talent! Qu'est-ce

qu'on ne peut pas faire, M. Fenger! En Amérique voilà qu'ils peuvent photographier en couleurs à présent, c'était dans le journal ces jours-ci. Doux Jésus! que deviendront les pauvres peintres? Mais que doit-on dire? Que l'art progresse, que la mort de l'un fait le pain de l'autre! Ah oui! Celui qui a peint cela est d'ailleurs un de vos compatriotes, il était aussi notre locataire, — il s'appelait M. Stephensen — il a habité six mois chez nous...

Elle parlait plus lentement. Finalement elle resta court et m'observa en me scrutant autant que ses gros yeux le lui permettaient.

— Oui, je le sais déjà, Minna m'a tout raconté, elle n'a pas de secret pour moi.

— Non, bien sûr, certainement, un compatriote à vous, et de plus un artiste; vous en avez évidemment entendu parler», dit-elle rapidement, apaisée, semblait-il, de savoir où elle en était avec moi, mais inquiète d'arriver bientôt à un sujet plus scabreux. « Ah, oui, un pareil talent, vous avez bien raison de le dire. (Je n'avais absolument rien dit de semblable). Et un brave homme, d'un commerce si agréable! Il payait toujours à l'heure, souvent même d'avance — non pas parce que je le lui demandais, mais les temps étaient difficiles alors et il était si délicat... Il ne fumait que des cigarettes — c'était autre chose que notre locataire actuel! D'ailleurs celui-ci aussi est un peintre, et du Holstein, c'est-à-dire qu'il décore des plafonds et des murs dans des lieux publics... Mais M. Stephensen ne fumait que des cigarettes et quand on pénétrait dans cette pièce, on avait l'impression d'entrer à l'église au moment où l'on brûle de l'encens. Oui ... Vous y êtes bien déjà allé? Mon Dieu, comme le plafond est élevé et comme il y a des cierges sur l'autel! Ah! et comme on chante! C'est comme si l'on entendait les anges. J'y suis allée avec Minna — elle disait qu'ils chantaient en latin... Autrement je vais ici à l'église Sainte-Anne. Nous avons un pasteur admirable, récemment il m'a pris la main et m'a demandé des nouvelles de Minna, — c'est lui qui l'a confirmée — mais elle ne l'aime pas, elle est un tantinet difficile; c'est-à-dire ... elle critique facilement les gens. Oui, naturellement, elle a raison dans un sens — il y a tant de mauvaises gens — mais que doit-on dire,

mon Dieu! c'est pourquoi nous avons la religion, que ferions-nous sans religion, M. Fenger!

— Je dois avouer que je ne suis pas très pratiquant, mais je crois que Minna et moi, à cet égard...

— Ah! Dieu, oui! La jeunesse! Voyez-vous, quand j'étais jeune, c'était exactement comme cela, on ne pense alors qu'au plaisir. Bah, quand on ne fait rien de mal!

— Je pense aussi, par exemple, à gagner ma vie et j'espère obtenir bientôt une situation afin que nous puissions nous marier. J'ai un oncle qui est industriel en Angleterre et qui est très disposé à me faire venir auprès de lui.

— En Angleterre? Que dites-vous? J'avais une sœur qui a été plusieurs années en Angleterre. Ah qu'est-ce qu'elle a pu me raconter! Ce doit être une ville épouvantable, pour sûr, cette ville de Londres! Rien que du brouillard et des fumées de charbon! Ils habitaient des maisons à nombreux étages et toute la famille déjeunait dans la cuisine...

Je dus me rendre à l'évidence qu'il me fallait renoncer à toute tentative pour diriger la conversation dans une voie raisonnable; je la laissai donc s'ébattre à son gré, me contentant seulement, de temps à autre, de faire quelques remarques à l'appui. Au début, elle avait parlé un assez bon allemand, mais, une fois bien lancée, le dialecte saxon reprit le dessus; elle disait *m'r* pour *wir* (nous) et *sein* pour *sind* (sont), n'employait que des *p* et des *t* assourdis et émaillait son bavardage de nombreuses exclamations et tournures populaires; et cela m'amusait alors de remarquer à quel point Minna, lorsqu'il lui arrivait de jacasser par plaisanterie dans son dialecte de Dresde, ressemblait d'une manière frappante à sa mère, jusque dans ses jeux de physionomie et dans ses traits. Aussi bien étais-je l'auditeur patient et attentif que la vieille femme pouvait souhaiter.

Quand finalement je pris congé, elle ne fit aucune tentative pour me retenir, mais me reconduisit à la porte avec force révérences et courbettes.

J'avais donc fait la connaissance de ma future belle-mère et, dans le fond, n'étais pas mécontent du résultat. Il faut dire que j'avais toujours tremblé, quand je m'étais représenté l'avenir et avais imaginé le bonheur de prendre pour fiancée une femme

aimée, en songeant à « belle-maman »; j'avais surtout redouté d'entrer dans une famille où j'aurais eu à supporter une théorie de beaux-frères et de belles-sœurs, de tantes et d'oncles, etc., etc. Ici il n'était pas du tout question de famille; Minna ne m'apportait pas de dot en argent, mais elle ne m'apportait pas non plus de bouches à nourrir. En ce qui concernait la mère, je savais déjà que Minna ne se gênait pas pour la critiquer. Elle me parut d'ailleurs un être très modeste, aimant se confiner dans sa cuisine et faire un somme au *Zur Katze*. Mme Jagemann était si attachée à ses habitudes de Dresde qu'il ne pouvait guère être question de la transplanter en Angleterre.

Si, au lieu de cette « maman », j'avais eu une belle dame qui m'aurait embrassé maternellement, aurait critiqué mes habitudes, n'aurait pas trouvé mon avenir satisfaisant, se serait immiscée dans les affaires de mon ménage, aurait excité sa fille contre moi, aurait exigé des visites, voire des jours de réception... doux Jésus! comme je devais m'estimer heureux d'avoir rencontré cette bonne femme toute simple.

Si j'avais tenu un journal, j'aurais écrit à la date de ce jour-là: « Rassuré, belle-mère inoffensive ».

CHAPITRE II

DEUX jours plus tard, à cinq heures, Minna arriva par le vapeur. Naturellement j'allai l'accueillir au débarcadère. Tandis que nous marchions à travers la ville, il me sembla qu'une sourde inquiétude pesait sur son esprit, mais je résolus de ne poser aucune question avant de nous trouver à la maison. D'ailleurs je pensai qu'il s'agissait de l'aggravation de l'état de Hertz dont elle m'avait déjà parlé.

Lorsque Minna eut fini de dîner et que sa mère nous eut laissés, mon aimée devint de plus en plus silencieuse. Parfois, elle me jetait un long et triste regard qui, pour un peu, m'eût fait monter les larmes aux yeux; puis, aussitôt, son regard prenait une certaine fixité, comme si ses pensées devenaient lointaines, et je me sentais de plus en plus inquiet.

— Crains-tu que l'état de Hertz soit sérieux? demandai-je enfin.

— Oui, il se pourrait que sa fin fût proche. Et cela n'a rien de surprenant. Ce voyage à Prague pour expertiser le manuscrit de Goëthe a provoqué sa maladie. Cette passion le tue et cela n'est d'ailleurs pas sans beauté.

— Mais sa malheureuse femme!

Minna se leva en soupirant et alla à la fenêtre.

Elle resta là longtemps, regardant fixement le petit jardin. Le soleil couchant éclairait son visage dont l'expression sérieuse et triste semblait être celle d'une femme beaucoup plus âgée. Son corsage se soulevait et s'abaissait par saccades; sa main droite, pendante, se crispait sur un petit mouchoir; une fois ou deux, elle mit son autre main en abat-jour devant ses yeux, comme si elle examinait quelque chose, mais s'en désintéressa aussitôt, arrangeant ses cheveux sur son front ou tambourinant sur la vitre.

J'allai tranquillement vers elle et lui entourai les épaules de mon bras.

— Quelque chose t'inquiète, chérie?

— J'ai reçu une lettre — de lui — une réponse à celle que j'ai envoyée l'autre soir.

— Eh bien?

— Elle m'a fait de la peine, ce n'était pas du tout la réponse que j'avais imaginée. Il ne pense pas à moi du tout comme à une amie chère. Il semble qu'il veuille me blesser. Je ne comprends pas.

— Qu'a-t-il donc écrit, Minna?

— Eh bien, tu jugeras toi-même.

Elle retourna dans la pièce et s'agenouilla près d'une petite valise restée ouverte sur le parquet. Prenant une lettre dans un sous-main, elle me la tendit. Elle était écrite sur un papier de qualité et se composait seulement de quelques lignes servant d'introduction à un poème de Heine que je ne connaissais pas. Je lus ce qui suit:

*Faut-il déjà que je le quitte,
Ce cœur tendre que j'aime tant?
Si je pouvais, chère petite,
Comme je resterais pourtant!*

*Le coche roule; l'eau tournoie
Sous les piles du pont tremblant!
Las! il me faut fuir toute joie,
Fuir au loin ton amour dolent.*

*Les étoiles, filant grand-erre
Semblent fuir devant ma douleur.*

*Adieu! mon âme solitaire
Te garde sa divine fleur...(1)*

— Sottise! m'exclamai-je et je froissai involontairement le papier dans mes doigts. Mais Minna, qui regardait à nouveau par la fenêtre, se retourna vivement et, me l'arrachant des mains, entreprit aussitôt de le défroisser.

— J'imagine que c'est une relique! dis-je avec une amertume qu'il ne me fut pas possible de dissimuler.

Elle me regarda avec reproche.

— Si jamais tu me quittais même avec des mots plus amers, je ferais de même pour ta lettre, Harald. Et elle remit la lettre dans le sous-main.

La fidélité touchante aux souvenirs sentimentaux qu'elle montrait me désarma, mais une pointe de dépit persistait en moi, malgré tout.

— J'ai eu tort, pardonne-moi; mais c'est une lettre sans rime ni raison qui ferait jurer un ange.

— Non, je ne le comprends pas. C'est lui, après tout, qui avait souhaité que nos relations restassent amicales, et qui m'avait conseillé d'épouser un honnête homme, et, maintenant, il me reproche d'agir ainsi.

— Et d'une manière tellement sotte! Pourquoi n'expriment-il pas lui-même ses sentiments? Un poème de Heine! Ce serait stupide, même si cela convenait à la situation, ce qui n'est nullement le cas.

— Oui, c'est cela aussi qui m'a frappée, comme une fausse note, et je ne peux en ressentir que de l'irritation.

— Son orgueil a été blessé en te voyant l'oublier pour un autre, et c'est tout. Cependant, il n'a rien à dire. Un homme ordinaire se serait contenté de faire appel au *Guide épistolaire*!

— Et cependant, s'il m'aimait encore et s'il souffrait? s'exclama-t-elle en joignant ses mains.

— T'aimait? Il y a tant de manières d'aimer. Pourquoi t'a-t-il laissée?

(1) *Neue Gedichte*, Neuer Frühling, N° 39. Traduction J. Daniaux et Paul Carpentier (Paris, Lemerre, 1894). N.d.T.

— Pour l'amour de son art. Et n'est-ce pas pire pour moi?

— Non, mille fois non! Pour l'amour de son art? Quelle bêtise! Quelle pitié! Comment peut-il se croire capable de créer une œuvre artistique de quelque valeur alors qu'il est une poule mouillée, qui n'ose regarder la vie en face, et comment peut-il espérer exprimer un sentiment vrai dans ses peintures, alors qu'il ne sait que jouer avec les siens et ceux des autres?

— Mais suppose qu'il n'ait fait que le dire sans le penser. Il se pourrait que, pendant un certain temps, il ait été contraint de travailler seul et que, comptant sur ma fidélité, il ait attendu lui-même de son côté en travaillant et que, maintenant, il soit déçu.

Je marchais avec irritation de long en large dans la petite pièce. La pensée de Monsieur Axel Stephensen amoureux fidèle résidant au Danemark, et travaillant dans le but de s'unir un jour avec elle me paraissait, après tout ce que j'avais entendu sur lui, faire un contraste si comique avec la réalité, que j'eus envie de rire; mais un regard à la bien-aimée, dont la confiance mal placée faisait honneur à son âme, effaça mon amertume et, seul, un profond et mélancolique soupir m'échappa.

Minna se tenait toujours près de la fenêtre, lui tournant le dos, auprès d'une commode ancienne couverte de babioles bon marché et de photographies pâlies et tachées. Des deux mains elle s'appuyait sur le bord de ce meuble et regardait le parquet.

— Je suis destinée à être malheureuse et à rendre les autres malheureux, murmura-t-elle, comme pour elle-même.

— Minna, Minna! m'exclamai-je avec désespoir, m'arrêtant devant elle, et tendant les bras vers elle, tu ne dois pas me dire cela, à moi, non, ce n'est pas possible!

Sans me regarder, elle secoua la tête doucement.

— Mais il imagine que c'est frivolité de ma part et je ne peux le laisser penser cela. Il doit être capable de comprendre que...

— Mais tu ne vas pas lui écrire après cela? dis-je, en l'interrompant.

— Mais si, Harald, je dois le faire.

— Mais pourquoi, mon amie très chère? Rien que de la

peine pour nous tous peut sortir de tout cela. Mets fin à cette correspondance, elle n'a que trop duré.

— Une lettre de plus ne le blessa pas, et ce sera la dernière.

— Je t'en prie, Minna! Ne fais pas cela, pour l'amour de moi. Je ne puis t'expliquer, je ne saurais le comprendre moi-même, mais ce projet me rend anxieux.

— Je le *dois*, répondit-elle, avec un accent fataliste — lui et moi ne pouvons nous séparer ainsi.

— Ah! si seulement vous ne vous étiez jamais rencontrés! m'exclamai-je.

Elle me regarda quelques instants avec une expression étrange et embarrassée, comme si elle était incapable de réaliser l'importance de cette affirmation. Puis elle vint près de moi et m'entoura le cou de ses bras.

— Oui, je souhaiterais que lui et moi ne nous soyons jamais rencontrés. Pourquoi n'es-tu pas venu en ce temps-là? Pourquoi ne nous sommes nous pas connus d'abord? Alors tout aurait été simple.

— Cela sera simple aussi, mon amour, dis-je, et je l'embrassai sur le front.

Nous nous assîmes devant la fenêtre ouverte et parlâmes de ce cher Rathen. Minna m'agaça en me disant que, dans une lettre envoyée deux ou trois jours auparavant, j'avais confondu un endroit avec un autre. Ce que je niai et je lui demandai d'examiner avec moi cette lettre.

— Oh, ce n'est pas grave, n'importe qui peut se tromper, dit-elle, avec une certaine confusion.

— Mais je suis sûr que je n'ai pas commis d'erreur. Laisse-moi voir la lettre.

— Alors nous dirons que je me suis trompée en la lisant ou que je n'ai pas fait attention, dit-elle, et elle devint cramoisie. De toute évidence, elle avait un motif pour ne pas montrer cette lettre.

L'irritation, qui, durant toute cette conversation, se faisait jour en moi à la pensée qu'elle avait rangé sa lettre si soigneusement, fit place à un soupçon jaloux devant le fait qu'elle ne savait maintenant où la trouver. Je n'étais pas assez généreux pour l'épargner, bien que je susse parfaitement que la lettre

la plus précieuse peut être perdue de cent façons, surtout en voyage.

— Tu n'es certainement pas aussi négligente. Ton sous-main est là, sur la table.

— Non, elle n'est pas là, répondit-elle, en se levant. Entêté! Il faut que je prenne la peine d'aller dans le couloir chercher mon sac de voyage.

— Non, je l'ai apporté avec moi, il est pendu près de la porte.

Elle regarda dans le sac.

— Alors je pense qu'elle est dans la malle, dit-elle avec un haussement d'épaules. *Tant de bruit pour une omelette!* ⁽¹⁾.

— Merci, dis-je avec une intonation ironique à laquelle elle ne prit garde, car elle riait tout en s'agenouillant et commençait à bouleverser ses affaires dans sa malle. Il me parut que ce rire sonnait faux, car il était manifeste qu'elle se trouvait dans une situation délicate.

— Ne regarde pas, Harald, entends-tu? Ma malle est dans un tel désordre!

— Très bien! dis-je, et je regardai fixement par la fenêtre. Finalement, je l'entendis se relever et venir vers moi. Elle me tendit la lettre; le papier, plutôt épais, était froissé et plié d'une manière bizarre.

— Je pense que tu l'as utilisée en guise d'emballage, remarquai-je avec amertume, et je la lui rendis.

Elle ne me répondit pas, mais sourit d'une façon très curieuse, qui lui allait admirablement et qui eut pour effet à la fois de m'irriter contre elle et de me rendre follement amoureux.

— Il ne me semble pas que tu traites ou gardes mes lettres avec le même soin que celles de Monsieur Stephensen!

Minna se mordit les lèvres et me jeta un coup d'œil à la fois tendre et taquin. Je ne pus comprendre comment elle pouvait prendre les choses de cette manière et j'aurais fait certainement une colère de Turc si je n'avais éprouvé un sentiment de méfiance qui me rendait fou.

(1) En français dans le texte. N.d.T.

— Mais tu as complètement oublié de l'examiner, Harald, dit-elle, alors que je lui tendais toujours la lettre.

— Eh, c'est vrai, dis-je d'un air résolu, sans daigner regarder la lettre que je jetai par terre.

Minna se pencha avec calme et la prit. Elle me lança un regard de reproche qui me rendit honteux et je détournai les yeux, bien persuadé d'avoir raison. Alors, sans me quitter des yeux, mais avec un sourire de plus en plus tendre, elle déboutonna le haut de son corsage et laissa la lettre glisser sur son cœur. Je la pris ardemment dans mes bras et je couvris son visage et son cou de baisers, tandis que je balbutiais des excuses pour ma conduite impardonnable, ma jalousie et ma folle méfiance, dont elle m'avait rendu honteux d'une manière si touchante. Le repentir et, plus encore, la joie d'être aimé si sincèrement et si tendrement firent jaillir de mes yeux tant de larmes que Minna prétendit plaisamment qu'elles pourraient bien effacer l'écriture de cette précieuse lettre. Ses yeux aussi étaient humides; nous riions et pleurions tous deux en même temps et goûtions nos larmes sur nos joues.

Mais, avant que nous ayons pu nous retourner, la mère de Minna était entrée dans la pièce. Alors, nous nous éloignâmes avec embarras l'un de l'autre et Minna essaya d'un mouvement vif de réparer le désordre de sa toilette. La vieille dame toussa en manière d'excuse et il semblait même que ses pas prudents, dans des pantoufles usagées, chuchotaient doucement, tandis qu'elle se retirait avec les tasses à café.

— Cela ne fait rien, mes enfants, je ne suis pas une nonne. J'ai été jeune, moi aussi. Continuez à vous bécoter et à roucouler! Pauvre de moi, tant que l'on ne fait rien de mal!

Nous fûmes un peu contrariés d'être l'objet d'une indulgence dont nous n'avions nul besoin et, surtout, que cette scène ait pu être interprétée fausement. Minna devait partager mes sentiments, car, tandis qu'elle boutonnait le haut de son corsage, elle haussa les épaules et grogna plaisamment: « Cette vieille sorcière vient toujours quand il ne faut pas ».

— Veux-tu jouer un peu? dis-je à Minna. Je ne t'ai jamais entendue jouer et il y a si longtemps que je le désire.

Minna me supplia de ne pas insister, mais je la poussai vers

le piano. Il y avait encore assez de lumière pour lire la musique. Elle ouvrit une partition de Schubert et joua un des *Moments musicaux*, non sans émotion mais avec nervosité, comme si elle avait craint d'appuyer sur les touches.

— C'est affreux, s'exclama-t-elle, comme elle plaquait le dernier accord. Dois-je continuer? Tu ne vas pas prétendre que tu prends plaisir à m'écouter!

— Si, et toi, tu devrais avoir honte d'être aussi nerveuse devant moi.

— Nerveuse? Je tremble tout entière.

— Tu ne pourras plus lire bientôt. Je vais chercher une lampe.

— Non, pour l'amour de Dieu, ne m'enlève pas au moins cette excuse!

L'impromptu, excessivement vif et en même temps profondément touchant qu'elle commença à jouer, fut interprété avec beaucoup plus de fermeté et de facilité et, en dépit d'une ou deux fautes qu'elle commit, je ressentis un plaisir sincère en écoutant son jeu, digne d'une excellente musicienne. Je pensai qu'ensuite elle allait vouloir s'arrêter et je m'apprêtai à la persuader de continuer. Mais ses doigts avaient à peine quitté les touches qu'elle prenait déjà les *Sonates* de Beethoven sur le dessus du piano.

— Si ce doit être, que ce soit! s'exclama-t-elle gaiement. On a bien le droit d'être audacieux. J'aimerais que tu ailles chercher la lampe, Harald, ainsi pourrai-je voir toutes les notes qui m'échapperont.

Je pensais qu'elle jouerait la *Marche funèbre*, le premier mouvement de la *Sonate au Clair de lune* ou quelque'un de ces morceaux que l'on trouve toujours dans un salon; mais, à ma grande surprise je l'entendis, tandis que j'allumais la lampe dans le couloir, attaquer la grande sonate en *ut* majeur de Waldstein avec une incontestable passion. De toute évidence, elle m'avait envoyé chercher la lampe afin de pouvoir commencer avant mon retour, de même que, une fois le premier plongeon fait dans une eau où l'on n'a pas pied, on est bien obligé de nager! Elle nageait vraiment! La profondeur elle-même et le mouvement des vagues l'aidaient à surnager.

Comme j'entrais juste au moment où, après le crescendo impétueux, elle atteignait le calme des riches accords qui font de la mélodie un hymne, je fus frappé par l'expression d'énergie et d'enthousiasme qu'avait prise son visage. Cette ferveur pour Beethoven peinte sur sa physionomie me frappa si profondément que je réprimai l'encouragement malicieux que j'avais déjà sur les lèvres. Je plaçai tranquillement la lampe sur la commode derrière elle et, comme il manquait au globe un gros morceau, je le tournai de manière que la lumière éclairât vivement la musique. Geste nécessaire car, certainement, jamais la lampe qui semblait n'avoir pas été nettoyée depuis l'été, n'aurait donné de lumière suffisante. Je m'assis au fond de la pièce. De là, je ne pouvais la gêner, mais je pouvais voir sa nuque, son chignon qui luisait à la lumière de la lampe et la courbe délicatement ombrée de sa joue, tandis que je me perdais dans une sensation voluptueuse qui est peut-être la plus noble de toutes : entendre Beethoven joué par sa bien-aimée.

Dans cet état d'âme, une exécution, même imparfaite, ne pouvait que tourner à son avantage. Le cadre très modeste ne s'accordait guère avec la musique de Beethoven, aussi se réjouissait-on d'autant plus des difficultés vaincues, même si quelques notes étaient massacrées. En dépit de tout, son jeu était d'une artiste, car elle s'y abandonnait tout entière ; elle jouait comme le musicien qui a mis sur le pupitre une partition difficile ; de temps en temps, elle se gourmandait d'avoir plaqué un faux accord soulignant la fausse note d'un petit juron, agacée que ses mains n'aient pas suivi son inspiration. Alors elle chantait à haute voix la mélodie, comme pour faire honte à ses doigts et les obliger à obéir. Ainsi elle était emportée à travers le fier pays montagneux et ensoleillé du grand allégre et descendait paisiblement la vallée solitaire de l'adagio, avec l'ombre épaisse autour du miroir d'eau brillant et calme, où l'esprit se penche vers sa vie profonde, mais toujours le regard plein d'attente tourné vers une gloire espérée. Puis, à nouveau, elle s'élançait vers les régions éthérées où le rondo, dans une lumière surnaturelle et un éclat inaltérable, gazouille joyeusement et fait des trilles comme une alouette qui habiterait, non pas dans les nuages, mais parmi les étoiles.

Minna se renversa dans sa chaise; j'allai à elle et je posai un long baiser sur son front.

— Merci, murmurai-je.

— Quelle idée de me remercier pour cela, dit-elle, et elle me regarda, étonnée, comme si elle craignait une moquerie de ma part.

— Comment peux-tu dire cela? Je suis absolument stupéfait. Je savais bien que tu étais musicienne, mais je ne m'imaginai pas que tu pouvais jouer ainsi.

Je fus frappé par la joie soudaine qui illumina son regard, mais elle l'abassa aussitôt et ses lèvres dessinèrent un sourire à la fois de bonne humeur et d'ironie.

— Oui, n'est-ce pas! Je suis un vrai Rubinstein dans le genre fausses notes.

— Pourquoi te moques-tu? Je sais très bien que ton jeu n'est pas parfait, mais, néanmoins, tu joues magnifiquement.

— Oh! c'est ce qui me désespère chaque fois que je joue: comprendre une musique si belle et ne pas pouvoir l'exprimer! Je le regrette d'autant plus que j'aurais pu être capable, me semble-t-il, de jouer tout à fait bien si j'avais eu la chance de pouvoir pratiquer le piano d'une manière plus continue.

— Eh bien! ce n'est pas encore trop tard; il me semble que tu as toute la vie pour cela.

— Peut-être, mais il y a toujours le même obstacle sur mon chemin. Je ne peux supporter l'effort. Tu ne soupçonnes pas combien cela me fatigue; maintenant, ce que je viens de jouer a compromis tout le repos de ma nuit. Pourquoi suis-je si faible? Ah! tu ne peux t'imaginer la mélancolie qui, ces dernières années, m'envahissait chaque fois que je touchais au piano! C'était exactement comme si quelque chose se refermait sur moi et, plus la musique était belle, plus il faisait sombre autour de moi. Parfois, je ne pouvais y renoncer, mais souvent, c'était si affreux que je n'osais poursuivre plus longtemps.

— Mais tout cela disparaîtra, mon amie! Je m'arrangerai pour te rendre bien portante et forte et, puisque ton jeu me rend si heureux, tu y puiseras toi-même ta joie. Je serai un auditeur reconnaissant, même si tu ne joues jamais mieux et, dans l'avenir, tu pourras te consacrer vraiment à la musique.

Ces paroles ne semblèrent pas lui faire grande impression. Elle mit la lampe sur la table, s'assit sur la chaise que je venais de quitter et se prit le front dans les mains.

— Je ressens là des coups et une sorte de tension. Elle rit, comme prise d'une inspiration soudaine. Sais-tu que, si je pouvais faire le vœu d'être débarrassée du peu de raison que j'ai, je n'hésiterais pas, je crois, à le formuler?

— Quelle idée!

— Vraiment, c'est aussi une manière de se suicider. C'était la théorie de Frantz Moor sur le suicide: « détruire le corps à travers l'esprit ».

— Minna, tu ne dois pas parler ainsi, c'est une mauvaise plaisanterie.

— De toute manière, c'est véritablement une « plaisanterie grossière » lorsqu'on la prend au sérieux. Mais on ne sait pas de quels tours on peut avoir besoin dans la vie. « C'est un tour qui vous rend digne d'être inventeur », récita-t-elle, en imitant comiquement un acteur à la mode. L'avez-vous vu ici au théâtre de la Cour? Comme il est affecté! Hum!... Elle prit l'attitude de Frantz Moor au début du second acte et mima le visage d'un coquin, d'une manière si plaisante que je ne pus m'empêcher de rire. Encouragée par cette approbation, elle se mit à imiter les faux effets que l'acteur en question avait inventés pour ce monologue de méditation: faire les questions et les réponses sur deux voix différentes, une voix de fausset et une voix profonde de ventriloque. En même temps elle se tournait d'un côté, puis d'un autre. « Quel genre d'effet chercherai-je à produire? Colère: Ce loup dévorant est trop vite satisfait. Souci: Ce ver ronge trop lentement. Chagrin: Cette vipère rampe trop paresseusement à mon gré. Frayeur: L'espoir détruit sa puissance. Quoi! L'arsenal de la mort est-il si vite épuisé? Comment? non! Ah! *La musique!* De quoi la musique n'est-elle pas capable? Elle peut animer les pierres; ne serait-elle pas capable de tuer une Minna?

Elle rit gaiement et m'embrassa.

— J'ai été insupportable, Harald, et tu as été si bon et m'a remerciée si gentiment pour ma musique, toi, cher et tendre ami! Cependant j'ai vraiment apprécié ta gentillesse bien que

j'aie dit des sottises. Mais cela me tracasse si souvent, il me semble qu'il serait si beau d'être une artiste, d'être capable de faire aimer et admirer aux autres ce qui vous touche si profondément. Enfin, j'ai promis d'être pour toi une bonne ménagère. Et ne prête pas attention à ce que je viens de dire; aussi longtemps que tu resteras avec moi et prendras soin de moi, je ne me détruirai pas avec le doux poison. Mais, Harald, si tu devais un jour t'attacher à quelqu'un d'autre!... Je fermai ses lèvres d'un baiser — ce n'était sans doute pas un argument très logique, mais, dans les circonstances présentes, il était peut-être plus convaincant qu'aucun autre.

Sa mère entra avec le thé et du pain blanc; comme pour un festin, elle avait ajouté du miel et du beurre. Lorsque nous eûmes terminé ce petit repas, elle s'assit dans un étrange fauteuil triangulaire, aux côtés droits. Ce siège provenait d'un bout de divan formé de trois parties et les *disjecta membra* de ce meuble étaient disséminés dans l'appartement. Au bout d'un instant, la vieille dame était profondément endormie.

Minna aussi était fatiguée du voyage et lorsque sur la commode, l'affreuse pendule aux colonnettes d'albâtre, après un long bourdonnement, s'avisa de frapper quatre coups, attirant par là notre attention sur le fait qu'il était en réalité 10 heures, j'insistai pour qu'elle aille se coucher.

Sans éveiller sa mère, Minna prit la lampe pour m'éclairer. A sa grande frayeur, je descendis « avec mon menton sur mon dos » — selon son expression — le raide escalier en colimaçon, incapable de détourner d'elle mon regard, tandis qu'elle se penchait sur la rampe, son visage souriant éclairé vivement par la lampe tenue à bout de bras. Arrivé en bas, je continuai à lui envoyer des baisers jusqu'à ce qu'elle me grondât. Comme cela n'avait aucun effet sur moi, elle se mit à faire des grimaces qui la faisaient ressembler à d'affreuses caricatures à la manière de Wilhelm Busch, si bien qu'à la fin j'éclatai de rire et m'enfuis.

CHAPITRE III

LE jour suivant, Minna me montra un projet de lettre qu'elle avait l'intention d'envoyer à Stephensen.

Nous le lûmes ensemble, sous la petite tonnelle, car l'une des tantes, qui « n'était pas du tout ce qu'elle aurait dû être », était revenue et Minna jugeait sa présence inopportune.

La lettre calma mon amour-propre, car elle paraissait susceptible de dissiper le malentendu. Elle n'était empreinte d'aucune amertume et dépourvue de toute sentimentalité. Elle était également rédigée avec plus de dignité et de sang-froid que je n'en attendais d'elle en de telles circonstances qui avaient si profondément troublé sa sensibilité et remué ses souvenirs.

Pendant que nous étions ensemble à Rathen, j'avais envisagé souvent d'aller me promener avec Minna dans sa belle ville et je la suppliai de ne pas différer davantage.

Nous allâmes à travers plusieurs rues et ruelles d'un quartier de petits bourgeois qui, toutes semblables, avec leurs trottoirs dallés et l'absence de ruisseau et d'escaliers de cave, donnaient une impression de netteté plus grande que celle qu'un Danois aurait pu attendre dans de tels quartiers. Seule la couleur, tantôt grise tantôt jaune, mettait un peu de diversité dans ces maisons à deux étages. De temps à autre, on apercevait un

bâtiment dont le grand toit fortement incliné regardait sur la rue par toutes ses lucarnes typiquement saxonnes qui ressemblent un peu à des yeux mi-clos et paraissent donner au toit de tuiles, lorsqu'elles sont très rapprochées les unes des autres, un mouvement ondulatoire. Ces bâtiments bas sont d'anciennes fermes qui témoignent que, dans des temps peu éloignés, se trouvaient là les faubourgs de la ville.

Partout régnait un laisser-aller reposant et familier. Une jeune femme donnait le sein à son enfant, assise près d'une fenêtre ouverte, au rez-de-chaussée; en face, à une fenêtre illuminée de soleil, un homme, en manches de chemise, fumait la pipe et regardait fixement le toit voisin sur le faite duquel un chat blanc se tenait en équilibre. Un jeune homme bien habillé, qui semblait être un étudiant, nous dépassa avec une chope remplie d'une bière mousseuse, qu'il était allé chercher à la brasserie du coin.

Des enfants en train de jouer, saluèrent Minna, et une bimbine, d'environ 3 ou 4 ans, à la chevelure bouclée et au visage rempli de fossettes, arriva en courant, avec ses pauvres jambes nues arquées et se tint pour satisfaite lorsque Minna l'eut poursuivie dans un couloir où elle se laissa prendre.

Moins agréable était l'attitude des enfants plus âgés. Une grande fille, tête nue et traînant des savates aux pieds, continuait à crier à Minna: « Qui c'est c'lui-là? » D'autre part un garçon savetier, qui, à ma surprise, suivant le milieu de la rue, sifflait la marche des Acteurs du *Songe d'une nuit d'été*, devait avoir trouvé dans mon aspect extérieur quelque chose de juif, car il s'interrompit brusquement pour m'interpeller ainsi: « Itzig ». Parfois, toutes les voix se perdaient dans le roulement d'une lourde voiture de roulage dont le toit de toile en forme de barrique se balançait à la hauteur des fenêtres du premier étage; un couple de chevaux au cou épais et aux croupes musculeuses, la traînaient d'un pas lent, tandis qu'ils secouaient clochettes de cuivre et houppes; les chaînes cliquetaient, les attaches craquaient, les roues grinçaient, et, sous l'énorme masse en mouvement, les pavés résonnaient de telle sorte que l'on était tenté de se boucher les oreilles.

Rien de tout cela n'était nouveau pour moi, mais la présence de Minna donnait aux choses un aspect différent, plus intime, et j'enregistrais les moindres détails avec amour, car ils apparte-

naient à tout ce qui avait entouré son enfance et nourri son imagination.

Cet agréable quartier de la vieille cité était brusquement coupé en deux par la distinguée rue de Prague, artère moderne du quartier résidentiel, à la circulation intense, à la foule bigarrée et aux magasins élégants. Nous pénétrâmes dans les nouvelles et larges rues, complètement désertes, sauf quelques rares piétons et de lentes voitures. Les fleurs garnissant les balcons éclataient de couleur contre les façades grises. Il y avait à peine quelques boutiques. Une porte sur deux portait écrit « Pension » et sur la suivante « Hôtel garni ». Cela ne nous plut guère. Désireux d'atteindre le quartier des villas, dans notre « chasse aux maisons » pour rire, nous avons choisi la voie la plus courte.

Bientôt nous foulâmes du fin gravier, à l'ombre d'une petite avenue d'érables. Des acacias sombres, des peupliers argentés, des cimes de bouleaux légères, des dômes massifs de platanes, des feuillages de tilleuls et de hêtres pourpres se mêlaient à de nombreux arbustes d'essences diverses et rares, visibles au-dessus des grilles, des barrières, des murs bas. Ça et là, la silhouette blanche d'une statue luisait entre les fleurs et les feuillages, ou bien, le jet fin d'une fontaine montait et descendait avec un doux clapotis, au milieu d'une frondaison luxuriante. Les villas se suivaient, merveilleux mélange de maisons de campagne et de palais, avec de belles façades d'un grès jaunâtre qui conservait encore quelque chose de son état grenu.

Lorsque les grandes baies étaient ouvertes, les rideaux de couleur crème s'agitaient doucement et, dans la pénombre de la pièce, le cristal d'un lustre étincelait, comme en rêve, ou caressait d'un éclat adouci le bord d'un cadre doré.

Sur une galerie aux colonnes doriques, aux murs couverts de peintures pompéiennes et au plafond à caissons, plusieurs personnes prenaient le café. Derrière un escalier à double révolution, encadré d'arbustes fleuris, une femme mince, les basques de son amazone sur le bras, était escortée par un cavalier en velours couleur bronze. Sur une promenade couverte — qui formait sur le côté de la villa un magnifique portique, copié sur celui de la villa d'Este, un landau attendait dont les deux chevaux bais se cabraient et piaffaient sur le gravier rouge.

Ce genre de voiture couverte nous plut particulièrement et pour rien au monde nous ne nous serions contentés d'un véhicule tout de métal et de glaces, car il était hors de doute que nous aurions une voiture lorsque nos rêves de luxe seraient réalisés. Cette paire de chevaux bais nous plaisait beaucoup mais, d'autre part, nous nous sentions très attirés par une paire de chevaux noirs. Nous parlâmes beaucoup de l'architecture de la villa et nos goûts se rencontrèrent, préférant tous deux un style Renaissance peu chargé. Nous en découvrîmes une correspondant à cet idéal, au coin du parc. C'était un édifice massif, de vaste dimension, d'une simplicité raffinée, sans la moindre surcharge prétentieuse. Les proportions en étaient nobles, imposantes, majestueuses; elle paraissait avoir été construite par Semper lui-même, ou par l'un de ses meilleurs élèves.

— La voici, c'est notre villa! s'exclama Minna aussitôt. Elle rit joyeusement à ce château en Espagne, mais je le prenais plus sérieusement.

Après tout, pourquoi serait-ce impossible? Je n'exerçais pas un art mal rémunéré; en outre j'avais des appuis et hériterais peut-être un jour... Pourquoi ne serait-il pas possible de se retirer ici, après une vie de travail, comme un homme riche? Ma témérité juvénile me paraissait contenir un potentiel illimité. Et, comme je me savais en pleine possession de ce qui est le but de la jeunesse, alors toutes mes pensées et tous mes rêves commencèrent à devenir ceux d'un homme: la plénitude d'un travail fécond. Le septicisme de Minna me blessa presque, comme un manque de foi en mes dons et mon énergie.

— Non, pour te dire la vérité, Harald, je ne crois pas que cela me conviendrait du tout. Pense à tout ce qu'une telle maison suppose, à tous les domestiques qu'il faudrait diriger. Ce qui me trouble aussi, c'est qu'avec autant d'argent je me demanderais perpétuellement si je l'emploie sagement et nous serions contraints certainement de recevoir beaucoup. Je suis convaincue que tout cela ne me conviendrait pas et que je serais beaucoup plus heureuse en m'occupant d'une petite maison toute simple. C'est pour cette raison que je n'envie nullement les riches; mais je me réjouis par contre de ce que d'autres soient plus aptes à en profiter. Mais je suis heureuse égoïstement de m'imaginer que

toutes ces jolies choses sont là pour que je puisse les regarder lorsque je me promène avec mon bien-aimé et en discuter ensuite avec lui.

Nous poursuivîmes notre promenade le long du Jardin Zoologique, entrant dans le Grand Jardin où nous choisîmes les chemins ombragés les moins fréquentés qui serpentaient entre de grands pins et des chênes énormes. Enfin, nous nous assîmes sur une petite hauteur offrant un beau point de vue sur le nord de l'avenue d'Hercule, dont les magnifiques tilleuls projetaient leur ombre au loin sur les chaumes. A gauche, éclairées fortement par le soleil, s'étendaient les hauteurs boisées de la rive opposée de l'Elbe, avec ses villas formant une ligne presque continue de jardins et de maisons. Les pentes escarpées comportaient des terrasses et des vignes en espaliers, entre lesquelles s'élevaient des maisons campagnardes au grand toit, entourées de peupliers d'Italie, tandis que les crêtes étaient parsemées de petites maisons des vignerons, semblables à de petites tours. Tous ces détails répétés à l'infini se fondaient en une nuance indéfinissable, là où les pentes de la colline rejoignaient la plaine. Cette dernière s'étendait au loin baignée d'une brume bleuâtre et, à faible distance, apparaissaient d'autres montagnes semblant plutôt flotter dans l'azur qu'appartenir à la terre.

Mais, à mesure que les ombres s'allongeaient sur les champs, les contours se précisaient, prenaient corps et nous reconnûmes distinctement la silhouette familière de Lilienstein. Tandis que sur la rive de Loschwitz les vitres des fenêtres brillaient faiblement, nous pûmes distinguer les carrières de pierre de Lilienstein, comme une ligne plus brillante dans ce paysage de montagne, si réduit qu'il aurait pu être peint sur l'ongle du petit doigt; il nous aurait été possible, avec une aiguille, de désigner le lieu où nous avions connu beaucoup de bonheur. Nos mains s'étreignirent et nos yeux se remplirent de larmes. Il nous semblait à tous deux que notre idylle avait poussé en ce lieu comme une plante fragile qui ne pourrait supporter d'être transplantée, que nous aurions laissée là et qui ne pourrait être retrouvée que là. Une nostalgie intense de ce pays nous envahit alors.

Quelques jours seulement nous séparaient de ce temps-là

et nous étions assis côte à côte, aussi heureux que nous l'avions été là-bas. Malgré tout, il nous semblait à tous deux que nous regardions un paradis perdu dans les reflets empourprés du soleil couchant sur de petits nuages roses comme des plumes de Cupidon, flottant dans le ciel incolore et léger. La nuit nous trouva assis, toujours au même endroit, et mutuellement enlacés.

Cette constante et douce mélancolie ressentie lorsqu'on se penche sur son passé n'est que la forme d'un idéalisme propre au souvenir, et provient peut-être de cet éternel sentiment d'insécurité qu'éprouve l'homme devant le Destin et de sa crainte de se voir, par un caprice de celui-ci, dépouillé de tout, sauf de sa propre expérience. A cette menace intérieure seul notre moi profond peut, à ses rares moments d'épanouissement, opposer une force équivalente.

CHAPITRE IV

COMME nous sortions de la maison, l'après-midi suivant, Minna passa son bras sous le mien et me fit faire volte-face.

— Sais-tu où nous allons aller aujourd'hui? Au Zwinger. Je veux profiter de tout ce que tu m'as dit sur l'architecture, et particulièrement sur le style rococo. Maintenant il nous faut répéter notre leçon dans le grand album de la réalité.

Et nous allâmes au Zwinger, ce jour-là et bien d'autres après-midi encore, au Zwinger, cette cour de palais formée de pavillons et de galeries, épopée de pierre d'une époque où l'amour de la vie et de ses plaisirs bannissait toute poésie hormis celle d'un ordre tout matériel, sous le signe de laquelle on pouvait s'esbaudir, boire, danser, chevaucher, faire des armes, aimer et se baigner dans les bassins des fontaines à l'air libre. Ce chef-d'œuvre d'un style somptueux que l'Empire a appris à une génération attardée à mépriser au nom d'un pseudo-classicisme, mais qui est à présent partout admiré et glorifié. Le Zwinger, qui semble avoir été bâti par des gnomes saxons conduits par un faune amoureux d'une muse...

D'autres fois, nous visitons notre divine hôtesse de Rathen, La Mère-Elbe, dans la résidence où elle est logée, au milieu de la ville, dans une splendide demeure divisée en deux longues

salles par les arches de trois ponts. Nous nous grisions sur la fameuse terrasse du *Café Brühl*, à l'heure du couchant, de la féerie des couleurs qui brillaient et vibraient dans les tourbillons du fleuve, jusqu'à l'endroit où il s'infléchit en une courbe éclatante, en face des collines bleues couvertes de vignes. Ou bien nous marchions sur le quai agrémenté d'une longue rangée de petits peupliers frisés paraissant empruntés à la boîte de jouets d'un enfant de Brobdingnag.

Je me souviens d'un jour sombre où le soleil, à la dernière minute, perça le plafond des nuages et de la soudaine illumination des fenêtres reflétées dans le courant : c'était comme si Mère-Elbe avait dévoilé sa grande salle, une perspective de colonnes torses sculptées dans l'or le plus pur.

Deux fois, nous montâmes à bord de l'un des petits vapeurs et nous cinglâmes vers Loschwitz, aux idylliques vignobles en terrasses, la ville natale de « Don Carlos », ou vers le jardin de Schiller, à Blasewitz, sa voisine, où vivait Gustel du *Camp de Wallenstein*.

En rentrant à travers la ville, Minna faisait habituellement quelques emplettes pour le dîner. J'attendais à la porte de la boutique minuscule du charcutier, tandis qu'elle opérait près du comptoir de marbre.

Un soir, comme nous rentrions d'une longue promenade, Madame Jagemann était sortie, et Minna n'avait pas la clef. Nous avions tous deux grand-faim et, comme nous étions nantis de saucisses chaudes, nous n'hésitâmes pas longtemps : Minna s'en alla chez le boulanger, au bout de la rue et moi à la brasserie à l'autre bout, puis, portant respectivement une « rangée » de petits pains et une cruche de bière de Kulmbach, nous nous rencontrâmes triomphalement. Sous la tonnelle obscure nous dégustâmes, entrecoupé de plaisanteries et de rires, le meilleur dîner que j'eusse jamais fait de ma vie.

Nous ne visitâmes pas la galerie de tableaux. Minna n'y fit jamais allusion et je n'osai pas le lui proposer par crainte de réveiller de pénibles souvenirs. Mais nous allâmes souvent voir la belle collection de moulages qui représente si bien toutes les époques de l'art antique.

J'étais surpris de l'instinct artistique de Minna et de l'origi-

nalité de ses critiques. Elle était amusée par le sourire figé des Éginètes. Tuaient-ils ou étaient-ils tués? — mais, en même temps, elle remarquait avec quel art consommé les corps et les mouvements étaient interprétés. Pour la première fois elle était frappée qu'une telle perfection technique pût être atteinte dans certains domaines alors que dans d'autres, l'art progresse en tâtonnant vers quelque chose de plus élevé, et elle se demandait si ce n'est pas à cela que l'on reconnaît l'art parfait.

Dans la salle du Parthénon, c'étaient surtout les torses des groupes du fronton qui l'impressionnaient. Mais ce qui la frappa le plus, ce furent les chefs-d'œuvre de l'art post-classique: *Le Gaulois*, *le Tailleur de pierres*, *la Vénus de Milo*; elle passa avec indifférence devant la plupart des autres statues d'Aphrodite. Elle me faisait remarquer des détails qui n'avaient pas retenu mon attention auparavant, comme par exemple la vie qui se dégage d'une main ou d'un pied, tout en observant que cette particularité était souvent, dans les statues des artistes modernes qu'elle avait vues, « trop belle ».

Parfois ces études plastiques éveillaient un intérêt personnel.

— Si j'avais seulement un ravissant nez grec, droit, soupirait-elle à plusieurs reprises, tu m'en aimerais encore davantage, oui, tu le devrais!

Et, après avoir examiné toute une collection de déesses:

— Leurs bras ne sont pas minces du tout!

— Pourquoi devraient-elles les avoir ainsi?

— Je croyais que c'était affreux d'avoir de gros bras, répondit-elle en rougissant, et elle se détourna.

Mais nos délices artistiques — dans une ville où tout est fait pour cette délectation — atteignirent leur paroxysme quand nous écoutâmes ensemble la *Valkyrie* de Wagner. L'amour noble et mélancolique de ce couple de « Voelsungs » est traduit par une musique dont la beauté et la ferveur ont la profondeur de l'éternité. Elle transportait nos âmes et les unissait en une symphonie infinie! Notre amour se reflétait dans cette source de musique sainte — comme Narcisse — et s'y admirait.

Au début, nous échangeions souvent une exclamation d'étonnement; plus tard nous nous tûmes.

Minna pressa ma main aux mots de :

*Quand dans le désert glacé de l'hiver
Je vis d'abord mon ami...*

Et, lorsque Sieglinde détaille chaque syllabe de son chant dans le silence de mort du théâtre, avec cette émotion que seul Wagner sait inspirer à un chanteur d'opéra :

*Comme ton front
Est ouvert,
Et comme sur tes tempes
S'entrelace le réseau de tes veines!
Je suis désarmé par la volupté
Qui me ravit!*

Elle me regardait dans les yeux avec un regard que je n'oublierai pas jusqu'à mon dernier jour. Et quand le rideau tomba ou plutôt se referma, je la vois encore, dressée dans la loge, applaudissant de toutes ses forces, avec des yeux brillants et une trace humide de larmes sur ses joues brûlantes, plus belle que je ne l'avais jamais vue, spirituellement plus belle que tout ce que j'avais vu ou pourrai jamais voir!

Nous descendîmes dans le splendide foyer dont les murs et les colonnes de marbre étincelaient dans la lumière du soir. Une foule de gens bien mis s'y pressait. Bien que la toilette de Minna fût très simple, il était évident qu'elle attirait de nombreux regards. Elle était trop émue pour s'en apercevoir et en être gênée.

Nous sortîmes sur un balcon où la douceur de l'air estival nous enveloppa agréablement. La belle place, entourée de vastes bâtiments, s'étendait devant nous, silencieuse et presque déserte, tandis que le pont sur l'Elbe grouillait de monde. Les hauteurs boisées étaient baignées de soleil et semblaient toutes proches. Un sentiment de bonheur et de richesse infinis s'était emparé de moi.

— Tu soupîres, dit Minna, qui s'appuyait contre moi.

— C'est seulement parce que je suis trop heureux, beaucoup plus que je ne le mérite, répondis-je. Au fond, j'étais vraiment très inconsidéré de te rechercher alors.

Elle me regarda avec un sourire interrogateur.

— Je ne savais pas tout ce qui vivait en toi, continuai-je; j'aurais dû attendre de te connaître comme maintenant; chaque jour je découvre de nouveaux trésors et je deviens de plus en plus riche.

Minna ne répondit rien, mais elle pressa mon bras contre sa poitrine.

M. et Mme Hertz étaient rentrés à présent de la campagne. Nous leur avions rendu visite à tour de rôle; puis ils voulurent nous voir ensemble, un après-midi, pour le café, comme à Rathen. Le vieil homme était contraint de se reposer dans la soirée. Une toux et des douleurs dans la poitrine continuaient à le tourmenter; il ne pouvait se lever que dans le milieu de la journée, et ce en vertu de son obstination à ne pas céder, plutôt que par plaisir, à s'évader hors de son lit, où le docteur aurait souhaité le laisser.

Mme Hertz était désolée de le voir dans cet état et pensait qu'il aurait mieux valu que nous attendissions une semaine environ, mais le vieil homme ne voulut rien savoir:

— Mais pourquoi? Pas à cause de moi! Comme si je n'étais pas capable de voir quelqu'un! Bien sûr, il faut qu'ils viennent demain, mais je les renverrai dès que je me sentirai fatigué. Car, maintenant je me sens habituellement fatigué un peu plus tôt dans la soirée.

Aussi, vers quatre heures, le lendemain du jour où nous avions été voir la *Valkyrie*, nous nous rendîmes dans le cœur de la vieille ville, où l'on voit encore les maisons rococo, avec leurs toits irréguliers et leurs sculptures de coquillages, et les palais

miniature de style baroque aux façades ornées de pilastres avec des médaillons sur lesquels sont représentés Mars et Athéna, parés de casques et de perruques. Entre celles-ci on trouve des maisons plus simples d'un style assez difficile à définir, mais de caractère germanique; leurs plaisantes fenêtres en saillie figurent une rangée de placards le long de la rue et forment aux angles des avancées hexagonales s'achevant en pointes couvertes d'écailles comme des ananas, une grosse boule à leur extrémité. Plusieurs de ces maisons sont ornées de guirlandes de fleurs en stuc, ou de draperies en pierre pendant de leurs fenêtres; de temps en temps, on découvre une frise d'énormes anges tellement chargés de peintures qu'un regard superficiel peut vous faire prendre l'ensemble pour une nature morte: choux, pommes et grosses branches.

Le vieux couple habitait au premier étage d'une semblable maison, au coin de quatre rues. On entendait un perpétuel roulement de grandes charrettes paysannes bâchées, de voitures de roulage venant de la gare, de toutes sortes de véhicules commerciaux et c'était évidemment le bruit provoqué par ce trafic intense qui avait plu au vieux marchand de Königsberg et lui avait fait préférer cet emplacement à un quartier plus aéré, mais moins animé.

Le café était servi dans le bureau de Hertz où celui-ci se tenait le plus volontiers. Il allait rarement dans le salon, mais aimait que sa femme vînt chez lui faire des travaux de couture. C'était une pièce de dimension moyenne au vieux mobilier d'acajou dans lequel ne figurait aucun siège confortable, sauf un fauteuil qui avait été apporté du salon.

Contre un mur était appuyé un bureau banal à huit pieds, un nécessaire de fumeur et une bibliothèque; juste en face, se trouvait un secrétaire du même genre que celui à côté duquel Kant était peint (la vieille gravure colorée présidait à nouveau à sa place habituelle). De chaque côté étaient accrochés une couple de précieuses peintures à l'huile, des portraits grandeur nature de Beethoven et du grand Frédéric dans leur jeunesse. Au-dessus de ce meuble, étaient placés quelques portraits daguer-typiques sur lesquels cependant on ne pouvait rien voir d'autre que des taches métalliques.

La bibliothèque n'offrait pas de reliures prestigieuses, mais

leurs dos de cuir rouge ou leurs cartonnages abîmés cachaient de véritables éditions originales parmi lesquelles — sur les rayonnages du milieu — un grand nombre d'œuvres de Goethe et presque toutes celles de Schiller, depuis la *Zwote verbesserte Auflage* des *Brigands*, ⁽¹⁾ avec son lion rampant en guise de vignette et l'inscription *In tirannos*, jusqu'à *Guillaume Tell* avec une dédicace autographe de l'auteur. Nous sortîmes plusieurs de ces livres, beaucoup moins par curiosité, car ce n'était pas la première fois que l'armoire s'ouvrait pour nous, que parce que nous savions faire plaisir au vieillard en agissant ainsi.

Minna dut ouvrir un tiroir du bureau et en extraire le plus précieux de tous les trésors : une tabatière que Schiller avait envoyée à Kant. C'était une boîte ronde assez volumineuse, sur le couvercle de laquelle avait été peinte une ravissante miniature de la tête de Schiller d'après le tableau de Graff. Hertz y trouva une ressemblance avec mon indigne personne, en particulier dans le grand cou et dans le nez — découverte qui enchantait Minna au point qu'elle l'embrassa.

La pluie se mit à tomber, et la pièce devint soudain si sombre qu'on aurait pu se croire au crépuscule. La flamme bleuâtre de la lampe à alcool qui léchait la bouilloire de cuivre éclairait la barbe blanche et la lèvre inférieure humide du vieil homme, tandis qu'avec un lent zézayement, interrompu par la toux, il parlait de la vie à Riga où il avait passé deux ans en apprentissage dans le commerce.

A la Bourse régnait l'ancienne coutume en vertu de laquelle toute personne insolvable devait prendre place sur une sorte de sellette, tandis qu'on sonnait la cloche des pénitents, une sorte d'exécution morale.

— On rit de ces usages périmés et symboliques et on les trouve tout à fait barbares. Mais peut-être avaient-ils aussi leur bon côté ! Je me souviens encore, comme d'hier, de ce jour où Moïse Meier avait dû suspendre ses paiements. Il était à la tête de l'une des deux plus riches maisons de commerce juives, et s'était ruiné en cherchant à concurrencer Wolff : ils avaient

(1) Il s'agit de la 2^{ème} édition corrigée, considérée comme définitive, donnée à Francfort et Leipzig, par T. Löffler en 1782. N.d.T.

toujours été ennemis. Un terrible brouhaha régnait à la Bourse, certains riaient par esprit de vengeance, mais les Juifs étaient tous très abattus: « Est-ce que Wolff viendra? demandait-on partout — cependant la plupart pensaient qu'il n'aurait pas le cœur de venir assister à l'humiliation de son adversaire. L'horloge sonna midi. La cérémonie devait commencer et le président allait agiter la cloche, lorsque le landau de Wolff arriva au galop. Wolff se précipita dans la salle et cria hors d'haleine: « Il ne faut pas sonner! Meier ne doit pas s'asseoir sur la chaise des faillis! » Au dernier moment — sans doute après une terrible lutte — il s'était décidé à avancer la somme nécessaire à son débiteur pour épargner cette honte à la communauté juive, et les deux hommes pleuraient dans les bras l'un de l'autre.

Nous regardâmes le vieillard, étonnés, et l'évocation d'une époque aux mœurs étranges et patriarcales nous le rendit, en cet instant, doublement respectable.

Nous contemplâmes avec recueillement un peu de poussière quelques graviers dans une bouteille: c'était un peu de la Terre Sainte qu'un vieux Juif de Riga, qui avait accompli à pied le pèlerinage de Jérusalem, avait rapportée chez lui, dans son mouchoir.

Du coup, la conversation dévia sur le rôle des Juifs dans la littérature libérale et s'orienta notamment du côté de Heine.

Dès que le café fut desservi, Hertz fit apporter son dossier sur Heine. Il contenait de nombreuses lettres du poète adressées à lui, des épreuves d'imprimerie et quelques petits manuscrits.

Je pris l'une des épreuves et, comme il faisait déjà très sombre près de la table, je m'approchai de la fenêtre pour déchiffrer un passage fortement raturé.

Ayant regardé par hasard vers le coin de la rue, je sursautai. Il m'avait semblé voir passer Axel Stephensen: un monsieur élancé, vêtu à la dernière mode, avec une barbe blonde pointue et torsadée. Mais non! Il était plus grand et plus âgé que le peintre danois et, comme il soulevait son chapeau pour saluer une personne de connaissance, il apparut même qu'il était chauve.

Je me sentis rassuré.

Au même instant, Hertz se mettait à lire de sa voix faible et enrouée un feuillet manuscrit:



*Faut-il déjà que je le quitte
Ce cœur tendre que j'aime tant?*

Minna et moi échangeâmes un regard plein de signification. Elle pâlit — ce qui apparut plus nettement encore dans la lumière blafarde de ce temps orageux qui semblait filtrer à travers une pluie de cendres.

— C'est un beau poème, dit Hertz. Le connais-tu?

— Oui, nous le connaissons.

— Ah, ils lisent Heine ensemble, les jeunes cœurs, s'écria Mme Hertz. Quelle époque merveilleuse!

Peu après, nous prenions congé.

Nous nous dirigeâmes vers le Grand Jardin. La pluie avait cessé. Comme nous avions déjà parcouru une certaine distance, Minna s'écria:

— Comme c'est merveilleux qu'il ait eu justement le manuscrit de ce poème!

— Oui, c'est un hasard extraordinaire!

— « Il n'y a pas de hasard » (1).

Nous étions déjà au milieu de la belle allée de platanes qui traverse les prairies entre l'ancien jardin du Palais et le Grand Jardin, quand il me revint en mémoire que les anneaux que nous avions commandés devaient être prêts cet après-midi même.

Nous décidâmes aussitôt de faire demi-tour, car la petite boutique d'orfèvrerie se trouvait dans la partie de la ville que nous venions de quitter.

Les anneaux étaient prêts et la vieille femme qui nous les remit nous offrit de nombreux vœux de bonheur et des bénédictions, en ajoutant des salutations pour la « maman » de Minna.

La magie dorée de l'échange des anneaux effaça la mauvaise humeur, ou plus exactement le découragement dans lequel cette poésie néfaste nous avait plongés.

Un soleil des plus éclatants brillait à présent; et nous décidâmes de monter en jouir sur la terrasse toute proche.

Comme toujours à cette heure de la journée, en été et par

(1) Schiller, *Wallenstein*.

beau temps, elle fourmillait de promeneurs. On entendait, venant du Jardin viennois sur l'autre rive du fleuve, des notes isolées: c'était le finale de la *Valkyrie*; nous nous arrê tâmes pour prêter l'oreille.

L'éloignement suppléait aux défauts de l'interprétation. Le motif de l'abandon où Wotan embrasse la déité de Brünnhilde et la plonge dans le sommeil enchanté, nous parvenait distinctement avec son mouvement mélancolique.

— Je l'ai aussi entendu, ici, le soir où j'ai décidé d'aller à Rathen, remarquai-je.

— Cette soirée a été bénie pour moi, répliqua Minna, bien qu'alors je ne me doutasse de rien. C'est merveilleux de se représenter comment la décision d'un être totalement inconnu peut changer toute notre vie! C'est pourquoi je ne crois pas non plus aux événements fortuits — au moins pas pour de telles choses.

— Ce fut une bénédiction pour nous deux, m'écriai-je, et le lieu aussi doit être béni! Maintenant je vais te montrer où j'étais assis. Vois-tu, là-bas, chez Torniamenti, entre les colonnes, là où se trouve le monsieur, non pas le vieux, mais celui qui se lève maintenant et paie le garçon?

Je me sentis saisi au bras par une main convulsive.

Minna s'était arrêtée et regardait intensément... Mais, mon Dieu! quelle expression sur son visage! Elle n'était point pâle, mais ses yeux étaient écarquillés de façon peu naturelle (c'est ainsi que Macbeth avait dû regarder l'esprit de Banquo lorsque le courtisan lui montrait la place fatale).

Je suivis son regard vers l'endroit où je l'avais moi-même dirigé. Le monsieur qui avait payé le garçon nous vit et se hâta de retirer son haut-de-forme.

LIVRE IV

CET homme élégant était Axel Stephensen.

Tout en retirant son gant droit, il s'approcha d'un pas élastique; Minna aussi se mit à déboutonner le sien, mais il était très serré et elle essayait encore de l'enlever quand Stephensen s'arrêta devant nous.

— Oh, je t'en prie, ne te dérange pas, entre vieux amis!...

Mais Minna — avec un sourire bizarre — s'obstinait à fixer son gant, et elle lui était peut-être bien reconnaissante de sa résistance. Finalement, elle libéra sa main — la main qui maintenant portait mon anneau. Il me sembla qu'elle le caressait des yeux et que Stephensen y jetait un regard morose. Elle le considéra rapidement en lui serrant la main et, avec un geste qui fit étinceler la bague, elle nous présenta l'un à l'autre.

— *Mon fiancé, Harald Fenger.*

Nous nous saluâmes presque *trop* poliment et nous nous assurâmes que c'était « un plaisir et un honneur », mais je remarquai que son aplomb dans cette épreuve était plus grand que le mien, et cela augmenta l'irritation qu'avait déjà fait surgir en moi sa soudaine apparition.

— Vous êtes venu ici!

Minna fut sur le point de faire la même remarque insipide

que sa mère m'avait déjà appliquée, mais elle eut assez de présence d'esprit pour ajouter un « à l'improviste ».

— Vous êtes venu à *l'improviste* à Dresde!

Puis, recouvrant la maîtrise de soi-même, elle le regarda avec assurance pour la première fois.

— Dans la lettre que tu m'as envoyée il y a quinze jours, il n'en était pas question.

Il est plus fréquent en Allemagne qu'au Danemark qu'une jeune fille tutoie un jeune homme, amis de frères, parents éloignés, ou même simplement bons amis. Minna ne pouvait donc pas prévoir que Stephensen, en prenant avantage de ce privilège alors qu'elle était engagée à l'un de ses compatriotes, allait appuyer sur la nature de leur intimité et se mettre sur le même rang que moi.

Elle se tourna et commença à marcher lentement vers l'escalier. Nous l'accompagnâmes, en l'encadrant. Il était évident que Stephensen était contrarié que cette lettre ait été mentionnée en ma présence, et sa contrariété était d'autant plus grande que j'arborais un air de défi, semblant dire: « Certes, Monsieur, je connais parfaitement vos belles effusions à la Heine. »

— Eh bien, dit-il, c'est exact, j'en ai reçu l'ordre après avoir écrit. Je suis venu notamment pour copier *la Madeleine* du Corrège. Je pense que tu te souviens de la copie que j'en avais faite, il y a deux ans, Minna; tu avais été assez bonne pour t'y intéresser, et pour venir me voir pendant mon travail.

Là, il eut un sourire affecté, dans sa barbe, un sourire fat et plein de sous-entendus qui me fit bouillir.

— Moi, en tout cas, continua-t-il, je n'ai jamais pu oublier les heures agréables que nous avons l'habitude de passer ensemble dans la Galerie. Son regard se perdit dans le vague, avec une expression lointaine et, par son silence, laissa à Minna la possibilité d'acquiescer. Mais, comme elle continuait à regarder à ses pieds et restait silencieuse, il poursuivit d'un ton plus léger:

— Comme je crois te l'avoir écrit, j'ai vendu ce tableau à un négociant. Et maintenant un de nos mécènes a été assez dépourvu de sens critique pour en tomber amoureux.

— Vous parlez avec un peu trop de modestie de votre art, dis-je, pour qu'on puisse ajouter foi à vos paroles... d'autant

plus que cette humilité, je le pense, n'a aucune raison d'être. J'ajoutai cette dernière phrase, car Minna me regardait avec reproche, comme si elle craignait que cette conversation puisse prendre un tour personnel et acerbe.

Stephensen rit et se caressa la barbe.

— Eh bien ! j'ai au moins une raison pour souhaiter que ce nouveau client ne soit pas trop difficile, car une occasion aussi heureuse ne se retrouve pas deux fois. Quoi qu'il en soit, il est bon de savoir ce que l'on va représenter ; or j'ai découvert depuis longtemps que le Corrège ne fait pas lire la Bible à son modèle, mais bien une nouvelle pastorale, et pas des plus convenables.

Bien que cette remarque m'ait paru tout à fait pertinente et m'ait fait sourire, il y avait là quelque chose de si irritant, oui, et même d'insultant envers Minna, dans le sourire suffisant qui accompagnait sa phrase, qu'une envie irrésistible me vint de le prendre au collet et de le jeter au bas des marches sur lesquelles nous nous trouvions.

Je me demandai cependant si j'avais quelque chance de lui rompre le cou et je me représentai la terreur de Minna, l'attrouplement des gens, l'arrivée de la police pour m'arrêter.

En attendant, l'intrus discourait sur les beautés de la ville étendue à nos pieds. Il appréciait particulièrement l'église catholique, qui, au premier plan, présentait ses deux tours d'un grès massif, usé par le temps, aux lignes élégantes et d'un noble style baroque. Entre les colonnes de la tourelle barbette, brillaient les rayons obliques du soleil et, sur le toit de cuivre, qui pointait au-dessus de la balustrade, la file des statues se profilait avec intensité dans leurs attitudes décoratives si caractéristiques. Stephensen rappela à Minna qu'elle avait jadis attiré son attention sur un groupe où un bras nu se découpait en sombre sur le ciel doré, produisant un effet extraordinaire.

— Lorsque j'évoquais Dresde, je m'imaginais ici, à cette heure, et il me semblait toujours que ce bras me faisait signe, peut-être en raison du souvenir précieux qui lui était associé. Mais quel bel endroit ! Ce joyau d'église et, juste derrière, la tour du Palais si puissante et cependant si légère ! Bientôt la lumière du veilleur brillera au-dessus. Te souviens-tu combien nous avons souvent médité sur cette vie étrange, là, au-dessus de l'activité

des hommes?... Et comme j'aime voir les gens se presser sous le porche de Saint-Georges et pénétrer en ville à travers une simple maison... Et puis, de l'autre côté, le quartier de la rivière, le vieux pont au-dessous de nous, et le pont Marie qui s'étend de toute sa longueur au-dessus de l'eau brillante, et les collines de Lösnitz, couleur de violette et de lignes si harmonieuses, qui me rappellent toujours le Janicule près du Tibre! Il n'empêche que de telles comparaisons sont détestables. On appelle Dresde la Florence de l'Elbe, mais Florence elle-même n'a aucun jardin, près de l'Arno, susceptible de rivaliser avec celui-ci.

Pour ma part, n'ayant jamais voyagé, je n'aurais jamais été capable de faire à Minna de tels compliments qui, touchant sa ville chérie, ne pouvaient que lui plaire. Pour la première fois elle honora Stephensen d'un regard bienveillant que celui-ci saisit sans tourner les yeux vers elle, perdu apparemment dans la contemplation de la ville; pendant une minute il étendit même les bras, comme s'il voulait l'embrasser, et cet enthousiasme, qui n'était peut-être pas complètement feint, lui convenait assez bien.

— Quel malheur de ne pouvoir vivre ici et jouir de cette vue chaque jour! Un artiste devrait vivre et respirer dans un milieu artistique. Je le sens chaque fois que je quitte Copenhague: on s'y étiole et ne conviendrez-vous pas avec moi, monsieur, que Copenhague est une ville épouvantable?

— Détestable, répondis-je — quoique je n'y eusse jamais beaucoup songé — mais je désirais autant que possible renchérir sur ses paroles.

— Et malgré cela, elle t'a attiré vers elle quand tu étais ici, dit Minna sans lever les yeux du large chemin empierré où nous allions lentement, à grands pas.

— Que pouvait-on faire d'autre? Il faut vivre, Minna!

— Mais tu viens à l'instant de dire qu'un artiste doit vivre dans un lieu favorable à ses créations.

— C'est vrai, mais il faut aussi vendre. Et les œuvres d'art sont plus facilement vendues là où les artistes peuvent se fréquenter librement; ce n'est pas flateur pour nous, mais c'est vrai. C'est d'un cœur lourd que j'ai dit adieu au passé, et je le ressens doublement en retrouvant la ville. Non, si j'avais été assez heureux pour naître ici...

— Alors vous auriez certainement trouvé votre chemin à Berlin, dis-je d'un ton maussade.

A ces mots, des larmes brillèrent dans les yeux de Minna et, certainement dans le but de détourner la conversation, elle s'exclama :

— Oh oui ! cela doit être dur, lorsqu'un jour, on se trouve obligé de quitter cette charmante ville.

— De toute manière, en quelque lieu que tu doives aller, dans votre nouveau foyer, tu ne seras pas contrainte de partir seule, répondit Stephensen en appuyant particulièrement sur les derniers mots.

— Et nous ne resterons pas éloignés à jamais, ajoutai-je rapidement, même s'il m'était impossible de transporter mes affaires à Dresde. Quoi qu'il en soit, lorsque nous serons vieux, et si je peux me retirer en toute tranquillité avec un petit capital, alors nous vivrons certainement ici. Je l'ai promis à Minna ! Nous avons même cherché une maison et, pour le cas où je deviendrais un Crésus, nous avons fait choix d'une villa magnifique près du Parc. Minna pourra peut-être vous persuader, au nom de votre vieille amitié, de venir la décorer pour nous.

Tout ceci pouvait parfaitement passer pour une plaisanterie, mais je n'étais pas assez homme du monde pour dissimuler la satire et l'insolence ainsi qu'il l'aurait fallu. Je regrettais sur-le-champ ce que je venais de dire, surtout parce que Minna me regardait avec des yeux terrifiés.

— Je ne suis pas décorateur, répondit Stephensen sèchement. Mais, dans le même instant, il se tourna vers moi avec un sourire suave et courtois et continua : « Cependant, je ne veux rien dire qui puisse vous faire croire que je méprise l'art de la décoration. Cela pourrait vous donner une idée fausse de mon comportement. Nous avons certainement un préjugé contre la peinture décorative. Je ne le partage pas, pas plus que la majorité de nos préjugés danois. Au contraire, je place très haut l'art décoratif et, lorsque certains prétendent qu'ils sont trop grands artistes pour s'y adonner, c'est tout simplement parce qu'ils n'ont pas l'imagination nécessaire. C'est aussi mon cas, aussi bien ne prétends-je point être un grand artiste. Et n'en va-t-il pas de même pour n'importe quel art ? Nous n'avons pas l'imagination

nécessaire pour embellir la vie, par conséquent nous la copions seulement et nous prétendons alors que nous le faisons sans respect et sans amour pour elle. Sottise ! Pour commencer, nous sommes pessimistes, aussi n'avons-nous ni respect ni amour de la vie ; au reste, même si nous les possédions — car nous sommes aussi inconséquents — *la vie c'est une femme* ⁽¹⁾, avouons-le, et elles aiment toujours être flattées. D'ailleurs, tout art est décoratif à l'origine et Apollon est en réalité un *maître de plaisir* ⁽¹⁾ de l'Olympe. Mais, décorer ! Grands dieux ! Qui peut le faire ? Rubens savait, lui ! Maintenant, nous sommes bien trop sérieux — c'est-à-dire, moroses — et avec raison, car nous sommes anémiés et nerveux et nous avons mal aux cheveux quand nous passons une nuit à faire la noce. Nous prétendons que nous voulons danser davantage et nous remettons la musique, mais, en réalité, nos jambes sont raides et fatiguées. Eh bien ! peut-être ne partagez-vous pas ces manières de voir, M. Fenger. Je sais très bien qu'elles ne sont pas à la mode.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, l'assurai-je, quoique je ne le fusse que partiellement, Mais il me plaisait de décevoir son espoir d'une dispute, dans laquelle il espérait, à juste titre, avoir le dessus. Néanmoins, je sentais bien qu'il n'y avait rien de sérieux dans tout ce discours, mais qu'il avait simplement voulu, depuis le début, montrer qu'il était assez rompu aux manières mondaines pour comprendre mon ironie ; et, par-dessus tout, il voulait briller devant Minna. Il la regardait constamment entre ses yeux mi-clos, et son sourire content de soi semblait dire : « As-tu remarqué comme j'ai compris rapidement qu'il fallait faire dévier la conversation hors des écueils vers lesquels ce gaffeur nous entraînait ? Je pense que tu m'en es reconnaissante. Et ne suis-je pas capable de philosopher brillamment sur l'art ? Il a seulement essayé, puis il a gardé silence prudemment. Eh bien ! moi aussi, je sais lorsqu'il est opportun de se taire. *Assez d'esthétique comme ça !* » ⁽¹⁾.

Lorsque nous passâmes devant le théâtre, plusieurs spectateurs sortirent sur le balcon du foyer. Je pensais à la journée d'hier ; à cette même heure, je me tenais là, avec elle, et je m'exal-

(1) En français dans le texte. N.d.T.

tais de ma richesse immense et toujours croissante. « Il était sur la terrasse de son palais — Polycrate, Polycrate! »⁽¹⁾

— Au fait, reprit Stephensen après une pause, j'ai fait une visite à ta mère et cela m'a fait plaisir de la trouver si bien portante et si active.

— Déjà? Tu es donc arrivé hier?

— Non, aujourd'hui, par le train du matin.

— Et vous repartez de même? dis-je malgré moi.

— Non, pas précisément, demain, répondit-il avec un sourire moqueur.

— Cela vaut mieux, répondis-je, sinon vous seriez vraiment bousculé.

— Et la peinture? Elle ne sera pas terminée en un jour, remarqua Minna.

— Pas plus que Rome! Fort heureusement, le tableau peut attendre. J'ai déjà tout arrangé avec le gardien et je pense pouvoir partir demain.

J'avais complètement oublié la peinture et il était évident qu'il en avait fait autant.

Nous avons marché lentement à travers le Zwinger et nous traversions maintenant les jardins derrière la cour de la poste. Un réverbère, derrière un groupe d'acacias aux troncs penchés et frappés par les derniers rayons du soleil, répandait une clarté jaunâtre, incertaine, et, dans son halo, apparaissait le délicat portail gothique de l'église Sainte-Sophie, tandis que ses astragales élancés se découpaient avec un aspect fantomatique contre les cimes sombres des arbres avec, à l'arrière-plan, le ciel du couchant, d'une couleur indéfinissable, sauf deux nuages, légers comme des plumes, rayonnant encore d'un éclat rosé. Au cours de mes promenades nocturnes, j'avais fréquemment vu cet endroit, baigné par cette fascinante clarté, et maintenant, à mon vif dépit, c'était Stephensen qui le désignait et, avec toute son autorité d'artiste, disait:

— Regardez avec quelle délicatesse il se dresse; c'est un pur Van der Meer.

— Oh, quels magnifiques effets de perspective, remarquai-je.

(1) Schiller, *Polycrate*.

L'autre jour dans la Suisse saxonne, nous avons vu un « vrai Poussin ».

Minna se mordit les lèvres. Stephensen, qui ne pouvait comprendre l'allusion, crut que je me moquais de ses comparaisons d'artiste.

— Oui, je le crois aisément. On découvre des sujets à chaque pas. Mais, nous voilà arrivés ! Je suis descendu à l'*Hôtel Weber*, et je dois prendre congé de vous maintenant. Peut-être ai-je été importun ?

Nous l'assurâmes du contraire et il disparut en faisant crisser le gravier sous ses pas.

Nous rentrâmes en silence à la maison. Près de la poste, il y avait une foule de voitures jaunes retournant à leur place comme des abeilles à leur ruche, et, à chaque instant, des cors de facteur résonnaient.

Je maudis en moi-même la poste tout entière et la correspondance.

LORSQUE Mme Jagemann nous ouvrit la porte, elle nous parut assez troublée. Elle prit à part Minna dans le couloir et lui chuchota quelque chose, tandis que je fermais la porte du salon. J'entendis Minna lui dire :

— Oui, oui, nous l'avons aussi rencontré.

— Oh, mon Dieu ! soupira-t-elle avec sa bêtise habituelle.

Cet intermède n'améliora pas mon humeur. Je continuai à marcher de long en large, me demandant si je n'allais pas envoyer mon poing sur l'image de Stephensen peinte sur le tableau de la plage. Je m'apprêtais à le faire lorsque la porte s'ouvrit et je mis prestement la main dans ma poche.

Minna se jeta avec lassitude sur le petit divan.

— Que me veut-il ? s'exclama-t-elle d'un ton douloureux.

— A toi ? Mais il est venu pour peindre.

Elle hocha la tête.

— Il veut me reconquérir, voilà ce qu'il veut.

— Quelle idée ! Comment peux-tu croire cela ?

— Tu as eu la même idée, toi-aussi, dit-elle en me dévisageant anxieusement.

— Peut-être un instant. D'étranges idées vous passent par la tête en de telles circonstances. Cependant, il n'y a pas de raison pour...

— As-tu remarqué la manière dont il m'a dit : « En quelque lieu que tu ailles lorsque tu partiras pour ton nouveau foyer. » Ces mots sont tout à fait clairs ; je connais trop bien sa manière de faire.

— Mais, vraiment, ce serait trop insolent. Au moment où nous venons de nous fiancer ! Si, au moins, nous étions mariés depuis quelques années, je pourrais admettre qu'un garçon aussi libertin puisse s'imaginer qu'il y a encore de l'espoir.

— Quelle honte ! c'est très mal de dire cela... Tu n'as pas le droit de parler de lui de cette façon.

— Tu le défends !

— Est-ce si étrange ? Tu sais très bien toi-même que tu es injuste ; en outre, tu devrais te souvenir que cela me fait de la peine lorsque tu exprimes une opinion aussi peu flatteuse sur lui, car, après tout, j'ai tenu à lui et encore maintenant... Et puis tu n'as pas été du tout gentil cet après-midi ; tu lui as sans cesse lancé des piques, et cela me rendait si anxieuse ; tu ne m'as pas facilité les choses déjà assez difficiles comme cela.

— Tu as raison, Minna ! Pardonne-moi. Je l'ai senti moi-même ; mais tu devrais comprendre — dans un tel état d'esprit et dans de telles conditions !...

— Cela prouve que tu avais peur de lui. Tu as été aussi inquiet que moi, tout le temps, et pas seulement un instant, comme tu le prétends.

— Non, je ne le crains pas. Cela prouve seulement que la présence de cet homme m'irritait, en raison du rôle qu'il a eu dans ton passé et parce que je le déteste !

— C'est juste, il appartient à ma vie passée — ce qui n'a aucune valeur en soi — mais il pense que cela lui donne un droit sur moi, ce qui est vrai peut-être.

— Minna, Minna, que dis-tu ?

— Oh, je perds la tête.

— Ne sais-tu pas que tu es mienne comme je suis tien ?

Elle inclina légèrement la tête, tandis qu'elle regardait fixement devant elle et serrait les lèvres.

— Et que tu m'aimes ; ne le sais-tu pas ?

Minna se leva et m'embrassa tendrement.

— Oui, mon aimé, je le sais.

— Alors, il n'y a aucune raison de douter, pas même vis-à-vis de lui. Il te connaît suffisamment pour avoir la certitude que tu ne te résoudrais pas à un mariage de convenance, et il sait que je ne suis ni duc ni millionnaire.

Nous étions enlacés sur le petit divan et je lui parlais doucement; il faisait si sombre que je pouvais à peine la distinguer. Elle répondait à peine et je me demandais si elle m'écoutait réellement ou si elle était ailleurs. Soudain, elle saisit ma main, et dit:

— Partons d'ici, Harald! tout de suite, demain.

— Partir, mais où?

— Dans les montagnes, dans l'Erzgebirge, à Blocksberg, n'importe où pourvu que je parte. Et elle se mit à rire avec la gaieté spontanée qui chez elle était toujours prête à se manifester.

— Oui, Minna, mais serait-ce sage?

— Pourquoi pas? J'ai beaucoup réfléchi à cela. Personne n'a besoin de moi et je suis libre de mes mouvements.

— C'est bien, et j'apprécie que tu puisses, en cas de nécessité, faire abstraction des convenances, mais tu dois comprendre qu'en ces circonstances ta réputation est pour moi la chose la plus précieuse et je ne vois pas en quoi c'est une nécessité.

— Vraiment, vraiment, s'écria-t-elle, avec force, presque violemment. Sur ces entrefaites, elle approcha ses lèvres près de mon oreille et chuchota d'une voix insinuante: « Partons, Harald; il faut dire *oui!* »

— Hé bien, oui, chérie.

— Oui?

— C'est-à-dire, suppose que nous partions vraiment demain.

— Oui, oui, alors?

— J'ai peu d'argent et je ne sais comment m'en procurer dans un délai aussi court; je ne connais que très peu de gens ici, le seul possible serait Hertz.

— Non, pour l'amour de Dieu! Hertz! Que diraient-ils? Je n'avais pas pensé du tout à eux. Faut-il que je sois troublée!

— Oui, tu vois bien, et c'est pourtant une chose importante qui demande mûre réflexion; on peut se repentir de trop de hâte.

Les choses semblaient tourner à mon avantage. Je continuai

à lui parler très doucement et je pensais déjà qu'elle avait oublié cette idée, lorsqu'elle dit soudain :

— Cependant, si nous avions de l'argent, je le ferais.

— Ah ! que l'argent ait un tel pouvoir, c'est vraiment terrible !

A ce moment, sa mère entra avec la lampe et je fus frappé par l'expression de terreur qu'avait prise le visage de Minna. Peut-être l'éblouissement produit brusquement par la lumière aveuglante y était-il pour quelque chose... Elle paraissait accablée par un destin inévitable et je ressentis moi-même un sentiment de crainte et de malaise comme à l'approche d'un danger imminent, sans pouvoir imaginer sa proximité exacte. Car, aussi pénible que cela pût être pour cette pauvre Minna de revoir Stephensen et d'entendre ses reproches immérités, c'est un genre de chose que l'on doit pouvoir supporter, et rien, dans toute cette affaire, ne paraissait obscur.

Pour ma part je ne trahis pas mon inquiétude secrète, d'autant plus que mes arguments raisonnables semblaient prévaloir. Minna paraissait être d'accord avec moi.

Comme nous parlions danois, la vieille femme se sentit de trop et elle s'apprêtait à glisser hors de la pièce, à sa manière silencieuse, lorsque Minna lui demanda de rester et se mit à lui parler en patois saxon et en argot citadin de Dresde ; or, dans ce langage amusant, elle plaisantait si gaiement et elle prenait des attitudes si originales que j'oubliai bientôt la scène qui venait de nous opprimer. La mère riait au point que les larmes coulaient sur ses joues.

Lorsque la vieille femme s'endormit après le thé, Minna s'assit au piano et joua une berceuse de Chopin. Elle commença aussi une valse, mais, dans son jeu, elle commit plusieurs hésitations.

— Je ne suis pas en forme, dit-elle, et elle vint près de moi. Je préfère te faire la lecture.

Elle prit *Kätchen von Heilbronn*, que nous avions commencé et espérions voir jouer dans quelques jours.

Nous arrivâmes bientôt à l'épisode charmant où Kätchen ne veut pas relever sa jupe en passant à gué le ruisseau et où le vieux serviteur crie : « Seulement jusqu'aux chevilles, Kätchen », mais elle s'enfuit en courant afin de trouver une passerelle.

— Oui, Hertz avait raison de t'appeler Kätchen! dis-je en l'interrompant, te souviens-tu, à la carrière, lorsque nous grimpons?

— Oh, je m'en souviens. Que tu étais obstiné et méchant! Et si seulement tu avais pu te douter à quel point tu étais comique, comme si tu avais mis un masque qui ne t'aurait pas convenu...

Puis elle lut la plus touchante — par sa naïveté — et la plus profonde scène d'amour de toute la littérature dramatique: Kätchen reposant dans un sommeil à demi somnambulique, sous le sureau, et répondant aux questions du comte: *Verliebt ja, wie ein Käfer* ⁽¹⁾ (En amour, oui, tu es épris comme un scarabée).

— C'est pour toi! s'exclama Minna, j'aurais pu aussi te le dire ce jour-là.

Et nous nous embrassâmes en riant.

Après avoir lu sans interruption pendant une demi-heure, elle se tut soudain et rougit; mais j'avais eu à peine le temps de m'en apercevoir que je recevais déjà le livre en pleine figure; elle avait seulement voulu le jeter loin d'elle, mais, comme j'étais juste assis devant elle, le livre m'avait atteint; il se peut qu'elle se fût laissée aller à un accès de mauvaise humeur du fait que j'attendais qu'elle continuât.

— Qu'ai-je fait! s'écria-t-elle, se levant et se jetant à genoux à côté de moi. Quel monstre je suis! T'ai-je blessé?

Je lui assurai en riant que j'avais eu plus de peur que de mal.

— Je ne peux te le lire, pourquoi écrit-il de telles choses? Et je n'ai pas assez de présence d'esprit pour les sauter.

J'essayai de prendre le livre, mais elle me l'arracha et, après avoir lissé les feuillets froissés, elle l'enferma dans la bibliothèque.

— Pauvre de toi! tu dois en supporter les conséquences!

— Oui, juste en levant les yeux: Pan!

Et nous éclatâmes d'un rire irrésistible. La vieille dame avait déjà sursauté lorsque j'avais reçu le livre sur la tête et notre rire acheva de la réveiller.

— Vous faites un tel tapage, les enfants, que le veilleur va

(1) *Kätchen von Heilbronn*, acte IV, scène II.

monter, dit-elle. Il est déjà tard. Oh, mon Dieu, oui! Que ne sommes-nous déjà au lit!

Elle alluma un petit bout de bougie qui était sur la commode et elle s'éclipsa.

C'était l'heure à laquelle je m'en allais habituellement, n'osant pas m'attarder, car je savais que Minna devait se lever de bonne heure. Mais elle me demanda de rester, car elle prétendit se sentir incapable de dormir avant plusieurs heures.

— Je t'ai fait la lecture, ne pourrais-tu maintenant me raconter des histoires? dit-elle en s'asseyant à côté de moi sur le petit divan. Je t'ai raconté tant de choses sur ma propre enfance, et tu m'en as si peu dit sur la tienne. Je t'en prie, raconte.

Je lui racontai la vie calme et solitaire dans la maison d'un garde forestier, dans la Seeland méridionale. Je me souvenais à peine de ma mère, mais je lui parlai de mon père, décédé récemment, avec tout le chagrin qui m'accablait à la pensée qu'il aurait pu aimer ma Minna et qu'elle aurait pu trouver en lui un second père. Il était, à certains égards, assez particulier, ancien disciple de Schopenhauer et philosophe de la nature (physiocrate); c'est pourquoi il était en perpétuelles querelles avec les prêtres du voisinage qui s'entêtaient à le convertir. Je partageais sa vie cénobitique et, à la grande colère des voisins, il m'éleva selon sa libre pensée.

Minna chanta le passage de la *Valkyrie* où Siegmund raconte sa jeunesse:

*Banni, le vieillard s'enfuit avec moi.
De longues années le jeune homme
Vécut avec les loups dans la forêt sauvage!*

— Au fait, y a-t-il des loups au Danemark?

— Bien sûr, nous en avons, et les ours blancs y font du patinage.

Minna me tapa sur les doigts.

— Après tout, ce n'est pas impossible! Il y a bien des loups en Pologne. J'ai séjourné chez un cousin qui s'est marié là-bas et je les ai entendus hurler. Oui, j'en ai vu tout comme tu me

vois ! Soit dit en passant, pourquoi n'es-tu pas devenu forestier ? J'aurais aimé être la femme d'un inspecteur des Eaux et Forêts.

— Eh bien, tu aurais dû m'en aviser à cette époque-là. Mais tu oublies que nous ne nous serions pas rencontrés.

— Pourquoi pas ? Tu aurais pu aller au collège à Tharandt. Enfin, ce qui doit arriver, arrive.

— Fataliste !

— Oh, il faut que tu saches que je le suis ! Mais, très sérieusement, je persiste à penser que cela t'aurait fort bien convenu.

— Moi aussi. Cette profession m'attirait ; ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai désiré devenir architecte, et il avait été déjà décidé que j'en serais un lorsque le frère de ma mère, directeur d'une grande usine de porcelaine à Londres, offrit de m'aider, si je voulais faire l'Institut Polytechnique. Comme c'était beaucoup plus avantageux, mon père estima qu'il ne fallait pas laisser passer cette chance. En outre, il pensa que ce serait excellent pour moi de mener une existence d'homme positif au lieu d'aller grossir les rangs de ces misanthropes solitaires et rêveurs auxquels il se reprochait lui-même d'appartenir.

— Je suis certaine que tu le seras de toute manière, mon cher passionné. Mais, avec tout cela, tu ne m'as pas dit un mot de celles que tu as aimées. Ne sais-tu pas que les fiancés ont l'habitude de se vanter de leurs premières amours ?

— Eh bien ! je te confesse, sous le sceau du secret que, dans ma première jeunesse, je soupirais en secret pour la fille d'un forestier.

— C'est vraiment toute une idylle !

— Non, seulement une moitié. Car elle était si loin d'être une beauté que je devais faire un effort pour garder mes illusions. Mais je m'imaginais que je devais, moi aussi, pouvoir graver des initiales sur l'écorce des arbres, avec, au-dessus, un cœur enflammé.

— Oui, et par la suite, vous, les hommes, ne savez que parler avec ironie de vos amours et c'est à nous, pauvres malheureuses, de souffrir. Et qui fut la suivante ?

— Il n'y en pas eu d'autres.

— Que dis-tu ? Regarde-moi, Harald, Harald !

— C'est vrai, je te l'assure.

— Peut-être, quelque joli visage entrevu dans la rue m'a-t-il plu? Il se peut que j'aie rêvé une ou deux fois, et construit des châteaux en Espagne...

— Eh bien! pour ceux-là tu es un architecte merveilleux. Mais je suis certaine que tu te moques de moi.

— Pourquoi? J'ai fréquenté si peu de monde et rencontré si peu de femmes.

— Oui, c'est une raison plausible et c'est très probablement pour cela que tu tiens à moi. Quand tu découvriras que je suis comme les autres...

— Mais tu ne l'es pas.

— Tu n'en sais rien.

— J'en suis sûr, c'est impossible... Et, après tout, pourquoi me soucierais-je des autres?

Minna rit de bon cœur, et me serra contre elle.

— Tu l'as bien dit et cela vient droit du cœur; aussi tu auras un baiser... Si seulement tu pensais toujours de même! Non, ne promets rien; à quoi cela servirait-il? Embrasse-moi!

L'horloge de la tour à la Kreuz Kirche sonna douze coups; il était vraiment l'heure de se séparer.

La porte extérieure était, naturellement, fermée depuis longtemps. Minna dut descendre avec moi et l'ouvrir. Dans le couloir, froid comme une cave, nous nous embrassâmes à nouveau longuement. Je ne la retins pas lorsqu'elle ouvrit la porte et je me glissai rapidement au-dehors afin qu'aucun passant ou voisin ne puisse la voir. Mais le courant d'air souffla sur les plis de sa jupe lorsqu'elle voulut fermer la porte et, tandis que je l'aidais à se libérer, je ne pus résister à la tentation de lui dérober un nouveau baiser, bien que j'eusse aperçu un homme sur le trottoir, en face.

Sa silhouette sombre se découpa un instant sur la clarté de la petite lampe qu'elle avait posée dans le couloir.

— Adieu, adieu, murmura-t-elle très vite, et la porte se referma.

JE marchais rapidement, « un rêve dans le cœur, le dernier baiser aux lèvres » comme chante un poète lyrique allemand. Avec délices, je respirais l'air frais de la nuit; ma canne sonnait sur les pavés et mes pas assurés retentissaient dans la rue déserte. Un homme, dont les chaussures craquaient légèrement, me suivait d'une démarche élastique sur l'autre trottoir. Quelques lampes seulement éclairaient la petite rue, et uniquement de mon côté; je lorgnais en vain l'inconnu qui très certainement avait été témoin de notre scène de tendresse. Soudain il traversa la rue, s'éclaircit la voix et leva son chapeau. Je sursautai en reconnaissant Stephensen.

— Excusez-moi, M. Fenger, commença-t-il, vous serez peut-être surpris qu'à cette heure... cela pourrait avoir l'apparence de... Eh bien, pourquoi ne pas être franc: je vous ai attendu.

— Vraiment? Alors vous devez croquer le marmot depuis un bon moment...

— Exactement depuis le moment où vous auriez dû normalement quitter votre fiancée... Cela prouve que je tenais beaucoup à vous rencontrer.

— C'est trop d'honneur pour moi... Et vous désirez...?

— J'aimerais beaucoup avoir un entretien avec vous sur un sujet de la plus haute importance pour nous deux.

— Très volontiers.

— Eh bien! puisque vous êtes d'accord, ne pourrions-nous boire un verre de bière en un lieu où je suis connu et où nous pourrions être seuls?

— Un verre de bière, oui, pourquoi pas? répondis-je avec autant de joviale indifférence que je le pus, quoique j'eusse la sensation que quelqu'un venait de me proposer de boire du poison avec lui.

— Je pense que vous apprécierez aussi un bon verre de bière de Pilsen ou de Munich? En ce qui me concerne, je ne peux absolument plus supporter notre bière danoise.

— Non, elle a plus ou moins goût d'eau avec de l'eau-de-vie dedans.

— C'est tout à fait mon avis! Et nous en sommes fiers! Eh bien, à *la bonne heure* ⁽¹⁾ comme disent les Allemands, mais, du moins, cela nous a valu quelques statues. ⁽²⁾ Bon, je pense que nous allons aller aux *Trois Corbeaux*, très certainement y êtes-vous aussi connu?

— Non, je n'y suis allé que rarement.

— Vraiment! J'y allais presque chaque soir en sortant par la même porte que celle que vous venez de franchir. Peut-être savez-vous que je logeais là? J'avais évidemment ma propre clef et, par conséquent, n'ai pas eu l'occasion d'être vu de la même façon plaisante que vous. A propos, connaissez-vous l'expression « Un génie qui n'a jamais eu sa clef personnelle pour la porte d'entrée »? Je la trouve particulièrement pertinente pour nos talents danois; je l'ai rencontrée l'autre jour chez l'un de nos jeunes auteurs. Je pense que vous suivez la littérature, n'est-ce pas? Oh, on ne peut pas nier qu'elle contienne une part de rabâchage. A vrai dire, je lis surtout des romans français. Eh bien! nous voici arrivés aux *Trois Corbeaux*. Tiens, c'est nouveau ça, voilà qu'ils ont mis des vitres partout... Après vous!

Il me laissa entrer le premier dans le corridor éclairé et me conduisit à gauche, par une salle de billard où cinq ou six hommes

(1) En français dans le texte. N.d.T.

(2) Un riche brasseur de Copenhague (Jacobsen) a réuni une collection de statues modernes.

jouaient en manches de chemise, jusqu'à une salle plus petite qui était vide. Avant d'avoir enlevé nos pardessus, un garçon très gras et blafard, avec des favoris en côtelettes, apparut et s'empressa d'aider Stephensen.

— Bienvenue, Professeur! dit-il et, afin qu'il ne puisse subsister aucun doute sur sa connaissance personnelle des clients, il ajouta hâtivement:

— Vous arrivez du Danemark pour peindre à nouveau, je pense?

— Exactement. Et comment cela va-t-il aux *Trois Corbeaux*, Heinrich?

— Comme d'habitude, M. le Professeur, aussi bien que d'habitude, Dieu merci! Nous avons seulement cessé, depuis l'année dernière, de servir la bière de Bohême que M. le Professeur buvait quelquefois. Et puis, cela se comprend, dans le personnel aussi il y a eu des changements... M. le Professeur se souvient-il encore de Franz, le grand avec la barbe rousse?

— Oui, certes. Il n'est plus ici?

— A Pâques, il a ouvert un café-restaurant à Friedrichstadt. Il se peut que cela lui convienne, mais pour ma part, je pense qu'un bon « tiens... »

— Vous avez raison. Il serait bien fâcheux que vous quittiez les *Trois Corbeaux*, nous ne pourrions pas nous passer de vous. Dites-moi, pourrions-nous être seuls ici, Heinrich?

— Oh, mon Dieu, oui, M. le Professeur! Est-ce que ce sera de la Pilsen?

— Oui, deux, et avec...

— Avec un couvercle, évidemment, M. le Professeur, interrompit le garçon. Puis s'inclinant et coinçant sa serviette sous son bras, il disparut rapidement.

Je m'assis sur le petit divan de velours, avec la sensation déprimante d'infériorité qu'on ressent toujours dans un lieu public en compagnie d'un habitué traité par le garçon à la fois comme un prince et comme un camarade, alors que les autres mortels ne se voient accorder la moindre attention que comme une pure gracieuseté. Et quel habitué! Arriver ici après deux ans d'absence et être reçu comme s'il était parti la veille au soir! Stephensen (Monsieur le Professeur!) jouissait visiblement de son

triomphe, allongeait ses jambes et se regardait dans le miroir placé au-dessus du divan, passant ses doigts entre son cou et le petit col dur.

— Quelle stupéfiante mémoire des gens ont ces garçons! s'exclama-t-il. Ma parole, il se souvient que je commandais toujours de la Pilsen tirée dans un verre à couvercle. C'est tout bonnement ridicule! J'ai connu aussi une expérience curieuse à Berlin, avec un portier...

Il se mit à raconter quelques anecdotes en attendant le retour du garçon. J'avais l'impression qu'il jouait avec moi comme un chat avec une souris et j'avais presque envie de me lever et de partir. Dans la salle voisine une voix éraillée hurlait la complainte monotone:

*Ich bin lüderlich,
Du bist lüderlich,
Sein m'r lüderliche Leide.*

Je suis un luron,
Tu es un luron,
Nous sommes de joyeux lurons.

Le garçon apporta la bière et disparut instantanément. Stephensen leva sa chope et but un large trait.

— Alors, commença-t-il, c'était... mais au fait, fumez-vous?

— Pas si tard le soir, répondis-je, bien que j'eusse grande envie d'éprouver l'influence apaisante du tabac sur mes nerfs. Mais je n'en avais pas sur moi et la pensée d'accepter quelque chose de lui me répugnait.

— Ah, vous avez des principes, jeta-t-il, tandis qu'il allumait son cigare. Il en va d'ailleurs de cela comme de tout bagage — il ne faut pas en traîner trop avec soi... prenons par exemple les principes dans l'art... Mais, nous voulions certes parler de notre affaire.

— Oui, je crois qu'il serait temps de le faire, remarquai-je, irrité. Y-a-t-il quelque chose en quoi je puisse vous aider?

Stephensen sourit d'une manière particulière.

— Vous le pourriez, mais ce n'est pas de cela qu'il est question maintenant... Hem... j'ai dit, là-haut, sur la terrasse, que j'étais venu ici pour peindre.

— Cela ne m'a pas étonné puisque vous êtes peintre.

— Très juste... J'ai aussi l'intention de peindre — mais ce

n'est pas pour cela que je suis venu... La raison de mon voyage est due à deux lettres que j'ai reçues de Minna dans lesquelles elle me faisait part de ses fiançailles avec vous.

— Je ne comprends absolument pas comment cela a pu provoquer votre venue à Dresde.

— Vous comprendrez peut-être, cependant, lorsque vous saurez quelle sorte de relations ont existé entre Minna et moi.

— Je sais tout au sujet de ces relations, mais cela ne me rend votre présence que plus énigmatique encore.

— Vraiment! Il me semble que vous devriez comprendre que la nouvelle de s'être fiancée tout à coup avec un autre devait me surprendre au plus haut point, et que je...

— Permettez! Surprendre? Et pourquoi? Je trouve au contraire que vous auriez dû vous y attendre et que cette nouvelle aurait dû vous être agréable. Vous lui avez fait jadis la cour et, malheureusement, non sans succès; vous avez réussi à vous faire aimer en retour; mais vous n'avez pas réussi à en faire votre maîtresse...

— M. Fenger, quelle accusation!... je me dois de repousser cette insinuation de la façon la plus catégorique.

— J'en suis désolé, mais vous ne pouvez pas m'en vouloir d'avoir davantage confiance dans les affirmations de Minna que dans les vôtres. Puisque, d'autre part, vous n'avez pas trouvé le courage moral de vous imposer les obligations que des fiançailles impliquent...

— Des fiançailles! Il ne manquait plus que cela! Mon cher Monsieur Fenger, vous êtes encore jeune et probablement assez Danois pour que nos fiançailles de quatre, cinq et six ans vous remplissent d'enthousiasme. Moi pas! Je vous assure, je pourrais faire beaucoup pour Minna, mais battre le pavé comme un authentique fiancé danois patenté — non!

— Très bien, vous avez donc vous aussi vos principes. Malheureusement le cœur allemand et la raison allemande de Minna ne peuvent peut-être s'y conformer pleinement, puisqu'en Allemagne les fiançailles sont conditionnées de la même façon. Mais il est encore plus regrettable que vous ne lui ayez pas expliqué clairement votre conception des choses, que vous lui

ayez laissé croire, au contraire, qu'il ne devait exister aucun lien entre elle et vous.

— Eh bien, c'est là ce qu'il fallait comprendre... je voulais qu'elle pût conserver sa liberté.

— Et vous la vôtre, surtout la vôtre!

— Qu'entendez-vous par là?

— Sans doute avez-vous profité de votre liberté. Je pourrais même nommer une certaine dame qui était suffisamment « *bien pourvue* » pour vous inspirer un désir matrimonial.

Stephensen émit un rire moqueur, tout en passant nerveusement son index entre son cou et son col.

— Je dois dire que la vieille réputation d'une Copenhague potinière ne se dément pas, puisque les cancans trouvent leurs échos jusqu'en Saxe. J'imagine que vous n'avez pas caché à Minna ce petit morceau de choix...

— Pensez-en ce que vous voudrez, cela ne me regarde pas! Mais permettez-moi de vous faire observer que vous n'êtes guère logique lorsque vous vous étonnez et vous offusquez qu'en définitive, de son côté, elle ait fait usage de sa liberté.

Il était évident que Stephensen était extrêmement irrité de la tournure qu'avait prise la conversation, mais il ravala l'expression mordante qu'il avait déjà sur les lèvres. Il se tut longuement, en regardant fixement le plafond, respirant profondément et soupirant. « Qu'est-ce que cela peut bien signifier? » pensai-je. Le bruit des voix, dans la salle de billard, était devenu plus intense; le musicien du groupe poussa quelques trémolos sentimentaux: « Bonne nuit, ô mon enfant chéri » (*Gute Nacht, du mein herziges Kind*) et plusieurs appuyaient avec lui sur la syllabe *herz*, la prolongeant par des hurlements discordants. Stephensen sourit, se frotta les yeux et me regarda soudain d'un air égaré.

— Vous ne me comprenez pas, commença-t-il, et sa voix zézayante avait retrouvé son ton suave, un peu trop féminin. Que venez-vous de dire? Ah oui: qu'elle n'avait fait que profiter de sa liberté et que cela ne devait pas m'offusquer. Mais ce n'est pas de cela qu'il est question! Je ne me sens pas lésé le moins du monde. Et ce n'est pas du tout — comme vous l'avez fort justement dit — parce qu'elle a profité de sa liberté, absolument pas! Si j'avais appris qu'elle s'était fiancée avec un jeune homme

qu'elle connaissait depuis longtemps et avec la famille duquel elle était en relation, par exemple avec le fils de ce Juif chez qui elle allait si souvent, je ne me souviens plus... »

— Hertz, voulez-vous dire probablement, et, comme un écho moqueur, les gens d'à côté hurlaient: *he-rz-iges Kind*.

— C'est cela, Hertz, elle aurait pu le prendre, naturellement... Pas un parti brillant, mais sérieux. Eh bien, je me serais incliné, muet et consentant, puisque d'ailleurs personne ne m'avait demandé mon avis, ajouta-t-il avec un retour ironique sur lui-même, fleurant un peu la suffisance.

— Votre dernière remarque me paraît extrêmement sensée. Ne s'appliquerait-elle pas aussi au cas présent ?

— Pas tout à fait... Mettez-vous un instant à ma place... Minna et moi nous sommes séparés comme des amis sachant qu'ils étaient plus que des amis l'un pour l'autre, avec une liberté totale bien sûr, mais également avec le désir réciproque de ne pas nous perdre de vue. Ensuite de quoi, vous devez bien le savoir, du reste, nous avons correspondu pendant un an et demi, de façon suivie et très régulièrement... Bon, je ne suis pas exactement féru de sentimentalité et, même si votre amie en possède un soupçon, il s'en est suivi tout naturellement qu'aucun de nous deux n'a submergé l'autre sous des effusions et de tendres promesses. Toutefois, il existe un art, heureusement, qui s'appelle « lire entre les lignes » et, grâce à lui, je peux, sans me vanter, vous assurer que les lettres reçues au cours de ces trois ou quatre derniers mois étaient écrites par une dame qui m'aimait.

Le petit dictionnaire danois qui constituait sa lecture favorite me revint alors en mémoire et je n'osai pas le contredire.

— Et voilà que je reçois tout à coup la nouvelle inquiétante: elle s'est fiancée avec un jeune homme rencontré il y a trois semaines seulement et qui — ne prenez pas en mauvaise part cette remarque — n'est pas en mesure de l'épouser rapidement ni de lui offrir le confort et la sécurité d'un foyer. Excusez-moi — je dois le répéter — il m'est très pénible naturellement de faire allusion à votre situation financière. Je sais que la pensée de ne pas être en mesure d'entretenir une famille dans un proche avenir, ou en tout cas de ne pas lui assurer des moyens d'existence, a quelque chose d'humiliant en soi — et doublement lorsque

c'est un autre qui l'exprime — mais, voyez-vous, j'attache la plus grande importance à ce facteur, car cela prouve qu'elle ne pensait pas à un mariage de convenance.

— J'ai fait justement la même remarque à Minna, notamment que vous vous rendiez compte et que, par conséquent, vous ne... que vous devriez comprendre que c'était sérieux...

Je bégayais, car j'étais furieux d'avoir dévoilé que nous avions envisagé ensemble l'éventualité d'une tentative de sa part pour briser notre union. Stephensen avala un long trait de bière, tout en me guignant d'un œil inquisiteur par-dessus le couvercle, se pouléchant ensuite avec satisfaction et comme s'esclaffant en lui-même: Oh, oh, mon ami! Tu es tombé dans le panneau! Ainsi on a déjà parlé de ces possibilités!

— Sérieux? Sans aucun doute.

— Oui, cela signifie que... que nous deux... bref, que vous n'avez rien à voir là-dedans, interrompis-je brutalement pour me dégager, et je lui envoyai un mauvais regard.

— *Je nach dem, je nach dem*⁽¹⁾, (Ça dépend) mon cher Monsieur! Votre raisonnement n'est pas tout à fait juste... En tout cas, je vois bien ce qui vous égare. Vous voyez évidemment dans l'expression « mariage de convenance » quelque chose de péjoratif et vous oubliez que je ne partage pas ce préjugé spécifiquement danois, pas plus d'ailleurs que tous ceux des autres pays. Au contraire, je considère que, pris dans leur ensemble, les mariages dits « de convenance » sont les unions qui ont le plus de chance de réussir, sans oublier que le mariage est en général — je ne dirais pas un fléau — mais une anomalie... Dans le cas présent, cependant, un mariage d'intérêt est, ainsi que nous en sommes convenus, hors de question. Ici on suppose qu'il y ait — pardon — de la passion, de l'enthousiasme, de l'amour, comme il vous plaira de l'appeler. Oui, oui, ne vous méprenez pas sur mes paroles. Je ne doute pas, en ce qui vous concerne, que cela existe et j'irai même plus loin: je vous accorde que Minna aussi éprouve une réelle affection pour vous et même — j'oserai même le dire — est éprise de vous; seulement, la question est de savoir de quelle espèce est cet amour.

(1) En allemand dans le texte.

— Ne serait-il pas tout naturel de lui laisser le soin de trancher cette question?

— Vous n'y pensez pas! Elle est tout à fait incapable de le faire. Je reste convaincu qu'une certaine impatience à rompre des relations douteuses et insatisfaisantes pour elle a contribué plus qu'un peu à ce nouvel et soudain amour. En outre, je soupçonne fort que la circonstance, tout à fait fortuite, que vous soyez un compatriote de mon indigne personne a dû favoriser le transfert de certains sentiments et de certaines émotions...

Une remarque, dans sa première lettre à Stephensen, me revint à l'esprit, qui confirmait indubitablement cette supposition, et, troublé, je baissai les yeux devant son regard inquisiteur.

— Les circonstances favorables, la solitude, se sont encore ajoutées, et puis — je n'en doute pas un instant — d'excellentes et aimables qualités chez vous-même...

— Ne pourrait-on en finir avec ces sornettes! m'écriai-je en me levant soudain. Je comprends votre pensée, mais que diable! ai-je à faire de tout cela? Je ne vous reconnais aucun droit d'agir en protecteur de Minna.

— Et que diable! ai-je à faire de votre approbation? Ce n'est pas du tout de cela qu'il s'agit! J'ai simplement le droit de faire de mon mieux pour empêcher que Minna ne commette une de ces folies qu'on ne peut guère réparer facilement et, comme c'est ma propre conduite envers elle qui, dans une certaine mesure, est la cause de ce coup de tête, il est même de mon devoir... Je ne sais pas ce que vous voulez dire avec ce rire goguenard que vous affectez...

— Je croyais que le sentiment du devoir appartenait aux préjugés des autres pays, que vous ne partagez pas.

— Au contraire, il appartient à ceux que je partage. Mais il y a un motif qui, très certainement, m'influence plus fortement encore. C'est le fait que je l'aime, que je l'aime!

Il s'était levé à son tour. Nous nous tenions face à face, avec la petite table entre nous, nous entre-regardant fixement. Il me vint à l'esprit que le plus naturel, en définitive, aurait été de nous sauter dessus comme des chats-tigres, à celui qui égorgerait l'autre le premier, et qu'au lieu de cela nous allions continuer à discuter, et même à boire notre bière ensemble, pour finalement

nous souhaiter poliment « bonne nuit ». J'en conçus une telle irritation que je retrouvai presque complètement mon équilibre. « Jouons donc la comédie jusqu'au bout, puisque nous l'avons commencée », pensai-je. D'une bourrade dans la table, je me libérai de ma position coincée qui me donnait l'impression d'être assiégé et me mis à marcher de long en large.

Mes voisins chantaient avec un enthousiasme teuton *Die Wacht am Rhein*.

— Alors, par le diable ! que voulez-vous donc ? m'écriai-je finalement. Vous croyez peut-être que vous arriverez à me faire renoncer à elle ?

— Oh, non, je ne demande pas l'impossible.

— Donc vous vous rendez bien compte que c'est impossible ?

— Évidemment, pour la même raison que les Nurembergeois ne pendaient personne : il aurait fallu d'abord qu'ils arrêtassent le coupable.

— Je pense que j'ai Minna, tout comme je pense qu'elle m'a.

— Ce sont des phrases et, de plus, des phrases usées. Aucun être ne peut en avoir un autre. Croyez-vous vraiment que vous m'en imposez avec vos fiançailles ? Comme si, moi, je n'étais pas depuis longtemps son fiancé !

— C'est d'autant plus stupide de votre part de ne pas l'être devenu réellement !

— Peut-être avez-vous raison de dire cela. Mais je peux encore le devenir et elle devra choisir entre nous.

— Elle a choisi.

— Non, c'est justement ce qu'elle n'a pas fait. Elle vous a fait une promesse en croyant — et en supposant — que je ne l'épouserai pas... Oseriez-vous affirmer que, si la veille du jour où vous lui avez demandé sa main, elle avait pu avoir la certitude que je l'aimais et que je n'aspirais qu'à unir mon sort au sien, vous n'eussiez pas été éconduit ?... Eh bien, la supposition était fausse et, si vous êtes un homme d'honneur, alors vous ne l'enchaînez pas à une promesse faite dans de telles circonstances.

— Il ne me viendrait jamais à l'idée, dans n'importe quelle circonstance, de considérer Minna comme liée par une promesse, si elle ne se sentait pas liée elle-même.

— Oui, *da liegt der Hase im Pfeffer* ⁽¹⁾ (c'est là où le soulier vous blesse), mon cher monsieur. Je ne doute pas que Minna obéisse à la plupart de ces estimables préjugés qui constituent l'un des ornements chers au sexe faible. Oui, vraiment, je le pense très sérieusement: pour ma part, je ne pourrais pas me passer de ces préjugés chez les femmes, quoique sans doute cela nous rendrait la vie plus facile et plus agréable. C'est un luxe coûteux, mais qu'y pouvons-nous? La nature féminine moderne est remplie de telles contradictions...

« Par conséquent, il est très probable que Minna soit disposée à considérer ces fiançailles comme un engagement pour l'éternité. Elle n'est pas ce qu'on pourrait appeler un caractère, mais une nature fidèle — et il vous serait donc facile, sans avoir besoin précisément de faire valoir vos droits ou d'en appeler à sa constance, de maintenir encore chez elle, en votre faveur, ce sentiment du devoir — sentiment borné quoique aimable — et de ne pas resserrer davantage ce lien, en le tenant solidement, toutefois, par voie indirecte, tant qu'elle ne le dénouera pas elle-même. Ce que j'attends de vous, c'est que vous-même lâchiez prise — comprenez-moi bien — non pas que vous renonciez à elle, comme vous dites, mais que vous ne profitiez pas de l'avantage que cette situation à demi légitime vous donne.

« J'attends cela de vous en tant que gentleman et, notez-le bien, non pas à cause de moi — vous préféreriez évidemment me voir pendu — mais à cause de Minna. D'un homme à qui Minna a fait une telle promesse, je ne veux pas croire qu'il puisse souhaiter qu'elle le suive par contrainte, même s'il ne s'agissait que d'une contrainte *intime*, tandis qu'elle se lamenterait secrètement de ne pas avoir pu me suivre. Si vous remarquez — ou simplement si vous soupçonnez — qu'elle soit sur le point de commettre une pareille folie, alors vous saurez qu'il est de votre devoir de ne pas accepter un pareil sacrifice, mais au contraire, de lui ouvrir les yeux, au besoin, et de lui rendre une liberté qu'elle n'a pas le courage de prendre elle-même. Il se peut que vous m'ayez supplanté dans son cœur, dans un tel cas la cause est entendue. Mais il est aussi possible qu'elle nous aime tous les

(1) En allemand dans le texte. N.d.T.

deux — chacun d'une manière particulière — et, dans ce cas, elle aura sûrement à soutenir un débat terrible avec elle-même pour prendre une décision; mais elle doit s'y livrer seule et nous devons lui rendre ce débat le moins pénible possible, quoique nous l'assiégions et la tirions chacun de notre côté... Minna doit choisir entre nous, car elle *n'a pas* choisi, et aucune puissance au monde ne peut la dispenser de ce choix. Mais elle doit le faire *librement*, c'est tout ce que j'attends de vous.

— Je ne m'opposerai en aucune façon à son libre choix, ni directement ni indirectement, et je m'inclinerai devant sa propre décision sans tenter de l'ébranler, — c'est aussi ce que j'attends de vous... Et, puisque vous comptez bien, par cette rencontre, obtenir de moi une telle déclaration, je suppose que nous pouvons maintenant nous séparer... en ennemis.

— Mais en tout cas, comme des ennemis loyaux, en guerre ouverte et qui luttent à armes égales.

Je pris mon chapeau au portemanteau, m'inclinai brièvement et quittai la pièce. On ne jouait plus dans la salle de billard; deux des hommes en manches de chemise se tenaient par les épaules et s'assuraient réciproquement d'une affection « absolue » et d'une estime « énorme et toute particulière ». Le musicien de la compagnie, assis sur le coin du billard, entonnait: *Ein feste Burg ist unser Gott* ⁽¹⁾.

J'en déduisis avec raison qu'ils avaient atteint le sommet sublime de l'ivresse et qu'il devait être fort tard.

Heureusement, j'eus la chance de mettre la main sur le garçon adipeux et de payer *ma* bière.

(1) Début du célèbre Psaume XLII de Luther: Notre Dieu est une solide forteresse.
N.d.T.

CETTE nuit-là, je ne parvins pas à fermer les yeux.

J'entendis l'horloge de la *Kreuzkirche* sonner quart d'heure après quart d'heure, tandis que je me tournais et me retournais dans mon lit. Parfois mes pensées se mettaient à vagabonder avec cette absence de conscience qui précède le sommeil, mais, aussitôt, une vague de fièvre s'emparait de moi et j'étais immédiatement éveillé. Un sombre désespoir, à travers lequel je considérais que tout était déjà perdu, fit couler mes larmes à plusieurs reprises.

Plus un malheur semble impossible, plus il est prêt de se réaliser aussitôt que les circonstances s'y prêtent, car dès qu'il a franchi l'obstacle le plus important, il n'y a pas de raison pour qu'il n'en franchisse pas un moindre. Il y a des certitudes qui nous paraissent si inattaquables qu'il nous semble inutile de les contester.

Quelle possession peut être plus sûre, plus éloignée de tout risque que l'amour d'une femme fidèle? Je sentais que Minna m'aimait, je savais qu'elle était, ainsi que Stephensen l'avait dit lui-même, une nature fidèle.

Mais la terrible chose était que cette fidélité se retournait contre moi-même: c'était sa fidélité envers ses sentiments les

plus anciens qui avait été réveillée pour lutter contre les plus récents, ceux par lesquels elle m'était attachée.

Avec quelle sécurité ne m'étais-je pas reposé sur mon bonheur ! Et maintenant un étranger venait de me dire clairement qu'il espérait me l'arracher. Et moi alors ? Lui avais-je ri à la figure ou lui avais-je tourné le dos comme à un pauvre fou ? Non, je m'étais pris de querelle avec lui, car mon bonheur avait besoin d'être défendu ; puis, je m'étais mis d'accord avec lui sur la manière d'agir au mieux dans l'avenir. J'avais admis que sa victoire était possible et que je ne possédais pas actuellement ce bonheur, mais devais d'abord le conquérir.

Le danger n'était pas seulement virtuel, mais réel ; il était sur moi, et je gémissais sous son poids comme si j'étais possédé par un cauchemar.

Avec quelle sécurité je m'étais reposé sur mon bonheur ! Et cependant, il était clair pour moi maintenant que j'avais, au fond, toujours pressenti le danger et qu'il y avait toujours eu un nuage planant dans le ciel clair et ensoleillé. Je me souvenais combien cette lettre suspecte m'avait tiré de la félicité du premier baiser. Je ressentais brusquement, à nouveau, la frayeur inexplicable qui m'avait envahi à Schandau, lorsque j'avais entendu la lettre tomber dans la boîte. Lors de ma première visite solitaire à la maison de son enfance, un sentiment de jalousie m'avait agité d'une manière qui maintenant m'obsédait. Puis, à nouveau, je m'étais réjoui difficilement de la félicité de notre réunion, car la tristesse de Minna me l'avait rendue amère à la suite de cette lettre de reproche qui avait fait naître en moi une folle jalousie et une peur non moins intense. Avec quelle ténacité ne l'avais-je pas suppliée de ne pas répondre, à quoi elle avait répliqué : « Je *dois* » avec le fatalisme qui lui est propre et qui, maintenant, semblait m'avoir atteint. Et le jour suivant, lorsqu'elle avait écrit cette lettre et me l'avait montrée et que nous nous étions assis ensemble, le soir, sur la petite colline et regardions dans le lointain Lillienstein, une ombre mélancolique ne s'insinuait-elle pas dans nos cœurs, comme si nous regardions vers un paradis perdu... ?

Ainsi le Destin hostile semblait avoir pris naissance en même temps que notre pacte et avoir précisé sa menace jusqu'au

moment présent où — ainsi que le dit Beethoven — «le Destin frappe à la porte de notre vie». Ah! il était sûr de pénétrer: celui qui est fort ne menace pas en vain...

J'oubliais que c'est à l'instant précis où le Destin frappe qu'il s'agit de montrer que l'on est capable de le recevoir et, s'il le faut, de le jeter dehors, à moins que notre faiblesse elle-même prenne le masque du Destin.

En proie à des réflexions aussi déprimantes, je me sentais plongé dans une torpeur léthargique et, dans le même temps, je ressentais une angoisse purement physique d'intensité égale; il me semblait même percevoir quelque chose d'énorme et d'informe, d'une teinte grisâtre, qui se dégageait de l'obscurité et s'approchait d'une manière lente, mais continue. Tout cela était évidemment très vague et il n'existe pas d'expressions assez précises pour le décrire, pas plus qu'on ne saurait représenter les monstres de la Préhistoire parmi les espèces actuelles.

Au bout d'un moment je chassai ce malaise, je m'habillai et sortis.

L'aube était froide, brumeuse, et il tombait une pluie fine. Tous les cafés étaient encore fermés. La tête lourde, en proie au vertige et à cette sensation de faiblesse qui suit un lever trop matinal, je dus attendre près d'une heure avant de prendre quelque nourriture. Enfin, je trouvai un café qu'on venait d'aérer et de nettoyer. Je m'assis dans un coin et le garçon, anticipant sur mon goût personnel, me proposa un «soda».

— Café! ordonnai-je sans réplique.

Mais le feu n'était pas encore allumé et je dus attendre. J'étais hanté par des réminiscences déplaisantes de voyage associées à des images d'hôtels et de bousculade pour attraper le train du matin. Voyager, loin d'ici!... C'était justement ce que Minna désirait hier soir. Alors, je l'avais persuadée du contraire, — mais, maintenant que n'aurais-je pas donné pour que nous fussions déjà partis, elle assise devant moi? Où aurions-nous été? N'importe où, pourvu que ce fût loin!

Désormais c'était impossible, même avec de l'argent. Stephensen avait réussi par sa franchise à me paralyser; et cela avait bien été son intention, quoiqu'il ne se fût pas méfié de notre projet de partir secrètement. Ce n'était pas tant l'orgueil qui

m'empêchait de fuir, mais l'idée que Stephensen, avec quelque raison, aurait pu se plaindre de mon acte, me révoltait; pire encore était la crainte de garder pour toujours le sentiment d'avoir gagné mon cher trésor d'une manière déloyale, et pire encore la possibilité de me rendre coupable d'injustice envers elle. Pour ma part cette fuite n'aurait eu une signification que si Minna, après une longue réflexion, avait préféré Stephensen. Mais de quel droit pouvais-je empêcher une telle décision, même si je le faisais avec son consentement?

Et si cela se révélait être une démarche trop hâtive; si plus tard, elle découvrait qu'elle s'était trompée dans ses sentiments, combien amer serait ce repentir venu trop tard! Non, nous devons rester, et adviennne que pourra! Et là encore il y avait une voix intérieure qui chuchotait sans cesse « Pars! Certainement elle voudra encore partir avec toi! »

Ensuite, je pensais à ma journée. La grande question était: « Dois-je aller la voir dès que possible? »

Désir et crainte me poussaient à la fois, mais la raison disait: « Pourquoi aller la déranger à pareille heure? Je la troublerais, et elle a besoin de tout son calme et de toute sa lucidité: en outre, cela montrera que tu as perdu la maîtrise de toi-même; cela te rendra nerveux, peut-être même soupçonneux! Si tu t'abtiens, il y a de grande chance pour qu'il lui parle seul à seul; ce que tu ne peux de toute manière empêcher, aussi bien maintenant que plus tard... Oui, il faut qu'ils se parlent. Par le Diable! tu ne peux rien contre lui. Eh bien! pars avec elle, ou laisse le Destin s'accomplir. »

Je décidais d'aller à l'Institut Polytechnique comme à l'accoutumée et de remettre à l'après-midi ma visite à Minna.

QUAND je pénétrai dans le petit salon, Minna était assise près de la fenêtre ouverte. Je vis aussitôt, au regard qu'elle dirigea vers moi, qu'elle avait beaucoup pleuré.

— Il t'a rendu visite? demandai-je aussitôt, tandis que je tenais sa main tremblante entre les miennes.

— Oui.

Elle me laissa sa main droite et appuya fortement l'autre sous son sein, comme si elle souffrait d'un point de côté.

— Ce qu'il t'a dit, chère Minna, je me l'imagine, après la conversation que j'ai eue hier soir avec lui... Il... eh bien... tu avais raison hier... en tout cas, pour ce qui est du motif de son retour, hélas! mais peut-être est-ce égoïste de ma part de dire...

Je savais à peine ce que je disais, et même les mots les plus insignifiants ne me venaient pas à l'esprit, ils s'étouffaient dans ma gorge contractée. Je guettais l'expression de son regard détourné, attendant un mot, lorsque soudain après une forte pression elle dégagea sa main des miennes, s'affaissa sur la chaise, et, le visage caché entre ses mains, éclata en sanglots violents. Ce désespoir me déchirait le cœur et l'aspect touchant de ce tendre corps de jeune fille, secoué par la douleur, me saisit à un tel point que j'oubliai tout le reste. Je me jetai à genoux à côté

d'elle, la pris dans mes bras et la serrai fort contre moi, criant sans cesse son nom, et la suppliant, si ce n'est de cesser, du moins. de ne pas tant pleurer, de reprendre courage et de se ménager. Bientôt mes larmes coulaient aussi abondamment que les siennes. Peu à peu la crise se calma, elle sourit faiblement, me sécha les yeux avec son petit mouchoir trempé de ses larmes et, tout en me pressant tendrement la main, elle murmura à plusieurs reprises :

— Mon cher, mon bon ami !

— Je le suis, Minna, je le suis, quoi qu'il arrive... Mais tu ne dois pas prendre cela ainsi, entends-tu ! Tu ne dois pas te sentir malheureuse, car tu ne dois pas être malheureuse... Je préfère tout supporter plutôt que de te voir ainsi, plutôt te perdre, — et c'est cela qu'il veut, j'en suis sûr. (Je n'en étais pas sûr du tout, mais j'estimais qu'il était de mon devoir de le dire). Nous devons être raisonnables, et tu dois être forte... Tu ne dois pas du tout penser à moi... ne pense qu'à toi-même — ce qui est le mieux pour toi... n'est-ce pas ! c'est ce qui peut être le mieux pour nous... Si tu choisis la solution la plus juste et suis ta propre nature, c'est cela qui compte... Nous serons heureux tous les deux, si toi seule es heureuse.

— Moi... non, je suis vraiment la dernière dont il faut s'occuper... Oh, si seulement je pouvais vous rendre heureux en renonçant à vous deux, je pense vraiment — oui, j'en suis sûre — que je pourrais faire ce sacrifice, plutôt que de décevoir l'un de vous... Et maintenant je ne peux donner ma main à l'un sans la retirer à l'autre ; comment pourrais-je alors être heureuse ? Il ne peut absolument pas être question de cela.

— Mais si, ma chérie ! c'est de cela seulement qu'il doit être question, et cela peut être. Je sais qu'au début, tu te sentiras très malheureuse parce que tu seras obligée de blesser pareillement l'un de nous, mais le bonheur peut attendre un peu, tu as toute ta vie pour cela... Si tu choisis le meilleur, tu te sentiras de plus en plus satisfaite ; et celui qui n'aura pas le droit de t'appeler sienne se résignera, avec le temps, à ce qui était inévitable. Mais si tu choisis mal, si tu te méprends sur tes sentiments, eh bien, tu nous rendras tous trois malheureux.

— C'est épouvantable ! Être obligée de faire un tel choix !

Si seulement quelqu'un pouvait choisir pour vous, si seulement il existait dans ce cas un impératif qui vous dirait: « C'est cela que tu dois faire, sinon tu commets un péché ». Mais je commettrai un péché, quoi que je puisse faire, car j'ai déjà péché et cela continue.

— Non, non! Tu ne dois pas t'abandonner à de telles pensées! N'ajoute pas des scrupules de cette sorte à tout le reste...

— Harald! s'exclama-t-elle en se levant et en me regardant droit dans les yeux, oserais-tu faire le choix pour moi? Aurais-tu ce courage? Comprends-moi bien, je veux dire: ta conviction est-elle assez forte pour pouvoir me dire avec une conscience tranquille: « Ton devoir est de venir avec moi. Tu m'as donné ta parole, et je ne peux pas te la rendre, car je suis convaincu que si tu agissais autrement, ce serait ta perte »?

Un frisson de joie me parcourut en voyant si soudainement notre sort placé entre mes propres mains, et la certitude que je n'avais qu'à le saisir me fit oublier un instant la gravité de la responsabilité. Mais, avant d'avoir pu répondre, Minna étendit la main comme pour la mettre sur mes lèvres, puis avec un regard anxieux et implorant, elle poursuivit :

— Mais souviens-toi, Harald, que, même si tu obtiens une femme qui t'aime et que tu aimes beaucoup plus qu'elle ne le mérite — en vérité je le sais — elle ne pourra peut-être jamais te rendre heureux, car elle a une blessure intérieure qui ne guérira jamais complètement, et dont elle mourra peut-être. Je ne serais jamais capable de me pardonner d'avoir trahi mon premier amour...

« Aucun bonheur domestique ne pourra jamais chasser complètement le fantôme de celui à qui je dois ma première prise de conscience, mes premières pensées, mon indépendance, l'éveil de mes sentiments les meilleurs et les plus purs, une vie et des sentiments qui lui appartiennent de plein droit. Oh, combien son image ne m'a-t-elle pas été chère et précieuse! Et il faudrait maintenant qu'elle m'apparaisse comme un spectre m'accusant de donner tout cela à un autre, tandis qu'il m'attendait avec confiance, qu'il travaillait pour nous deux, pour notre avenir! Non, non, jamais je ne pourrais être réellement heureuse ou te donner le bonheur que tu mérites.

Je demeurai épouvanté et presque abasourdi devant cette confession désespérée; mon regard se détachait du sien, tandis que j'essayais de rassembler mes pensées et de mettre de l'ordre dans mes sentiments contradictoires. Il m'apparaissait clairement qu'une jeune fille au naturel pur et confiant comme le sien ne pouvait pas ne pas donner une telle interprétation à la conduite de Stephensen. Déjà, à la suite de sa lettre contenant l'*Elégie* de Heine, elle avait admis qu'il lui maintenait sa confiance et, après la conversation que j'avais eue la veille avec lui, je n'avais pas douté que, se servant de la connaissance qu'il avait de son cœur, il auréolerait de cette lumière flatteuse et un peu mélodramatique l'entracte obscur qui les avait un temps séparés. Pour ma part, je considérai les choses d'un œil positif, faisant abstraction de tout romantisme et il me sembla que le moment viendrait où le véritable caractère de ce débat serait sûrement perceptible pour elle aussi. C'est pour cette raison que le danger du fantôme ne m'apparut pas tout à fait aussi grand qu'elle se l'était imaginé. Malheureusement, puisque je n'étais pas tout à fait sûr de mon fait — et j'étais bien obligé d'admettre que j'avais une antipathie très naturelle envers Stephensen — il était possible que cela me conduisît à le juger avec partialité. Et dans ce cas...

J'hésitai encore et, déjà, l'instant favorable m'avait échappé.

— Tu vois, tu t'interroges, tu n'oses pas, s'exclama-t-elle. Et tu n'as pourtant que nous deux à penser. Le troisième, à qui tu porterais le plus grand dommage, n'est qu'un étranger pour toi, et même un homme que tu hais... Considère donc combien ce choix doit être terrible pour moi puisque je sais que, de quelque côté que je me tourne, je dois rendre malheureux quelqu'un que j'aime.

— Oui, c'est justement cela qui rend si difficile pour moi de choisir à ta place. Je ne comprends pas... Tu dis que tu m'aimes, je le sens, je n'en doute pas, mais en même temps tu prétends aimer Stephensen. C'est une énigme pour moi. Je crois que ce que tu ressens pour Stephensen, ce n'est pas de l'amour, mais le souvenir d'un amour passé, et que cela est insuffisant pour se lier définitivement, surtout lorsqu'une nouvelle passion s'oppose à cet amour. Le sentiment vivant doit prévaloir.

Minna secoua la tête.



— Aimerais-tu vraiment deux hommes? Impossible.

— Je ne sais pas ce qu'on appelle possible et impossible, mon ami! Mais considère tout ce que tu sais toi-même et dis-moi alors si tu ne comprends pas que je *dois* l'aimer. Je t'ai montré, aussi bien que je le pouvais, ce qu'il a été pour moi; tu sais que mon amour a subsisté, pendant la longue séparation, oui, tout en ayant pu croire que ses sentiments avaient pris une autre forme; tu as vu — c'est même la première chose que tu as vue de moi — à quel point un méchant dictionnaire pouvait alimenter mes souvenirs romanesques en m'enseignant des mots de sa langue, et en créant l'illusion que je l'apprenais pour la parler avec lui. Et comment aurais-je pu, seulement quelques *semaines* plus tard, être devenue indifférente envers lui? Encore si j'avais appris, pendant cette période, quelque chose de péjoratif sur son compte, ou bien même qu'il en aimait une autre — mais qu'ai-je su? Qu'au milieu d'une vie active qui lui apportait tant d'agréments nouveaux, il conservait son sentiment plus fidèlement que moi, réduite pourtant à la solitude. Oh, comme je me suis comportée de façon méprisable et pitoyable! Ah, s'il avait pu, après cela, me rejeter! Hélas, je n'ai pas le courage de le souhaiter, et cependant peut-être que cela eût encore mieux valu pour nous tous! Au lieu de cela, il arrive ici comme si le bonheur de sa vie dépendait de ma décision — de *la mienne*! Pauvre de moi! Que tant d'amour puisse être capable d'être une malédiction pour quelqu'un, l'amour qui, par ailleurs, est la plus grande bénédiction!

Elle se détourna, luttant pour contenir ses larmes.

— Très chère Minna, commençai-je, en posant ma main sur son épaule tremblante, tu as raison, j'aurais pu et dû me dire tout cela. Maintenant je me rends compte que ton sentiment à *mon égard* est plutôt une amitié romanesque que de l'amour.

— Pourquoi? cria-t-elle, — et elle tourna vers moi des yeux pleins de larmes — pourquoi ne vous aimerais-je pas tous les deux?... Mais je vous aime de façon différente. Vous êtes si différents l'un de l'autre et les circonstances aussi sont tout à fait changées à présent. Peut-être est-ce toi que j'aime le plus au fond...

— Ah, Minna!

— Et peut-être est-ce de lui que je suis le plus amoureuse, ajouta-t-elle à voix basse, en baissant les yeux.

Mes bras ouverts retombèrent et je tressaillis comme si j'avais reçu un coup. Je sentis la force élémentaire, toujours secrètement nourrie par ma jalousie, se dresser contre mon espoir, contre mes efforts presque couronnés de succès. Le droit inattaquable de l'antériorité de son amour ! Mais bientôt je fus embrassé avec une tendresse sincère.

— Mon Harald, ne prends pas les choses ainsi. O Dieu, je t'ai blessé et je ne pensais pas m'exprimer de la sorte. Cela m'est passé par l'esprit, mais tous les mots traduisent si mal ce que nous voulons expliquer... Peut-être n'est-ce pas du tout ainsi, je ne sais pas, je ne comprends plus rien. Je sens seulement que vous faites partie tous deux de ma vie, je suis déchirée entre vous ; mon Dieu, que vais-je devenir !

— Tu deviendras un être sain et vrai, ma chère enfant, si, de ton propre mouvement, tu parviens à dominer cette lutte. Dieu sait si j'aimerais t'assister, mais vois-tu, je ne peux pas. Personne ne le peut, pas même Mme Hertz qui a pour toi des sentiments de mère. Il est tentant pour moi de te donner le conseil de te confier à elle, car il est probable qu'elle me serait favorable ; mais qu'importe, je ne crois pas que tu doives demander à quelqu'un d'autre qu'à toi-même. Ta propre nature choisira peut-être tout à coup, instinctivement, le meilleur parti. Avant tout, ni Stephensen ni moi ne devons désormais augmenter ton trouble, et notamment comme aujourd'hui, par nos présences alternées, rendre ton choix plus difficile. Tu n'y résisterais pas et, très probablement, comme cela était le cas il y a un instant, cela se terminerait par une décision inconsidérée de ta part. Maintenant chacun de nous t'a rencontrée seul à seul et a plaidé sa cause ; à partir de ce moment...

— Plaider votre cause ! s'exclama Minna en me regardant avec ingénuité, mais, cher Harald, tu n'as absolument rien fait pour cela !

— Vraiment ? répondis-je timidement. Crois-tu que j'aie pris la chose trop calmement ?...

— Non, non, mon cher ami ! Je te comprends si bien, tu es si tendre et si aimant, si plein de sollicitude pour moi, tu m'épar-

gues tous les reproches que tu aurais le droit de m'adresser; mais crois bien que je me les fais d'autant plus à moi-même.

— Des reproches? pas à cause de moi, Minna? Non, tu n'as pas le droit!... Que pourrais-je avoir à te reprocher?... Même si ces semaines heureuses n'ont aucune suite, je te suis tellement reconnaissant pour l'amour que j'ai ressenti...

— Non, Harald! Ne dis donc pas cela!

— Cela te peine-t-il? Alors je n'en parlerai plus. Et je dois encore moins t'effrayer en te dépeignant les conséquences tragiques d'une telle perte pour moi... Ce qui doit être supporté le sera, je te promets que je ferai tous mes efforts pour m'en tirer sain et sauf, bien qu'il me soit impossible de t'oublier et que je ne le veuille d'ailleurs pas.

Mes lèvres tremblaient et mes yeux se remplirent de larmes.

— Non, non, continuai-je, ce n'est pas de cela que je voulais parler. D'ailleurs ton cœur te dira tout cela... Je voulais suggérer qu'à dater de maintenant Stephensen et moi soyons d'accord pour ne plus te revoir jusqu'à ce que tu sois décidée. Le mieux serait que tu puisses quitter la ville pendant ce temps, si tu as des parents à la campagne à qui tu puisses rendre visite...

— J'ai une cousine dans les environs de Meissen dont le mari est fermier. Je pourrais facilement aller les voir, ils me l'ont demandé cet été même et je n'ai même pas besoin de leur écrire à l'avance.

— Tant mieux. Peux-tu partir dès demain?

— Demain? Oh oui, je le pourrai, certainement.

— Alors, fais-le, Minna. Il vaut mieux ne pas remettre. Et lorsque tu te seras mise d'accord avec toi-même, alors écris ta décision.

Minna acquiesça. Elle s'était assise de nouveau sur la chaise, près de la fenêtre, et fixait les jardins.

Je pris mon chapeau sur la table, le tournai et le retournai entre mes mains, attendant qu'elle me regardât. A la fin, je m'approchai d'elle et lui touchai l'épaule. Elle tourna la tête, et ses yeux pleins de larmes virent avec étonnement ma main tendue, tandis que l'autre froissait nerveusement le chapeau.

— Qu'est-ce que c'est? Tu ne vas pas partir?

— Si, Minna. Je dois... Il est déjà... je veux dire, si tu veux

partir demain, tu dois avoir pas mal de choses à ranger et à empaqueter.

— Je ne pars pas tout de même pour la Sibérie.

— Oui, mais je dois aller parler à...

— Ce n'est pas vrai, Harald! Mais peut-être as-tu raison de partir et de me laisser à moi-même, quoique ce soit précisément ce que je redoute, mais il faut bien que je m'habitue à cela... Quand reviendras-tu?

— Je ne reviendrai pas.

Elle bondit sur ses pieds.

— Tu ne reviendras pas? Que veux-tu dire?... Tu ne veux pas passer la soirée avec moi?

— Je ne pense pas que cela serait correct, puisque nous ne sommes plus fiancés.

— Plus fiancés? Il me semble que nous devons l'être encore, tant que... en tout cas, nous n'en sommes pas encore arrivés là.

— Pas encore, jusqu'à ce que peut-être toi, tu « rompes avec moi ». Mais tu n'es pas obligée de le faire, tu ne dois pas avoir la sensation que tu romps un engagement. Quelle que soit la décision que tu prennes, tu enoues de ce fait un nouvel engagement. C'est *moi* qui ai rompu nos fiançailles, tu dois te sentir libre.

— Oh, Harald, comme c'est triste et douloureux! Qui aurait pu penser à cela hier quand nous avons échangé les anneaux?

Elle fixait le sien qui brillait tandis qu'elle se tordait les mains.

— C'est vrai, l'anneau! m'exclamai-je, et, avec l'impression d'accomplir un acte héroïque, je me mis en devoir de retirer le mien.

— Non, pas cela, s'écria-t-elle en posant sa main sur la mienne pour s'opposer à mon geste. Ne me rends pas l'anneau, n'exige pas le mien! Pourquoi faut-il que nous soyons si cruels l'un envers l'autre?

Je soupirai, en souriant, pressai tendrement sa main et l'embrassai, reconnaissant que son instinct infailible nous épargnait une peine inutile, peut-être la plus douloureuse de toutes, car, en s'attaquant au symbole, elle aurait concrétisé toute la cruauté de la séparation.

— Ne viendras-tu point, Harald ? Fiancés ou non, après tout, nous sommes toujours les mêmes.

— Très chère Minna, fais effort pour t'imaginer ce qu'il m'en coûte pour me décider à ne pas revenir. Vraiment, je sais à peine comment le supporter moi-même, quand je pense que ce soir-ci est peut-être le dernier que je passerai avec toi...

L'émotion me submergea. Je serrai les lèvres et, tandis que je regardais au loin pour éviter son regard, mes yeux s'accrochèrent à une tache en forme de soulier sur la tapisserie grise. Il serait stupide de dire que cela valait la peine d'être remarqué, mais il y avait une menace réelle dans la pensée que cette tache me suggérait : « Peut-être que tu ne la verras plus jamais ». Minna me regardait avec désespoir, et je percevais son expression bien que je continuasse à fixer cette tache. Une minute ou deux s'écoulèrent avant que je reprisse :

— Mais peut-être après tout est-ce mieux ainsi... Il est parfaitement exact que nous sommes toujours les mêmes, mais non moins différents l'un de l'autre, et cela serait pénible pour nous. En outre, c'est aussi... je veux dire c'est plus élégant vis-à-vis de Stephensen.

— Mais s'il vient chez nous ce soir ?

— En a-t-il parlé ?

— Non, je pense seulement qu'il pourrait agir ainsi, peut-être dans le seul but d'empêcher que tu sois seul avec moi. Il pense très probablement que tu viendras comme d'habitude.

— Tu as raison, de toute façon je ne veux pas laisser le champ libre pour lui. S'il vient, alors envoie moi chercher ; il y a, je pense, quelqu'un que tu pourrais envoyer, étant donné le peu de distance qui nous sépare... Attends... voici mon agenda, je vais te le laisser. Si on me l'envoie, alors je saurai qu'il faut que je vienne. Dis-lui seulement que tu me l'envoies, il vaut mieux qu'il comprenne que je viens sans y être invité... Adieu, mon aimée, personne ne peut m'interdire de t'appeler ainsi.

Je lui tendis la main, qu'elle pressa très fort tandis qu'elle me regardait intensément dans les yeux avec un sourire interrogateur, et son visage s'approcha imperceptiblement du mien, peut-être sans qu'elle en eût bien conscience. Je l'attirai alors sur ma poitrine et nos lèvres s'unirent en un long baiser, comme

si chacun de nous voulait imprégner l'autre de sa propre vie. A la fin, je sentis qu'elle se dégageait de mes bras et, en faisant un pas en arrière, mon bras toujours autour de sa taille, je remarquai qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Sa tête retomba sur son épaule; elle cherchait son souffle et elle tremblait. Je la déposai avec précaution en travers du petit divan, sur lequel je parvins à la faire glisser, et plaçai alors un coussin sous sa tête.

Là-dessus j'ouvris la porte et appelai sa mère qui émergea aussitôt de la cuisine obscure, puis, quand je lui eus dit que Minna n'était pas bien, elle disparut à nouveau pour chercher de l'eau. Alerte et affolée, toujours courbée comme un gnome sur la scène, elle se précipita dans le salon; son expression alarmée rendait ses traits grossiers encore plus grotesques et leur conférait en même temps une beauté presque spirituelle par la tendresse envers sa fille qu'elle révélait. Quand je la vis s'occuper de Minna à demi consciente, je me hâtai de partir, convaincu que mon éloignement était le meilleur moyen de rendre le calme à la pauvre fille.

SUR la table de ma petite chambre se trouvaient deux lettres, l'une timbrée d'Angleterre, l'autre d'Allemagne. Les deux écritures m'étaient familières, et j'ouvris rapidement la lettre de mon oncle.

— Il m'écrivait dans son style bref d'homme d'affaires, qu'en raison d'une modification dans le personnel de la manufacture, il vaudrait mieux que je me rendisse à Londres d'ici quatre semaines. Je serais ainsi obligé d'interrompre mes études à l'Institut Polytechnique et de renoncer à passer mon examen, mais cela ne nuirait pas à ma carrière et il fallait bien se garder de laisser passer cette occasion favorable d'utiliser pratiquement mes connaissances. Il m'enverrait sous peu assez d'argent pour mes dépenses de vêtements et de voyage. Il me demandait une réponse par retour du courrier, afin qu'il puisse savoir si sa lettre était bien arrivée. Cette nouvelle, ou plutôt cet ordre, me mit dans un état de grande excitation.

Il était clair que, dans la pire hypothèse, c'est-à-dire si mon engagement avec Minna devait être rompu, alors rien ne pouvait être plus souhaitable — si l'on pouvait encore parler de souhaits — que cette solution. Je serais immédiatement éloigné de ces lieux auxquels tant de souvenirs étaient attachés et où je

risquerais sans doute de la rencontrer, pour être plongé dans une activité nouvelle qui m'obligerait à tendre mes forces au maximum.

Mais, évidemment, mes pensées ne s'attardaient pas volontiers sur un projet conditionné par une supposition aussi douloureuse. D'un autre côté, si je devais être choisi par elle, il serait détestable de la laisser, alors qu'elle serait encore ébranlée par la crise qu'elle venait de traverser et qu'elle aurait besoin, plus que jamais, d'un fidèle appui. La laisser seule, peut-être pour des années, avec, pour toute consolation, de la correspondance et le dictionnaire danois ! La possibilité d'acquérir une situation plus rapidement que je ne l'espérais facilitait mon mariage, mais ne m'en rendait pas moins insupportable le déchirement d'une séparation en ce moment précis.

Mais les termes dans lesquels j'étais avec mon oncle, que je connaissais seulement à travers ses lettres, n'étaient pas de nature à me permettre d'essayer de modifier sa décision ; et, en outre, au moment même où je devais donner une réponse, j'étais empêché de me confier à lui.

Un morceau de plâtre collant anglais, au cas où j'attraperais une blessure mortelle, et, si je réussissais, un ordre inflexible qui m'arracherait au bonheur que j'aurais gagné, telle était la promesse vraiment peu brillante que cette lettre m'apportait. Je me sentis encore plus malheureux qu'à mon arrivée dans ma chambre.

Au-dehors, il pleuvait tristement, et l'étroitesse de la rue assombrissait tant la pièce que je fus obligé d'aller à la fenêtre afin de pouvoir lire l'autre lettre. Elle venait de mon ami Emmanuel Hertz (il avait été ainsi appelé en raison de Kant) à Leipzig.

Après m'avoir félicité pour mes fiançailles (il s'excusait de le faire un peu tardivement : « beaucoup de travail »), il ajoutait qu'il avait été très bouleversé en apprenant par sa mère que son vieux père chéri ne s'était pas remis du coup de froid pris à Prague ; il craignait que sa mère ne lui cachât quelque chose afin de ne pas l'inquiéter et me demandait de lui dire franchement ce que je pensais de la maladie de son père.

J'étais naturellement, en égoïste, trop absorbé par mon propre chagrin pour penser que la toux du vieil Hertz pût être mortelle, mais je méditais profondément sur ses félicitations,

essayant de m'imaginer qu'elles étaient quelque peu contraintes. Je commençais à ressentir un intérêt particulier pour cet honnête Emmanuel Hertz. Je me souvenais que Minna évitait toujours de parler de lui; et la remarque de Stephensen à leur sujet, le soir précédent, quoique prise comme exemple, semblait indiquer qu'il devait y avoir quelque chose là-dessous. Tout cela tendait au même point. Comme, d'autre part, connaître Minna et l'aimer étaient pour moi deux choses étroitement liées, ma supposition devint rapidement une certitude.

Ainsi, il avait été épris lui aussi! Comment s'en était-il consolé? Il n'avait certainement pas un caractère commode, mais peut-être possédait-il un caractère plus raisonnable que passionné et, de ce fait, la blessure avait pu être moins inguérissable. Un nouveau cadre de vie et un travail intense avaient certainement été, de toute façon, un remède pour lui aussi.

Si détestable que fût pour moi l'idée que cette panacée m'était nécessaire également, je me perdis néanmoins dans des rêves d'avenir en Angleterre, rêves qui, d'ailleurs, faisaient abstraction du plus important — le travail étant comme sous-entendu. En récompense, j'imaginais ma précieuse personne, quelques années plus tard, caracolant à travers Hyde Park (que je supposais être le pendant du « Grand Jardin »), courant les bals, paré de tous les diamants et de toutes les étoiles de la *High Life*, ou, encore, je me voyais l'hôte d'un vieux château, caché au milieu de bois peuplés de cerfs, invité honorable, champion de tennis, fervent de chasse à courre et se présentant en tenue de soirée lorsque retentissait la cloche du repas — « le tocsin de l'âme », ainsi que Byron l'appelle. Naturellement à Hyde Park, dans la salle de bal et au château, j'étais entouré de ces « demoiselles » qui avaient la réputation d'être les plus belles femmes de la terre, chacune d'elles héritière de milliers de livres, mais n'en dédaignant pas pour autant l'hommage d'un cœur brisé. De même que la tapisserie imprécise d'un Gobelins somptueux, riche d'imagination, peint par un artiste à la recherche d'effets, sert de fond au portrait étudié d'une femme paisible, de même l'image de Minna apparaissait sur le fond de ces rêves qui mettaient en valeur sa grâce simple et sans prétention — rêves d'ailleurs aussitôt perdus dans le néant. Ce n'est pas pour cela que je les regardais comme

impossibles, mais parce que leur réalisation ne pouvait qu'être dépourvue de sens et de valeur en comparaison de l'idéal qui exaltait tous les sentiments nobles que je pouvais avoir en moi, tandis que tout ce qui était bas et vil disparaissait dans les profondeurs inconscientes de l'âme.

Honteux de m'être laissé entraîner à de telles imaginations, je les offris en sacrifice sur son autel et j'abandonnai en hâte toutes ces chimères afin de n'être plus qu'à la félicité de la posséder ou à la douleur de la perdre.

J'étais écrasé par un désir fiévreux de la voir, et je ne pouvais me faire à l'idée de rester seul toute cette soirée, sachant qu'elle était seule aussi, et si proche de moi. Le crépuscule était déjà tombé et il ne semblait pas qu'elle dût me faire appeler. Maintenant, je réalisais clairement que ce qui m'avait fait vivre tout ce temps était l'espérance que sa présence chez les Jagemann rendrait la mienne nécessaire aussi.

Enfin je me mis en devoir d'allumer la lampe, afin d'écrire à mon oncle. Au même moment on sonna. Je plaçai le verre de la lampe sur la table — ou plutôt au bord de la table — et je l'entendis s'écraser sur le plancher alors que je m'approchais de la porte que j'entrebâillai. Pour autant que je pus m'en rendre compte, c'était un charbonnier qui avait sonné. Furieux et désespéré, j'allais claquer la porte, lorsque j'entendis une petite voix d'enfant parlant avec la servante, et je crus percevoir mon nom.

J'écoutai en retenant ma respiration, De petits pas menus s'approchaient et j'entendis frapper doucement à ma porte.

Je l'ouvris de nouveau; devant moi se tenait une toute petite fille d'environ huit ans, au visage barbouillé de larmes, et que je reconnus; l'enfant habitait dans la même maison que les Jagemann, et la vieille Madame Jagemann s'intéressait beaucoup à elle ainsi qu'à ses petites sœurs.

— Que me veux-tu, ma petite amie?

L'enfant baissa les yeux et renifla.

— As-tu quelque message, ou m'apportes-tu quelque chose?

Alors elle se mit à crier et frotta ses yeux d'une seule main; l'autre était enveloppée d'un mouchoir. Je l'attirai à l'intérieur.

— Alors qu'y a-t-il? Peut-être venais-tu m'apporter un petit livre?

Mais maintenant elle poussait de vrais hurlements.

— Mon Dieu, qu'est-ce que cela signifie? pensai-je, et je trépignais d'impatience, désespéré.

— Ce n'est pas ma faute, commença-t-elle, j'avais... je n'étais pas... c'était la petite Jagemann... elle m'a donné un petit livre, et la grande Jagemann m'a donné un gâteau... pour manger en route, et c'est comme ça...

Je me précipitai et saisis mon chapeau. L'enfant sortit la main gauche de son mouchoir et me tendit l'agenda taché.

— Je n'y pouvais rien, c'était un vilain garçon... il m'a poussée et alors le petit livre est tombé dans une flaque. Oh! sur la place de Dibbelswald, ... Oh!

Je me hâtai de trouver une pièce d'argent que je glissai dans sa petite main mouillée, et je filai par la porte, devant la servante et le charbonnier, tandis que la petite fille descendait l'escalier derrière moi.

En quelques minutes — comme elles étaient toutes précieuses alors! — j'atteignis Röhrhofsgasse.

CHAPITRE VII

MINNA m'ouvrit la porte. Elle me donna une ferme poignée de main et chuchota : « Merci d'être venu ».

Je m'arrêtai tout de suite dans le salon, le chapeau à la main. La lampe était allumée. Stephensen était assis et parlait à Mme Jagemann, qui avait revêtu sa robe de tiretaine et son plus beau manteau. Il était clair que le prétendant « pirate » voguait sous le pavillon neutre d'une visite à la famille. Elle l'entretenait de ses locataires :

— De mauvaises gens, M. Stephensen ! vraiment, nous avons souvent souhaité votre retour. Mais, oh moi ! il n'y a rien à dire contre celui du moment, c'est un peintre, c'est-à-dire, d'une autre manière... il s'occupe de peinture décorative.

Stephensen s'était levé. Nous nous saluâmes très poliment et je dus prendre sur moi pour lui tendre la main ; car, après tout, Minna l'aimait, et ses sentiments le protégeaient contre mon aversion. Sa main maigre et fine était très froide, et le cœur peut-être, selon le vieux dicton, d'autant plus chaud !

Je serrai la main douce et molle de Madame Jagemann, puis, après un coup d'œil autour de la pièce, je dis à Minna :

— Je crois avoir oublié mon agenda ; c'était pour cette raison...

— Nous venons juste de vous le faire porter, s'exclama sa mère. Nous pensions que vous étiez convaincu de l'avoir égaré.

— Vraiment! Alors, ma propriétaire le gardera en attendant.

Stephensen souriait avec un peu d'ironie, semblant dire: « Est-ce à cause de moi que vous prenez tant de peine? »

— Mais vous allez rester ici pour la soirée? dit Minna, et elle pencha la tête sur une partition de musique.

— Oui, il faut que Harald reste. Nous passerons un joyeux moment, dit la mère.

Je remerciai, et je m'assis près de la fenêtre.

Le grand pot de fougères avait été posé sur le rebord de la fenêtre. Malgré son trouble, Minna avait pensé à le faire profiter de la pluie. Les fougères à feuilles simples, que nous avions trouvées ensemble, se dressaient au milieu et agitaient lentement leurs tiges élancées. Parmi elles quelques feuilles d'acacia et un morceau de branche de cerisier courbé luisaient sous la lumière. Le bruit de la pluie fine et drue ressemblait à un doux chuchotement, auquel une gouttière mêlait son babillage. De l'arrière-plan obscur se détachaient des vitres éclairées irrégulièrement, entre lesquelles quelques escaliers montaient comme des colonnes de lumière discontinues. Je regardai fixement dehors et je me sentis soudain envahi par une étrange dépression devant la tristesse et la monotonie de la vie humaine. Idée vraiment extraordinaire, il me semblait que toutes ces lumières étaient les images d'autant d'existences modestes ne contenant que déceptions et vide, destins malheureux et sans joie, semblables à l'obscurité monotone qui, dans le même temps, isolait et réunissait à la fois ces lumières. « Mais, pensais-je, peut-il y avoir dans l'une quelconque de ces pièces une réunion aussi bizarre que celle-ci? »

« Joyeuse » n'était pas exactement l'expression qui convenait à notre humeur. Minna, l'esprit absent, frappait quelques accords comme si elle n'avait guère envie de jouer, mais voulait faire de son mieux pour rompre le silence. Sa mère, qui n'avait rien de plus à dire, poussa un profond soupir qui fut toute sa participation à la conversation. Je sentais l'urgence de faire quelque remarque, mais Stephensen me devança.

— Les alentours de Meissen sont-ils agréables? demanda-

t-il, pour me faire comprendre clairement qu'il était au courant du projet.

— Non, je ne trouve pas. Ce n'est pas comme dans le sud, là où la beauté de la Saxe s'affirme au fur et à mesure que l'on descend. Ne connais-tu pas ces beaux vers :

Denn gleich hinter Meissen (Car aussitôt après Meissen,
Pfui Spinne! — *kommt Breissen* ⁽¹⁾ Nom d'un chien! C'est le
Prussien.)

Elle dit cela si drôlement, malgré une certaine nervosité, que nous éclatâmes tous de rire, et sa mère ne fut pas la dernière.

— Oh, oui, demanda-t-elle, tandis qu'elle séchait les larmes coulant sur ses grosses joues. Pourquoi maintenant cette idée subite de visiter Wilhelmine alors que tu as été absente tout l'été? Tu as suffisamment profité de la campagne! Je crois que maintenant on exagère beaucoup cette histoire de bon air.

L'explication innocente de l'excursion de Minna m'apporta un soulagement, quoiqu'elle sonnât un peu faux. Si chacun de nous avait compris la situation, c'eût été trop éprouvant et nous n'aurions pu faire autrement que de parler ouvertement de ce que nous savions. La présence de cette brave femme nous obligeait à des attitudes bien commodes pour cacher nos émotions réelles.

— Et nous aurions pu avoir tant de gentilles soirées, continua Mme Jagemann... Nous aurions pu, par exemple, faire des whists. Vous rappelez-vous, M. Stephensen, comme nous nous sommes amusés souvent à ce jeu lorsque vous logiez ici et que mon cher mari vivait encore? ... Ah, mon Dieu, oui, ces heures heureuses, un tel cercle de famille, pour ainsi dire,... vrai, je me faisais toujours disputer par mon partenaire.

— Pas par moi, j'espère, dit Stephensen avec son plus aimable sourire.

— Oh, non, monsieur Stephensen! Vous, qui êtes toujours si avisé et plein de tact! Mais mon cher mari était si souvent désagréable; il se mettait aussi en colère lorsqu'il manquait

(1) *Breissen*, prononciation saxonne de *Preussen*, la Prusse.

de chance. En vérité, vous pouvez me croire, il... Oh, mon Dieu! le pauvre Jagemann ne pouvait supporter la mauvaise fortune.

— C'était un bon joueur, je m'en souviens.

— Oui, tout à fait, je le croirais; il était bon en réalité dans toutes les choses qu'il entreprenait, pauvre Jagemann... Mais il en allait de même avec les cartes comme du reste, que peut-on faire avec de mauvaises cartes?

— Ou avec un mauvais partenaire, pensai-je.

— Oh, mon Dieu, oui, mon pauvre mari aurait certainement pu être quelque chose de mieux qu'un pauvre professeur de lycée. Mais qu'y pouvons-nous? De mauvaises gens, monsieur Stephensen! Oh, oui, et aussi le destin, comme vous savez, la malchance.

Stephensen essayait de compatir. Je n'avais pas quitté Minna des yeux. Elle était encore assise au piano, mais à demi tournée vers nous. Il était manifeste que cette conversation l'irritait, le sourire de ses lèvres devenait de plus en plus moqueur et, de temps en temps, elle haussait les épaules.

— Je pense que votre peinture de Jagemann est très ressemblante, dis-je à Stephensen.

— Oh oui, quelque chose du vieux « Biederman » s'y est glissé, quoiqu'il pourrait paraître plus aimable.

— Il me rappelle papa d'une manière frappante, dit Minna.

— Oh, mon Dieu, oui, vraiment!

— Quelquefois, j'ai de la chance avec de tels croquis au crayon, mais le pastel de Minna, qui m'a coûté tant de difficulté, est vraiment un mauvais portrait. Je ne crois pas qu'il soit permis de l'accrocher au mur.

— Mais non, monsieur Stephensen. Comment pouvez-vous dire cela? Ce magnifique tableau! A ce moment, nous n'en avions aucun en couleurs; tout au plus celui qui représentait des petits enfants dans un bateau, et je pensais en toute sincérité qu'il était joli, mais Minna n'a pas voulu le laisser là et j'ai dû le mettre dans la chambre... Eh bien! plus tard, vous avez été assez gentil pour nous envoyer cette charmante peinture, là au-dessus du divan... mais le portrait de Minna, non, vous ne devez pas dire cela, n'importe qui peut voir clairement ce qu'il signifie.

— Mais seulement fort peu celle qu'il représente, dit Minna.

— Oh, tu es vraiment une méchante enfant!

Stephensen rit.

— Voilà, Madame! Cela ne sert de rien que vous soyez si bonne, la peinture est indéfendable. Mais l'on peut en faire une nouvelle et, par exemple, juste une esquisse au crayon.

— Vous n'avez pas peint du tout aujourd'hui, M. Stephensen? demandai-je.

— Non, la lumière était très mauvaise. J'ai pu seulement faire un fond, afin que demain, au moins, je ne voie pas une toile blanche.

— Les peintres emploient-ils tous de telles expressions de dénigrement à propos de leur art? demanda Minna. Il semble que l'on n'entende dans votre bouche d'autres mots que « sali » « croûte » ou « barbouillé ».

— Très juste, répondit Stephensen en souriant, c'est la façon de parler habituelle des artistes; cela révèle un brin d'auto-critique, encore plus d'affectation ou peut-être de vanité perverse. J'essaierai de me débarrasser de cette habitude. Entre parenthèses, vous, mesdames, vous avez une habitude semblable lorsque vous parlez de vos « arpèges », ce que tu faisais il y a une minute.

— Oh, vraiment, cela n'est pas comparable, s'exclama Minna. Tu te moques de moi.

Nous lui demandâmes alors tous les deux de jouer sérieusement. Aussitôt, elle se tourna vers le piano, ouvrit une partition et commença un prélude de Chopin. Stephensen alla dans le couloir et revint avec un carnet d'esquisses à la main. Je pensais qu'il allait dessiner Minna au piano, bien qu'en réalité la pose ne fût pas fameuse, mais je m'aperçus bientôt que c'était moi l'objet de son attention. Je fus irrité qu'il ne m'en ait pas demandé la permission, mais il souriait et désignait Minna du crayon. Est-ce vraiment pour elle, qu'il est en train de me dessiner? pensai-je. C'est une idée bizarre, mais, dans un certain sens, plutôt gentille. Et je restai sage comme une image, écoutant la musique.

Un autre prélude succéda au premier.

Elle jouait, l'esprit absent, sans atteindre son intensité habi-



tuelle d'expression. Le contraire eût été surprenant, mais je le regrettai car, j'étais très fier d'elle et j'aurais aimé la voir briller même devant Stephensen. Lui, de son côté, avait de la peine à écouter attentivement, car il était occupé à dessiner, se penchant parfois en avant afin de mieux voir, ou mesurant du crayon.

Lorsque Minna eut joué environ une heure et demie, elle se tourna vers nous : « Cela vous suffit-il maintenant ? ». Sans attendre de réponse, elle se leva vivement et s'exclama :

— Que fais-tu là ?

— Oh, ce n'est pas mal du tout, dit-elle, en regardant par-dessus l'épaule de Stephensen. C'est bien ressemblant.

— Eh bien ! cela pourrait être pire.

— Oh, je dirais : « Tout à fait joli », s'exclama la mère.

— Seulement, je pense...

— Quoi donc ? demanda Stephensen en levant les yeux.

— Non, peut-être ai-je tort, et il est sans doute téméraire de ma part de faire une suggestion.

— Pas du tout ! Un œil frais découvre aisément quelque chose et tu connais ce visage mieux que moi.

— Je trouve que le menton devrait être plus large.

— Vraiment ? Stéphenzen mesura, gomma et corrigea, se penchant afin de mieux voir et retouchant à nouveau.

— Oui, vraiment, cela l'améliore ; je pense même qu'il faudrait insister encore un peu... tu as un bon œil, Minna !

— Peut-être pourrais-tu aussi faire un peu plus saillante la pomme d'Adam, cela est si caractéristique chez lui.

Je me levai, curieux de voir ma propre ressemblance. Ce n'était qu'une esquisse légère, mais aux lignes fermes et vraies. Comme on ne peut se connaître de profil, je ne pouvais guère avoir d'opinion sur la ressemblance. Mais Minna était satisfaite, et cela me plut secrètement qu'elle eût pris une petite part aux touches de finition. Ce sourire de Stephensen trahissait le plaisir enfantin qu'un artiste ressent toujours lorsqu'il a réussi. Il signa et data, détacha la feuille avec son canif et la tendit à Minna.

— Merci, dit-elle du fond du cœur, mais sans montrer aucune surprise. Il me plaît infiniment ! Il y a quelque chose de beaucoup plus satisfaisant dans un tel portrait que dans une photographie, plus d'atmosphère. Je ne pourrais dire à quoi

cela tient, mais ce dessin me fait penser aux jours anciens, lorsque l'on ne possédait pas des douzaines de photographies à distribuer aux amis et connaissances, et lorsque les gens étaient si heureux d'avoir un portrait de la personne qui leur était chère.

— Je n'avais jamais songé à cela, dit Stephensen. Je pense plus naturellement à la valeur de l'œuvre, mais il y a beaucoup de vrai dans ce que tu viens de dire.

— Tout à fait vrai, remarquai-je, l'art de reproduire a toujours existé et il doit sa noblesse à ses nombreux ancêtres, mais il nous délivre aussi de cette uniformité démocratique qui fait que Pierre ou Paul possèdent, eux aussi, l'image qui nous est chère.

— Oh, mon Dieu, oui, s'exclama Madame Jagemann. Le monde a fait des progrès depuis ma jeunesse ! La photographie est vraiment une invention merveilleuse, et elle donne une ressemblance supérieure à toute autre.

Minna sourit à cet à-propos de sa mère qui ne se rendait pas compte combien sa remarque allait à l'encontre de ce que nous étions en train de dire.

— Oui, vous avez tout à fait raison, admit Stephensen, toujours habile à aplanir les différends, seulement il y a quelque chose dans l'art photographique appelé retouche et qui peut donner vraiment de merveilleux résultats.

— N'as-tu jamais essayé de te dessiner toi-même ? lui demanda Minna.

— Pas encore. Pour aussi étonnant que cela soit. Jusqu'ici je n'ai pas encore reçu d'invitation de la Galerie des Offices à Florence, pour contribuer à sa collection unique d'autoportraits.

— Et si je t'en priais maintenant ?

— Alors j'essaierai de le faire durant ces soirées solitaires, si le miroir de l'hôtel ne me fait pas paraître trop difforme... Mais je dois maintenant profiter de ce moment pour te dessiner.

— Dois-je poser pour de bon ? Je ne connais rien de pire.

— Il y a bien longtemps que je ne t'ai dérangée, répondit gentiment Stephensen, d'un ton étrange, un peu chagrin, et qui signifiait clairement : « Et qui peut savoir si je pourrais jamais le faire désormais ! »

— Minna s'assit, sans faire davantage d'objections, et

modifia sa position une ou deux fois selon ses directives. Stephensen se mit à dessiner avec ardeur. Mais, bientôt, il s'arrêta, gêné par la lumière; je mis la lampe dans une position qui lui convenait mieux. Ce faisant, je remarquai que le vieux globe fendu avait été remplacé par un neuf, en l'honneur de Stephensen, semblait-il, mais de Minna ou de sa mère, je ne pouvais savoir laquelle avait été si attentive à ses manies d'artiste. Il était très probable que Minna avait eu à penser à des choses autrement plus importantes qu'un globe de lampe cassé, et Mme Jagemann ressentait certainement pour « Monsieur l'Artiste peintre » non seulement une profonde considération, mais aussi une sorte de sentiment maternel, depuis le temps où il était venu dans cette maison comme locataire. Elle lui lançait de temps à autre un regard oblique fort affectueux, tandis qu'elle hochait sa grosse tête au-dessus de son tricot, comme si elle se disait: « Oh, mon Dieu, oui, il est de nouveau là! Oui, ma parole! Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt? »

Il ne faisait aucun doute pour moi que, si on lui avait demandé de choisir, j'aurais été évincé tout de suite. Quoique bien certain que Minna fût loin de songer à prendre son avis et sachant parfaitement que le lendemain elle serait entièrement dégagée de son influence, j'avais sans cesse la sensation désagréable de ne pas être le favori.

Au contraire, Minna partageait également entre nous deux sa gentillesse, d'une manière spontanée, et j'en restais étonné. Il semblait que de se trouver entre ses deux soupirants ne posait pour elle aucun problème, chacun d'eux paraissait avoir le même droit sur son avenir.

En exprimant son plaisir de posséder mon portrait juste avant de demander le sien à Stephensen, elle n'avait permis à aucun de nous deux d'en tirer avantage et, par la suite, elle ne fit rien pour marquer sa préférence à l'un plutôt qu'à l'autre. Même s'il entrait dans cette impartialité un peu de calcul, elle témoignait encore plus de spontanéité et de délicatesse instinctive. Elle nous parlait à tous deux — le sujet de la conversation portait sur le théâtre allemand et l'art dramatique — mais, comme elle posait de profil, elle ne pouvait que rarement regarder Stephensen et, même lorsqu'elle lui répondait, ses yeux et son attention

semblaient fixés sur moi. Stephensen était absorbé par son travail, mais la laissait parler afin que son visage gardât de la vie.

Elle ne resta silencieuse que durant le dessin si important de la bouche et, à ce moment, elle laissa sa mère évoquer ses souvenirs de théâtre. Il était assez clair que Madame Jagemann n'avait guère fréquenté le théâtre, mais elle s'était enthousiasmée pour Devrient qu'elle avait certainement vu plus souvent dans le restaurant de son père que sur la scène; tout ce qu'elle avait pu entendre dire des autres se mélangeait si bien dans son cerveau avec ses propres souvenirs qu'elle devenait aussi lyrique que si elle avait vécu dans le temple de Thalie et de Melpomène.

— Oh, mon Dieu, oui, autrefois nous avions des acteurs! Ah, si vous aviez pu voir nos représentations de cette époque, M. Stephensen! Davisen, vous avez certainement entendu parler de lui? Vous connaissez la belle villa qu'il a construite juste en face de la gare de Bohême; en ce temps-là, c'était quelque chose de nouveau, mais nous en avons eu tant d'autres depuis. Oui, il gagnait des sommes folles, mais il les valait bien. Dans le rôle de Méphisto, il était terrifiant! Maintenant, pour rien au monde je ne voudrais le voir. Mais, finalement il en est devenu fou, savez-vous? Et Emile Devrient? c'était un genre tout différent d'un idéalisme élevé. Lorsqu'il jouait le rôle de Max dans *Wallenstein*, on était transporté; les nouvelles générations ne peuvent imaginer cela. Mon pauvre Jagemann disait la même chose: il ne voulait plus aller au théâtre. Vous vous rappelez certainement, lorsque vous faisiez l'éloge de quelqu'un vu ici, il disait toujours: « Non, vous auriez dû voir un tel et un tel ». Sa favorite, cependant, était madame Schröder-Devrient. Je me la rappelle aussi, tragique avec noblesse, sculpturale, « une plastique classique » disait ce pauvre Jagemann; il ne manquait jamais d'aller au théâtre les soirs où elle jouait. C'était avant que nous soyons mariés, elle quitta le théâtre avant la cinquantaine. Oh! mon Dieu! oui ... quels artistes! ... vraiment c'était une période glorieuse.

— Mais il en est toujours de même, Madame Jagemann; au Danemark aussi, les vieilles générations disent qu'elles ne veulent plus aller au théâtre, et que nous autres, pauvres êtres, n'avons jamais vu de comédie digne de ce nom.

— Eh bien, vous êtes dans la mauvaise époque, Monsieur Stephensen!... Non, c'était différent autrefois, c'était agréable alors de vivre à Dresde. On ne voyait pas toute cette armée, raide et prussienne, et nous n'étions pas écrasés par tous ces impôts. Oh! que peut-on avoir pour son argent? Le prix de la viande a triplé... Oh! mon Dieu, mon Dieu!

Et secouant la tête, elle se leva et se dirigea vers la porte avec un profond soupir. Minna rit, et récita:

*Oh! comme l'amour, la fidélité et la croyance
Sont disparus de ce monde,
Et comme le café est cher,
Et comme l'argent est rare (1).*

— Eh bien! tu n'as vraiment pas oublié ton Heine, remarqua Stephensen.

— Oh, non, s'exclama-t-elle vivement.

Je pensai à la manière dont Stephensen avait révélé sa connaissance de Heine et cela ne me rendit guère heureux. Minna, qui semblait deviner mes pensées, soupira ostensiblement. Stephensen plaça le carnet de croquis sur la table et se recula, les mains derrière le dos.

Nous étions tous trois surpris de nous trouver ramenés à nous-mêmes et à nos problèmes, et nous sentions à quel point il nous était impossible de nous en évader.

Mme Jagemann entra avec la nappe et Minna se leva et lui offrit de l'aider à mettre la table. Mais, pendant le dîner, notre silence fut plus grand que nos appétits.

Le dessin n'étant pas encore terminé, Stephensen se remit au travail dès que nous nous fûmes levés de table.

— Eh bien, je crois qu'il faut en terminer; il se fait tard et je pense que Minna doit se lever de bonne heure demain en raison de son départ, dit-il, après avoir travaillé un quart d'heure.

J'allai vers lui et ne pus retenir une exclamation admirative. Le dessin n'était pas aussi ferme et hardi que le mien, mais cette timidité même lui donnait une certaine grâce et l'expression

(1) Heine. *Die Heimkehr*, 40, 7. N.d.T.

n'était pas moins réussie pour une simple esquisse; au-delà des traits on devinait autre chose...

— Cela pourrait être meilleur, mais même si j'en avais le temps, je risquerais de le gâcher en essayant de l'améliorer.

Il détacha également le feuillet avec son canif.

— Et qui aura celui-ci? demanda Minna.

Stephensen le lui tendit:

— Toi, Minna, et tu le donneras à celui de nous deux qui, à ton avis, en aura le plus besoin.

Il y avait dans sa voix, dont la vibration était curieusement sympathique, une gravité triste et profonde. Ce fut la seule allusion exprimée ouvertement, au cours de la soirée, à la décision attendue, et nul plus que Stephensen n'avait été soucieux d'éviter ce sujet. Cette franchise inattendue nous effraya tous, peut-être plus encore que Stephensen. Quant à moi, j'étais heureux que, durant toute cette soirée, nous n'ayons pas eu conscience de la solennité de la situation et ne l'ayons regardée en face qu'une seule fois. J'en ressentis une impression de soulagement et même une certaine gratitude envers Stephensen, pour le courage moral dont il avait fait preuve. Mais, pour dire la vérité, un sentiment d'amertume s'y mêlait du fait que je reconnaissais sa supériorité. J'avais la certitude que si j'avais essayé de dire quelque chose d'analogue, j'aurais échoué. Je l'aurais fait d'une manière gauche, mal à propos, et n'aurais provoqué qu'un malaise pénible au lieu d'un apaisement. Le jour précédent, et pendant toute cette soirée, il s'était imposé en maintenant un terrain neutre et il obtenait le même résultat à présent en quittant ce même terrain et en touchant d'une main hardie ce que nous avions considéré comme « tabou ». Ce succès était dû uniquement à son habileté et c'était cela même qui m'arrachait cet aveu muet le plus pénible de tous, à propos d'un rival plus viril que moi. J'essayai naturellement de me consolér en me disant que cette virilité n'était qu'une apparence extérieure qui, après tout, prouvait seulement une plus grande expérience de la vie sociale; c'était malgré tout, à la fois mortifiant et inquiétant pour l'avenir.

Minna accepta le dessin sans un mot, les yeux baissés. Elle le plaça dans son sous-main, près de mon portrait, et je considérai ce rapprochement comme un heureux présage.

Je me souvins aussi, lorsque je pris congé de Minna, d'avoir cherché des yeux la tache en forme de soulier sur le papier du mur, difficilement décelable à la lumière de la lampe, afin de me préserver du mauvais sort que pouvait contenir cette divagation: « Peut-être, ne te sera-t-il plus jamais donné de voir cette tache! » Si j'avais négligé de la regarder, elle aurait pu garder sa puissance maléfique. En cette période critique, j'étais aussi superstitieux qu'une vieille bonne femme, car rien d'autre ne comptait pour moi que mon sort et celui de Minna, et tout prenait une signification particulière.

Madame Jagemann, assise sur sa chaise, dormait, les yeux ouverts; elle ne comprit rien aux émotions qui nous agitaient et murmura machinalement:

— Très joli! Oh mon Dieu, oui, c'est vraiment du talent, et sans erreur.

Nous parlâmes encore environ un quart d'heure de choses indifférentes, afin de retarder le moment de la séparation. Finalement, nous prîmes congé.

Minna nous éclaira du haut de l'escalier. La porte était encore ouverte.

Je le laissai passer le premier. Il se détourna et, levant son chapeau, me tendit la main.

— Vous disiez hier soir, Monsieur Fenger, que nous nous séparions en ennemis. Et, voyez, nous avons passé une soirée tout à fait amicale ensemble. En réalité, nous ne pouvons nous haïr; car quel que soit celui de nous qui doit être choisi, l'autre est obligé de souhaiter son bonheur — pour l'amour d'elle.

— Vous avez raison, Monsieur Stephensen. Mais nos chemins ne sont plus les mêmes. Adieu.

Nous nous séparâmes.

Il avait cessé de pleuvoir. Entre les nuages déchirés une étoile étincelait au-dessus des toits luisants. Les pavés brillaient d'un éclat triste, loin devant moi.

CHAPITRE VIII

LE jour suivant j'allai comme de coutume à l'Institut Polytechnique. Mais, auparavant, j'avais déjà écrit à mon oncle.

Je rendis visite aux Hertz, après le déjeuner, afin d'être en mesure de donner à mon ami des nouvelles sur l'état de son père. Le vieil homme était au lit; il toussait et avait un peu de fièvre.

Hertz s'enquit aussitôt de Minna et demanda pourquoi elle n'était pas venue.

— Nous pensions que vous étiez inséparables, ajouta Mme Hertz.

Heureusement les stores jaunes étaient descendus, sinon le désespoir causé par ses paroles eût été manifeste. Je sentis que je changeais de couleur et qu'une douleur soudaine me coupait le souffle. Sur un ton aussi indifférent que possible, j'indiquai l'endroit où elle était partie et les saluai de sa part.

Les vieilles gens furent très étonnés qu'elle fût partie si brusquement sans leur dire au revoir:

— Et avant hier elle n'en savait rien?

— Elle n'a reçu la lettre qu'hier, dis-je. Sa cousine désirait beaucoup qu'elle vînt aussitôt; elle n'était pas bien, une dépression nerveuse, je pense.

— Oui, alors je pense qu'elle devait partir, dit Mme Hertz. Minna est toujours si admirable lorsque quelqu'un est souffrant.

— C'est vraiment dommage que ce soit précisément en ce moment, regretta Hertz. Je m'étais tellement réjoui à l'idée qu'elle viendrait ces jours-ci et qu'elle jouerait un peu pour moi — la porte donnant sur le salon pouvant rester entrebâillée — elle joue si bien!

Je me hâtai de m'écarter de ce sujet dangereux et lui parlai de la lettre de mon oncle qui m'appelait en Angleterre beaucoup plus tôt que je ne m'y attendais.

— Dans le courant du mois, déjà! s'écria Hertz. Dresde est comme un hôtel où l'un arrive et l'autre s'en va. Il n'y a que de vieilles gens comme nous qui restions attachés ici, jusqu'à ce qu'un beau jour on nous y ensevelisse. L'an passé, le peintre Hoym est parti pour Berlin et le professeur Grimm, un spécialiste de Kant, très érudit, pour Hambourg, voici deux ans... Eh bien, vous êtes jeune, Monsieur Fenger, et vous devez vous lancer dans la vie — un peu plus tôt, un peu plus tard!

— Il y a pourtant quelqu'un pour qui une année de moins à Dresde signifie beaucoup, remarqua Mme Hertz.

— Oui, Minna... la pauvre... Et il fut saisi d'un accès de cette toux sèche qui, à tout moment, rendait son élocution difficile.

— Je ne lui ai encore absolument rien dit; à la pensée d'avoir à la quitter, je suis complètement désespéré. J'ai beaucoup hésité et me suis même demandé si je ne devrais pas tenter de faire revenir mon oncle sur sa décision.

— Non, non, mon cher Fenger, dit le vieil homme avec animation et en allongeant la main, ne faites pas cela. Le travail ne peut pas être dirigé selon notre... nos goûts... Le devoir d'abord! Plus tôt vous travaillerez, mieux cela vaudra... L'amour de l'homme agit, celui de la femme attend.

— Il ne faut pas que tu parles autant, cela te fatigue..., dit Mme Hertz à son mari... Mais c'est ainsi: nous autres vieux avons aussi connu cela en son temps... Ne vous faites pas trop de soucis à ce sujet. Minna est une jeune fille compréhensive et une âme fidèle, elle aura aussi confiance en vous... Soyez assuré

qu'elle supportera cette attente plus facilement que vous ne pouvez l'imaginer maintenant.

— Je l'espère, cher Madame Hertz. Toutefois, je crois que vous avez toujours eu un esprit plus pondéré et un tempérament plus équilibré que Minna et que, pendant votre jeunesse, vous avez moins souffert d'une telle séparation.

— Oui, c'est vrai, dit Hertz, pour Minna cela sera plus difficile... Mais tous nous devons lutter, chacun avec son fardeau, et c'est bien, pour tout le monde, qu'il en soit ainsi.

— D'ailleurs, ce n'est pas dans ces sortes de luttes que l'on succombe, dit Mme Hertz avec gaieté. Je ne pense pas que quiconque ait à en redouter même une blessure. On est toujours sûr de venir à bout des tracasseries. Et vous pouvez être certain d'une chose, c'est que nous ferons tout ce que nous pourrons pour la chère enfant et, dans la mesure où un vieux couple tel que le nôtre peut l'aider, elle n'aura pas besoin d'amis.

— Je ne pouvais souhaiter pour elle de meilleurs amis, et c'est la plus grande consolation pour moi qu'elle ait ici un second foyer où elle sera toujours comprise, et où les chers souvenirs qui sont les nôtres seront conservés.

Je me levai et tendis la main à Hertz.

— Il faut à présent que vous vous reposiez et ne soyez pas tenté de parler. J'aurais souhaité pouvoir jouer pour vous. Dès que je serai chez moi, j'enverrai des nouvelles fraîches à votre fils.

— Oui, transmettez-lui mon affection... et dites-lui de ne pas se faire du souci... Je veux dire... c'est un fils si aimant... mais, vous avez vu par vous-même que ce n'était rien... de sérieux.

Mme Hertz approuva avec son calme sourire habituel.

— C'est bien aimable à vous de penser à écrire aussitôt à Emmanuel. Maintenant, vous n'allez plus vous voir pendant longtemps et il tient tant à vous. Vous devriez aller le voir en passant.

— C'est bien ce que je compte faire... Adieu!

Pendant cette conversation, j'avais oublié momentanément la terrible incertitude qui pesait sur mon amour. Mais maintenant, bien que ce tourment eût repris avec toute son intensité, le danger semblait moindre, et j'étais davantage enclin à considérer l'avenir avec plus de sérénité que je ne l'avais fait depuis mon entrevue

avec Minna. L'image de cet aimable vieux couple était si intimement mêlée à notre paisible idylle que ce court entretien avait suffi à en rafraîchir les couleurs et à leur infuser une clarté vivante qui chassa toute ombre tragique. Je les avais trouvés toujours pénétrés de la même confiance qu'avant en notre mutuel bonheur. Et je considérais cette confiance comme d'autant plus précieuse qu'elle reposait sur l'ignorance, circonstance qui en aurait certainement diminué la valeur aux yeux d'autres personnes, car, n'ayant pas encore subi le choc du refus, j'avais besoin de me confirmer dans mes raisons d'espérer. « Votre confiance ne sera pas déçue, me disais-je à moi-même, tout tournera pour le mieux. Le vieux Hertz ne mourra pas, et je ne perdrai pas Minna. »

Cette conclusion n'était pas très logique. Mais, même si elle l'avait été, en faisant cette visite au malade, j'aurais pu, si j'avais été moins préoccupé par mon propre sort, remarquer plus d'un signe de nature à me faire redouter qu'un adversaire plus fort — le plus fort de tous — puisse dire : « *Nego majorem* ».

CHAPITRE IX

LORSQUE j'eus écrit la lettre à Emmanuel Hertz, je sortis me promener.

Avec la pluie de la veille, un changement s'était produit dans le temps. Le ciel était nuageux et un vent glacial soufflait comme en novembre. J'errai dans le quartier des villas, flânant à travers le parc, où de gigantesques nounous, vêtues de façon ridicule, poussaient des voitures d'enfant, et explorai le Grand Jardin, recherchant sans cesse les chemins et les sentiers que nous avions parcourus ensemble. Finalement, je demeurai longtemps sur la colline d'où l'on découvrait tout le panorama.

Le soleil se couchait, tout comme en cette soirée que nous avions goûtée deux semaines auparavant, mais toute la magie de la lumière avait disparu et l'on n'apercevait rien des hauteurs lointaines. J'avais la tête lourde et vide; l'impression revigorante que j'avais ressentie après la visite aux Hertz s'était dissipée et j'étais rempli d'une inquiétude extrême.

Quand j'arrivai chez moi, je m'étendis sur le divan inconfortable. Il était si court que je devais poser mes jambes sur un appui-tête sale par-dessus l'un des accoudoirs. Je n'allumai pas la lampe; un réverbère et une lampe de bureau chez le voisin d'en face éclairaient suffisamment la pièce pour qu'on puisse y distinguer

les objets et ne pas y être oppressé par l'obscurité; cela ne m'incitait ni au sommeil ni au travail. Tandis que je demeurai ainsi allongé pendant des heures, je repassai en pensée tout ce que j'avais vécu ces derniers jours en commençant par la soirée de la veille chez les Jagemann, puis en remontant, à partir de ma conversation avec Minna, jusqu'à celle avec Stephensen. Il y avait bien matière à le faire; je me remémorais chaque parole échangée, le ton des voix, l'expression des visages, les gestes et les mouvements, avec autant de précision et de soin que si j'avais eu un but particulier pour agir ainsi, ou comme si, quelque part derrière moi, un secrétaire eût été assis prenant des notes sous ma dictée.

Lorsque enfin j'allai me coucher, cette masse de pensées, ainsi mise en branle, ne put être stoppée. Mais, alors, au lieu de se présenter en ordre, comme avant, à sa place légitime et de se prêter à un examen précis, tout se précipitait furieusement à la fois, chaque détail voulant s'imposer, les derniers voulant être les premiers. C'était comme si tous les soldats de l'armée de Mithridate eussent fait appel en même temps à sa fameuse mémoire et se fussent rués pêle-mêle pour le saisir en lui criant: « Te souviens-tu de *moi* aussi? Quel est mon nom? De quel pays suis-je? Où me suis-je distingué? Où ai-je reçu cette balafre? », ce maître royal de la mnémotechnique se serait trouvé alors débordé, dans un état comparable à celui qui me tint éveillé jusqu'à ce que le jour s'introduisît dans la pièce.

Tard dans la matinée, je m'éveillai avec une pesanteur douloureuse derrière la tête. Je ne voulus point me rendre à l'Institut Polytechnique; ces dernières semaines d'étude n'avaient pas grande importance. En outre je pouvais à peine me rappeler un seul mot de la conférence de la veille. Je sortis avec l'espoir de chasser mon mal de tête et flânai aux alentours du Zwinger et de la Place du Théâtre. Mais je n'avais pas été habitué avec Minna à voir la ville au grand jour et elle m'apparut dénuée de charme et douloureusement étrange; tout ce que je vis me déplut, comme d'ailleurs cela se serait produit si j'avais parcouru Berlin ou Copenhague avec cet état d'esprit.

L'affiche du théâtre annonçait: *Kätchen von Heilbronn*. Nous aurions dû la voir ensemble ce soir même!

Je regagnai bientôt ma chambre, dont l'inconfort excluait toute sensation d'intimité et accentuait cruellement ma solitude. Je m'étendis sur mon lit — le divan était trop douteux — et passai en revue ces souvenirs nombreux, étroitement liés entre eux, tel un Alexandre mourant prenant congé de ses soldats. Ils m'avaient hanté au cours de ma promenade de l'après-midi, cortège funèbre que de nombreux groupes venaient grossir à chaque nouvelle rue, et, lorsque enfin je m'endormis, ce fut à l'ombre de bannières portées par des croque-morts.

Quand je me levai le lendemain matin, je me sentis sans forces et considérai avec découragement cette armée de persécuteurs que j'avais évoqués et ne pouvais chasser.

A présent je ne désirais plus que sortir du cercle magique. « Ne pourrait-on tuer le temps pendant ces terribles journées d'attente, pensai-je, ou échapper à soi-même et à ses pensées? »

Je me rappelai cette journée d'attente à Rathen où un gros roman m'avait tenu compagnie. Je me rendis en hâte à une bibliothèque et demandai à emprunter *Les Trois Mousquetaires* qui paraissait convenir à la situation. Tandis que le bibliothécaire le recherchait, j'ouvris un gros livre posé sur le bureau. Je reçus comme un choc brutal : mon regard tomba sur ces lignes : « La beauté incomparable et l'esprit élevé de Minna vainquirent toutes ses hésitations ». Je me souviens encore de chacun des mots de cette phrase. Je feuilletai les pages et, presque partout, je trouvai : « Minna » ! Elle voguait au clair de lune sur un lac de montagne... s'habillait pour le bal... se mettait à pleurer et rougissait doucement dans les bras de sa mère.

« Ce livre est-il disponible? » demandai-je au bibliothécaire qui avait apporté *Les Trois Mousquetaires*. Il répondit qu'il l'était et j'emportai les deux livres chez moi. Je n'avais même pas regardé le nom de l'auteur, pas plus que le titre dont je ne me souviens plus maintenant. En ce qui concerne le contenu et le style, le roman lu à Rathen était un véritable chef-d'œuvre, en comparaison, et je l'aurais sûrement lancé au loin après en avoir lu les vingt premières pages si l'héroïne se fût appelée Adélaïde ou Mathilde ; mais je le lus fidèlement ligne par ligne et le nom de Minna, revenant constamment, me mit dans un état d'esprit assez fébrile encore que bénéfique, tandis que les événements,

tantôt vulgaires, tantôt invraisemblables qui ne concernaient que des gens sans intérêt, occupaient juste assez mon esprit pour m'empêcher de penser.

Au cours de l'après-midi, j'interrompis l'influence de ce narcotique pour rendre visite aux Hertz.

— Monsieur Hertz est-il encore au lit? demandai-je à la vieille servante qui ouvrit la porte.

— Oui, monsieur est encore au lit, oui, il l'est, répondit la vieille femme, et elle secoua la tête. Veuillez entrer au salon, Monsieur Fenger. Je vais prévenir Madame; elle sera contente que vous soyez venu.

Le salon donnait à la fois l'impression d'un trop grand ordre et aussi d'une certaine négligence, comme une pièce qui n'a pas servi depuis plusieurs jours. Les chaises étaient bien à leur place, mais, sur l'une d'elles se trouvait un essuie-meubles oublié. Sur un coin de la table, près de la porte du vestibule, plusieurs journaux étaient empilés, aussi bien pliés que lorsque le facteur les avait apportés. Le courant d'air de la fenêtre ouverte avait fait voltiger une lettre ouverte sur le plancher. Cet aspect de la pièce, bien qu'assez naturel, ajoutait encore à la situation désagréable que le trouble de la servante avait fait naître et un vacarme venant du coin de la rue, où passaient toutes sortes de véhicules, m'étourdissait complètement.

J'étais encore debout, le chapeau à la main, lorsque, quelques minutes plus tard, Mme Hertz entra. Elle avait les yeux rougis par les veilles et peut-être par les larmes; elle souriait par habitude.

— Mon mari dort, cher ami, dit-elle en me donnant la main. Il ne va pas bien du tout.

— Vraiment?

— Oui, la fièvre a monté; il ressent aussi une douleur dans le côté quand il tousse; l'un des poumons est atteint.

— Mon Dieu! Mais vous ne pensez cependant pas qu'il y ait du danger...?

Une angoisse m'étreignit, non pas tant parce que la vie du cher vieil homme était en péril qu'à cause du rapport que mon esprit avait artificiellement créé entre sa santé et mon amour.

« Oh, mon Dieu, pensai-je, s'il venait à mourir, je perdrais Minna! »

Mme Hertz qui ne pouvait évidemment pas soupçonner une telle pensée, considérait mon émotion visible comme une pure manifestation de sympathie et d'amitié envers son mari; elle me remercia d'un regard reconnaissant, tout en répondant:

— Il pourrait bien y avoir du danger dans une maladie de ce genre pour un homme affaibli par l'âge. Je dois m'attendre au pire.

Elle s'assit sur le divan, et me pria de m'asseoir à côté d'elle.

— Je vois que vous êtes étonné de m'entendre parler de cela aussi posément et ouvertement... Peut-être ma nature y est-elle pour quelque chose, mais je pense aussi que la séparation créée par la mort semble beaucoup plus effrayante pour un être jeune que pour quelqu'un qui n'a de toute façon qu'un temps très court à vivre. Vous pensez maintenant en vous-même: « Si j'étais en danger de perdre Minna, comme je serais différent et désespéré, mais pour cela il faudrait qu'elle eût un cœur insensible. »

Je baissai les yeux et toute la pièce me sembla basculer. Comment avait-elle eu cette idée? Pourquoi ces paroles étaient-elles justement venues à ses lèvres, alors qu'elles répondaient à mes plus secrètes pensées! N'était-ce pas comme une inspiration, comme un présage? Peut-être cela signifiait-il que je devais me confier à elle. Je ne parvenais pas à me mettre d'accord avec moi-même, et je murmurai comme inconsciemment:

— Certainement pas... Comment pouvez-vous croire cela? Une telle idée ne m'est jamais venue à l'esprit!

— Voyez, vous avez déjà les larmes aux yeux! s'exclama-t-elle en me câlinant maternellement. Vous êtes très sensible, extraordinairement, mais n'avez pas honte de cela, du moins pas devant une femme, vous serez un bon époux... Comment puis-je le croire? Parce qu'il est naturel pour vous de penser ainsi. Mais si vous aviez passé toute une vie conjugale auprès de Minna, et que vous ayez vieilli tous deux dans votre amour — cela est possible, croyez-moi, sans porter atteinte à l'amour — alors la mort vous apparaîtrait toute différente. Vous n'y verriez qu'une brève séparation, pas même cela... Oui, car je pense que vous n'êtes pas matérialiste, monsieur Fenger?

— Matérialiste ? Non, je ne pense pas qu'on puisse m'appeler ainsi, mais...

— Mais peut-être avez-vous des doutes sur la vie future. Ou peut-être n'avez-vous pas beaucoup pensé à la mort, et en cela vous avez bien fait. La vie vous offre encore pour longtemps de quoi penser suffisamment... En ce qui me concerne, j'ai toujours souhaité être celle qui fermerait les yeux de mon mari. Si je devais mourir avant lui, je serais terriblement troublée à la pensée qu'il resterait seul pendant ses dernières années, car cela est pire pour un vieil homme qui a été habitué toute sa vie à être soigné et dorloté ; nous autres femmes savons mieux prendre soin de nous-mêmes. Et puis, j'ai aussi Emmanuel, Dieu merci !

— C'est une belle et aimable pensée de votre part, madame Hertz. Mais sûrement vous vivrez vous deux encore bien des années, et votre désir a bien le temps d'être exaucé !

— Peut-être. Minna rentrera-t-elle bientôt ?

— Je ne sais pas.

— N'avez-vous pas encore eu de lettre ?

Je me troublai et pensai que mon embarras allait lui révéler l'existence d'une difficulté. Mais Mme Hertz rit :

— C'est vrai, il n'y a que deux jours qu'elle est partie, aussi serait-ce trop demander. Peut-être a-t-elle appris par vous l'état de mon mari quand vous êtes venu la dernière fois ?

— Non... je... n'ai encore pu écrire.

— Est-ce possible ? Cela ne vous ressemble pas, Fenger.

La vieille dame me regarda comme si elle avait soudain flairé quelque chose d'anormal dans ce voyage ; et, si ses propres soucis ne l'avaient pas accaparée si fort, mon trouble m'aurait trahi et m'aurait obligé à me confier.

Malheureusement son instinct féminin était un peu émoussé. Elle oublia aussitôt ce qu'elle venait de dire, regarda dans le vague et soupira.

— Je vais précisément lui écrire ce soir, dis-je ; j'avais attendu pour le faire d'être revenu ici. Mais ne lui écrirez-vous pas vous-même ? Il vaudrait mieux qu'elle tienne directement de vous les nouvelles : elle viendrait certainement sur-le-champ.

— J'aimerais beaucoup qu'elle vienne ; mais il m'est trop pénible de l'appeler ici comme pour prendre congé, *je n'ose pas*.

Peut-être est-ce de la superstition, mais on ne doit pas anticiper sur le malheur.

— Mais moi ? Ne pourrais-je lui demander de venir ?

Tous mes espoirs renaissaient. Je vis un moyen infailible de salut si je parvenais à la faire venir dans cette maison avant qu'elle ne fasse son choix. Tout ici plaiderait en ma faveur — silencieusement mais avec force, si elle se taisait ; avec éloquence et persuasion, si elle se confiait. Qu'était Stephensen ici ? La bénédiction d'un vieil homme malade, mourant peut-être, scellerait son pacte avec moi. Ma conscience m'avait interdit de la pousser à prendre conseil auprès des vieilles gens dans son affaire de cœur, mais elle me permettait certainement de profiter d'une circonstance qui me paraissait un signe du destin.

— Oui, écrivez, cher ami ! Mais vous ne devez pas exagérer le danger, à cause d'elle aussi, la chère enfant ! Elle le prendra à cœur ! Elle jugera mieux par elle-même ce qu'elle doit faire, aussi n'insistez pas trop, peut-être sa cousine a-t-elle encore plus besoin d'elle.

— Oh, cela n'a pas tellement d'importance pour elle.

— Alors je ne comprends pas comment vous pouvez lui laisser perdre plusieurs jours sur le peu de semaines qu'il vous reste à passer à Dresde. Ne lui avez-vous donc pas encore dit que vous deviez partir bientôt pour l'Angleterre ?

— J'ai... je devais précisément le lui écrire ce soir. Évidemment, je ne pouvais pas lui demander de revenir le lendemain, mais cette nouvelle s'ajoutant à l'autre la fera revenir tout de suite, très certainement après-demain... Dites-moi maintenant, puis-je vous être utile en quelque chose ? Pour chercher des médicaments ? Non ! Mais peut-être pourrais-je revenir cette nuit pour vous relayer ?

— Je veille moi-même la plupart du temps et une garde de nuit va venir, une sœur de charité. De plus vous avez l'air d'avoir vous aussi besoin de vous reposer ; vous devez être surmené, mon cher ! Je pense que c'est pour chasser l'ennui pendant l'absence de Minna que vous vous jetez dans un travail excessif, mais vous ne devez pas le faire, vous entendez ? Au revoir !

Je rentrai directement chez moi pour écrire la lettre.

Comme je me sentais heureux à nouveau de pouvoir lui

écrire ! Volontiers j'aurais rempli page après page, mais je me crus seulement autorisé à l'informer aussi brièvement que possible de l'état critique de Hertz et de mon départ prématuré de Dresde du fait des changements apportés par mon oncle à ses projets. J'aurais certainement aimé repousser cette information jusqu'à ce qu'elle ait pris sa décision, et alors, si elle s'était décidée en ma faveur, le lui dire moi-même. Mais elle ne serait pas venue chez Hertz sans connaître ce départ.

Bien que j'eusse considéré de mon devoir de ne pas donner libre cours à mes sentiments, un ton particulier s'était malgré moi glissé dans la lettre qui révélait tout de mon désespoir et mon attente anxieuse après elle. Cela me frappa en me relisant et j'en fus satisfait.

Je portai aussitôt la lettre à la poste, quoiqu'il fût trop tard pour le courrier de nuit, et que j'eusse aussi bien pu me contenter de la jeter dans une boîte aux lettres. Cela me calma infiniment d'avoir pu communiquer avec Minna et de telle façon que personne n'aurait pu m'en blâmer.

Le lendemain, j'allai aussitôt chez Hertz.

La fièvre avait été assez forte durant la nuit, mais avait baissé le matin, comme il arrive souvent. Je vis seulement la servante : Mme Hertz se reposait. Je promis de revenir dans la soirée.

Je passai la journée tantôt lisant, tantôt me livrant à la fantasmagorie des souvenirs ou faisant des variations sur les thèmes suivants : « Maintenant elle a enfin reçu ma lettre... Il y a sûrement encore un train à Meissen (j'avais demandé le journal à ma logeuse pour m'en assurer) et elle n'a qu'un kilomètre à faire jusqu'à la gare. Peut-être, oui, très probablement elle arrivera ce soir, et il est possible, oui, il est presque certain que je la rencontrerai chez les Hertz où elle se hâtera de se rendre. Elle sera très émue, la maternelle Mme Hertz la traitera comme si nous étions fiancés, et peut-être le vieil homme aura-t-il sa conscience et se réjouira-t-il de nous voir ensemble. Lorsque la soirée ou la nuit sera un peu avancée elle devra rentrer chez elle. Je l'accompagnerai évidemment — cela sera presque nécessaire — et tout se passera comme il faut, de soi-même, comme s'il n'y avait jamais eu de Stephensen.

Par deux fois, à l'heure de l'arrivée du courrier, je devins inquiet: jamais un amoureux n'a pu attendre une lettre plus impatiemment que moi ce jour-là. Mais l'heure s'avavançait sans aucun résultat et, après la dernière distribution, je ressentis comme une libération.

La chambre était plongée dans une obscurité complète quand je me disposais à aller chez Hertz. Soudain la porte fut entrebâillée: « Voici une lettre pour vous » dit la servante en me tendant quelque chose de blanc.

La peur me paralysa. A cette heure? Ce n'était pas possible!

La lettre était très grande et raide, et cela me tranquillisa. Je frottai rapidement une allumette et aussitôt poussai un cri: c'était l'écriture de Minna!

LIVRE V

MA main tremblait si fort tandis que j'allumai la lampe que je faillis casser le verre.

Sur la nappe gisait la grande enveloppe énigmatique, contenant la vie ou la mort. Un instant, je fus saisi d'un intense désir de fuir. Puis, fébrilement, je déchirai l'enveloppe.

La première chose qui frappa mon regard fut le dessin au crayon de Minna.

Aussi brusquement que l'image de Portia ⁽¹⁾, dans le casque de plomb, révèle à Bassanio ⁽¹⁾ le bonheur d'être choisi, de même ce visage bien-aimé annonçait mon malheur.

Tout me parut tourner autour de moi. Je m'assis sur le divan et je pris la lettre. Devant mes yeux les mots dansaient et se dérobaient; deux ou trois minutes s'écoulèrent avant que je pusse lire.

« Mon cher ami tendrement aimé. C'en est fait, je serai sienne. J'ai bien hésité et j'aurais désiré encore hésiter, mais je sens qu'il ne peut en être autrement. Je ne me sens pas la force de rompre avec mon premier amour et de prendre ta main chérie pour un nouveau départ. Hélas! celle-ci sera la dernière lettre que

(1) Personnages du *Marchand de Venise*, de Shakespeare. N.d.T.

je t'écirai et je crois qu'il faudrait écrire un livre entier si je voulais te dire tout ce qui m'agite. Mais, d'autre part, il me semble qu'après cette lettre, tout ce que je pourrais t'écrire n'a aucune importance et, d'ailleurs, tu sais tout. Il y a seulement une chose que je dois te dire afin que tu ne te méprennes pas sur moi.

« Ce n'est pas parce que je pense être plus heureuse avec Stephensen qu'avec toi; au contraire! Non, il m'est vraiment impossible de m'expliquer clairement, bien qu'après tout, tu m'aies peut-être déjà comprise. Je veux dire que je n'ai pas pris cette décision en pensant à moi-même, oui, (et c'est pour cela que j'ai écrit « au contraire ») s'il n'y avait rien eu dans mon passé de reprehensible, si en somme mon sentiment pour toi avait été le premier, alors j'aurais été beaucoup plus certaine d'être plus heureuse avec toi qu'avec lui. Mais, vois-tu, *maintenant*, la situation est telle que je serais incapable de te rendre heureux comme tu le mérites. Je me sentirais infidèle envers mon premier amour. Il est vrai que ce sentiment pourrait peut-être s'effacer; mais les circonstances pourraient aussi l'intensifier et, avec ta nature tendre et aimante, tu en souffrirais terriblement.

« Peut-être estimes-tu que je pousse trop loin les scrupules au sujet de Stephensen et d'une rupture éventuelle avec lui. Mais non! Je sais parfaitement qu'il ne se brûlera pas la cervelle et que l'on ne pourra jamais m'accuser de l'avoir rendu malheureux, malgré sa passion pour moi; mais peut-être lui ferais-je cependant un mal irréparable. Une nature de sa sorte est exposée à beaucoup de dangers. Il m'est difficile de te dire clairement ce que j'entends par là; je vais sans doute te paraître vaine, affectée, imbue de mon influence — pourtant, non, tu penses plus de bien de moi que je ne le mérite; peut-être toi, en revanche, ne penses-tu pas assez de bien de lui. Je peux dire seulement qu'il croit lui-même, sincèrement et fermement, qu'une union avec moi, et *seulement* avec moi, sera un acte qui ennoblira sa vie. J'ai vraiment honte d'écrire cela, mais c'est sa propre expression et cela s'accorde avec son caractère et son art. Auparavant, je pensais de même, bien que d'une manière un peu différente, que le mariage et la vie de famille pouvaient rendre un artiste meilleur, plus humain, et donner plus de chaleur à son art. Je m'exprime mal, mais j'espère que tu comprendras. Lorsqu'il vivait ici et que j'espérais me

marier avec lui, nous en avons discuté franchement et il lui semblait alors qu'un artiste devait rester libre, sans aucune attache, tant il y avait à lutter pour la réalisation d'un idéal artistique. Maintenant, il partage ma manière de voir, il s'est rendu compte, dit-il, qu'il ne peut se réaliser sans moi; il s'est durci, blasé, il manque de raison de vivre et il me tend la main, la main même qui m'a tirée d'une dépression morale, du néant. Et maintenant, devrais-je... ?

« Non, non ! Tu vois, c'est mon devoir et ma destinée — oui, ma destinée !

« Dieu veuille que nous puissions nous rencontrer après beaucoup d'années, lorsque le temps aura éteint les passions. L'amitié n'est pas en cause; je sais qu'aucun de nous deux n'oubliera l'autre. Mais je pense que tu vas vivre à l'étranger, ce serait trop de bonheur de t'avoir près de moi comme ami.

« Adieu, mon ami bien-aimé, adieu !

« Minna »

Je lus et relus cette lettre. Son ton affectueux calma ma peine : oui, il y eut même un moment où elle fit naître une sorte de renoncement. Mais la réaction ne tarda pas.

« Non, je ne veux pas, je ne veux pas reconnaître cette décision. C'est *moi* qu'elle aime, moi ! Elle n'a pour lui que souvenir et devoir, oui, et « une destinée » ! Belle destinée ! Poser sa vie fraîche et chaude comme un plâtre sur son existence blasée ! ...Mais, bien sûr, c'est ma faute ! Pourquoi n'ai-je pas pris la décision en main ? Quel fou ai-je été ? Tous ces scrupules, cette générosité ! ... Ce n'était qu'une feinte avec moi-même pour masquer ma mollesse ; et ainsi lui ai-je permis de me dominer. Il a vraiment « plaidé sa cause » comme elle le disait l'autre jour. « Il ne peut exister sans elle ». Non, je ne pourrais le croire, alors qu'il a eu assez de filles légères et a été abandonné par de riches coquettes ! Et c'est sans doute ainsi qu'il en est venu à se demander si « la meilleure d'entre elles » n'était pas encore à prendre, eu égard à leur vieille amitié ! Ou, peut-être encore, n'a-t-il simplement pu supporter qu'un autre la lui enlève. Ce doit être cela, j'en jurerais. »

Oui, j'avais été une femmelette, un jeune fou ! Un *homme* digne de ce nom aurait-il renoncé à une telle femme ?

Ainsi me donnais-je des verges... oui, j'allais même jusqu'à me reprocher, cette nuit-là, à Schandau, de ne pas l'avoir suivie dans sa chambre ; ainsi elle aurait été mienne et n'aurait plus été à même de choisir ! J'oubliais que, pour que pareille chose arrivât, il aurait fallu que nos natures fussent bien différentes.

Désormais, que pouvais-je faire ? Aller vers elle, reprendre ma parole, la lier par une promesse, prendre la responsabilité de tout, passé et futur ? Oui, où la trouver ? Il était probable qu'elle n'était pas restée à Meissen et qu'en tout cas je ne pourrais la rencontrer immédiatement.

La tête me tournait, mes pensées s'entremêlaient confusément et il ne m'était pas possible de fixer mon attention sur quoi que ce soit. Comme j'aurais eu besoin de prendre conseil d'une personne d'expérience ! L'affection maternelle de Mme Hertz me parut être mon seul refuge.

Oui, j'allais aller tout lui confier.

A ce moment la porte s'ouvrit, et Emmanuel Hertz entra. L'expression de son bon et franc visage était grave.

— Hertz, toi ici ! J'espère que ton père n'est pas...

— Mon père est très malade... J'ai reçu un télégramme de ma mère juste à temps pour attraper le train. Mon père ne m'a pas reconnu, il avait une forte fièvre... J'ai peur... qu'il... ne meure.

En d'autre temps, ces mots m'auraient causé un vif chagrin, mais actuellement mon unique pensée était : « Serait-il admissible d'aller tourmenter Mme Hertz avec mon chagrin personnel alors que son mari repose sur son lit de mort ? » Ce décès prochain de Hertz me paraissait fatal et, dans le même temps, je sentais s'évanouir ma propre espérance... Cependant, je lui prodiguais les consolations habituelles.

— Père dort maintenant. Aussi ai-je couru jusqu'à toi... viens à la maison avec moi, Fenger ! Et reste avec nous cette nuit ; je sais que mon père sera heureux de voir ton visage...

Ses yeux étaient pleins de larmes. Je saisis vivement mon chapeau et j'allai éteindre la lampe. Au même instant il aperçut le portrait de Minna.

— Oh que c'est joli ! Et j'ai complètement oublié de te féliciter. Que veux-tu, dans un moment pareil !... mais main-

tenant, je le fais de tout mon cœur et en toute sincérité, je t'assure. Minna! on peut vraiment appeler cela du bonheur.

Il pressait ma main comme dans un étau,

— Merci, cher ami, murmurai-je, et je me détournai légèrement pour ne pas être dans la lumière de la lampe. C'est si gentil à toi, au milieu de ton chagrin. Je sais combien tu prends part à tout ce qui me touche.

Nous descendions les escaliers et il continua à parler des qualités de Minna. « Eh bien, pensai-je, tu ne dissimules vraiment pas tes sentiments ». Et, réellement, c'était bien le cas : supposant les autres semblables à lui-même, il parlait à cœur ouvert et manquait de discrétion!

— Vraiment, vous avez raison de vous considérer comme favorisés par le sort. Minna! une telle fille! Comme je vous envie! C'est-à-dire, pas vous exactement, quoique... à vrai dire... Minna vous a sans doute raconté que je tenais beaucoup à elle, et plus que par simple amitié?

— Non, elle n'a jamais fait allusion à quelque chose de ce genre; elle ne m'a parlé que très peu de toi, bien que je fusse au courant de son amitié pour toi. Mais je dois reconnaître, maintenant que tu en parles, que je m'en étais douté.

— Tu vois, je ne lui en ai jamais soufflé mot; j'avais l'intention de le faire, mais les femmes s'en aperçoivent toujours. Non, j'ai gardé mes sentiments pour moi; je pense qu'à ce moment-là son cœur ne pouvait répondre à mon sentiment. Son père venait de mourir et il y avait peut-être aussi autre chose, mais tu en sais sans doute davantage que moi à ce sujet. Ma mère a été ma confidente: il serait d'ailleurs inutile de lui cacher quelque chose, elle devine tout, c'est véritablement une psychologue remarquable. Ma mère partageait mon avis, bien qu'elle eût beaucoup aimé l'avoir comme belle-fille. Alors, je suis parti pour Leipzig. Mais je ne l'oublierai jamais! Eh bien! maintenant, tu peux comprendre combien je suis heureux que ce soit justement toi qu'elle ait choisi.

Je sentis que j'allais crier si cela se prolongeait et je m'estimai heureux lorsque, atteignant la maison de Hertz, il recommença à parler anxieusement de son père: « Il paraît si changé, son visage est si creusé ».

Le médecin venait d'être appelé. Je pus voir à l'attitude de Mme Hertz qu'elle ne gardait pas beaucoup d'espoir. Il gisait, inconscient; la température était alarmante.

Avec Emmanuel, nous allâmes dans le salon. Je rappelai le cas d'une vieille dame fragile qui, pendant deux jours, avait failli être enlevée par une pneumonie et, finalement, était sortie d'affaire. Un médecin, rappelai-je également, m'avait dit que les Juifs avaient une grande vitalité, même à un âge fort avancé, et triomphaient parfaitement de telles maladies. Avec son caractère confiant, mon ami trouvait dans ces paroles un peu de consolation.

Il allait souvent dans la chambre du malade, y restant plus ou moins longtemps; Mme Hertz, elle, n'en bougeait pas. J'allais parfois avec lui, mais je restais généralement assis dans le salon, effondré sur une chaise, dans un état d'hébétude. J'étais dans une atmosphère de deuil, sans pouvoir prendre part à l'affliction générale.

J'étais malheureux moi-même, mais je ne pouvais pleurer. Il était si tard que l'on ne pouvait plus espérer la venue de Minna. Tout me devenait indifférent. Oui, j'étais réellement las et j'avais le sentiment que cet état persisterait à jamais et deviendrait de moins en moins supportable jusqu'à ce que la mort vienne me prendre. J'aurais volontiers échangé ma place avec celle de Hertz si tant est qu'un souhait fût encore possible pour moi...

Au milieu de la nuit, j'avais enfin succombé à un lourd sommeil lorsque le jeune Hertz entra en criant:

— Il m'a reconnu. Papa a repris conscience; viens!

Le malade sourit faiblement en me voyant et dit: « Cher Fenger!... Minna », murmura-t-il quelques minutes après.

— Elle viendra certainement demain, dit Mme Hertz.

— Et elle jouera pour vous, ajoutai-je, bien que je pusse à peine articuler une parole.

— Beethoven, chuchota le vieil homme, et il ferma les yeux.

Mme Hertz arrangea les oreillers; puis elle prit la température; le thermomètre était descendu un peu au-dessous de 41°. Peu après, il commença à dire que le temps et l'espace étaient des formes de perception, mais que l'âme était une *Ding an sich*

(une chose en soi), une substance, un *Noumenon*, *Intelligible*... Il répétait sans cesse ces deux mots.

Son fils, alarmé de ces pensées qui semblaient annonciatrices de la mort, prit sa main et dit :

— Maintenant, il ne faut plus penser, père, il faut te reposer.

— Kühne viendra peut-être demain, alors vous pourrez philosopher ensemble, dit Mme Hertz.

— Demain, soupira-t-il, avec un accent tout à fait étrange.

Mme Hertz reprit :

— Oui, attends qu'il vienne, il comprend tout cela mieux que nous.

— *Progressus*, dit le vieil homme.

— *Amen!*, murmura la sœur, et elle se signa croyant qu'il avait invoqué un saint, peut-être un prophète.

Emmanuel et moi, qui avions entendu, ne pûmes nous empêcher de sourire un peu. Je m'étonnai d'être capable encore de sourire de quelque chose. Personne n'aurait été plus réjoui par le côté plaisant de cette erreur que Hertz lui-même; mais il était déjà mort à tout ce qui l'entourait.

Pendant longtemps, Hertz resta inerte, puis il commença à délirer. Le peu que nous pûmes comprendre semblait indiquer qu'il se reportait à l'époque où il vivait à Kœnigsberg et à Riga. Je l'entendis dire plusieurs fois : « Il ne faut pas sonner la cloche ». Et je pensai qu'il s'agissait de cette rencontre à la Bourse dont il nous avait parlé récemment. Je revis le moment d'intimité vécu lorsque nous avions pris le café, un triste jour de pluie, et l'éclat de la lampe à alcool dansant sur le cher visage de Minna; il était si près de moi et souriait avec tant de confiance!

Mme Hertz remarqua une larme sur ma joue, et me pressa la main, touchée par ma sympathie.

Vers l'aube, alors qu'Emmanuel et moi-même étions endormis dans le salon, le vieil Hertz mourut, sans que sa femme, qui n'avait pas quitté son chevet, ait pu percevoir l'instant de sa mort.

La bonne sœur dormait profondément depuis plusieurs heures.

HERTZ fut enterré trois jours plus tard dans *Der weite Kirchhof* (le grand cimetière).

Je ne sais si, à Dresde, les Juifs restent fidèles au cimetière israélite, ou bien si cette famille non orthodoxe avait depuis longtemps délaissé la synagogue. A ce moment-là, je ne pensais à rien et, vraiment, j'avais beaucoup de peine à réaliser quoi que ce soit. C'est pourquoi je suis incapable de dire si un discours fut prononcé, ou si l'officiant était un rabbin ou un prêtre, et, si un témoin avait affirmé qu'il s'agissait d'un derviche ou d'un druide, je ne l'eusse pas contredit. Tout ce qui m'entourait m'apparaissait comme un rêve étrange. Je me souviens du bruissement sonore et doux des grands peupliers d'Italie et du pépiement des petits oiseaux dans un rayon de soleil. Et je revois aussi, un peu en avant de moi, sur la droite, la forme drapée de noir de Minna. Pour elle, comme pour moi, je le crois, ce n'était pas tant notre vieil et cher ami que l'on enterrait, mais les brefs moments heureux passés ensemble : tout notre amour. A la porte du cimetière, nous nous serrâmes longuement les mains, dernière étreinte avant des années de séparation.

Minna avait tout expliqué à madame Hertz.

— Vous avez fait votre devoir, me dit la vieille dame le

lendemain. Pauvre Minna ! Elle pense avoir agi, de toute manière, au mieux. Mais cela me peine terriblement, et non seulement à cause d'elle.

J'appris par elle que Stephensen allait partir pour le Danemark dans quelques jours, afin de tout préparer, et que Minna le rejoindrait sous peu. Quant à moi, je n'avais qu'une idée : partir. Mon oncle n'avait pas fait d'objection à mon arrivée immédiate et, une semaine après la mort du vieux Hertz, j'étais prêt à quitter Dresde.

Mme Hertz, au moment du départ, me donna le petit manuscrit du poème de Heine. Avec quelle exactitude amère il s'appliquait maintenant à mon cas ! Et cependant, il m'était précieux. Je l'ai gardé comme un trésor, faisant ainsi le désespoir de collectionneurs anglais qui mouraient d'envie de l'acquérir.

.....

Les années passèrent une à une, consacrées sans répit à un travail exténuant. Dès le début, je me sentis incapable d'entrer en relation avec quiconque, sauf, naturellement, avec les ouvriers de la manufacture et les employés ; ensuite, cela devint une habitude qui m'était chère. Je m'entendis bien avec mon oncle, sans qu'il pût jamais s'établir une véritable intimité entre nous. Ma capacité de travail lui plaisait. Au bout de deux ou trois années, il craignit cependant une exagération de ma part et que je ne devinsse un « célibataire du travail », selon sa propre expression. Il essaya de me pousser à fréquenter la société : un homme dans ma situation devait se faire des relations.

Je finis par me rendre à ses raisons et je modifiai peu à peu mes habitudes.

Il n'était pas question de chevauchées à Hyde Park, ni de vacances passées dans des châteaux, mais je fis la connaissance de quelques familles honorables de la classe moyenne, presque toutes riches et propriétaires de manufactures prospères. Les jeunes filles n'étaient pas héritières de millions, elles n'en étaient pas moins belles pour cela (lorsqu'elles l'étaient) et aucune d'elles ne serait arrivée au mariage, les mains vides. Cependant le type des femmes anglaises, à la silhouette allongée, ne me convenait pas particulièrement. J'avais un autre idéal et ma froideur irritait

souvent mes camarades qui la considéraient comme de l'hypocrisie.

Finalement, je fus présenté à une jeune fille qui fit sur moi une certaine impression et à laquelle, selon mon oncle, je n'étais pas indifférent : affirmation qui me flattait certainement beaucoup. Elle était fille unique du propriétaire d'une manufacture de vêtements, plus qu'à l'aise, au moins selon les conceptions danoises. Elle me témoignait beaucoup d'amitié, mais sans outrepasser la politesse mondaine. Je n'étais pas tout à fait sûr que mon oncle eût raison de me juger capable de gagner son cœur et sa main, mais je ne pensais pas non plus que cela fût impossible. Quoi qu'il en soit, je souhaitais, à certains égards, y parvenir et j'essayai de donner à nos relations une forme moins conventionnelle.

C'était juste après Noël, le quatrième Noël depuis mon départ de Dresde.

Un soir, au concert, je fus présenté par un ami à un musicien allemand, qui pouvait être mon aîné d'un ou deux ans, peut-être davantage.

Il avait exécuté une cavatine au violon, au cours de ce petit concert à demi privé, sa participation aux grands concerts étant très rare en dépit du talent certain qu'il avait. Il gagnait largement sa vie en donnant des leçons de violon et de piano. Il était fort distingué et de nature un peu indolente.

Nous bavardâmes ensemble un bon moment. Il se moqua du sens musical du bon peuple anglais, et raconta plusieurs anecdotes avec beaucoup d'humour, entre autres celle d'une riche et jeune *miss* qui était venue le voir afin qu'il lui apprît la *Sonate au clair de lune* (naturellement le premier mouvement) en huit jours, bien qu'elle n'eût de sa vie touché à un piano.

Nous allâmes dîner au restaurant et demandâmes de l'*ale*.

— A votre bonne santé, dis-je en lui portant un *toast*. Quelle excellente boisson !

— Pas mal dans son genre, murmura l'Allemand, en faisant tomber quelques gouttelettes demeurées dans sa moustache, mais je dis pourtant : Que ne suis-je assis aux *Trois Corbeaux* devant un bon verre de Spaten-bräu, comme cela m'est arrivé bien souvent à cette heure de la journée ?

— Vous connaissez Dresde ? m'exclamai-je. Les *Trois Cor-*

beaux et tous les détails de la scène avec Stephensen me revinrent en mémoire.

— Je vous crois, dit-il avec un sourire, mais je ne me doutais pas que vous y aviez été également longtemps.

— Deux ans. J'allais à l'Institut Polytechnique. Il y a maintenant quatre ans de cela.

— Bon. J'y étais deux ans plus tôt. Je jouais avec Lauterbach... C'était autre chose que Londres. Quel opéra! Ah oui, oui!

Il tambourinait avec ses doigts sur la table et regardait rêveusement devant lui.

— Garçon, du «*Johannisberger Schloss*»! Aux souvenirs allemands, il faut du vin allemand!

«*Les jours dorés de la jeunesse, la vie d'artiste, pensai-je. Il se raccroche aussi à ses souvenirs de Dresde; mais que sont-ils à côté des miens!*»

Le vin arriva; il le servit: «*Un toast pour nos jours florentins aux bords de l'Elbe!*» Nous trinquâmes et regardâmes longtemps devant nous en silence.

— Vous alliez souvent aussi chez Renner? Aux *Trois Corbeaux*, veux-je dire, demanda-t-il d'un ton distrait.

— Non, je n'y suis allé qu'une seule fois. Peut-être habitiez-vous dans le voisinage?

— Oui, tout près de là.

— Où?, demandai-je aussitôt, le cœur battant.

— Peut-être vous souvenez-vous d'une petite rue: Röhrhofsgasse?

— Röhrhofsgasse! répétai-je en le regardant fixement.

Il sourit.

— Peut-être y avez-vous aussi habité? Quelle étrange coïncidence!

— Non, je n'habitais pas exactement là, mais j'y allais très souvent. Je fréquentais une famille.

— Ah bien! Bon... Dans ces petites rues tout le monde se connaît, peut-être avez-vous par hasard entendu parler des gens chez qui j'habitais, le logeur était un professeur de lycée...

— Jagemann? m'exclamai-je.

A cet instant précis, portant son verre plein à ses lèvres, il en

répandit un peu de telle sorte que quelques gouttes dorées coulèrent sur le revers de son habit.

— Oui, c'est chez eux que j'habitais, dit-il en s'essuyant soigneusement.

A présent je savais qui j'avais devant moi. C'était son premier amour, alors qu'elle était presque encore une enfant; c'était le musicien auquel Stephensen l'avait vue donner un baiser d'adieu.

— Et c'était ces personnes chez qui j'allais, dis-je, du moins la mère et la fille, Jagemann étant mort.

— Minna, c'était une jolie fille!

Nous fixions tous deux nos verres, comme si, avec Heine, nous y voyions tout:

*Mais avant tout l'image de l'aimée,
Cette petite tête d'ange sur le fond doré de vin du Rhin (1).*

— Savez-vous si elle — si Minna Jagemann — s'est mariée depuis? demanda-t-il enfin.

Je lui dis qu'elle avait épousé un peintre danois, fis quelques remarques sur sa position et les circonstances du mariage et racontai le peu que j'avais appris sur eux par des amis, notamment qu'ils avaient eu une fille, morte un an plus tôt.

Le musicien restait assis en silence, en face de moi, vidant souvent son verre sans toujours penser à remplir le mien. Il avait commandé une autre bouteille et portait un *toast* à *die schöne Jagemann* (la belle Jagemann). Je me taisais aussi. *Wir Schwiegen uns aus* (nous épuisions notre silence), comme l'a dit un jour Schumann, je crois.

Cette nuit-là, une fois couché, je m'aperçus que, dans l'état d'apathie morale où je me trouvais depuis longtemps, j'avais été sur le point de commettre une mauvaise action en songeant à une autre jeune fille. Aussi à partir de ce jour, cessai-je de fréquenter sa famille.

Mon oncle me reprocha ma conduite lunatique. J'invoquai le mal du pays et lui dis que je désirais revoir mes anciens amis. Une semaine plus tard, j'étais à Copenhague.

.....
1. Heine. Die Nordsee. II-Cyclus-Im Hafen, 2^e strophe, vers 10, 11. N.d.T.

Je n'avais pas beaucoup de relations au Danemark et aucune d'elles en rapport direct avec les Stephensen. Mais grâce aux bavardages de notre capitale, j'entendis pas mal de choses sur leur compte, de seconde ou de troisième main. Je n'aurais rien pu obtenir d'intéressant en demandant carrément ce qu'était devenue au Danemark une personne connue à Dresde; et, si quelqu'un avait soupçonné de ma part un intérêt plus profond, il m'eût été impossible de pousser mes recherches plus avant. Or je voulais connaître la vérité.

On pensait généralement qu'ils vivaient heureux: c'était un mariage d'amour, une affection de jeunesse, peut-être un premier amour. Mais certains disaient que Minna n'ignorait rien des flirts de son mari — une mauvaise langue les nommait liaisons — et qu'elle paraissait être passionnée et violente. Au contraire, d'autres soutenaient qu'elle était gentille, mais sotte. « Elle peut briller par l'originalité de ses pensées, expliquèrent quelques-uns, mais cette habitude n'est pas toujours agréable; elle possède un sens très critique pour les fautes des autres ». « En tout cas, elle est intéressante », dit un homme d'un certain âge. « Mais elle ne présente aucun intérêt », remarqua un jeune littérateur. Une personne cependant, qui habitait au-dessus de leur appartement, constata qu'elle était au moins une fervente de musique, car elle passait habituellement la moitié de la journée à jouer, ce qui étonnait d'ailleurs tout le monde, car on ne l'avait jamais vue toucher à un clavier et on ne la rencontrait que rarement à des concerts. Sa beauté était presque unanimement admirée.

J'étais à Copenhague depuis une quinzaine et je n'avais encore pu l'apercevoir. N'aurais-je pas mieux fait d'aller simplement lui rendre visite? Dieu sait combien de fois je me posai cette question! Un soir assez tard, j'entrai au café à Porta. Dans la première salle, il n'y avait que peu de monde. Regardant autour de moi pour choisir une place, j'entendis, venant d'une salle contiguë, une voix que je ne pouvais pas ne pas reconnaître: celle de Stephensen, cependant un peu plus zézayante qu'autrefois. Je m'installai aussi doucement que possible à une place d'où je pouvais surveiller cette salle. La seule personne que je connaissais dans le groupe, fort animé, était Minna. Je la voyais un peu en « profil perdu », à peine à une dizaine de pas de moi. Il

semblait que Stephensen fût assis sur un divan d'angle dont on ne voyait qu'un morceau, l'accoudoir. Une blonde souriante y appuyait son bras et, manifestement, parlait avec lui; son visage possédait une certaine beauté un rien vulgaire; à chaque instant elle penchait la tête de côté, si bien que ses cheveux tirant sur le roux touchaient son épaule à demi nue qui émergeait d'un large liseré de dentelle noire. Les regards rieurs qu'elle lançait constamment vers le coin invisible d'où partait la voix de Stephensen prouvaient qu'elle était — je ne dirais pas seulement d'humeur radieuse — mais plutôt dans un état d'excitation fébrile. L'un des hommes présents s'adressait à elle en prononçant un nom que les cancans associaient à Stephensen. Minna était assise et semblait diriger ses regards droit devant elle, mais il était évident qu'elle les observait constamment.

Le garçon s'approcha de moi pour prendre ma commande. J'étais perplexe, car je craignais que ma voix ne fût aussitôt reconnue par Minna.

Mais, juste à ce moment, tout le groupe, à l'exception de Minna, partait d'un rire bruyant, comme il arrive toujours à la fin d'une histoire plus grossière que spirituelle, et je profitai de ce bruit pour passer ma commande sans trahir ma présence. Un grand homme barbu, assis à côté de Minna, m'avait frappé dès le premier instant. Qui n'aurait reconnu — au moins d'après ses portraits — dans ce géant à face de Viking l'un de nos grands poètes lyriques? Au nom du groupe il s'indignait de la retenue de Minna et, d'une manière joviale non dépourvue d'une certaine cordialité, il lui dit:

— Pourquoi restez-vous parmi nous comme une belle statue, Madame Stephensen? Prenez les choses moins au sérieux et ne jouez pas le rôle d'un Philistin allemand... N'oubliez pas que vous êtes parmi des artistes... Videz votre verre.

— Je suis seulement fatiguée, dit Minna.

— Alors, justement, il faut boire.

— Mais je ne supporte pas le champagne.

— Ah, Ah! C'est trop français, trop léger et trop grisant, ce n'est pas pour vous. Mais le vin du Rhin, vous le supportez sûrement? Comment?... Bien!... Karl! Le garçon se précipita.

— Trêve de plaisanterie! dit-elle, mi-fâchée, mi-souriante.

— Sérieusement ? Je ne dois pas... ?

— Non, mais je vous remercie de la bonne intention... Laissez-moi seulement me reposer et m'occuper de moi ; je suis si fatiguée... et j'ai si mal à la tête.

— Tu ne veux tout de même pas rentrer déjà ? , fit la voix de Stephensen, cette fois très maussade.

Minna ne répondit pas, mais bâilla dans son mouchoir, s'accouda de nouveau et baissa les yeux pour regarder de côté. Elle paraissait vraiment fatiguée, non point d'une manière subite, mais chronique. Son visage, que je voyais mieux à présent, n'avait presque pas changé, seules les joues étaient un peu moins pleines. J'avais remarqué qu'elle parlait un danois remarquablement pur où l'accent étranger était à peine perceptible. La conversation autour d'elle était maintenant très animée. Elle était axée sur l'esthétique, si l'on peut s'exprimer ainsi. Des noms tels que Ibsen, Zola, Dostoïevsky, Wagner, Berlioz, Millet, Bastien-Lepage, et même des noms scientifiques tels que Darwin et Stuart Mill bourdonnaient aux oreilles. Ce mélange confus ne me surprenait pas outre mesure car, pendant mon court séjour, j'avais appris quelque peu à connaître le ton de l'endroit. Au début il m'avait fait en tout cas une grande impression. Doux Jésus ! Que de choses ces gens n'avaient-ils pas lues et entendues pour acquérir une telle culture et une telle profondeur de vues ! Mais, bientôt, mon sens critique s'aiguïsa. Je m'aperçus que ceux qui parlaient le plus étaient ceux qui s'intéressaient le moins à ce dont ils parlaient, et que beaucoup de ceux qui « esthétisaient » le plus fort n'allaient même pas aussi loin que moi-même, qui avais eu bien autre chose à faire qu'à me « tenir au courant » et qui, résidant en Angleterre, avais lu des auteurs très différents de ceux en faveur au Danemark. Je soupçonnais même que le brave Stephensen lui-même n'était pas tellement féru de littérature en dépit de son bavardage, mais que, certainement, il désirait briller devant la belle blonde qui semblait vraiment sur le point de se pâmer d'admiration. L'homme qui avait voulu commander du vin du Rhin pour Minna — de haute taille, avec une magnifique barbe blonde — le poussait de plus en plus vers un radicalisme exagéré et, ce faisant, me parut, somme toute, se payer la tête de toute la compagnie.

Les répliques éloquentes de Stephensen finirent par dégénérer en une harangue intégrale sur l'art futur. Il lança autour de lui des banalités oratoires du type de « la formule démocratique dans l'art », « une illustration scientifique de la vie », par opposition au luxe décoratif, affirmant que « le pinceau dans la main du vieil artiste doit être une sonde dans la blessure de la société ».

— Alors je te conseille de bien le laver, glissa le poète lyrique.

La vague de fou rire qui s'ensuivit submergea un moment le groupe, mais les phrases creuses de Stephensen surnageaient comme un bouchon sur l'eau. Minna leva les yeux et le regarda. « Pouvait-elle se laisser impressionner par ce galimatias ? » pensai-je. Je ne pus voir l'expression de ses yeux tournés vers lui. Mais bientôt, les yeux à demi baissés, elle tourna la tête de trois quarts, et je restai stupéfait en voyant le sourire de froid mépris qui flottait sur ses lèvres et l'indignation qui obscurcissait son front et brillait dans ses yeux. Elle l'avait regardé ainsi et s'était détournée, car elle avait senti que l'expression de ses sentiments était trop visible. Elle se doutait vaguement qu'elle avait tourné son visage vers quelqu'un capable de déchiffrer sa pensée, ligne par ligne, comme il aurait lu sa langue maternelle, tandis que les autres ne pouvaient au mieux déchiffrer que quelques mots, ceux qui reviennent dans toutes les langues : « Pauvre type ! » murmuraient ses lèvres fermées ; « menteur, phraseur ! » criait son front ouvert ; « Perfide ! » s'exclamaient ses yeux clairs qui pouvaient regarder si tendrement et qui maintenant le fixaient si durement ; mais le visage tout entier durci soupirait : « Et c'est *lui* qui fut le grand amour de ma jeunesse ! »

— Mais, Raphaël, objecta un jeune membre de la société, celui-là on ne peut tout de même pas le rejeter complètement...

— Bah, Raphaël ! un mirage né du temps écoulé, s'exclama le Viking au bon sourire. C'est le recul des siècles qui crée cette illusion ! Laisse macérer Stephensen pendant deux cents ans et tu verras quel type il deviendra.

— Oui mais, s'exclama la blonde, tout ce qui existe maintenant, nous, *notre* art, aura vieilli aussi, tout comme ce qui est vieux aujourd'hui ?...

— O logique ! cria le barbu, ton nom est *simplicitas profana*. Ah, oui, mademoiselle ! tout est relatif ! Même notre grand

Stephensen n'est pas tout à fait absolu, donc garde-toi de le prendre par trop *au sérieux*! (1).

— Ah! toi, avec ton ironie, dit Stephensen. Oui, admettons que tout soit relatif, sauf nous...

Il fut alors réduit au silence — même lui — par un rire qui parut glacer toute la société et que je n'oublierai jamais. C'était Minna qui riait. Elle se leva, mit son mouchoir devant sa bouche et se reprit à rire, tandis qu'elle se détournait du groupe.

— Qu'as-tu donc pour rire ainsi? dit Stephensen d'une voix fort irritée.

— *Nein, es ist zu drollig* (2) (Non, c'est trop drôle), murmura Minna. Au même instant son regard glissa sur moi, mais, s'il s'arrêta, ce ne fut que pour une fraction de seconde, si bien que je ne pus décider si elle m'avait vu et reconnu. Elle se dirigea lentement vers la pièce voisine où le gaz était déjà éteint.

— Où vas-tu? demanda Stephensen.

— On étouffe ici, répondit-elle, et elle disparut dans la pièce obscure.

Je l'entendis ouvrir une fenêtre.

L'infatigable Stephensen repartait déjà. Aussitôt après, le poète géant se levait et pénétrait dans la pièce obscure. Je mis ma pelisse, moi aussi j'étouffais ici. Tandis que je réglais le garçon, une forte voix d'homme appelait de la pièce la plus éloignée: « Karl! un verre d'eau! »

Peu après le poète rejoignait le groupe:

— Laisse là ton rabâchage, Stephensen. Ta petite femme n'est pas bien, et elle vaut certes mieux que tout ton « Art du futur »!

.....

Le lendemain, je reçus une lettre de mon oncle me demandant, dès que je pourrais m'arracher au Danemark, de me rendre à Stockholm et à Saint-Pétersbourg où il avait des amis dont il désirait que je fisse la connaissance dans l'intérêt de sa maison.

Oui, je pouvais m'arracher au Danemark, j'en avais vu assez. Il me fut aisé d'échapper à Copenhague, mais non à la

(1) En français dans le texte. N.d.T.

(2) En allemand dans le texte. N.d.T.

navrante impression que j'avais reçue et qui me hantait jour et nuit. Seul le mal de mer, dans la Baie de Botnie, eut assez de force pour la vaincre pendant une nuit. Je restai environ un mois à Saint-Petersbourg, allai en troïka sur la Néva et, un jour sur deux, dans les soirées jusqu'à trois heures du matin. Je regrettai vivement que mon cœur ne fût pas libre, car j'aurais pu l'offrir à l'une de ces dames russes qui me plaisaient au fond bien plus que les Anglaises.

Il était tout à fait naturel, avant de regagner les Iles britanniques, que j'allasse visiter quelques manufactures en Allemagne. J'allai en Saxe, et Dresde, bien entendu, m'attira irrésistiblement. Vis-à-vis de moi-même je me donnai l'excuse d'avoir à visiter la *Kunstgewerbeschule* (l'École des industries d'art) et à me mettre en rapport avec son directeur.

En cours de route, je rendis visite à Emmanuel Hertz, à Leipzig. Il avait épousé une opulente Juive qui lui avait donné plusieurs enfants. C'était toujours le même brave type. Les larmes lui vinrent aux yeux quand il parla de sa mère qui était venue habiter chez lui et était décédée six mois plus tôt, ce qu'il m'avait déjà écrit. Elle était enterrée à Dresde auprès de son mari.

— Et Minna? demanda-t-il. Nous avons reçu une lettre d'elle lorsque mère est morte, mais elle n'y parlait presque pas d'elle-même. L'as-tu vue?

— Seulement en passant. Elle ne m'a pas vu.

— Hem! Penses-tu qu'elle soit heureuse?

— Je pense qu'elle l'est; c'est-à-dire, elle a eu la douleur de perdre un enfant.

— Oui, à cette époque elle a écrit à mère! Oh! oui, ce doit être terrible pour une mère!

Puis il se mit à parler d'un journal libéral, dont il était copropriétaire, et de son opposition à Bismarck.

CHAPITRE IV

A Dresde, je me rendis aussitôt Röhrhofsgasse. Mme Jagemann avait déménagé depuis longtemps et les gens de la maison ne savaient pas où elle habitait. Je contemplais mélancoliquement la tonnelle, dans le petit jardin où rien n'était changé, et j'allai au *Zur Katze* demander si la veuve Jagemann y venait encore. Ici on était mieux renseigné : la mère de Minna était morte deux ans auparavant.

Je déambulai à travers la ville. Il y avait pour moi un certain agrément à retrouver nos endroits préférés. Bien des choses avaient changé depuis. Sur la terrasse, on avait abattu le petit café à colonnes où j'avais eu l'idée d'aller à Rathen et où nous avions rencontré Stephensen. Les rues à travers lesquelles nous étions passés la dernière fois que nous nous étions promenés ensemble n'existaient plus et l'on pouvait à peine en découvrir les traces dans le nouveau quartier aux palais prétentieux. Dans le « Grand Jardin » et dans le Parc, les bourgeois commençaient à s'ouvrir — nous étions à la fin de mars — et tout semblait différent ; mais sur les pancartes clouées aux troncs noirs, je lus encore les noms qu'à l'époque nous avions déchiffrés. L'un d'eux, très exotique, et certainement très naturel dans la bouche d'un Maori ou d'un Tahitien, avait obligé Minna, pour le prononcer,

à faire des grimaces du plus haut comique. Je restai planté là un long moment, fixant ces branches et cette pancarte, comme s'il se fût agi d'une énigme, d'ailleurs impossible à résoudre. Et réellement j'avais le sentiment de ne pas être capable de comprendre ce que je voyais. Je ne comprenais pas que cette plante fût encore là avec le même nom imprononçable, moins encore que je fusse là moi-même et absolument pas que Minna ne fût pas ici avec moi, prête à se laisser embrasser. Je ne comprenais rien à rien!

Quand finalement je me retournai, je vis quelques enfants à quelques pas de là, chuchotant, riant, puis se sauvant. Evidemment, ils me croyaient fou. Et, qui sait? La vérité sort parfois de la bouche des enfants...

Sur le chemin du retour, je passai devant la magnifique villa Renaissance que, par plaisanterie, Minna et moi avions déclarée nôtre. Nouvelle énigme! A ce moment-là, il avait été question, comme de juste, de bâtir notre foyer ensemble, mais c'était un rêve extravagant et ridicule que d'avoir pu penser à une si magnifique demeure. Et maintenant il m'était plus facile d'être en mesure d'acheter ce bâtiment que de conduire Minna dans la plus modeste maison. Incompréhensible! Peut-être était-ce déjà une folie que d'avoir le sentiment de ne pas pouvoir comprendre quelque chose là où il n'y avait rien à comprendre en réalité, où tout était clair comme le jour pour un cerveau positif, un quelque chose qui *devait* être ainsi et qui, pour moi, ne *pouvait* pas l'être. Folie! Sonnenstein! Et pourquoi pas? « Si j'étais logé là, pensai-je, cela présenterait toujours l'avantage que personne ne pourrait venir m'en déloger. »

Au coucher du soleil, un coup de canon se fit entendre en guise de signal, annonçant que l'Elbe montait de façon anormale. Le lendemain matin, tandis que j'étais encore dans un demi-sommeil, je fus alerté par un second coup indiquant cette fois le danger d'inondation. Je me levai aussitôt. Comme j'étais descendu au *Bellevue Hôtel*, j'étais tout près du fleuve. Depuis la veille au soir, racontait le portier, les gens s'étaient amusés toute la nuit à observer du pont la montée de l'eau, et le parapet était à présent noir de monde. Mais ce pont lui-même qui, d'ordinaire, enjambait si fièrement le fleuve sur ses hautes piles, ne montrait plus main-

tenant que le haut de ses arches sous lesquelles se précipitait une masse boueuse plus semblable à un torrent de lave qu'à de l'eau, tourbillonnant, couverte de canots retournés, de bois de charpente, de tonneaux et de branches d'arbre qui se balançaient, plongeaient, puis réapparaissaient. Je me frayai un chemin jusqu'au pont. Le quai tout entier avait disparu ainsi que la petite bande de prairie en face de Neustadt; de l'autre côté, les jardins étaient sous l'eau et, sur cette rive, des vagues montaient à l'assaut contre la terrasse.

« Oh, notre pauvre petit Rathen, pensai-je, à quoi peut-il bien ressembler? Je me demande si la chère maison où nous avons vécu tant de moments ensemble est inondée, peut-être même emportée. »

Je ne pus résister au désir de savoir ce qui était arrivé et, quelques heures plus tard, le train me conduisit à Pirna; dans la Suisse saxonne proprement dite, il était impossible de franchir l'Elbe. Lorsque j'eus traversé le pont, je me retournai et contemplai la ville: je ne l'avais pas revue depuis le jour de mon voyage vers Rathen, lorsqu'elle m'était apparue dans le cadre du hublot, brillante et humide sous la pluie d'été, avec un rayon prometteur sur les créneaux de Sonnenstein. Ce jour-là, la ville et la sombre forteresse habitée par les faibles d'esprit prenaient bien le soleil, mais c'était une lumière froide, lassante, qui n'évoquait nullement le printemps.

Je passai par Wehlen-Village et Wehlen-Ville, et montai jusqu'au fameux Tscherre-Grund visité par tous les touristes, mais désert à présent. Les montagnes de Saxe, avec leurs formes baroques et escarpées, leurs paysages intimes m'émurent énormément et, en même temps — chose étrange — me blessèrent. Je souhaitai — ou du moins m'imaginai — que l'un de ces rochers en surplomb s'écroulerait et m'écraierait. Vers quatre heures, j'atteignis enfin le Bastion, m'arrêtai sur le plateau et vis à mes pieds la terrible dévastation.

De la terrasse de l'*Erbgericht*, seules les cimes des érables émergeaient de l'eau, semblables à de gros buissons au bord du courant, qui avait presque entièrement absorbé son rival, le *Rosengarten*. Entre les deux auberges, le fleuve avait inondé la vallée de Rathen qui, habituellement, déversait dans l'Elbe son

modeste ruisseau. Les trois petites maisons qui étaient coincées entre le rocher et le courant impétueux offraient un aspect misérable. La première était à moitié sous l'eau; la maison du propriétaire de la carrière, qui se trouvait un peu plus haut et qui possédait un soubassement d'environ deux mètres, avait sa porte d'entrée encore accessible, mais seulement pour quelqu'un disposé à prendre un bain; l'eau écumait contre les marches de pierre cachées comme sur un récif. La petite tonnelle avec l'échafaudage en bois, où nous nous étions si souvent assis, avait été emportée, seule une planche résistait encore — tout près de la porte — et se balançait à quelques pieds au-dessus de l'eau comme un plongeur. La troisième maison était encore plus inondée. Grâce à mes bonnes jumelles de voyage, je vis tout cela très distinctement.

Sur la rive plate, dans laquelle le fleuve s'incurvait, il n'y avait guère de changement si ce n'est qu'elle avait reculé et que l'herbe avait poussé sans tracer une ligne nettement définie.

C'était un spectacle d'autant plus triste qu'il n'avait rien de désordonné. Vu de cet endroit élevé, le fleuve, anormalement large, semblait presque ne pas couler. On percevait seulement l'énormité de la masse en mouvement. Calme et paisible, il avait coulé, jadis, devant notre idylle, à l'image de la vie mouvante composée d'existences heureuses qui n'attendent rien d'elle; il avait emporté notre idylle et l'avait détruite, mais sans passion et avec indifférence, comme le destin!

Un vent froid soufflait, le temps s'était couvert, il commençait même à neiger un peu. Vision triste, déprimante, mais que je n'aurais pas voulu changer pour celle d'un paysage riant, traversé par un fleuve animé. J'y trouvais une sorte de délectation morose. C'est pourquoi je pus supporter de revoir Rathen et me réjouir de n'avoir jamais été sur ces hauteurs avec Minna.

Une circonstance, toute prosaïque, m'empêcha cependant de trop m'abandonner à cette humeur élégiaque: j'étais presque mort de faim. Lorsque j'eus satisfait mon appétit, je pensai qu'il était trop tard pour descendre à Rathen et je remis cela au lendemain. Je descendis vers l'Elbe par un sentier forestier qui est indiqué comme « sentier interdit ». Le garde forestier bourru me revint en mémoire et j'aurais souhaité le rencontrer. Ce sentier

m'aurait conduit vers celui que nous avions foulé ensemble, Minna et moi, en rentrant de la carrière. Mais le vent pénétrant qui me plaquait au visage une neige fondante de plus en plus épaisse, au fur et à mesure que je descendais, me fit bientôt faire demi-tour. Là-haut, sur le plateau, il devait être assez facile de trouver un abri, mais partout l'ambiance était désagréable et j'étais moi-même moins mélancolique que contrarié. Au fond, toute cette excursion me parut être une stupidité. Dès que le soleil anémique se fut couché, je me retirai dans ma chambre où régnait un horrible courant d'air et, finalement, je m'endormis, bercé par le chant monotone du vent dans les sapins.

Je me réveillai par une véritable matinée de printemps. Le spectacle ne s'était pas sensiblement modifié, mais on me dit que le fleuve avait commencé à baisser. Lorsque je fus sur le point de partir, quelqu'un quitta sa table pour m'interpeller: « Non... est-ce vous, Mr... Mr. le professeur! Il me semblait bien aussi... » C'était le maître d'école, M. Storch. Je ne sais si je fus satisfait ou contrarié de le voir, en tout cas j'aurais souhaité l'envoyer à tous les diables, car il était évident qu'il voulait s'accrocher à moi et me « tenir compagnie ». Il avait donné congé à ses élèves, à cause de l'inondation, et était monté au Bastion pour « jeter un coup d'œil ». Il n'y avait rien d'autre à faire que d'accepter sa compagnie. Je n'avais pas le temps de remettre l'excursion à plus tard, à moins de vouloir passer une nuit de plus au Bastion.

— Voyez, vous allez avoir de la compagnie pour déjeuner — peut-être même une table d'hôte, s'exclama-t-il tandis que nous descendions vers le pont, en observant derrière nous une berline tirée par deux chevaux fumants qui s'arrêtait devant l'hôtel. Ils viennent de Pirna, je connais l'équipage; le voiturier est un coquin qui estampe convenablement les voyageurs.

Un chapeau de dame apparut à l'une des portières, laissant flotter un long voile noir sur le côté.

— Eh, eh! Il y a aussi des dames... une jeune, je parie... voilà quelque chose pour vous...

— Venez donc, dis-je avec humeur, en me hâtant de quitter le pont de rochers.

La première partie de la descente fut effectuée à un train d'enfer. Quand nous arrivâmes sur un terrain un peu plus plat,

il se mit, comme je m'y attendais, à parler aussitôt de Minna, en feignant d'ignorer que nous avions été fiancés, ce qui, après tout, était peut-être exact...

— Je pense que vous vous souvenez de Minna Jagemann? Oui, bien sûr! J'avais vu moi-même comment vous flirtiez avec elle sur le chemin forestier. Bah, vous aviez raison... Eh bien, imaginez-vous qu'elle a fini par se marier avec ce peintre dont je vous avais parlé, votre compatriote. Vous vous rappelez sûrement que je vous avais raconté qu'elle avait eu une sorte de...

— Oui, oui, je me rappelle tout cela très bien.

— Et vous ne l'avez pas revue au Danemark? Le pays n'est pas tellement grand.

— J'ai vécu tout le temps en Angleterre.

— Eh, eh! Il me semblait bien qu'il y avait quelque chose d'anglais en vous.

Je réussis à le faire parler de l'inondation et des dommages qu'elle avait occasionnés aux pauvres riverains. Les deux aubergistes et les propriétaires des trois maisons au bord du fleuve seraient vraisemblablement les seuls à subir quelque préjudice.

Quand nous atteignîmes le village de Rathen lui-même, je pris congé de lui en exagérant tellement le côté « anglais » de ma nature que le brave Allemand ne se sentit pas du tout enclin à m'imposer plus longtemps sa compagnie.

La crue de l'Elbe n'avait pas pénétré bien loin, mais le ruisseau avait beaucoup grossi. Cependant les simples planches qui permettaient de le franchir n'avaient pas été touchées. Je le franchis pour me rendre à la villa du chambellan, qui, évidemment, était fermée; je passai devant la petite allée de bouleaux et j'atteignis bientôt mon but: la grotte *Sophien-Ruhe*, les bancs avaient été rentrés. Je m'assis sur la table de pierre; les oiseaux gazouillaient gaiement autour de moi, les buissons semblaient respirer le doux air printanier par leurs innombrables petites branches verdoyantes, et les bourgeons des arbres, au soleil, paraissaient blancs sur le ciel bleu.

De nouveau, j'éprouvais un étrange sentiment d'incompréhension: je ne comprenais ni ce que je faisais là, ni que Minna ne fût pas avec moi. Le souvenir de la petite luciole me revint, qui

chaque soir se tenait dans un coin des marches de pierre, brillant de tout son éclat pour appeler une compagne; et il me sembla que, si je pouvais rester ici, en concentrant toute ma volonté sur mon amour perdu, je parviendrais à faire venir Minna jusqu'à moi comme par un enchantement.

On prétend qu'un mourant est capable de revoir en une seconde, dans ses grandes lignes, sa vie entière, comme si sa conscience était libérée de la loi du Temps. En ce moment, ma jeunesse mourait en moi et je revoyais, en guise d'adieu, tout le déroulement de notre idylle, tout ce que j'ai confié à ces pages, et encore maints autres incidents à demi oubliés. Il me semblait que je voyais toutes ces choses à la fois et de haut, comme si je les avais observées du sommet des rochers.

Durant cette évocation, je fus frappé par une chose à laquelle je n'avais pas prêté attention jusque-là: le fait que nous nous étions laissé guider et emporter presque machinalement par les circonstances, sans jamais intervenir en aucun point avec une énergique affirmation: « C'est cela qui doit être ». Même le comportement de Stephensen, tout en ayant l'apparence d'une spontanéité certaine, avait, dans son essence, le même caractère. Il avait évidemment cédé à son désir jaloux de voir Minna avant qu'elle ne fût irrévocablement perdue, tout en pensant: « Nous verrons bien ce qui pourra en résulter... qui sait? Peut-être qu'après tout elle me reviendra. »

Mais maintenant? Est-ce que cela ne pouvait pas changer? N'était-il pas temps encore d'intervenir avec un « Je veux »? Un mariage n'est plus un lien indissoluble et le sien était malheureux. Je savais, d'une manière bien plus certaine que si elle l'eût exprimé elle-même par des mots, que tout ce qu'elle avait espéré était irrémédiablement perdu, que Stephensen avait été percé à jour, jugé à sa juste valeur, tandis que lui, de son côté, était depuis longtemps lassé d'elle. En outre, il s'était maintes fois vanté d'être un homme qui ne partageait pas les préjugés habituels, et je le supposais moins que tout autre susceptible de s'opposer à l'annulation régulière d'une union malheureuse, ou de trouver normal de retenir une femme contre sa volonté. En vérité les théories sur la liberté ne sont pas toujours les bienvenues quand elles vont à l'encontre des hommes libres eux-

mêmes. Mais, son amour-propre dût-il en souffrir, *pourrait-il* s'y opposer finalement, si *elle* le voulait et si je le voulais ?

Le voudrait-elle ? Elle avait fait l'essai et celui-ci avait échoué. Pourquoi ne pas renoncer à l'impossible pour réaliser le possible ? Qu'elle eût gardé son amour et sa confiance en moi, j'en avais la certitude absolue.

Le voudrais-je ? Certes, oui ! Je le disais pour la première fois, je le disais avec une joie triomphante. Demain soir je pouvais être à Copenhague et, le surlendemain, lui parler.

La nature des rêves est bien étrange chez les humains ! Jamais, peut-être, même lorsque Minna était à mes côtés, je ne m'étais senti aussi heureux qu'à présent, revivant en pensée notre premier amour de jeunesse, puis, plus tard, sa transformation en un amour fortifié par l'épreuve, ces deux époques, de par ma volonté, ne formant plus qu'une seule vie.

Les mythes du *Paradis* et du *Paradis retrouvé* sont bien réels : le bonheur est un souvenir et un espoir.

CHAPITRE V

A cet instant, se produisit une chose qui me parut surnaturelle à l'époque et qui me le paraît encore quand je l'évoque, comme aujourd'hui.

Le gravier crissa sous des pas légers et rapides. Je tressaillis. Ce bruit me rappelait à tel point la minute où Minna était venue me retrouver qu'il me semblait être le jouet d'une hallucination. Ces pas, en effet, résonnaient en moi exactement comme autrefois. « Si cette hallucination continue, pensai-je, je vais la voir, et que m'arrivera-t-il alors? Que Dieu m'aide! Peut-être suis-je vraiment sur le point de perdre la tête, comme je le disais hier en plaisantant? »

Je bondis en poussant un cri et, répondant au mien par un autre, Minna s'arrêta devant la grotte, — oui, Minna elle-même et non pas une vision!

Nous n'avions pas encore repris notre sang-froid que Stephen sen parut et salua avec un sourire étonné, mais aussi un peu ironique, qui signifiait assez clairement: « C'est vraiment une coïncidence qui ressemble à un plan concerté ».

Les exclamations qui sont de mise en pareil cas: « Toi ici, Harald? C'est ce que j'appelle une surprise! — Je croyais que vous étiez en Angleterre, monsieur Fenger. — Et moi, que vous

étiez à Copenhague, monsieur Stephensen » dissimulèrent pendant quelques instants notre pénible embarras. Lorsque fut apaisée l'excitation heureuse que provoque la rencontre subite d'un être chéri, je ressentis une cruelle déception. La jeune femme et son mari faisaient ensemble un voyage d'agrément ! Combien cela s'accordait peu avec ce que j'avais imaginé et avec le plan qui m'avait enthousiasmé.

— Probablement êtes-vous en route pour le sud, pour l'Italie ?

— Non, nous nous limiterons à la Saxe.

— Je pense que tu es pour affaires à Dresde, Harald ?

Minna fut, aussi étrange que cela puisse paraître, la première de nous tous à recouvrer son sang-froid ; elle continuait seulement à respirer avec un peu de précipitation. Son sourire et sa voix — et même ses mouvements — exprimaient la joie la plus vive de cette rencontre.

— Très probablement, tu retournes à Pirna ? Ce serait merveilleux, car tu pourrais faire la route avec nous.

— Il y a grandement la place, dit Stephensen, ce n'est pas une calèche... Et, d'ailleurs, si c'en avait été une, j'aurais volontiers grimpé sur le siège du cocher.

La politesse habituelle de son sourire paraissait forcée ; les lèvres obéissaient, mais non les yeux. Il était visiblement irrité ; toutefois Minna ne semblait pas le remarquer ou, en tout cas, ne s'en occupait pas.

— Notre conversation te fatiguera certainement, lui dit-elle, nous avons tant de choses à nous dire après toutes ces années.

Nous nous mîmes en devoir de prendre le chemin du retour. L'instituteur était à l'une des fenêtres de l'école. Il se pencha à l'extérieur et continua à nous sourire des yeux. Minna se mit à rire.

— Tiens, monsieur mon cousin est toujours de ce monde ! Te souviens-tu lorsqu'il nous rencontra sur le chemin de la forêt ? Dieu seul sait quelles pensées lui vinrent ! Pour un peu les yeux lui seraient sortis de la tête.

Elle continua ainsi à rire et à plaisanter, d'une manière un peu exaltée, me sembla-t-il.

— Là, voici la chère vieille scierie, où je venais avec les

petites filles, le matin, boire du lait frais. Pourquoi n'y étais-tu pas? Mais à cette heure-là, naturellement, tu dormais sur tes deux oreilles — comme vous tous, les hommes.

— Mais tu ne m'avais jamais dit que tu y allais à cette heure-là!

— Faut-il qu'on vous serve les mets tout mâchés?

— Pour ma part, je préfère une nourriture solide, prise à la fourchette, dit Stephensen.

Minna regarda étonnée, pas exactement vers lui, mais dans la direction où il se trouvait, comme si elle était surprise qu'une remarque quelconque pût venir de ce côté-là. Dès que nous commençâmes à grimper, la conversation cessa. Monter était éprouvant pour Minna; des battements de cœur et une respiration courte l'obligeaient fréquemment à s'arrêter. Stephensen marchait à quelques pas devant nous; elle prit mon bras pour s'y appuyer.

À table la conversation fut plutôt languissante et banale. Mais, lorsque nous fûmes dans la voiture, Minna s'assit confortablement dans le coin et dit:

— Eh bien, Harald! Maintenant tu vas me dire ce qu'a été ta vie durant toutes ces années, tout ce qui est possible, le bon et le mauvais.

Je lui obéis de mon mieux. Minna me regardait sans cesse, à tel point que ses regards, à un certain moment, me firent perdre contenance; elle souriait aussi d'une manière continue, mais souvent comme si elle pensait à des choses toutes différentes. Parfois, elle riait — oui, elle me taquina même un peu à propos des beautés anglaises.

— Peuh! m'écriai-je un peu agacé, des beautés! Je n'en ai vu aucune qui te soit comparable!

Minna se renversa en arrière et pouffa dans son mouchoir.

— Eh bien, tu viens de recevoir un compliment qui compte, lança Stephensen.

Il était assis sur le siège de devant, regardait la plupart du temps par la portière et grillait une cigarette. Lorsqu'il lançait une remarque ou une question sur l'art à Londres ou quelque chose de ce genre, Minna fixait sur lui un regard étonné et dur, comme on regarde un enfant qui n'a pas été sage et qui, sans avoir demandé pardon, essaie de faire comme si rien ne s'était passé

et se mêle à la conversation. Il était manifeste que cette attitude le gênait au plus haut point et, chaque fois, il se taisait aussitôt. Mais cela me gênait aussi, tout comme il eût été pénible pour moi d'entendre une confidence amoureuse entre eux. Mon cœur se serrait de voir la médiocrité de leur union si ouvertement dévoilée et je ne comprenais pas comment elle pouvait se conduire ainsi devant moi.

Pour dire vrai, j'aurais voulu taire ma rencontre avec le musicien allemand, mais, quand j'en arrivai à ce point, je la racontai tout de même. Minna ne dit rien, mais regarda par la portière.

— C'est drôle comme le monde est petit, remarqua Stephensen. On se court toujours les uns après les autres, de près ou de loin.

— Et c'est alors que tu es parti?, demanda soudain Minna, en tournant la tête rapidement, comme un oiseau, et en me lançant un regard pénétrant.

Cette diversion me désarçonna complètement.

— Oui, alors... alors je suis parti, balbutiai-je en rougissant.

Stephensen nous regarda avec une expression d'ironie intense, comme s'il avait voulu dire: « Et sans doute, à présent, il va s'ensuivre une déclaration *in optima forma!* Je vous en prie, je n'écouterai pas, ne vous gênez pas ».

Minna lui lança un bref regard et son sourire disparut aussitôt.

— Dis-moi, Harald, demanda-t-elle, en s'appuyant sur son coude, pourquoi ne nous as-tu pas rejoints, ce soir-là, au café?

— Quel café?

— Tu le sais parfaitement. Le café à Porta... Tu ne pensais pas que je t'avais vu? Eh bien, si... mais seulement à la fin, tu te souviens?... lorsque j'ai ri de Stephensen et des autres aussi d'ailleurs.

Stephensen prit une attitude très grave et fit son geste favori de se passer le doigt entre le cou et le col. Minna une fois de plus se détourna de lui et me regarda avec un sourire assez irritant.

— Je ne connaissais personne d'autre parmi votre groupe... et en outre...

— ...En outre tu ne désirais pas me rencontrer dans cette compagnie, et tu avais bien raison.

Alors Stephensen sentit qu'il était grand temps de remettre les choses au point.

— Je dois dire que tu parles d'une bien étrange façon de la compagnie dans laquelle nous nous trouvions.

— C'est toi qui le dis. Mais il fallait bien me résoudre à la supporter.

— Il est vraiment regrettable que je n'aie pu t'en procurer une meilleure ! Cependant il n'y avait pour ainsi dire là que des gens appartenant aux milieux les plus intellectuels.

— Peut-être, mais je n'étais pas à ma place dans cette société et Harald ne l'aurait pas été non plus.

Stephensen pinça les lèvres et la regarda méchamment.

— Tu sais mieux que personne où tu es à ta place.

Minna frissonna et appuya sa main sur sa poitrine comme si elle ressentait une douleur aiguë. J'eus l'impression que ces mots contenaient un venin caché. Je fus frappé par l'idée que j'étais assis là comme le prêtre accompagnant un condamné à l'échafaud et que c'était un officier de police qui était assis devant moi.

Je souffrais indiciblement, mais je sentais qu'il fallait à tout prix faire dévier la conversation vers des sentiers moins périlleux. Comme on arrivait à Pirna, je demandai s'ils devaient y passer la nuit, ou s'ils continuaient sur Dresde.

— Non, nous passerons la nuit ici ; peut-être irons-nous un peu en Bohême, répondit Stephensen. Minna, qui s'était penchée par la portière, se tourna aussitôt vers moi ; son visage était pâle et presque décomposé.

— Restes-tu quelques jours à Dresde ?

Mais cette question était accompagnée d'un regard qui en faisait une prière. Je ne répondis pas immédiatement. Ne pourrais-je saisir l'occasion de dévoiler un peu mon jeu ? Si je voulais le faire, je n'avais pas de temps à perdre.

— Lorsque vous m'avez surpris à la grotte *Sophien Ruhe*, dis-je lentement et avec fermeté, j'étais bien décidé à partir le soir-même pour Copenhague.

A ces derniers mots, Stephensen fit un mouvement involontaire. Il se ressaisit et son visage prit une expression hautement

réprobatrice. Le coup avait porté. Je le vis parfaitement, bien que mes yeux fussent fixés sur ceux de Minna qui ne m'avait pas quitté du regard, et dans la profondeur de ses merveilleuses prunelles dorées aux reflets verts j'apercevais une lueur dont l'éclat devenait de plus en plus intense.

— Je comprends, dit-elle, presque dans un souffle et en remuant à peine les lèvres.

— Mais maintenant, je vais certainement changer mes projets. J'ai assez à faire à Dresde pour m'y occuper une semaine ou deux... *plusieurs* semaines s'il le faut.

— J'en suis heureuse, dit Minna.

Stephensen se réfugia dans son attitude favorite — l'index entre son cou et son col — et parut sur le point de lancer quelque chose de mordant : par exemple que je n'avais pas besoin de changer mes plans *à cause d'eux* ; mais il préféra se taire.

Aucun de nous n'ajouta un mot.

J'avais indiqué précédemment que j'étais descendu à *l'Hôtel Bellevue*. Ainsi Minna pourrait communiquer avec moi si elle le désirait. Qu'elle le souhaitât, cela ne faisait aucun doute pour moi maintenant. J'étais tranquille sur *ce* point, mais je ressentais un malaise après cet étrange voyage en leur compagnie. « Que sont-ils venus faire ici ? pensais-je. De toute évidence, ils ne vont pas en Bohême. »

Pourquoi cela me parut-il évident, j'aurais été bien embarrassé de le dire. Je sentais que...

*Le coche roule; l'eau tournoie
Sous les piles du pont tremblant.
Las, il me faut fuir toute joie,
Fuir au loin ton amour dolent.*

Dès que nous eûmes passé le pont, Stephensen fit arrêter la voiture.

Alors je pressai longuement la main de Minna, saluai Stephensen et me précipitai vers la gare.

CHAPITRE VI

QUAND je fus arrivé à Dresde, je ne pus me résoudre à quitter la gare de Bohême. Je pensais que l'un des deux, au moins, reviendrait de Pirna.

Le train du soir entra en gare et j'aperçus le visage de Stephensen à la fenêtre d'un compartiment. Il descendit sur le quai... seul. Je me précipitai vers lui.

— Où est Minna ?

Stephensen me regarda froidement, comme s'il était interdit de poser de telles questions. Puis il se ravisa :

— Vous avez raison, Monsieur Fenger. Vous devez le savoir. Elle est à Sonnenstein.

— A Sonnenstein ! murmurai-je, comme si je n'avais pas compris. Je fus saisi d'un vertige. Le tumulte des voyageurs et des porteurs autour de moi, sur le quai à demi obscur, augmentait mon affolement. A Sonnenstein ! Qu'est-ce que cela signifie ? Je l'empoignai par son pardessus, à la fois pour me soutenir et pour qu'il ne m'échappât pas. Vous ne voulez tout de même pas dire qu'elle... que Minna...

— Eh bien, ne prenez pas cela aussi dramatiquement ! dit Stephensen avec un semblant de bonhomie. Elle n'est pas à vrai dire faible d'esprit ou vraiment démente, mais seulement très



mélancolique et un peu exaltée. Vous l'avez bien vu vous-même. Bref, il valait mieux qu'elle suivît un traitement médical... Qu'y-a-t-il là de surprenant? A notre époque trépidante, cela est fréquent... Elle a préféré Sonnenstein, car sa nostalgie était aussi quelque peu malade; aussi, pour éviter les potins à Copenhague, a-t-on dit qu'elle était dans sa famille en ce moment, bien que, je le répète, cela soit si courant aujourd'hui que les gens avertis ont sur ces préjugés...

Au fur et à mesure qu'il parlait, mon incrédulité apathique avait fait place à une fureur parfaitement consciente.

— C'est vous qui avez fait cela, vous..., vous...

Ma voix s'était brisée. J'agitai mon poing devant son visage; il se dégagea. Un gendarme se dirigea vers nous. Stephensen lui chuchota quelques mots, haussa les épaules et disparut dans la foule. Je m'appuyai contre un pilier; autour de moi les voyageurs attardés se précipitaient, les employés criaient, les sifflets retentissaient...

Dès que j'eus recouvré mon sang-froid, je demandai s'il y avait un départ pour Pirna, mais je devais attendre jusqu'au lendemain matin.

J'arrivai à Pirna par le premier train, atteignis Sonnenstein, hors d'haleine, et, par chance, pus être reçu immédiatement par le médecin-chef. Je me présentai comme un ami de Mme Stephensen et de son mari. J'avais rencontré ce dernier la veille au soir et lui avais promis de lui donner de fréquentes nouvelles sur la santé de sa femme, car je devais séjourner assez longtemps à Dresde. Mais comme j'étais moi-même très inquiet pour mon amie et n'avais pu échanger que quelques mots avec M. Stephensen, j'étais accouru aussitôt ici et le priais instamment de me dire maintenant toute la vérité.

Le médecin-chef me tranquillisa tout d'abord. Il n'y avait pas grand-chose à redouter dans l'immédiat. Il s'agissait d'un de ces cas pour lesquels, autrefois, on n'eût jamais pensé à faire appel à un médecin et dans lesquels l'hôpital sert essentiellement à isoler le patient des facteurs de contagion mentale. Il ne pourrait me donner de plus amples renseignements qu'après l'avoir mise en observation pendant une semaine, mais il s'y prêterait alors très volontiers.

Lorsque j'allai le voir huit jours plus tard, il me déclara que Minna était certainement malade cérébralement, mais qu'elle n'était pas en danger de devenir folle, surtout si elle était soignée correctement et si elle vivait dans les conditions favorables qu'un asile pouvait lui offrir jusqu'à ce qu'elle ait recouvré son équilibre mental. Elle se trouvait dans un état d'excitation et de nervosité extrêmes. Mais le vrai danger était la maladie de cœur, dont l'origine remontait à plusieurs années. Elle pouvait vivre longtemps avec ce mal, mais il pouvait aussi provoquer sa mort subite. Avant tout, il était indispensable de lui éviter toute cause d'agitation et il pensait que, jusqu'alors, c'était cela qui avait entretenu son mal.

— Dites-moi, dit-il soudain, vous êtes un ami commun à elle et à son mari. Étaient-ils heureux ensemble ?

Je me demandai pendant un instant si je devais être sincère.

— Non, répondis-je, je crois pouvoir dire qu'ils ne l'étaient pas.

— Nous y voilà ! En tout cas c'est la cause principale. Il ne fait aucun doute qu'il est préférable qu'elle ne retourne pas auprès de lui, à condition que cela ne détermine pas chez elle, le moment venu, trop de chagrin. En ce qui le concerne, il me paraît être un homme raisonnable. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis entièrement de votre avis.

Mon émotion était trop intense pour échapper à l'attention d'un homme d'expérience. Il sourit et me regarda fixement en plissant les yeux.

— Mais ce sera un long travail... Je lui ai dit que vous étiez venu et elle m'a dit de vous transmettre son amitié. Resterez-vous tout ce temps à Dresde ? C'est bien. Chaque semaine j'aimerais que vous veniez me voir. Je pense que vos visites produiront sur elle un effet apaisant, mais il faudra laisser passer du temps avant que je puisse vous permettre de lui parler.

Je partis, le cœur content, et fermement décidé à consacrer ma vie entière à Minna, marié ou non, de la manière qui serait la plus favorable à son bien-être et à sa santé. Par avance, je me réjouissais de pouvoir contribuer à la rendre un peu moins malheureuse, dans la mesure du possible — surtout si elle n'avait plus longtemps à vivre — sans tenir compte du préjudice que cela

pourrait porter à ma carrière. Si de vivre dans sa ville natale devait mieux lui convenir, j'essaierais de trouver une situation à Dresde; si un climat plus méridional était nécessaire, alors je trouverais un moyen de vivre dans le sud. Cette dernière éventualité n'avait d'ailleurs pas beaucoup de chances de se réaliser. Il était au contraire plus vraisemblable qu'un pays nouveau pour elle, comme l'Angleterre, serait celui qui lui conviendrait le mieux. Mais tout cela ne me préoccupait guère. Ce qui me faisait frémir, c'était la conscience du danger suspendu comme l'épée de Damoclès sur sa tête. Peut-être était-elle, actuellement, déjà tombée? En tout cas, elle menacerait sans cesse, même après que le médecin aurait autorisé son départ. Mais je me fis le serment que mon amour n'en serait que plus fort, ma tendresse plus constante. Comment pourrais-je jamais risquer de l'irriter ou seulement d'assombrir son humeur au cours d'une scène conjugale, alors que je tremblerais de trouver à mon retour sa main glacée et ses yeux éteints!

Mon oncle serait obligé d'accepter mon absence pendant au moins une année. Je louerais une modeste chambre, comme autrefois, et me jetterais à corps perdu dans une étude approfondie de la céramique, ce qui pourrait être utile à notre affaire. Or, dans ce domaine, Dresde offrait de grandes possibilités du point de vue à la fois pratique et théorique.

CHAPITRE VII

LE 3 mai, dans l'après-midi, alors que les jardins et les parcs étaient déjà verdoyants, j'allai faire ma promenade habituelle vers le « Grand Jardin ».

A l'entrée de la *Bürgerwiese*, mon regard fut attiré par un portrait dans la vitrine d'un antiquaire. Je me précipitai : oui, c'était bien lui, le portrait au pastel que Stephensen avait fait de Minna.

Mais de quoi avait-il l'air à présent ! La poudre de pastel s'était détachée par larges plaques, surtout dans les cheveux ainsi qu'à deux endroits sur le front et sur la joue, et, à l'emplacement où le seul œil représenté aurait dû se voir, la toile apparaissait en clair.

Il avait été placé dans un cadre vermoulu et usé, en mauvais style rococo et, en dessous, une étiquette portait ! « Maître inconnu, milieu du XVIII^e siècle. »

Je pénétrai dans la boutique obscure où l'on pouvait à peine se mouvoir en raison du bric-à-brac qui l'encombrait.

L'antiquaire, un vieillard maigre et de haute taille, qui, en entendant mon allemand, avait flairé en moi un étranger, peut-être même un Anglais, énonça un prix exorbitant ; c'était, expliqua-t-il, l'un de ces portraits authentiques, de plus en plus rares aujourd'hui, probablement un Mengs.

Je lui enlevai ses illusions et achetai le portrait pour un prix encore beaucoup trop élevé. Chargé de ce lourd paquet, je renonçai à me rendre au « Grand Jardin ». Mais j'avais besoin de prendre de l'exercice et je descendis en flânant la rue Saint-Jean.

Je n'avais pas acheté ce portrait pour le plaisir de le posséder, mais parce que je ne pouvais supporter la pensée qu'il fût exposé là, à l'encan, en attendant d'être accroché chez des étrangers — comme un Mengs !

J'eus d'abord l'intention de l'emporter chez moi pour le brûler. Puis, me trouvant soudain devant le pont Albert, je pensai : « Pourquoi ne pas le jeter dans l'Elbe ? Cela m'éviterait de le déballer et de le revoir ».

Il n'y avait que quelques passants sur le pont. J'allai jusqu'à la hauteur de la pile médiane, face au courant. L'eau était encore assez haute. Je jetai rapidement un coup d'œil autour de moi : personne à proximité ; je laissai tomber le portrait ; il disparut sous l'eau et je l'entendis se fracasser contre le brise-glace du pilier.

Je rentrai chez moi, démoralisé.

Sur ma table se trouvait une lettre du médecin-chef. Minna était morte le matin même, tout à fait subitement, d'un arrêt du cœur.

CHAPITRE VIII

LE lendemain matin, je reçus un petit paquet dont l'adresse avait été écrite par Minna et portait le cachet de l'asile.

Sur le dessus se trouvaient quatre doubles feuilles de papier à lettre couvertes d'une écriture serrée, sauf les deux dernières pages demeurées en blanc.

« Sonnenstein, le 17 avril 188...

« Très cher ami,

« Le médecin m'a dit que tu étais venu ici et m'a saluée de ta part. Il m'a promis aussi de te transmettre mes amitiés lorsque tu reviendrais. Cela me console infiniment de te savoir si près de moi.

« Je veux t'écrire un peu, de temps à autre seulement, car cela m'émeut toujours beaucoup et le médecin a insisté auprès de moi pour que j'évite tout ce qui pourrait provoquer chez moi une émotion, comme c'est le cas en ce moment. Cependant, écrire m'est nécessaire, car c'est la seule manière pour moi de me soustraire à une constante inquiétude. J'ai en effet l'impression que je pourrais mourir tout à coup; le docteur se moque de moi quand je dis cela, mais il me semble bien avoir compris qu'il partageait mon opinion. Peut-être n'est-ce dû qu'à la maladie...

En même temps ce me sera une consolation de penser que tu recevras un message de moi, si cela devait se produire.

« J'ai tant de choses sur le cœur dont il faut que je me délivre. J'ai rassemblé tes lettres et quelques petits objets que je n'aimerais pas voir tomber dans d'autres mains; et, chaque fois, j'ajouterai la lettre écrite dans le paquet dont j'ai déjà rédigé l'adresse.

« Il est possible qu'un jour nous riions ensemble de cette idée. Dieu le veuille!

« Maintenant il m'est impossible d'en écrire davantage ce soir. Bonne nuit, mon ami. »

« 18 avril.

« Sais-tu ce qui m'a poussée à accomplir (d'ailleurs au prix de beaucoup de difficultés) cette excursion à Rathen, avant que l'asile ne referme ses portes derrière moi, et pourquoi je suis allée à la Grotte? Pas seulement ce qui t'a conduit aussi là-bas, mais également l'impression qu'en ce lieu, quelque chose d'extraordinaire devait se produire. Cependant, ce n'est pas ce qui est arrivé et qui, en réalité, a été encore plus merveilleux, non, je pensais que l'émotion, en me retrouvant là, serait trop forte pour moi et me tuerait ou me rendrait folle; j'aurais même préféré cela à l'état d'esprit qui était alors le mien.

« Mais quelle bénédiction de te rencontrer là, Harald! J'ai vu que tu étais resté le même et que tu sentais que je n'avais pas non plus changé à ton égard. Sûrement pas à *son* égard.

« J'ai bien remarqué qu'il t'était pénible que mon indignation envers lui fût aussi visible, mais je ne pouvais pas avoir une autre attitude. Plus je devenais méchante, plus grande était l'amertume, la haine même, qui gonflait mon cœur.

« Cela tu ne peux sûrement pas le comprendre.

« Comment est-il possible de détester un être qu'on a aimé? Mais il faut que je pose la question autrement (car c'est sûrement cela qui t'est incompréhensible): Comment peut-on aimer un être qu'on arrive à mépriser à un tel degré après avoir appris, par les contacts quotidiens, à connaître à fond son caractère? Et il n'était pas question d'une amourette passagère puisque je connaissais déjà pas mal de choses sur lui.

« J'ai pensé à cela beaucoup plus qu'à toute autre chose et,

afin que tu puisses bien comprendre, il faut que je te livre le fond de ma pensée.

« Dans une nature comme celle de Stephensen, il existait au départ de nobles germes (sans quoi il n'aurait pu devenir l'artiste qu'il est). Or quand une telle nature, jeune encore et pas complètement pervertie, éprouve de l'amour pour une jeune fille, cet amour grandit et s'ennoblit, et celle qui en est l'objet en vient à connaître et à aimer un être différent de ce qu'il était auparavant.

« Ce n'est d'ailleurs pas une duperie, au contraire, la jeune fille connaît et aime précisément ce qu'il souhaite devenir; alors en elle naît quelque chose d'équivalent; elle évolue, son caractère prend de la vigueur et ses conceptions s'élargissent.

« Tout cela est beau et vrai.

« Mais ensuite, avec le temps, les contradictions entre les deux natures s'accusent; chez certains les germes nobles sont les plus forts et les entraînent vers cet idéal, mais les autres ne peuvent se maintenir au niveau un moment atteint, ils retombent même plus bas.

« Ce que j'ai écrit en dernier m'a fatiguée et beaucoup troublée. C'était si triste, ces pensées, et si difficile à exprimer! Hier, je n'ai rien pu écrire.

« Je n'essaierai pas de développer cette idée plus avant, quoiqu'il soit d'une grande importance pour moi que tu me comprennes exactement, car là seulement gît mon excuse.

« Mais tu m'as sûrement comprise. Je n'ose pas prétendre qu'il faille généraliser; toutefois, dans ce cas particulier, il doit en être ainsi.

« Au sujet de ma vie au Danemark je voulais aussi te dire quelque chose...

« Ah oui! Te souviens-tu de ce que Sieglinde dit de sa vie avec Hunding:

*Jusqu'à maintenant, tout me semblait étranger,
Je n'avais pas d'amis près de moi;
Tout ce qui s'approchait de moi
Me semblait toujours inconnu.*

« Ce n'est pourtant pas parce que j'étais une « étrangère » au sens national — bien que cela ait pu jouer dans un certain

sens. D'ailleurs, tu sais bien qu'il y a pas mal de choses dans le caractère allemand ainsi que dans notre art — les grands classiques mis à part — avec lesquelles je n'ai jamais pu m'accorder.

« Au début je trouvais tout vraiment merveilleux : liberté et largeur d'esprit, culture... que sais-je encore ?

« Mais, bientôt, je remarquai à quel point le noyau était creux. J'en avais d'ailleurs eu la prescience en observant Stephensen de trop près. Il n'était donc pas étonnant que je m'adaptasse mal à ce cercle composé d'amis de mon mari, au moins de nom. Quelques-uns, évidemment, me plaisaient davantage. Mais aucun ne te ressemblait. Lorsque, de temps en temps, je rencontrais un être sympathique, c'était en général quelqu'un appartenant à un autre milieu qui était entré en rapport avec le nôtre par hasard, et qui s'en évadait bientôt. Notre cercle, cependant, était le plus intellectuel du Danemark et représentait les plus hautes intelligences du pays, entendais-je dire presque chaque fois que nous nous rencontrions. Certes, c'était aussi le plus honorable, car les autres étaient non seulement composés de gens plus ou moins stupides, mais aussi d'ennemis jurés ou même parjurés de la vérité et du droit. Ah ! je pourrais écrire longuement sur ces choses, car j'ai une bonne mémoire et ai entendu sur ce sujet plus d'un magnifique discours.

« Il fut un temps où j'essayai de m'adapter : c'était de mon devoir, disait Stephensen. Je pensai que peut-être ils avaient raison et que je me trompais, peut-être aussi que j'étais bizarre ou absurde. Je haussai les épaules avec les autres sur des choses qu'au fond de mon cœur je trouvais nobles et élevées, je tentai d'admirer ce qui m'était odieux au plus intime de moi-même, je feignis de croire que la vertu était synonyme d'hypocrisie et le mot lui-même une absurdité — que dis-je ? — une indécence, comme disait une intellectuelle, amie de Stephensen. En bref, je m'efforçai de hurler avec les loups parmi lesquels je me trouvais (au fait, vous avez bien des loups au Danemark, n'est-ce pas ? — te souviens-tu que tu t'étais moqué de moi ? — mais pas de lion). Je ne parvins pas cependant à triompher de mes convictions intimes. Peut-être d'ailleurs en es-tu le principal responsable et cela n'est pas le moindre motif de gratitude que j'ai envers toi. »

« Nous vivions beaucoup dans le monde, car Stephensen avait la véritable manie de se changer les idées, et cette vie de société se prolongeait souvent fort tard dans la nuit. Comme je devais me lever tôt le matin — selon l'habitude allemande, j'étais une très active ménagère et d'ailleurs il fallait qu'il en fût ainsi si nous voulions joindre les deux bouts — cela n'a pas peu contribué à miner ma santé.

« Parfois j'essayais de me retirer, ce qui irritait toujours Stephensen. A la fin, j'aurais très certainement réussi à faire mes quatre volontés s'il n'y avait pas eu une chose pour m'en empêcher : ma jalousie.

« Ce que la jalousie a pu me faire souffrir, tu ne peux l'imaginer. Je crois qu'aucun homme ne peut comprendre cela, quoique votre sexe soit censé avoir donné des Othellos.

« On pourrait penser qu'une femme qui a perdu tout respect et tout amour pour son mari, avec lequel elle n'a pas de véritable vie commune, supporte aisément de le voir courir après d'autres femmes. Pour moi, c'était presque le contraire. Plus ma froideur pour lui augmentait, plus ma jalousie était vive. En tant que femme de peintre, j'avais en outre un ennemi particulier : les modèles. Je me suis abaissée au point d'écouter aux portes quand il recevait un modèle féminin et j'ai dû souvent lutter contre le sommeil, au cours d'insupportables séances, afin de me tenir sur mes gardes.

« Ces efforts furent malheureusement couronnés d'un terrible succès. Je suspectais depuis longtemps la dame blonde que tu as vue au café à Porta. Un jour — peu de temps après cette soirée — je découvris qu'il s'était enfermé avec elle dans son atelier, sous prétexte qu'il avait besoin d'un modèle.

« Je le pressai tellement de questions qu'il se laissa aller à une sorte de confession et vida son sac beaucoup plus à fond que je ne l'eusse supposé. Il apparut que ses infidélités remontaient à la première année, oui, la période où il était le plus...

« Non je ne peux pas raconter cela.

« Comme je le hais ! »

« 30 avril.

« Lorsque mon enfant mourut, je fus très éprouvée, mais un an ne s'était pas écoulé que je considérai ce malheur comme une chance. Je t'ai déjà beaucoup parlé de mon père et, vois-tu, j'aurais craint d'avoir pu devenir une mère d'un genre analogue. J'avais constaté en effet en moi le début d'une sorte de pétrification semblable à celle dont j'avais ressenti les effets, étant enfant, et que j'avais comprise plus tard.

« Dès lors rien ne m'empêchait plus de me replier sur moi-même. Ma seule distraction consistait à lire nos grands poètes et à cultiver la musique, surtout Beethoven et Wagner dont je possédais les partitions pour piano. C'était un monde selon mon cœur, et tellement différent de tout ce que j'étais condamnée à rencontrer.

« Tu sais comme j'aime passionnément la musique, mais aussi à quel point jouer trop longuement influe sur mon système nerveux. Je t'ai dit un jour, pour plaisanter, que, si je voulais tuer ma raison, ce serait en jouant du piano. Peut-être ai-je vraiment essayé d'abrégé mon existence au moyen de ce poison divin.

« Si j'avais entrevu quelque lumière, si j'avais su ce que je sais maintenant, je me serais sûrement ménagée davantage.

« 2 mai.

« Je voudrais savoir ce que tu penses réellement de la mort, Crois-tu en un revoir? C'est difficile à concevoir, mais je ne peux me résoudre à disparaître complètement.

« Je pense souvent au vieux Hertz et à ce qu'il disait à ce sujet. Je ne pouvais pas tout comprendre. Entre autres, il citait Goethe: « Aucun être intelligent ne doute qu'il ne soit immortel ». Mais je ne suis pas vraiment un « être intelligent », assez du moins pour m'accorder un droit à cette conviction.

« En tout cas je sens que nous nous appartenons l'un à l'autre. Je suis tienne et n'ai jamais été sienne.

« Mais pourquoi parler de la mort? C'est étrange, car il y a bien longtemps que je ne me suis sentie aussi équilibrée, aussi pleine d'espoir qu'aujourd'hui.

« Le temps est si délicieux! J'ai passé toute la matinée avec

mon ouvrage dans le jardin du médecin-chef. C'est un homme admirable.

« Demain je t'en conterai davantage sur mon emploi du temps.

« Mais ce soir, je ne veux plus écrire. Je veux lire Schiller. L'autre jour, en feuilletant le dernier volume, j'ai eu envie d'essayer de comprendre *Über das Erhabene* (Traité du Sublime). Le médecin-chef dit que je devrais lire de préférence des ouvrages historiques. J'ai commencé aussi à lire sa *Guerre de Trente ans*, mais cela m'a ennuyée terriblement. Je n'y peux rien, il en allait déjà de même en classe : tout ce qui était historique m'ennuyait.

« Bonne nuit, Harald ! »

La lecture de ces mots m'avait trop profondément ému et entraîné dans des pensées trop graves pour pouvoir trouver un soulagement dans les larmes ; je n'avais pas encore pleuré depuis sa mort.

Mais, lorsque enfin je pris connaissance du reste du paquet et tins entre mes mains une lettre étrangement froissée et chiffonnée — cette lettre de moi qu'elle avait portée sur sa poitrine — je la pressai alors sur mes lèvres et sanglotai comme un enfant.

.....
J'ai relu les premières de ces pages. Comment ai-je pu écrire ces mots absurdes :

« Ai-je jamais regretté quoi que ce soit ? Même en ce jour — il y a maintenant cinq ans de cela — je suis incapable de répondre à cette question ! »

Comme si je n'avais voulu à aucun prix renoncer à notre amour, au souvenir de Minna, comme si aucun bonheur ne pouvait m'être plus précieux que mon chagrin !

Je pris sur moi, de ma propre initiative, de m'occuper des funérailles. Pour ma joie — oui, je m'en suis réjoui vraiment — j'ai obtenu une tombe dans *Der weite Kirchhof*, tout près de celle où reposent Hertz et son épouse, sous l'un des peupliers géants.

Sur la tombe, j'ai fait placer une colonne brisée de la plus belle serpentine de Saxe, sans autre inscription que le nom :

M I N N A

BIBLIOGRAPHIE

REMARQUE :

Dans la dernière période de sa vie, K. Gjellerup a traduit lui-même en allemand la majeure partie de ses œuvres. Nous n'avons pas jugé utile de les mentionner ici.

C. = Copenhague.

1878. EN IDEALIST (Un Idéaliste).
Nouvelle. Publié sous le pseudonyme de Epigonos.
 C., Reitzel.
Edition du Jubilé:
 C., Gyldendal, 1903.
1879. DET UNGE DANMARK (Le Jeune Danemark).
Une histoire de nos jours. Nouvelle.
 C., Reitzel.
1880. ANTIGONOS.
Histoire du II^e siècle.
 C., Schou.
1881. ARVELIGHED OG MORAL (Hérédité et morale).
Ouvrage influencé par la théorie de Darwin et qui reçut la Médaille d'or de l'Université.
 C., Schou.
 RØDTJØRN
Chants et fantaisies. Recueil de vers.
 C., Schou.
1882. AANDER OG TIDER (Esprits et temps).
Un requiem pour Charles Darwin. Recueil de vers.
 C., Schou.

- GERMANERNES LAERLING (Le Disciple des Germains).
Une biographie actuelle.
 C., Schou.
 C., Gyldendal, 1908. (Gyldendals Bibliothek).
1883. ROMULUS.
Nouvelle.
 C., Schou. (2 éditions).
3^e édition avec ill. de F. Henningsen et un portrait de P.S. Krøyer.
 C., Gyldendal, 1903.
 G-DUR (Sol majeur).
Nouvelle.
 C., Schou.
2^e édition avec ill. de C. Thomsen:
 C., Schubothé, 1899.
1884. BRYNHILD.
Tragédie en vers.
 C., Schou.
2^e édition:
 C., Lybeck, 1910.
 EN KLASSISK MAANED (Un mois classique).
Images et impressions d'un voyage en Grèce. Récit d'un voyage en Allemagne, en Suisse, en Grèce et en Russie.
 C., Schou.
1885. VANDREAAARET (Un an de vagabondage).
Récits et observations. Récit du voyage précédent.
 C., Schou.
1886. SAINT-JUST.
Drame historique en 5 actes.
 C., Schou.
1887. EN ARKADISK LEGENDE (Une légende d'Arcadie).
 C., Schou.
 HELIKON.
Poème dramatique.
 C., Schou.
 KAMPEN MED MUSARNE (La lutte avec les Muses).
Poème dramatique.
1888. BRYLLUPSGAVEN (Le Cadeau de noces).
Comédie rococo de l'époque de la Saxe galante, en cinq actes.
 C., Schou.

- HAGBARD OG SIGNE.
Drame historique en cinq actes.
 C., Philipsen.
1889. MIN KAERLIGHEDS BOG (Mon livre d'amour).
Recueil de poèmes.
 C., Philipsen. (1^{er} et 2^e éditions).
 MINNA.
Roman.
 C., Philipsen.
2^e édition avec ill. de G. Heilmann.
 C., Nordiske Forlag, 1899.
Autres éditions:
 C., Gyldendal, 1918. (Gyldendal's 1 Krones Bøger).
Traduction française:
 MINNA.
Trad. par Pierre Barkan (Dans le présent volume).
 Paris, Éditions Rombaldi, 1961. (Édition réservée à la Guilde des bibliophiles).
Traduction anglaise:
 MINNA.
Trad. de C.L. Nielsen.
 Londres, Heinemann, 1913.
Traductions allemandes:
 MINNA.
Trad. de Ernst Brausewetter.
 Berlin, Schuster und Loeffler, 1897.
- SEIT ICH ZUERST SIE SAH (Dès que je la vis...)
Trad. de Margarethe Böttger.
 Leipzig, Quelle und Meyer, 1918. (15^e mille : 1924).
1890. RICHARD WAGNER I HANS HOVEDVAERK
 « NIEBELUNGENRING ». (R. Wagner dans son chef-d'œuvre
 « L'Anneau des Niebelungen »).
Essai.
 C., Philipsen.
1891. HERMAN VANDEL.
Drame en trois actes.
 C., Philipsen.
1893. TI KRONER OG ANDERE FORTAELLINGEN (Dix couronnes et
 autres histoires).
 C., Gyldendal.

- WUTHHORN.
Drame en cinq actes.
 C., Schou.
 C., Alex. Brandt.
- KONG HJARNE SKJALD (Le Poète du roi Hjarne).
Drame historique en cinq actes.
 C., Gyldendal.
1894. PASTOR MORS.
Une histoire bizarre.
 C., Gyldendal.
- EN MILLION (Un million).
Pièce en trois actes.
 C., Gyldendal.
1895. DEN AELDRE EDDAS GUDESANGE (Les Chants divins de l'Antienne Edda).
Traduction danoise de K. Gjellerup. Ill. de L. Frølich.
 C., Philipsen. (10 fasc.)
- HANS EXCELLENCE (Son Excellence).
Drame. Contient une « Postface à mes drames ».
 C., Gyldendal.
1896. MØLLEN (Le Moulin).
Roman en cinq parties.
 C., Gyldendal. (2^e édition: 1911.)
Trad. allemande:
 DIE HÜGEL-MÜHLE (Le moulin de la colline).
Trad. par l'auteur.
 Dresden, W. Baensch, 1909.
3^e édition:
 Leipzig, Quelle und Meyer, 1920.
Traduction polonaise:
 MŁYN NA WZGÓRZU. (Le moulin sur la colline).
Traduction de Stanisław Sierotański.
 Poznań, Wydawn. Poznańskie, 1958.
1897. KONVOLUTTEN (L'Enveloppe).
Etude graphologique. Ill. de L. Moe.
 C., Schubothé.
- VED GRAENSEN (A la frontière).
Roman.
 C., Gyldendal.

1898. GIFT OG MODGIFT (Poison et contrepoison).
Comédie en cinq actes et en vers.
 C., Gyldendal.
 FABLER (Fables).
 C., Gyldendal.
1906. PILGRIMMEN KAMANITA (Le Pèlerin Kamanita).
Roman.
 C., Gyldendal.
Traduction anglaise:
 THE PILGRIM KAMANITA.
 Londres, Heinemann, 1911.
Traduction allemande:
 DER PILGER KAMANITA.
 Frankfurt a.M., Rütten und Loening, 1950.
1907. DEN FULDENDTES HUSTRU (L'Épouse accomplie).
Drame légendaire.
 C., Gyldendal.
1910. FRA VAAR TIL HØST (Du printemps à l'automne).
Recueil de poèmes anciens et modernes.
 C., Gyldendal.
 VERDENS-VANDRERNE (Le Voyageur du monde).
Roman versifié en trois parties.
 C., Gyldendal.
 VILLAEN VED HAVET (La Villa au bord de la mer).
Deux fragments.
 C., Gyldendal.
1913. RUDOLF STENS LANDPRAXIS (R. Sten, médecin de campagne).
Roman en deux parties.
 C., Gyldendal.
Traduction polonaise:
 DOJRZALI DO ŻYCIA.
Trad. de Franciszek Mirandola (F. Pik).
 Poznań, Wydawn. Poznańskie, 1958.
1916. GUDS VENNER (Amis de Dieu).
 C., Gyldendal.
1917. DEN GYLDNE GREN (Le Rameau d'or).
Roman.
 C., Gyldendal. (2 éditions).

TABLE DES MATIÈRES

*

LA « PETITE HISTOIRE » DE L'ATTRIBUTION
DU PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE À
KARL GJELLERUP

par A. Jolivet 7

LA VIE ET L'ŒUVRE DE
KARL GJELLERUP

par F. J. Billeskov Jansen 17

MINNA

par Karl Gjellerup 33

BIBLIOGRAPHIE

par Pierre Barkan 333

*

Cette édition de
MINNA
de
KARL GJELLERUP
a été achevée d'imprimer le 10 Juillet 1961.

*

Elle est publiée dans le cadre de la
COLLECTION DES PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE
réalisée sous le patronage
de
L'ACADÉMIE SUÉDOISE
et de
LA FONDATION NOBEL

ONT COLLABORÉ A CETTE ÉDITION :

CRISTOBAL DE ACEVEDO
pour la conception et la direction littéraire.

GÉRARD ANGIOLINI
pour la direction artistique.

*

MAY NEAMA
pour l'illustration de ce volume.

MICHEL CAUVET
pour le portrait de l'Auteur
et les ornements typographiques.

CLAUDE PIRON
pour la gravure des hors-texte.

*

L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE, à BRUGES
pour l'impression du texte.

L'IMPRIMERIE DU COMPAGNONNAGE, à PARIS
pour l'impression des gravures.

LE MAÎTRE RELIEUR PRACHE, à PARIS
pour l'exécution de la reliure ornée d'un dessin original de
PICASSO

